



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

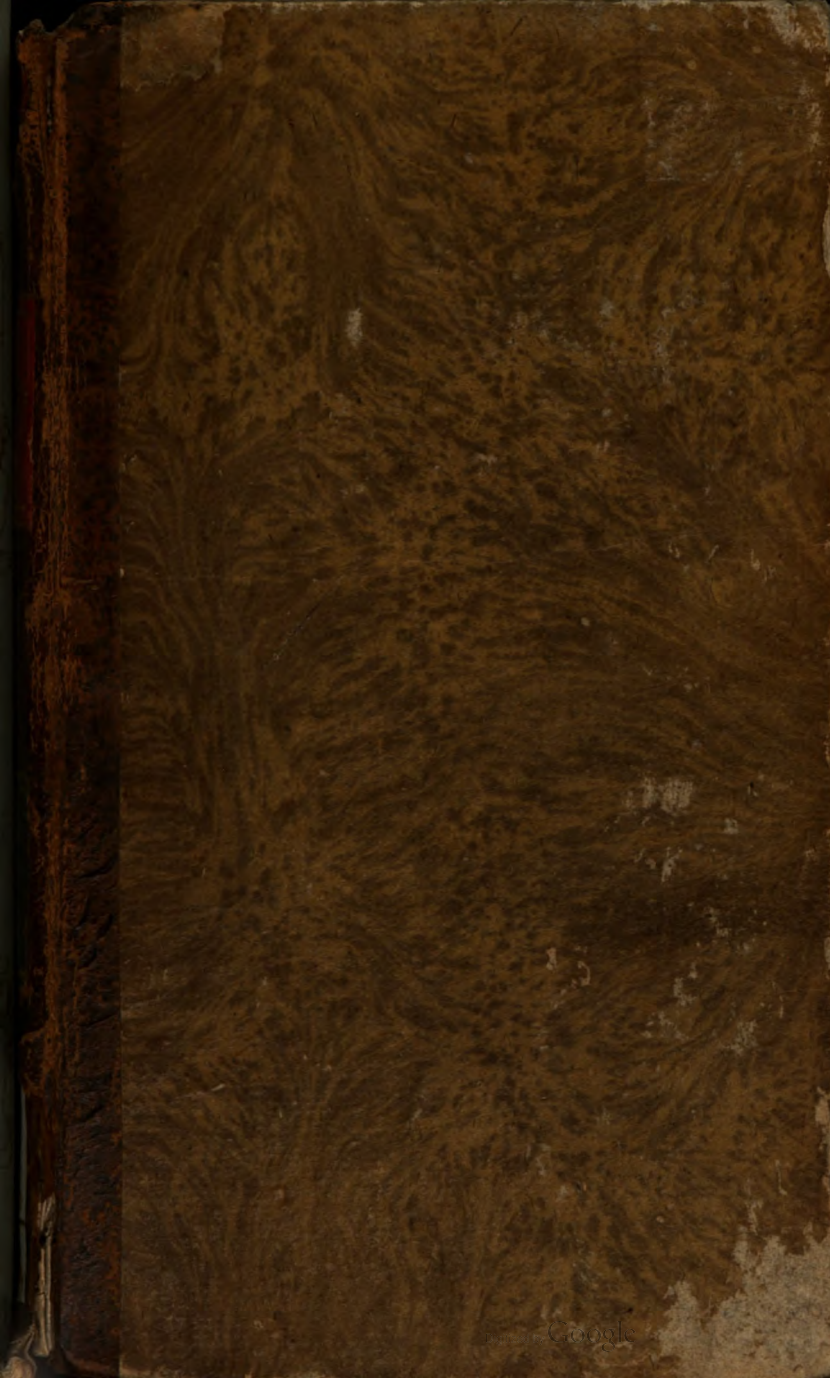
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHIEN

*Les Dames
20 - CHATELAIN*

S. 26/314

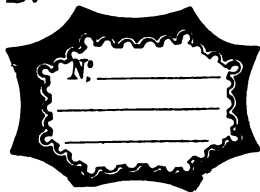
BIBLIOTHÈQUE
DES
CLASSIQUES-DIEUDONNÉ.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

J. B. BOSSUET.

SERMONS.

TOME SECOND.



PARIS.

LIBRAIRIE MONARCHIQUE DE N. PICHARD,
QUAI DE CONTI, N° 5, PRÈS LE PONT-NEUF.

MDCCLXXI.

I^{er} SERMON
SUR LE MYSTÈRE
DE LA NATIVITÉ
DE NOTRE SEIGNEUR (*).

Objet, fin, utilité, prudente économie des abaissemens du Fils de Dieu, dans son incarnation : sagesse des moyens qu'il emploie pour réparer notre nature et guérir ses maladies. Ses contradictions, sa gloire, son triomphe.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, et voici le signe que je vous en donne : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, posé dans une crèche. Luc. 11. 12.

Vous savez assez, chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous

(*) Nous avons dans les manuscrits de Bossuet deux sermons pour le jour de Noël, dont l'un, qui est le dernier, prêché chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, répète en beaucoup d'endroits des morceaux entiers du premier, et n'est, quant au fond, que le même sermon. Pour éviter donc les répétitions, nous avons pris de ce second sermon ce qu'il y avoit de neuf, et ce qui pouvoit être re-

explique ; et Dieu veuille que je traite si heureusement un sujet de cette importance, que vos dévotions en soient échauffées. Attendons tout du ciel dans une entreprise si sainte ; et pour y procéder avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement il s'est fait homme, et il s'est revêtu de notre nature ; secondement il s'est fait passible, et il a pris nos infirmités ; troisièmement il s'est fait pauvre, et il s'est chargé de tous les outrages de la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissemens du Dieu-homme ; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon évangile. Vous trouverez, dit-il, un enfant, c'est le commencement d'une vie humaine ; enveloppé de langes, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air ; posé dans une crèche, c'est la dernière extrémité d'indigence. Tellement que vous voyez dans le même texte, la nature par le mot d'enfant, la foiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour, et suivons attentivement ; arrêtons-nous un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre Evangile. Et premièrement, il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvoit prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avoit dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité ; ainsi le Verbe divin seroit homme, sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, chré-

gardé comme une révision, une extension de preuves, et nous l'avons incorporé au premier sermon, lorsque cela a pu se faire sans rien gâter. Nous avons renvoyé en note deux courts passages qui méritent d'être conservés, pages 29 et 30. Un seul morceau n'a pu trouver place dans cet arrangement, parce qu'il est trop considérable ; et, comme il forme un tout, nous le donnerons à la suite du premier sermon.

4. du. de Déforis,

tiens ; il a voulu prendre, avec la nature, les faiblesses qui l'accompagnent. Mais en prenant ces faiblesses, il pouvoit ou les couvrir, ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens que le monde admire ; qui doute qu'il ne le pût ? Il ne le veut pas ; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères, toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune : et par là ne voyez-vous pas quel est l'ordre de sa descente ? son premier pas est de se faire homme ; et par là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble, selon ce que dit l'Écriture sainte : *Minuisti eum paulò minus ab angelis* (1) : « Vous l'avez abaissé au-dessous des anges. » Ce n'est pas assez : mon Sauveur descend le second degré. S'il s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment ? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle étoit dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle ; mais la prend en l'état malheureux où le péché l'a réduite, exposée de toutes parts aux douleurs, à la corruption, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez bas. Vous le voyez déjà, chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égal aux pécheurs par l'infirmité ; maintenant faisant son troisième pas, il se va, pour ainsi dire, mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes Frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. Il vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune : c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon évangile.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important, ni ce qui m'étonne le plus. Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon maître ; mais j'admire encore beaucoup davantage qu'on me donne

(1) Ps. VIII. 6.

cet abaissement, comme un signe pour reconnoître en lui le Sauveur du monde : *Et hoc vobis signum*, nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne : Un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche ; c'est-à-dire comme nous l'avons déjà expliqué, courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez ; qu'y trouverons-nous ? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres. *Et hoc vobis signum*. Reconnoissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

Quel est ce nouveau prodige ? que peut servir à notre foiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance ? Est-ce donc une ressource pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre ? Ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfans d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujéti à le supporter ? Cela seroit vrai, mes [Frères], si cet état d'humiliation étoit forcé, s'il y étoit tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance ; *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret* (1) ; et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation ; et nous pouvons appuyer notre espérance abattue, sur ces trois abaissemens du Dieu-homme.

Est-il bien vrai ? le pouvons-nous croire ? quoi ! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur ? Oui, fidèle, n'en doute pas ; et en voici les raisons solides qui feront le sujet de cet entretien. Ta nature étoit tombée par ton crime ; ton Dieu l'a prise pour la relever ; tu languis au milieu des infirmités ; il s'y est assujéti pour les guérir ;

(1) *S. Aug. Tract. cvii. in Joan. n. 6, tom. III, part. II, col. 670.*

les misères du monde t'effraient ; il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je connois mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à cette audience avec les sentimens que vous méritez ! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement de quelle chute le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance ; qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avoit ôtée. C'est là le fondement du christianisme, qu'il est nécessaire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela, remarquez, fidèles, une suite étrange de notre ruine : c'est que depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui non seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine, mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paroît de surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes Lettres. Le peuple dans le désert appréhende d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure (1). Les parens de Samson disent : « Nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur (2). » Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé : « Que ce lieu est terrible ! vraiment c'est ici la maison de Dieu (3) ! » « Malheur à moi ! » dit le prophète Isaïe, car j'ai vu le Seigneur des armées (4). » Tout est plein de pareils exemples. Quel est, fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète ? quel malheur, d'avoir vu

(1) *Exod.* xx. 19 — (2) *Judic.* xiii. 22. — (3) *Gen.* xxviii. 17. — (4) *Isai.* vi. 5.

Dieu ? et que veulent dire tous ces témoignages , et tant d'autres que nous lisons dans les Ecritures ? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu , depuis que le péché est entré au monde.

Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire , et que je me demande à moi-même : D'où vient que les hommes s'effraient de Dieu ? il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause , c'est l'éloignement ; la seconde , c'est la colère : expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous ; Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature ; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice , parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de craintes : la première vient de l'étonnement , elle naît de l'éclat de la majesté ; l'autre des menaces. Ah ! je vois trop de grandeur , trop de majesté ; une crainte d'étonnement me saisit , il est impossible que j'en approche. Ah ! je vois cette colère qui me poursuit ; ses menaces me font trembler , je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée , si j'approche je suis perdu. Voilà les deux craintes : la première causée par l'étonnement de la majesté ; la seconde par les menaces de la justice et de la colère divine. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses : chrétiens , voici le mystère. En se revêtant de notre nature , premièrement , il couvre la majesté , et il ôte la crainte d'étonnement ; en second lieu , il nous fait voir qu'il nous aime par le désir qu'il a de nous ressembler , et il fait cesser les menaces. C'est tout le mystère de cette journée , c'est ce que j'avois promis de vous expliquer. Vous voyez par quel excès de miséricorde le Fils unique du Père éternel nous rend la liberté d'approcher de Dieu , et relève notre nature abattue. Mais ces choses ont besoin d'être méditées : ne passons pas si légèrement par dessus : tâchons de les rendre sensibles en les étendant davantage.

Et premièrement , chrétiens , il est bien aisé de

comprendre que Dieu est infiniment éloigné de nous ; car il n'est rien de plus éloigné que la souveraineté et la servitude, que la toute-puissance et une extrême foiblesse, que l'éternité toujours immuable et notre continuelle agitation. En un mot tous ses attributs l'éloignent de nous, son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne ; et il n'y en a qu'un seul qui l'approche ; vous jugez bien que c'est la bonté. Sa grandeur l'élève au-dessus de nous, sa bonté l'approche de nous et le rend accessible aux hommes ; et cela est clair dans les saintes Lettres. « Cachez-vous, » dit le prophète Isaïe (1) ; entrez bien avant dans la » terre ; jetez-vous dans les cavernes les plus profondes. » *Ingrederere in petram, et abscondere in fossâ humo.* Et pourquoi ? Cachez-vous, dit-il encore une fois, « Devant la face terrible de Dieu et » devant la gloire de sa majesté » : *A facie timoris Domini et à gloriâ majestatis ejus.* Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes. La miséricorde, au contraire, « elle vient à nous », dit David : *Veniat super me misericordia tua* (2). Non seulement elle vient à nous, mais « elle nous suit » : *Misericordia tua subsequetur me* (3). Non seulement elle nous suit, mais « elle nous environne » : *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* (4). Tellement qu'il n'est rien de plus véritable, qu'autant que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, autant sa bonté l'en approche.

Mais elle exige une condition nécessaire ; c'est que nous soyons innocens. Sommes-nous abandonnés au péché ? aussitôt elle se retire ; et voyez un effet étrange. La bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu ; je ne vois que ce qui m'éloigne ; la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Comme un homme de condition médiocre qui avoit accès à la cour par une personne de crédit qui le lui donnoit ; il parloit et

(1) *Isai.* II. 10. — (2) *Ps.* CXVIII. 13. — (3) *Ibid.* XXII. 8.
— (4) *Ibid.* XXXI. 41.

étoit écouté, et les entrées lui étoient ouvertes. Tout d'un coup son protecteur se retire, et on ne le connoît plus ; tous les passages sont inaccessibles ; et de sa bonne fortune passée, il ne lui reste que l'étonnement de se voir si fort éloigné. Il en est ainsi arrivé à l'homme. Tant qu'il conserva l'innocence, Dieu lui parloit, il parloit à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchoit-il, direz-vous, puisque la distance étoit infinie ? Ah ! c'est que la bonté descendoit à lui, et l'introduisoit près du trône. Maintenant cette bonté étant offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il, et où ira-t-il ? Il ne voit plus ce qui l'approchoit ; il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous ? bonté, qu'êtes-vous devenue ? ah ! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu ; et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur sans mesure, il croit qu'il est perdu s'il approche, il croit que sa petitesse sera accablée par le poids de cette majesté infinie. Voilà quelle est la première cause qui nous empêche d'approcher de Dieu : c'est la grandeur et la majesté. C'est pourquoi les philosophes platoniciens, comme remarque saint Augustin, disoient que la nature divine n'étoit pas accessible aux hommes, et que nos vœux ne pénétroient pas jusqu'à elle. Je ne m'en étonne pas, chrétiens ; je ne m'étonne pas que les philosophes désespèrent d'approcher de Dieu ; ils n'ont pas un Sauveur qui les y appelle, ils n'ont pas un Jésus qui les introduise. Ils ne regardent que la majesté dont ils ne peuvent supporter l'éclat, et ils sont contraints de se retirer en tremblant.

Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspire tant de terreur, que sera-ce de la colère ? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu seulement parce qu'il est grand, comment pourront-ils soutenir l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux ? Car si la grandeur de Dieu nous éloigne, la justice va bien plus loin ; elle nous repousse avec violence. C'est le second sujet de nos craintes, sur le-

quel je n'ai qu'un mot à vous dire , parce que la chose n'est pas difficile. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parens rebelles , en laquelle le chérubin exécuteur de sa vengeance les chassa du paradis de délices, qu'ils avoient déshonoré par leur crime ; les menaçant avec cette épée de flamme lorsqu'ils osoient seulement y tourner la vue. Quels furent les sentimens de ces misérables bannis ! Combien étoient-ils éperdus ! Ne leur sembloit-il pas , en quelque lieu qu'ils puissent fuir , qu'ils voyoient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible ; et que cette voix tonnante, devant laquelle ils avoient été contraints de se cacher, retentissoit continuellement à leurs oreilles ? Après les menaces, après les terreurs de ce triste et funeste jour, ne vous étonnez pas, chrétiens, si les Ecritures nous disent que les hommes appréhendent naturellement que la présence de Dieu ne les tue. C'est que, depuis cette première malédiction, il s'est répandu par toute la nature une certaine impression secrète, que Dieu est justement offensé contre elle ; si bien que vouloir mener les hommes à Dieu, c'est conduire des criminels à leur juge, et à leur juge irrité ; et leur dire que Dieu vient à eux, c'est rappeler en quelque sorte à leur mémoire le supplice qui leur est dû, la vengeance qui les poursuit, et la mort qu'ils ont méritée. C'est pourquoi ils s'écrient : « Nous mourrons de mort, si Dieu se présente seulement à nous. »

Vous voyez par là, chrétiens, quelle est l'extrémité de notre misère, puisque nous sommes éloignés de Dieu, et que les entrées nous sont défendues. Venez maintenant, ô Sauveur Jésus, et ayez pitié de nos maux ; couvrez la majesté qui nous étonne. désarmez la colère qui nous épouvante : *Redde mihi letitiam salutaris tui* (1). Rendez-nous l'accès près de votre Père, duquel dépend tout notre bonheur ; rendez-nous cette bonté qui s'est irritée ne pouvant souffrir nos péchés ; afin que nous puissions approcher de Dieu.

(1) Ps. L. 13.

Ne craignons plus, nous sommes exaucés ; je la vois paroître. *Et hoc vobis signum* : Voilà le signe qu'on nous en donne ; je la vois dans la crèche de Jésus-Christ ; je la vois en cet enfant nouvellement né. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme ; Dieu n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. La bonté, que notre crime avoit éloignée, revient à nous. Ecoutez l'apôtre qui nous la montre : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei* (1) : « La » grâce et la bénignité de Dieu notre Sauveur nous » est apparue. » O paroles de consolation ! Remettez, Messieurs, en votre pensée ce que nous avons expliqué, que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, et que sa justice repousse bien loin les pécheurs ; il n'y a que sa bonté qui l'approche et le rend accessible aux hommes. Que fait ce grand Dieu pour nous attirer ? il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous, et il ne nous montre que ce qui l'approche. Car, mes Frères, que voyons-nous en la personne du Dieu incarné ? que voyons-nous en ce Dieu enfant que nous sommes venus adorer ? Sa gloire se tempère, sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, cette justice rigoureuse ne se montre pas ; il n'y a que la bonté qui paroisse, afin de nous inviter avec plus d'amour : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei*. Voyez cette majesté souverainè que les anges n'osent regarder, devant laquelle toute la nature est émue ; elle descend, elle se rabaisse, elle traite d'égal avec nous. Et, ce qui est bien plus admirable, c'est afin, dit Tertulien, que nous puissions traiter d'égal avec elle : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo vel ex æquo agere cum Deo posset* (2). Traiter d'égal avec Dieu ! peut-on relever plus la nature humaine ? peut-on nous donner plus de confiance ? Que les anciens aient été effrayés de Dieu, il y avoit sujet de r embler. Isaïe l'a vu en sa gloire, et la crainte l'a saisi. Adam l'a vu en sa colère, et il a fui devant sa

(1) *Tit.* III. 4. — (2) *Adv. Marcion.* lib. II. n. 27.

face. Mais pour nous, pourquoi craindrions-nous, puisque ce n'est pas cette majesté qui étonne, ni cette justice rigoureuse, qui se présente à nous aujourd'hui; mais que la grâce, la bénignité, la douceur de Dieu notre Sauveur nous est apparue? *Apparuit gratia.*

Approchons donc, mes Frères, par ce grand et par cet illustre médiateur, approchons avec confiance. *Et hoc vobis signum*: «Voilà le signe que l'on vous » donne. » Qu'on ne m'objecte plus mes foiblesses, mon imperfection, mon néant. Tout néant que je suis, je suis homme; et mon Dieu qui est tout, il est homme. Je viens hardiment au nom de Jésus; je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. Car « ce Fils nous » est donné; c'est pour nous qu'est né ce petit enfant (1) »; et je sais qu'un Dieu incarné, c'est un Dieu se donnant à nous. Je m'attache à Jésus en ce qu'il a de commun avec moi, c'est-à-dire, la nature humaine; et, par là, je me mets en possession de ce qu'il a d'égal à son Père, c'est-à-dire, de la divinité même. Soyons dieux avec Jésus-Christ, prenons des sentimens tout divins. Chrétien, élève tes espérances; eh Dieu! qu'ont de commun avec toi ces passions brutales qui règnent dans les animaux? Qu'ont de commun avec toi les choses mortelles, depuis que tu es si cher à ton Dieu, qu'en prenant miséricordieusement ce que tu es, il te donne si libéralement, si abondamment ce qu'il est lui-même? Dieu veut agir en homme, dit Tertullien, « afin que l'[homme] » prenne à agir en Dieu »: *Ut homo divinè agerè doceretur* (2); et cet homme, que Jésus enseigne à prendre des sentimens tout divins, attache tous ses désirs à la terre, comme s'il devoit mourir ainsi que les bêtes. Ah! portons plus haut nos pensées; considérons la gloire de notre nature si heureusement rétable. Si la nature est relevée, il faut que les actions soient plus nobles. Rendons grâces au Père éternel par notre Seigneur Jésus-Christ, de ce que, dans le choix

(1) *Isai.* ix. 6. — (2) *Tertull. ubi suprà.*

des moyens par lesquels il a voulu nous sauver, il n'a pas choisi ceux qui étoient les plus plausibles selon le monde, mais les plus propres à toucher les cœurs; ni ce qui sembloit plus digne de lui, mais ce qui étoit le plus utile pour nous.

Quand j'entends les libertins qui nous disent que tout ce qu'on raconte du Verbe incarné, c'est une histoire indigne d'un Dieu; que je déplore leur ignorance! Toutefois, que cela soit indigne d'un Dieu, je ne le veux pas contredire; mais que Tertullien répond à propos! « Tout ce qui est indigne de Dieu est » utile pour mon salut » : *Quodcumque Deo indignum est, mihi expedit* (1). Et dès là qu'il est utile pour mon salut, il devient digne même de Dieu, parce qu'il n'est rien plus digne de Dieu que d'être libéral à sa créature; « il n'est rien plus digne de Dieu que de » sauver l'homme » : *Nihil enim tam dignum Deo quam salus hominis* (2). Et que l'on peut facilement renverser toutes leurs vaines oppositions! Car enfin, quelque indignité que l'on s'imagine dans le mystère du Verbe fait chair, Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève; Dieu ne s'épuise pas, et il nous enrichit; quand il se fait homme, il ne perd pas ce qu'il est, et il nous le communique; il demeure ce qu'il est, et il nous le donne; par là il témoigne son amour, et il conserve sa dignité. Voyez donc que si Dieu prend notre nature pour la relever, rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage. Mais je n'ai pas entrepris, Messieurs, de combattre les libertins; il faut édifier les fidèles; revenons à notre dessein; et, après que nous [avons] vu la nature si glorieusement relevée, voyons encore guérir ses infirmités par celles qu'a prises le Fils de Dieu, et que nous remarquons dans ses langes. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Si je vous donne les langes du Fils de Dieu comme un signe pour reconnoître les infirmités qu'il a prises

(1) *De Carn. Chr. n. 5.* — (2) *Adv. Marcion, lib. 11. n. 27.*

avec la nature, je ne le fais pas de moi-même ; mais je l'ai appris de Tertullien, qui nous l'explique très-éloquemment par une pensée qui mérite bien nos attentions. Il dit que « les langes du Fils de Dieu sont » le commencement de sa sépulture » : *Pannis jam sepulturæ involucrium initiatus* (1). En effet ne paroît-il pas un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture ? On enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts ; un berceau a quelque idée d'un sépulcre ; et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est pourquoi Tertullien voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le représente déjà comme enseveli ; il reconnoît en sa naissance le commencement de sa mort ; *Pannis jam sepulturæ involucrium initiatus*. Suivons l'exemple de ce grand homme ; et, après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, considérons la mortalité dans ses langes ; et, avec la mortalité, toutes les infirmités qui la suivent. C'est la seconde partie de mon texte, qui est enchaînée avec la première par une liaison nécessaire. Car, après que le Fils de Dieu s'étoit revêtu de notre nature, c'étoit une suite infaillible qu'il prendroit aussi les infirmités. Ce ne sera pas moi, chrétiens, qui vous expliquerai un si grand mystère ; il faut que je vous fasse entendre en ce lieu le plus grand théologien de l'Eglise : c'est l'incomparable saint Augustin. J'ai choisi ce qu'il en a dit dans cette épître admirable à Volusien (2) ; parce que, dans mon sentiment, l'antiquité n'a rien de si beau ni de si pieux tout ensemble sur cette matière que nous traitons.

Puisque Dieu avoit bien voulu se faire homme, il étoit juste qu'il n'oubliât rien pour nous faire sentir cette grâce ; et pour cela, dit saint Augustin, il falloit qu'il prit les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée : et il nous va éclair-

(1) *Adv. Marcion. lib. IV. n. 21.* — (2) *Ep. cxxxvii. n. 8 et 9, tom. II, col. 405.*

cir ce qu'il vient de dire par cette belle réflexion. Toutes les Ecritures nous prêchent, dit-il, que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle. Et néanmoins, remarquez ceci, un nombre infini d'hérétiques qui faisoient profession de l'adorer, mais qui rougissoient en leurs cœurs de son Evangile, n'ont pas voulu reconnoître en lui la nature humaine. Les uns disoient que son corps étoit un fantôme; d'autres, qu'il étoit composé d'une matière céleste; et tous s'accordoient à nier qu'il eût pris effectivement la nature humaine. D'où vient cela, chrétiens? C'est qu'il paroît incroyable qu'un Dieu se fasse homme; et plutôt que de croire une chose si difficile, ils trouvoient le chemin plus court de dire qu'en effet il ne l'étoit pas, et qu'il n'en avoit que les apparences. Suivez, s'il vous plaît, avec attention : ceci mérite d'être écouté. Que seroit-ce donc, dit saint Augustin, s'il fût tout à coup descendu des cieux, s'il n'eût pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût rejeté le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui ces sentimens? N'auroit-il pas lui-même confirmé l'erreur? N'auroit-il pas semblé qu'il eût en quelque sorte rougi de s'être fait homme, puisqu'il ne le paroïssoit qu'à demi? N'auroit-il pas effacé dans tous les esprits la créance de sa bienheureuse incarnation, qui fait toute notre espérance? Et ainsi, dit saint Augustin (que ces paroles sont belles!), « en faisant » toutes choses miraculeusement, il auroit lui-même » détruit ce qu'il a fait miséricordieusement : *Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit* (1).

En effet, puisque mon Sauveur étoit Dieu, il falloit certainement qu'il fit des miracles; mais, puisque mon Sauveur étoit homme, il ne devoit pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devoit pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin,

(1) *Ep. cxxxvii. n. 9, tom. II, col. 405.*

s'il fait de grandes choses, il en fait de basses; mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes » : *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret* (1). Confessez que tout cela est bien soutenu; je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une vierge; il mange, mais quand il lui plaît; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son Père, il commande aux anges de servir sa table; il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée; il marche, mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds; il meurt, mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paroît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente; c'est-à-dire, toutes choses sont tellement ménagées, que la Divinité paroît tout entière, et l'infirmité tout entière; cela est admirable.

Le grand pape saint Hormidas, ravi en admiration de cette céleste économie, du haut de la chaire de saint Pierre, d'où il enseignoit tout ensemble et régissoit toute l'Eglise, invite tous les fidèles à contempler avec lui cet adorable mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité. « Le voilà, dit-il » aux fidèles, celui qui est Dieu et homme, c'est-à-dire, la force et la faiblesse, la bassesse et la majesté; celui qui, étant couché dans la crèche, paroît dans le ciel en sa gloire. Il est dans le maillot, et les Mages l'adorent; il naît parmi les animaux, et les anges publient sa naissance; la terre le rebute, et le ciel le déclare par une étoile; il a été vendu, et il nous rachète; attaché à la croix, il y distribue les couronnes et donne le royaume éternel; infirme qui cède à la mort, puissant que la mort ne peut

(1) *Ep. cxxxvii. n. 9, tom. II, col. 405.*

» retenir ; couvert de blessures, et médecin infail-
 » lible de nos maladies ; qui est rangé parmi les morts,
 » et qui donne la vie aux morts ; qui naît pour mou-
 » rir, et qui meurt pour ressusciter ; qui descend
 » aux enfers, et ne sort point du sein de son père » :
Jacens in præsepio, videbatur in cælo, involu-
tus pannis, adorabatur à Magis ; inter animalia
editus, ab angelis nuntiabatur ;... virtus et in-
firmitas, humilitas et majestas ; redimens et
venditus ; in cruce positus, et cæli regna largi-
tus ;... patiens vulnerum, et salvator ægrorum ;
unus defunctorum, et vivificator obeuntium ;
ad inferna descendens, et à Patris gremio non
recedens (1).

Joignons-nous avec ce grand pape pour adorer humblement les foiblesses qu'un Dieu incarné a prises volontairement pour l'amour de nous. C'est là tout le fondement de notre espérance.

Mais il me semble que vous m'arrêtez pour me dire : Il est vrai, nous le voyons bien ; Jésus a ressenti nos infirmités, mais nous attendons autre chose ; vous nous avez promis de nous faire voir que ses foiblesses guérissent les nôtres ; c'est ce qu'il faut que vous expliquiez. Et n'en êtes-vous pas encore convaincus ? Ne suffit-il pas, chrétiens, d'avoir remarqué nos infirmités en la personne du Fils de Dieu, pour en espérer de lui le remède ? *Et hoc vobis signum* : « Voilà » le signe que l'on vous en donne. » L'apôtre avoit bien entendu ce signe, lorsque, voyant les infirmités de son maître, aussitôt il paroît consolé des siennes. Ah ! dit-il, « nous n'avons pas un pontife qui soit » insensible à nos maux (2) » : il compatit aux infirmités de notre nature (*) ; il y apportera du soulagement. Et quel signe nous en donnez-vous, saint

(1) *Epist. lxxix. ad Justin. Aug. Labb. tom. iv, col. 1553.*

— (2) *Hebr. iv. 15.*

(*) On lit ici, dans le manuscrit du second sermon, ces paroles en marge : *Laissez-moi ma simplicité, les langes de mon Sauveur, dont je tâche de revêtir sa sainte parole.* Edit. de Déforis.

apôtre ? *Et hoc vobis signum.* « C'est qu'il les a , » dit-il, éprouvées » : *Tentatum per omnia* (1). Je vous prie, entendez ce signe ; rien n'est plus plein de consolation. N'est-il pas vrai, fidèles ? de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point pour lesquels votre compassion soit plus tendre, que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions que vous avez autrefois senties ? Vous avez perdu un ami ; j'en ai perdu un autrefois ; dans cette rencontre de douleurs, ma pitié en sera plus grande ; parce que je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables ! Ah ! consolez-vous, chrétiens, qui languissez parmi les douleurs ; mon Sauveur n'a épargné à son corps, ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu, qu'il aura d'inclination de nous soulager ; nous qu'il voit, du plus haut des cieus, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre ! C'est pourquoi l'apôtre se glorifie des infirmités de notre pontife. Ah ! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sente pas nos infirmités ; il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi ? « C'est qu'il a » passé comme nous, répond-il, par toutes sortes » d'épreuves » : *Tentatum per omnia absque peccato.* Il a tout pris, à l'exception du péché : « il a » fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères, pour » être touché de compassion, et être un fidèle pontife » en ce qui regarde le culte de Dieu » : *Unde debuit per omnia fratribus simulari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum* (2). Il sait, il sait par expérience combien est grande la foiblesse de notre nature.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Père, ne sauroit-il pas nos infirmités, s'il ne les avoit expérimentées ? Ah ! ce n'est pas

(1) *Hebr.* iv. 15. — (2) *Ibid.* xi. 17.

le sens de l'apôtre, vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine toute apostolique. Je l'avoue, cette société de malheurs ne lui ajoute rien pour la connoissance; mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres qu'ils voient sur la mer agités d'une furieuse tempête; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque, après cela, cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne ? Car, pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile ; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant ; tout ce qui lui fait pitié, il le sauve ; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'apôtre, qu'il plaint tous les maux qu'il a éprouvés ; et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver ? Il a senti les infirmités, il les guérira ; les appréhensions, il les guérira ; les ennuis, les langueurs, il les guérira ; la mortalité, il la guérira ; tous les maux, il guérira tout. « Car, c'est parce qu'il » a souffert lui-même, et qu'il a été tenté et éprouvé, » qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés et mis à l'épreuve » : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (1). Par conséquent, mes Frères,

(1) *Hebr.* II. 18.

espérons bien des foiblesses de notre nature : disons tous ensemble avec le Psalmiste : *Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (1) : « Selon la multitude de mes douleurs, vos consolations, ô mon Dieu, se sont répandues abondamment en mon âme. » Autant que je vois d'infirmités en notre Seigneur, autant je me promets de grandeur pour moi ; et ainsi n'ai-je pas raison de vous dire que s'il a pris nos infirmités, c'est pour les guérir ? C'étoit ma seconde partie : Dieu nous fera la grâce d'établir en peu de mots la troisième sur des raisons aussi convaincantes.

TROISIÈME POINT.

Achievez votre ouvrage, ô divin Sauveur, mettez la dernière main au salut des hommes par votre crèche, par votre étable, par votre misère, par votre indigence. Le Fils de Dieu, Messieurs, en se faisant homme et nous rendant la liberté d'approcher de Dieu, nous montrait où il falloit tendre ; en se soumettant aux foiblesses de la nature, il nous confirmoit tout ensemble et la vérité de sa chair et la grandeur de nos espérances. Maintenant, pour accomplir son ouvrage, il faut qu'il éloigne tous les obstacles qui nous empêchent de parvenir à la fin qu'il nous a proposée ; c'est ce qu'il fait admirablement par sa crèche ; et vous le pouvez aisément comprendre, si vous suivez ce raisonnement facile et moral. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'illusion des biens apparens, c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ces biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Etrange et pitoyable ignorance.

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son

(1) Ps. xciii. 19

orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais, comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, comme dit le Fils de Dieu (1), il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartemens magnifiques, qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques, qu'il traîne après lui pour surprendre les yeux du vulgaire.

Cette femme vaine et ambitieuse, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme, qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres; possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre, et un seul tombeau pour tout enfermer.

Et toutefois, chrétiens, l'enchantement est si fort, et le charme si puissant, que l'homme ne peut se déprendre de ces vanités. Bien plus, et voici un plus grand excès, il pense que si un Dieu se résout à paraître sur la terre, il ne doit point s'y montrer qu'avec ce superbe appareil; comme si notre vaine pompe et notre grandeur artificielle pouvoit donner quelque envie à celui qui possède tout dans l'immense simplicité de son essence. Et c'est pourquoi les puissans et les superbes du monde ont trouvé notre Sauveur trop dénué; sa crèche les a étonnés, sa pauvreté leur a fait peur, et c'est cette même erreur qui a fait imaginer aux Juifs cette Jérusalem toute brillante d'or et de

(1) *Matth.* vi. 27.

pierreries, et toute cette magnificence qu'ils attendent encore aujourd'hui en la personne de leur Messie.

Mais au contraire, Messieurs, si nous voulons raisonner par les véritables principes, nous trouverons qu'il n'est rien de plus digne d'un Dieu venant sur la terre, que de confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfans d'Adam, de les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent, et enfin de détruire par son exemple toutes les fausses opinions qui exercent sur le genre humain une si grande et si injuste tyrannie.

C'est pourquoi le Fils de Dieu vient au monde comme le réformateur du genre humain, pour désabuser tous les hommes de leurs erreurs, et leur donner la vraie science des biens et des maux; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre crédulité trop facile : il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats qu'ils ne peuvent vivre, s'ils ne sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je ne demande pas de grandes richesses; mais la pauvreté m'est insupportable : je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde; mais il est dur de demeurer dans l'obscurité : je me défendrai bien des plaisirs; mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs, sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs, qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible; faites tomber ce masque agréable par lequel il semble si doux : désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. *Et hoc vobis signum* : « Voilà » le signe que l'on vous en donne. » Venez à l'étable,

à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu naissant. Ce ne sont point ses paroles, c'est son état qui vous prêche et qui vous enseigne. Si les plaisirs que vous recherchez, si les grandeurs que vous admirerez étoient véritables, quel autre les auroit mieux méritées qu'un Dieu ? qui les auroit plus facilement obtenues, ou avec une pareille magnificence ? Quelle troupe de gardes l'environneroit ! quelle seroit la beauté de sa cour ! quelle pourpre éclateroit sur ses épaules ! quel or rekviroit sur sa tête ! quelles délices lui prépareroit toute la nature qui obéit si ponctuellement à ses ordres ! Ce n'est point sa pauvreté et son indigence qui l'a privé des plaisirs : il les a volontairement rejetés. Ce n'est point sa foiblesse, ni son impuissance, ni quelque coup imprévu de la fortune ennemie qui l'a jeté dans la pauvreté, dans les douleurs et dans les opprobres : mais il a choisi cet état.

« Il a jugé, dit Tertullien (1), que ces biens, ces » contentemens, cette gloire étoient indignes de lui et » des siens » : *Indignam sibi et suis judicavit*. Il a cru que cette grandeur étant fausse et imaginaire, elle feroit tort à sa véritable excellence. Et ainsi, dit le même auteur, « en ne la voulant pas, il l'a rejetée : » ce n'est pas assez ; en la rejetant, il l'a condamnée : » il va bien plus loin, en la condamnant, le dirai-je ? » oui, chrétiens, ne craignons pas de le dire, il l'a » mise parmi les pompes du diable auxquelles nous » renonçons par le saint baptême » : *Igitur quam nohuit, rejecit ; quam rejecit, damnavit ; quam damnavit, in pompâ diaboli deputavit* (2). C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfans des hommes. Voilà la gloire du monde bien traitée : il faut voir qui se trompe de lui, ou de nous. Ce sont les paroles de Tertullien qui sont fondées sur cette raison. Il est indubitable que le Fils de Dieu pouvoit naître dans la grandeur et dans l'opulence ; par conséquent, s'il ne les veut point, ce n'est point par nécessité, mais par choix ;

(1) *Tertull., de Idololat. n. 18.* — (2) *Ibid.*

et Tertullien a raison de dire qu'il les a formellement rejetées : *Quam noluit, rejecit*. Mais tout choix vient du jugement : il y a donc un jugement souverain par lequel Jésus-Christ naissant a donné cette décision importante, que les grandeurs du siècle n'étoient pas pour lui, qu'il les devoit rejeter bien loin. Et ce jugement du Sauveur, n'est-ce pas la condamnation de toutes les pompes du monde ? *Quam rejecit, damnavit*. Le Fils de Dieu les méprise ; quel crime de leur donner notre estime ! quel malheur de leur donner notre amour ! Est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections ? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer par l'obligation de notre baptême. *Et hoc vobis signum* : c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce Dieu enfant, qui nous montrent qu'il n'est rien de plus méprisable, que ce que les hommes admirent si fort.

Ah ! que la superbe philosophie cherche de tous côtés des raisonnemens contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les étale avec grande emphase ; combien tous ces argumens sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : Jésus-Christ est pauvre, un Dieu est pauvre ? Et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un Dieu qui nous enseigne par ses paroles, et confirme les vérités qu'il nous prêche, par l'autorité infaillible de ses exemples ! Après cela je ne puis plus écouter ces vaines objections que nous fait la sagesse humaine : Un Dieu ne devoit pas se montrer aux hommes, qu'avec une gloire et un appareil qui fût digne de sa majesté. Certes, notre jugement, chrétiens, est étrangement confondu par les apparences et par la tyrannie de l'opinion, si nous croyons que l'éclat du monde ait quelque chose digne d'un Dieu, qui possède en lui-même la souveraine grandeur. Mais voulez-vous que je vous dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paroît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes ? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette vaine

pompe, et braver, pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule, et nos vanités extravagantes. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étoient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu, en ses bontés, qu'il les avoit créés au commencement pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Car voyez où va son mépris : non seulement il ne veut point de grandeurs humaines ; mais, pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il fasse son entrée au monde : il rencontre une étable à demi ruinée ; c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens ; pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. Si bien que je me présente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un char de triomphe où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées ; là les plaisirs rejetés, et ici les tourmens soufferts : rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe, il nous dit avec une contenance assurée : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde » : *Confidite, ego vici mundum* (1) ; parce que par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment, et désarmé tout ce qu'ils redoutent. *Et hoc vobis signum* : « Voilà le signe que l'on » nous donne pour reconnoître notre Sauveur. »

Accourez de toutes parts, chrétiens, et venez connoître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnois, vous êtes

(1) *Joan. xvi. 33.*

le libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie, qui les comblera de prospérités, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra contents sur la terre. Ah ! combien de Juifs parmi nous ! combien de chrétiens qui désireroient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition ou qui voulût flatter leur délicatesse ! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. A quoi le pourrons-nous reconnoître ? Ecoutez ; je vous le dirai par de belles paroles d'un ancien Père : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit Christus* (1) : « S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels, c'est le Jésus-Christ que je cherche. » Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes ; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe ; que je dois rapporter à un autre et mes craintes et mes espérances ; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de nous ; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre, et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnois à ces signes ; vous le voyez aussi, chrétiens (*), Reste à considérer maintenant si nous le croirons.

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné ; il a la vérité, l'autre l'apparence : l'un a Dieu pour

(1) *Tertull. adv. Marcion. lib. 111, n. 17.*

(*) Vous l'avez connu, mes chères Sœurs, puisque vous avez aimé son dépouillement ; puisque sa pauvreté vous a plu ; puisque vous l'avez épousé avec tous ses clous, toutes ses épines, avec toute la bassesse de sa crèche, et toutes les rigueurs de sa croix. Mais nous, mes Frères, que choisirons-nous ?

lui, l'autre a les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur : vous pourrez vous venger de vos ennemis ; vous pourrez posséder ce que vous aimez ; votre amitié sera recherchée : vous aurez de l'autorité, du crédit ; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable : il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens ? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté ! L'un lui dit : Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté : Je ne vous le promets pas. Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion : Je ne le veux pas : Que je puisse seulement venger cette injure : Je vous le défends : le bien de cet homme m'accommoderoit ; je n'y ai point de droit ; mais j'ai du crédit : N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourroit souffrir un maître si rude ? retirons-nous, on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude (*) ! Mais du moins que promettez-vous ? de grands biens. Oui ; mais pour une autre vie ! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause : le monde emportera le dessus : c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois. On nous donne un signe pour vous con-

(*) Mon Sauveur, vous êtes trop incompatible, on ne peut s'accommoder avec vous, la multitude ne sera pas de votre côté. Aussi, mes Frères, ne la veut-il pas. C'est la multitude qu'il a noyée par les eaux du déluge ; c'est la multitude qu'il a consumée par les feux du ciel ; c'est la multitude qu'il a abîmée dans les flots de la mer Rouge ; c'est la multitude qu'il a réprouvée, autant de fois qu'il a maudit dans son Evangile le monde et ses vanités : c'est pour engloûtir cette malheureuse et damnable multitude dans les cachots éternels, que « l'enfer, dit le prophète Isaïe (1), s'est dilaté démesurément, et les forts et les puissans, et les grands du monde s'y précipitent en foule. » O monde ! ô multitude ! ô troupe innombrable ! je crains ta société malheureuse. Le nombre ne

(1) Isa. v. 14.

noître, mais c'est un signe de contradiction. Il s'en trouvera, même dans l'Eglise, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentimens infidèles : mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours ? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, et qu'il devoit venir comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve ? Si votre plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur : mais s'il étoit ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal ? c'est la pauvreté, c'est la misère ? Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur, il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes Frères, et où tournerons-nous nos desirs. Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné ; on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nu. Irions-nous ? Prendrons-nous parti ? Attendons encore : peut-être que le temps changera les choses. Peut-être ! il n'y a point de peut-être ; c'est une certitude infallible. Il viendra, il viendra ce terrible jour où toute la gloire du monde se dissipera en fumée ; et alors on verra paroître dans sa majesté ce Jésus, autrefois né dans une crèche, ce

me défendra pas contre mon juge ; la foule des témoins ne me justifiera pas ; ma conscience [m'accuse] : je crains que mon Sauveur ne se change en juge implacable : *Sicut letatus est Dominus super vos bene vobis faciens, vosque multiplicans ; sic letabitur disperdens vos atque subvertens* (1) : « Comme » le Seigneur s'est plu à vous bénir et à vous multiplier, » ainsi se plaira-t-il à vous détruire et à vous ruiner. » Quand Dieu entreprendra d'égaliser sa justice à ses miséricordes, et de venger ses bontés si indignement méprisées, je ne me sens pas assez fort pour soutenir l'effort redoutable, ni les coups incessamment redoublés d'une main si rude et si pesante. Je me ris des jugemens des hommes du monde et de leurs folles pensées.

(1) *Deut. xxviii. 63.*

Jésus, autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce Samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces; vous n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet avènement changera les choses! Là ces heureux du siècle n'oseront paroître, parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant, ce même Sauveur, laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissoit sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes Frères, à aimer la pauvreté de Jésus : soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens, l'un en honneur, et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent : c'est pourquoi le monde pauvre en effets, ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire, et tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté. Chrétiens, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, « qui, étant si riche » par sa nature, s'est fait pauvre pour l'amour de » nous, pour nous enrichir par sa pauvreté (1) », détrompons-nous des faux biens du monde. Comprendons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos vanités ridicules. Oui certainement, ô mon Seigneur Jésus-Christ, tant que je concevrai

(1) II. Cor. VIII. 9.

bien votre crèche, vos saintes humiliations, les apparences du siècle ne me surprendront point par leurs charmes, elles ne m'éblouiront point par leur vain éclat; et mon cœur ne sera touché que de ces richesses inestimables, que votre glorieuse pauvreté nous a préparées dans la félicité éternelle. *Amen.*

FRAGMENT

D'UN AUTRE SERMON

SUR LE MÊME MYSTÈRE (*).

Dieu unique dans ses perfections : comment il les communique à l'homme. Orgueil, cause de sa chute : incarnation du Fils de Dieu, remède à cette maladie.

COMME Dieu est unique en son essence, il est impénétrable en sa gloire, il est inaccessible en sa hauteur et incomparable en sa majesté : il est en nous, et nous ne pouvons l'atteindre. C'est pourquoi l'Écriture nous dit si souvent qu'il est plus haut que les cieux et plus profond que les abîmes ; qu'il est caché en lui-même par sa propre lumière, et que « toutes » les créatures sont comme un rien devant sa face » : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coràm eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei* (1).

Le docte Tertullien, écrivant contre Marcion, nous explique cette vérité par ces magnifiques paroles : *Summum magnum ipsâ suâ magnitudine solitudinem possidens, unicum est* (**). Les expressions de notre langue ne reviennent pas à celles de ce grand homme : mais disons après lui, comme nous pour-

(*) Ce fragment renferme le morceau du sermon sur la Nativité, qui s'est trouvé si semblable, dans la plupart de ses parties, à celui qu'on vient de lire : nous le donnons ici comme essentiellement lié au sermon qui précède, et pouvant servir à compléter les matières qui en font le sujet. (*Edi. de Déforis.*)

(1) *Isai. XL. 17.*

(**) *Ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est.* Telles sont les

rons , que Dieu étant grand souverainement, il est par conséquent unique, et qu'il se fait par son unité une auguste solitude, parce que rien ne peut l'égaliser, ni l'atteindre, ni en approcher, et qu'il est de tous côtés inaccessible.

Plus à fond : il n'y a point de grandeur en la créature qui ne se démente par quelque endroit, qui soit soutenue de toutes parts; et tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. Celui-là est relevé en puissance, mais médiocre en sagesse : cet autre aura un grand courage, mais qui sera mal secondé par la force de son esprit ou par celle de son corps. La probité n'est pas toujours avec la science, ni la science avec la conduite. Enfin, sans faire ici le dénombrement de ces infinis mélanges, par lesquels les hommes sont inégaux à eux-mêmes, il n'y a personne qui ne voie que l'homme est un composé de pièces très-inégales, qui ont leur fort et leur foible : il n'y a rien de si fort qui n'ait son foible; il n'y a rien de si haut qui ne tienne au plus bas par quelque endroit. Dieu seul est grand en tous points, parce qu'il possède tout en son unité, parce qu'il est tout parfait, et en un mot tout lui-même. Singulier en toutes choses, et seul à qui on peut dire : O Seigneur, qui est semblable à vous (1) ? profond en vos conseils, terrible en vos jugemens, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres. C'est ce que veut dire Tertullien par cette haute solitude en laquelle il fait consister la perfection de son être.

Le mystère de cette journée nous apprend que Dieu est sorti de cette auguste et impénétrable solitude. Quand un Dieu s'est incarné, l'Unique s'est donné des compagnons, l'Incomparable s'est fait des égaux, l'Inaccessible s'est rendu palpable à nos sens :

paroles de Tertullien, *adv. Marcion. lib. 1, n. 4*, que Bossuet a mises en marge de son manuscrit, et qu'il a converties en celles qu'il rapporte ici, sans doute pour rendre plus claire la pensée de l'auteur. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *Exod. xv. 11.*

« il a paru parmi nous », et comme un de nous sur la terre : *Et habitavit in nobis* (1).

Encore qu'il soit éloigné par tous ses divins attributs, il descend quand il lui plaît par sa bonté, ou plutôt il nous élève. Il fait ce qu'il veut de ses ouvrages : et comme, quand il lui plaît, il les repousse de lui jusqu'à l'infini et jusqu'au néant, il sait aussi le moyen de les associer à lui-même d'une manière incompréhensible, au-delà de ce que nous pouvons et croire et penser. Car étant infiniment bon, il est infiniment communicatif, infiniment unissant ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'il puisse unir la nature humaine à sa personne divine. Il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît, et jusqu'à être avec lui la même personne. Et il n'y a rien en cette union qui soit indigne de lui ; parce que, comme dit le grand saint Léon, « en prenant la nature humaine, il élève » ce qu'il prend, et il ne perd point ce qu'il communique : *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit*. Par là il témoigne son amour, il exerce sa munificence et conserve sa dignité : *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit* (2).

Encore plus avant : l'orgueil est la cause de notre ruine. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, en accable un moindre sur lequel il tombe ; ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous a entraînés après lui dans sa ruine. Il a imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Undè cecidit, indè dejecit* (3). Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé. Superbes aussi bien que lui, [nous voulons nous] égaler à Dieu avec lui. L'homme par son orgueil a voulu se faire dieu, et pour guérir cet orgueil, Dieu a voulu se faire homme.

(1) *Joan.* 1. 14. — (2) *Serm.* IV. de Nat. c. III. — (3) *S. Aug. Serm.* CLXIV. n. 8, tom. V, col. 788.

Saint Augustin définit l'orgueil une perverse imitation de la nature divine (1). [Car il y a] des choses où il est permis d'imiter Dieu. Il est vrai qu'il est excité à jalousie, lorsque l'homme se veut faire dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance; au contraire, il y a de ses attributs dans lesquels il nous commande de l'imiter. Considérez sa miséricorde, dont le Psalmiste a écrit « qu'elle surpasse ses autres ouvrages (2) »; il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est* (3) : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » Dieu est patient sur les pécheurs; et les invitant à se convertir, il fait luire en attendant son soleil sur eux, et prolonge le temps de leur pénitence. Il veut que nous nous montrions ses enfans, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* (4) : « afin que vous soyez les enfans de votre Père. » Il est saint; et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que nous osions porter nos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut, au contraire, il nous le commande : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (5) : « Soyez saints, parce que je suis saint. » Ainsi vous pouvez le suivre dans sa vérité, dans sa fidélité et dans sa justice. Qu'elle est donc cette ressemblance qui lui cause de la jalousie? C'est que nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point délicat, c'est là qu'il se montre jaloux de ses droits, et repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa vérité, de sa pa-

(1) *De Civ. Dei. lib. XIX, c. XII, tom. VII, col. 556.* —

(2) *Ps. CXLIV. 9.* — (3) *Luc. VI. 35.* — (4) *Matth. V. 45.* —

(5) *Levit. XI. 44.*

tience, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos desirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes Sœurs, la règle immuable que nous devons suivre pour imiter Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfans d'Adam! ô étrange corruption du cœur humain! nous renversons tout l'ordre de Dieu. Nous ne voulons pas l'imiter dans les choses où il se propose pour modèle, nous entreprenons de le contrefaire dans celles où il veut être unique et inimitable, et que nous ne pouvons prétendre sans rébellion. C'est sur cette souveraine indépendance que nous osons attenter; c'est ce droit sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée. Car, comme Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être aussi les arbitres souverains de notre conduite; afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, et rejetant le frein du commandement, qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes, sous l'image du roi de Tyr? Ton cœur, dit-il, s'est élevé, et tu as dit: Je suis un Dieu, et « tu as mis ton cœur » comme le cœur d'un Dieu » : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* (1). Tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance. Tu as marché sans mesure, et tu as livré ton cœur emporté à tes passions indomptées. Tu as aimé, tu as haï, selon que te pousoient tes desirs injustes; et tu as fait un funeste usage de ta liberté par une superbe transgression de toutes les lois. Ainsi notre orgueil aveugle nous remplissant de nous-mêmes, nous érige en de petits dieux. Eh bien! ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, et Dieu se fait homme par condescendance. L'homme s'attribue faussement la grandeur

(1) *Ezech.* xxviii: 2.

de Dieu, et Dieu prend véritablement le néant de l'homme.

‡ Mais voici encore un nouveau secret de la miséricorde divine : elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire. Elle veut bien donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout-à-fait. L'homme avoit osé aspirer à l'indépendance divine : on ne peut le contenter en ce point ; le trône ne se partage pas : la majesté souveraine ne peut souffrir ni d'égal ni de compagnon. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire. L'homme ne peut devenir indépendant ; Dieu veut bien devenir soumis. Sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse, tant qu'il demeurera dans lui-même ; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir en quelque sorte par l'humilité ; « afin, dit saint Augustin, que l'homme qui méprise cette vertu, qui l'appelle simplicité et bassesse, quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât pas de la pratiquer, quand il la voit dans un Dieu (1). »

Et hoc vobis signum. O homme, tu n'as fait que de vains efforts pour t'élever et te faire grand : tu peux bien t'emporter, mais non t'élever ; tu peux bien t'enfler, mais non t'agrandir : viens chercher dans ce Dieu-homme, dans ce Dieu enfant, dans ce Sauveur qui naît aujourd'hui, la solide élévation et la grandeur véritable..... D'où vient qu'un Dieu se fait homme ? pour nous faire approcher de lui, traiter d'égal avec lui. C'est pourquoi saint Augustin attribue la cause du mystère de l'Incarnation « à une bonté populaire » : *Populari quâdam clementiâ* (2). De même qu'un grand orateur, plein de hautes conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs : comme un grand environné d'un

(1) *In Ps. xxxiii. Enarr. 1. n. 4, tom. IV, col. 210.* —

(2) *S. Aug. contra Acad. lib. 11, n. 42, tom. 1, col. 294.*

éclat superbe qui étonne le simple peuple, et ne lui permet pas d'approcher, se rend populaire et familier par une facilité obligeante, qui, sans affaiblir l'autorité, rend la bonté accessible : ainsi la sagesse incréée, ainsi la majesté souveraine se dépouille de son éclat, de son immensité et de sa puissance pour se communiquer aux mortels, et relever le courage et les espérances de notre nature abattue. Approchez donc, ô fidèles, de ce Dieu enfant. Tout vous est libre, tout vous est ouvert.

II^e SERMON
SUR LE MYSTÈRE
DE LA NATIVITÉ
DE NOTRE SEIGNEUR,

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE MEAUX, EN 1691 (*).

Caractères du Messie promis. Trois sortes de contradictions auxquelles il est en butte, même parmi les chrétiens et dans l'Église.

CELUI-ci, cet enfant qui vient de naître, dont les anges célèbrent la naissance, que les bergers viennent adorer dans sa crèche, que les Mages viendront bientôt rechercher des extrémités de l'Orient, que vous verrez dans quarante jours présenté au temple, et mis entre les mains du saint vieillard Siméon : « Cet enfant, dis-je, est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël (1) », non seulement parmi les Gentils, mais encore dans le peuple

(*). Ce sermon n'est, à proprement parler, que l'abrégé de celui que Bossuet avoit prononcé : nous ne l'avons point écrit de la main de l'auteur, mais seulement de celle de M. Ledieu, son secrétaire, à qui il le dicta après l'avoir prêché, comme nous l'apprend la note suivante mise en tête du manuscrit. « Cette copie faite de ma main est l'original même du sermon dont l'auteur n'avoit rien écrit, et qu'il me dicta depuis, » à Versailles, en deux ou trois soirées, pour Jouarré, où il l'avoit promis. Il l'y envoya en effet à M^{me} de Lusancy, Sainte-Hélène, religieuse, avec la lettre qu'il lui écrivit de Versailles, le 8 janvier 1692, la chargeant de renvoyer cet original fait pour elle, quand elle en auroit pris copie. J'ai la lettre parlant de cet envoi. » (*Edit. de Deforis.*)

(1) *Luc.* II. 34, 35.

de Dieu et dans l'Eglise, qui est le vrai Israël; « et » pour être en butte aux contradictions; et votre âme » sera percée d'une épée » : et tout cela se fera, « afin » que les pensées que plusieurs tiennent cachées dans » leurs cœurs, soient découvertes. »

La religion est un sentiment composé de crainte et de joie : elle inspire de la terreur à l'homme, parce qu'il est pécheur; elle lui inspire de la joie, parce qu'il inspire la rémission de ses péchés : elle lui inspire de la terreur, parce que Dieu est juste; et de la joie, parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur, lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations; mais il faut qu'il se réjouisse et qu'il se console, quand il voit venir un Sauveur et un médecin pour le guérir. C'est pour quoi le Psalmiste chantoit : « Réjouissez-vous devant » Dieu avec tremblement (1) » ; réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous; parce qu'encore que, par lui-même, il ne vous apporte que du bien, vos crimes et votre malice pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ est établi non seulement pour la résurrection, mais encore pour la ruine de plusieurs en Israël. Et vous ne trouverez pas mauvais que j'anticipe ce discours prophétique du saint vieillard Siméon, pour vous donner une idée parfaite du mystère de Jésus-Christ qui naît aujourd'hui.

C'étoit un des caractères du Messie promis à nos pères d'être tout ensemble, et un sujet de consolation, et un sujet de contradiction; une pierre fondamentale sur laquelle on doit s'appuyer, et une pierre d'achoppement et de scandale contre laquelle on se heurte et on se brise. Les deux princes des apôtres nous ont appris unanimement cette vérité. Saint Paul, dans l'épître aux Romains : « Cette pierre [dit-il], sera » pour vous une pierre de scandale, et quiconque » croit en lui ne sera point confondu (2). » Le voilà donc tout ensemble, et le fondement de l'espérance,

(1) *Ps.* II. II. — (2) *Rom.* IX. 33.

et le sujet des contradictions du genre humain. Mais il faut encore écouter le prince des apôtres : « C'est » ici, dit-il (1), la pierre de l'angle, la pierre qui » soutient et qui unit tout l'édifice ; et quiconque croit » en celui qui est figuré par cette pierre, ne sera point » confondu. » Mais c'est aussi une pierre d'achoppement et de scandale, qui fait tomber ou qui met en pièces tout ce qui se heurte contre elle. Mais il faut que les disciples se taisent quand le maître parle lui-même. C'est Jésus-Christ qui répond aux disciples de saint Jean-Baptiste : « Bienheureux sont ceux, dit-il, » à qui je ne suis pas une occasion de scandale (2). » Quoique je fasse tant de miracles qui font voir au genre humain que je suis le fondement de son espérance, on est cependant trop heureux quand on ne trouve point en moi une occasion de se scandaliser : tant le genre humain est corrompu, tant les yeux sont foibles pour soutenir la lumière, tant les cœurs sont rebelles à la vérité. Et pour porter cette vérité jusqu'au premier principe, c'est Dieu même qui est primitivement en ruine et en résurrection au genre humain ; car s'il est le sujet des plus grandes louanges, il est aussi en butte aux plus grands blasphèmes. Et cela c'est un effet comme naturel de sa grandeur ; parce qu'il faut nécessairement que la lumière qui éclaire les yeux saints, éblouisse et confonde les yeux malades. Et Dieu permet que le genre humain se partage sur son sujet, afin que ceux qui le servent, en voyant ceux qui le blasphèment, reconnoissent la grâce qui les discerne, et lui aient l'obligation de leur soumission. C'étoit donc en Jésus-Christ un caractère de divinité d'être en butte aux contradictions des hommes, d'être en ruine aux uns, et en résurrection aux autres. Et pour entrer plus profondément dans un si grand mystère, je trouve que Jésus-Christ est une occasion de contradiction et de scandale, dans les trois principaux endroits par lesquels il s'est déclaré notre Sauveur ; dans l'état de sa personne, dans la

(1) *I. Petr.* II. 6, 7. — (2) *Matth.* XI. 6.

prédication de sa doctrine , dans l'institution de ses sacremens. Qu'est-ce qui choque dans l'état de sa personne ? sa profonde humiliation. Qu'est-ce qui choque dans sa prédication et dans sa doctrine ? sa sévère et inexorable vérité. Qu'est-ce qui choque dans l'institution de ses sacremens ? je le dirai pour notre confusion , c'est sa bonté et sa miséricorde même.

PREMIER POINT.

« Au commencement le Verbe étoit ; et le Verbe étoit en Dieu , et le Verbe étoit Dieu. Toutes choses ont été faites par lui (1). » Ce n'est pas là ce qui scandalise les sages du monde : ils se persuadent facilement que Dieu fait tout par son verbe , par sa parole , par sa raison. Les philosophes platoniciens , dit saint Augustin , admiroient cette parole , et ils y trouvoient de la grandeur : que le Verbe fût la lumière qui éclairoit tous les hommes qui venoient au monde ; que la vie fût en lui comme dans sa source , d'où elle se répandoit sur tout l'univers , et principalement sur toutes les créatures raisonnables. Ils étoient prêts à écrire en caractères d'or ces beaux commencemens de l'Évangile de saint Jean (*). Si le christianisme n'eût eu à prêcher que ces grandes et augustes vérités , quelque inaccessible qu'en fût la hauteur , ces esprits qui se piquoient d'être sublimes , se seroient fait un

(1) *Joan. 1. 1.*

(*) *Quod initium sancti Evangelii , cui nomen est secundum Joannem , quidam Platonicus , sicut à sancto sene Simpliciano , qui postea Mediolanensi Ecclesiæ præsedidit episcopus , solebamus audire , aureis litteris conscribendum , et per omnes ecclesiâs in locis eminentissimis proponendum esse dicebat. Sed ideo viluit superbis Deus ille magister , quia Verbum caro factum est , et habitavit in nobis : ut parum sit miseris quod ægotant , nisi se in ipsâ etiam ægritudine extollant , et de medicinâ quâ sanari poterant , erubescant. Non enim hoc faciunt ut erigantur , sed ut cadendo gravius affligantur. S. Aug. de Civit. Dei , lib. x , cap. xxix , tom. vii , col. 265.*

honneur de les croire et de les établir ; mais ce qui les a scandalisés , c'est la suite de cet évangile. « Le Verbe a été fait homme » ; et , ce qui paroît encore plus foible , « le Verbe a été fait chair (1) » : ils n'ont pu souffrir que ce Verbe , dont on leur donnoit une si grande idée , fût descendu si bas. La parole de la croix leur a été une folie encore plus grande. Le Verbe né d'une femme ; le Verbe né dans une crèche , pour en venir enfin à la dernière humiliation du Verbe expirant sur une croix : c'est ce qui a révolté ces esprits superbes. Car ils ne vouloient point comprendre que la première vérité qu'il y eût à apprendre à l'homme , que son orgueil avoit perdu , étoit de s'humilier. Il falloit donc qu'un Dieu , qui venoit pour être le docteur du genre humain , nous apprit à nous abaisser , et que le premier pas qu'il falloit faire pour être chrétien , c'étoit d'être humble. Mais les hommes , enflés de leur vaine science , n'étoient pas capables de faire un pas si nécessaire. « Autant qu'ils s'approchoient de Dieu par leur intelligence , autant s'en éloignoient-ils par leur orgueil » : *Quantum propinquaverunt intelligentiâ , tantum superbiâ recesserunt* , dit excellemment saint Augustin (2).

Mais , direz-vous , on leur prêchoit la résurrection de Jésus-Christ , et son ascension triomphante dans les cieux : ils devoient donc entendre que ce Verbe , que cette Parole , que cette Sagesse incarnée étoit quelque chose de grand. Il est vrai : mais tout le fond de ces grands mystères étoit toujours un Dieu fait homme ; c'étoit un homme qu'on élevoit si haut ; c'étoit une chair humaine et un corps humain qu'on plaçoit au plus haut des cieux. C'est ce qui leur paroissoit indigne de Dieu ; et quelque haut qu'il montât , après s'être si fort abaissé , ils ne trouvoient pas que ce fût un remède à la dégradation qu'ils s'imaginoient dans la personne du Verbe fait chair. C'est par

(1) *Joan.* 1. 14. — (2) *Contra Julian. lib. IV, cap. III, tom. I, col. 9.*

là que cette personne adorable leur devint méprisable et odieuse : méprisable , parce qu'elle s'étoit abaissée ; odieuse , parce qu'elle les obligeoit de s'abaisser à son exemple. C'est ainsi qu'il a été établi pour la ruine de plusieurs : *Positus in ruinam*. Mais en même temps il est aussi la résurrection de plusieurs ; parce que , pourvu qu'on veuille imiter ses humiliations , on apprendra de lui à s'élever de la poussière. Humiliez-vous donc , âmes chrétiennes , si vous voulez vous relever avec Jésus-Christ.

Mais , ô malheur ! les chrétiens ont autant de peine à apprendre cette humble leçon qu'en ont eu les sages et les grands du monde. Loin d'imiter Jésus-Christ , dont la naissance a été si humble , chacun oublie la bassesse de la sienne. Cet homme , qui s'est élevé par son industrie , et peut-être par ses crimes , ne veut pas se souvenir dans quelle pauvreté il étoit né. Mais ceux qui sont nés quelque chose dans l'ordre du monde , songent-ils bien quel est le fond de leur naissance ? combien elle a été foible , combien impuissante et déstituée par elle-même de tout secours ? Se souviennent-ils de ce que disoit , en la personne d'un roi , le divin auteur du livre de la Sagesse ? « Je suis venu au » monde en gémissant comme les autres (1). » De quoi donc se peut vanter l'homme qui vient au monde , puisqu'il y vient en pleurant , et que la nature ne lui inspire point d'autres pressentimens dans cet état , que celui qu'il a de ses misères ? Entrons donc dans de profonds sentimens de notre bassesse ; et descendons avec Jésus-Christ , si nous voulons monter avec lui. « Il » est monté , dit saint Paul (2) , au plus haut des » cieux , parce qu'il est auparavant descendu au plus » profond des abîmes. » Ne descendons pas seulement avec lui dans une humble reconnoissance des infirmités et des bassesses de notre nature ; descendons jusqu'aux enfers , en confessant que c'est de là qu'il nous a tirés : et non seulement des enfers où étoient les âmes pieuses avant sa venue , ou des pri-

(1) *Sap.* VII. 3. — (2) *Ephes.* IV. 9 , 10.

sons souterraines où étoient les âmes imparfaites qui avoient autrefois été incrédules ; mais du fond même des enfers où les impies, où Caïn, où le mauvais riche étoient tourmentés avec les démons. C'est jusque là qu'il nous faut descendre, jusque dans ces brasiers ardents, jusque dans ce chaos horrible et dans ces ténèbres éternelles ; puisque c'est là que nous serions sans sa grâce. Anéantissons à son exemple tout ce que nous sommes : car, considérons, mes bien-aimés, qu'est-ce qu'il a anéanti en lui-même. « Comme » il étoit, dit saint Paul (1), dans la forme et la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût à lui un » attentat de se porter pour égal à Dieu ; mais il s'est » anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave, » ayant été fait semblable aux hommes. » Ce n'est donc pas seulement la forme d'esclave qu'il a comme anéantie en lui-même ; mais il a anéanti, autant qu'il a pu, jusqu'à la forme de Dieu, en la cachant sous la forme d'esclave, et suspendant, pour ainsi parler, son action toute-puissante et l'effusion de sa gloire ; poussant l'obéissance jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (2) ; la poussant jusqu'au tombeau, et ne commençant à se relever que lorsqu'il fut parvenu à la dernière extrémité de la bassesse. Ne songeons donc à nous relever non plus que lui, que lorsque nous aurons goûté son ignominie dans toute son étendue, et que nous aurons bu tout le calice de ses humiliations. Alors il ne nous sera pas en ruine, mais en résurrection, en consolation et en joie.

SECOND POINT.

Mais, pour nous jeter dans ces profondeurs, laissons-nous confondre par la vérité de sa doctrine. C'est la seconde source des contradictions qu'il a eu à essayer sur la terre. Il n'a eu à y trouver que des pécheurs ; et il sembloit que des pécheurs ne devoient non plus s'opposer à un Sauveur, que des malades à un mé-

(1) *Philip.* II. 6, 7. — (2) *Ibid.* 8.

decin. Mais c'est qu'ils étoient pécheurs, et cependant qu'ils n'étoient pas humbles. Toutefois qu'y avoit-il de plus convenable à un pécheur que l'humilité, et l'humble aveu de ses fautes ? c'est ce que Jésus-Christ n'a pu trouver parmi les hommes. Il a trouvé des Pharisiens pleins de rapines, d'impuretés et de corruption, il a trouvé des docteurs de la loi, qui, sous prétexte d'observer les plus petits commandemens avec une exactitude surprenante, violoient les plus grands. Et ce qui les a soulevés contre le Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit lui-même en un mot : « Je suis venu » au monde comme la lumière ; et les hommes ont » mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que » leurs œuvres étoient mauvaises (1). »

C'est pourquoi Jésus a été, plus que Moïse, plus que Jérémie, plus que tous les autres prophètes, un objet de contradiction, de murmure et de scandale à tout le peuple. « C'est un prophète, ce n'en est pas un : » c'est le Christ ; le Christ peut-il venir de Nazareth ? » peut-il venir quelque chose de bon de Galilée (2) ? » Quand le Christ viendra, on ne saura d'où il vient (3) ; » mais nous savons d'où vient celui-ci (4). C'est un » blasphémateur et un impie qui se fait égal à Dieu (5), » qui enseigne à violer le jour du sabbat (6). C'est un » Samaritain et un schismatique (7) ; c'est un rebelle » et un séditieux qui empêche de payer le tribut à » César (8) ; c'est un homme de plaisir et de bonne » chère, qui aime les grands repas des Publicains et » des pécheurs (9) ; il est possédé du malin esprit, » et c'est en son nom qu'il délivre les possédés (10). » En un mot, c'est un trompeur, c'est un imposteur ; ce qui enfermoit le comble de tous les outrages, et ce qui fait aussi qu'on lui préfère un voleur de grand chemin et un assassin. Lequel des prophètes a été en butte à de plus étranges contradictions ? Il le falloit ainsi, puisque portant aux hommes plus près que

(1) *Joan.* III. 19. — (2) *Ibid.* VII. 40, 41. — (3) *Ibid.* 27. — (4) *Ibid.* IX. 29. — (5) *Ibid.* X. 33. — (6) *Ibid.* IX. 16. — (7) *Ibid.* VIII. 48. — (8) *Luc.* XXI. 2. — (9) *Matth.* XI. 19. — (10) *Ibid.* XII. 24.

n'avoit fait aucun des prophètes, et avec un éclat plus vif, la vérité qui les condamnoit, il falloit qu'il soulevât contre lui tous les esprits jusqu'aux derniers excès : c'est pourquoi la rébellion n'a jamais été portée plus loin. Il fait des miracles que jamais personne n'avoit faits, et il ne laissoit aucune excuse à l'infidélité des hommes. Mais plus la conviction étoit manifeste, plus le soulèvement devoit être brutal et insensé. Car voyez jusqu'où ils portent leur fureur : il avoit ressuscité un mort de quatre jours en présence de tout le peuple : et non seulement c'est ce qui les détermine à le faire mourir, mais ils veulent faire mourir avec lui celui qu'il avoit ressuscité, afin d'ensevelir dans un même oubli, et le miracle, et celui qui en étoit l'auteur, et celui qui en étoit le sujet; parce qu'encore qu'ils sussent bien que Dieu, qui avoit fait un si grand miracle, pouvoit bien le réitérer quand il voudroit, ils osoient bien espérer qu'il ne le voudroit pas faire, ni renverser si souvent les lois de la nature. Voilà jusqu'où ils poussent leurs complots; et jamais la vérité n'avoit été plus en butte aux contradictions, parce que jamais elle n'avoit été plus claire, ni plus convaincante, ni, pour ainsi parler, plus souveraine. C'est donc alors que les pensées, que plusieurs tenoient cachées dans leurs cœurs, furent découvertes. Et quelle fut la noire pensée qui fut alors découverte? que l'homme ne peut souffrir la vérité; qu'il aime mieux ne pas voir son péché pour avoir occasion d'y demeurer, que de le voir et le reconnoître pour être guéri : et en un mot que le plus grand ennemi qu'ait l'homme, c'est l'homme même. Voilà cette secrète et profonde pensée du genre humain, qui devoit être révélée à la présence de Jésus-Christ et à sa lumière : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Prenez donc garde, mes Frères, de ne pas imiter ces furieux. Tu t'enfonces dans le crime, malheureux pécheur; et, à mesure que tu t'y enfonces, les lumières de ta conscience s'éteignent; et cette parole de Jésus-Christ s'accomplit encore : « Vous voulez me » faire mourir, parce que ma parole ne prend point

» en vous (1). » Les lumières de la conscience, et cette secrète persécution qu'elle te fait dans ton cœur, ne t'émeuvent pas ; pour cela tu les veux éteindre : les vérités de l'Évangile te sont un scandale ; tu commences à les combattre, non point par raison, car tu n'en as point, et « les témoignages de Dieu sont trop croyables (2) », mais par paresse, par aveuglement, par fureur. Il n'y a plus devant tes yeux et dans le fond de ton cœur qu'une petite lumière ; et sa foiblesse fait voir qu'elle n'est plus en toi que pour un peu de temps : *Adhuc modicum lumen in vobis est* (3) : « La lumière est encore en vous pour un peu de temps. » Au reste, mon cher Frère, c'est Jésus-Christ qui te luit encore, qui te parle encore par ce foible sentiment : marche donc à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne l'enveloppent ; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va (4) ; il choppe à chaque pas, à chaque pas il se heurte contre la pierre, et tous les chemins sont pour lui des précipices.

TROISIÈME POINT.

Mais ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est que le dernier sujet du scandale, qui a soulevé le monde contre Jésus-Christ, c'est sa bonté. Si dans le temps de sa passion et dans tout le cours de sa vie, on a poussé les outrages jusqu'à la dernière extrémité, c'est à cause « qu'il se livroit à l'injustice », comme dit l'apôtre saint Pierre (5) ; qu'il se laissoit frapper impunément, comme un agneau innocent se laisse tondre, et se laisse même mener à l'autel pour y être égorgé comme une victime ; c'est que s'il fait des miracles, c'est pour faire du bien à ses ennemis, et non pas pour empêcher le mal qu'ils lui vouloient faire. C'est de là qu'est venu le grand scandale que le monde a vu arriver dans Israël, à l'occasion de Jésus-Christ. Mais voici, dans le vrai Israël et dans l'Eglise de Dieu,

(1) *Joan.* VIII. 37. — (2) *Ps.* XCII. 7. — (3) *Joan.* XII. 35.

— (4) *Ibid.* — (5) *I. Petr.* II. 23.

le grand scandale. Parce que, dans l'institution de ses sacrements, Jésus-Christ n'a point voulu donner de bornes à ses bontés, les chrétiens n'en donnent point à leurs crimes. On a reproché au Sauveur, l'efficace toute-puissante de son baptême, où tous les crimes étoient également expiés; et Julien l'Apostat a bien osé dire que c'étoit inviter le monde à faire mal (1); mais la clémence du Sauveur ne s'en tient pas là. Novatien et ses sectateurs en ont eu honte: ils ont tâché de renfermer la miséricorde du Sauveur dans le baptême, ôtant tout remède à ceux qui n'avoient pas profité de celui-là. L'Eglise les a condamnés, et la miséricorde qu'elle prêche est si grande, qu'elle ouvre encore une entrée pour le salut à ceux qui ont violé la sainteté du baptême, et souillé le temple de Dieu en eux-mêmes. Restreignons-nous donc du moins, et ne donnons qu'une seule fois la pénitence, comme on faisoit dans les premiers temps. Non, mes Frères, la miséricorde de Jésus-Christ va encore plus loin: il n'a point mis de bornes à la rémission des péchés. Il a dit, sans restriction: « Tout ce que vous remettrez, » tout ce que vous délierez (2). » Il a dit à tous ses ministres, en la personne de saint Pierre: « Vous » pardonnerez non seulement sept fois, mais jusqu'à » sept fois septante fois (3). » C'est que le prix de son sang est infini: c'est que l'efficace de sa mort n'a point de bornes: et c'est là aussi le grand scandale qui paroît tous les jours dans Israël: on dit, je pécherai encore, parce que j'espère faire pénitence. Que ce discours est insensé! sans doute faire pénitence, ce n'est autre chose que se repentir. Quand on croit qu'on se repentira de quelque action, c'est une raison pour ne la pas faire. Si vous faites cela, dit-on tous les jours, vous vous en repentirez. Mais à l'égard de Dieu, le repentir devient l'objet de notre espérance, et on ne craint point de pécher, parce qu'on espère de se repentir un jour. Il falloit donc encore que cette

(1) *Apud. S. Cyril. Alex. lib. viii. contr. Jul. tom. vi, p. 245.*
 — (2) *Math. xvi. 29; et xviii. 18.* — (3) *Ibid. 22.*

absurde pensée fût révélée à la venue de Jésus-Christ : *Ut revelentur cogitationes*. Mais, chrétien, tu n'y penses pas quand tu dis que tu feras pénitence, et que tu te repentiras, et que tu fais servir ce repentir futur à ta licence : tu renverses la nature, tu introduis un prodige dans le monde. C'est en effet que ton repentir ne sera pas un repentir véritable, mais une erreur dont tu te flatteras dans ton crime.

Tremblez donc, tremblez, mes Frères, et craignez qu'en abusant de l'esprit de la pénitence pour vous autoriser dans vos péchés, vous ne commettiez à la fin ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde, ni en l'autre. Car enfin, s'il est véritable qu'il n'y a point de péché que le sang de Jésus-Christ ne puisse effacer, et que sa miséricorde ne puisse remettre, il n'est pas moins véritable qu'il y en aura un qui ne sera jamais remis : et comme vous ne savez pas si ce ne sera point le premier que vous commettrez, et qu'il y a au contraire grand sujet de craindre que Dieu se lassera de vous pardonner, puisque toujours vous abusez de son pardon, craignez tout ce que fera une bonté rebutée, qui changera en supplices toutes les grâces qu'elle vous a faites. Venez contempler tous les mystères du Sauveur : regardez l'endroit par où ils vous peuvent tourner à ruine, et celui par où ils vous peuvent être en consolation et en joie : et, au lieu de regarder sa bonté comme un titre pour l'offenser plus facilement, regardez-la comme un motif le plus pressant pour enflammer votre amour ; afin que, passant vos jours dans les consolations qui accompagnent la rémission des péchés, vous arriviez au bienheureux séjour, d'où le péché et les larmes seront éternellement bannies : c'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction du Père, du fils et du Saint-Esprit : ainsi soit-il.

EXORDE

SUR

LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ

DE NOTRE SEIGNEUR.

C'ÉTOIT une grande entreprise de rendre vénérables par toute la terre les abaïsemens du Verbe incarné. Jamais chose aucune ne fut attaquée par des raisonnemens plus plausibles. Les Juifs et les Gentils en faisoient le sujet de leurs railleries; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une fermeté plus qu'humaine, pour prêcher à la face du monde, avec une telle assurance, une doctrine apparemment si extravagante. C'est pourquoi Tertullien se vante que les humiliations de son maître, en lui faisant mépriser la honte, l'ont rendu impudent de la bonne sorte, et heureusement insensé : *Benè impudentem et felicitè stultum* (1). Laissez-moi, disoit ce grand homme, quand on lui reprochoit les bassesses du Fils de Dieu, laissez-moi jouir de l'ignominie de mon Maître et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu est né dans une étable; je n'en ai point de honte, à cause que la chose est honteuse : on a mis le Fils de Dieu dans des langes; il est croyable, parce qu'il est ridicule : le Fils de Dieu est dans une crèche; je le crois d'autant plus certain, que, selon la raison humaine, il paroît entièrement impossible. Ainsi la simplicité de nos pères se plaisoit d'étourdir les sages du siècle par des propositions inouïes, dans

(1) *De Carn. Chr. n. 5.*

lesquelles ils ne pouvoient rien comprendre; afin que toute la gloire des hommes s'évanouissant, il ne restât plus d'autre gloire que celle du Fils de Dieu, anéanti pour l'amour des hommes. C'est à ce Dieu abaissé que je vous appelle. Venez l'adorer, chrétiens, autant dans sa foiblesse que dans sa grandeur; autant dans sa crèche que dans son trône. Mais quel seroit notre crime, si, venant adorer le Fils, nous manquions de saluer la divine Mère qui nous l'a donné par son enfantement, qui nous le nourrit de son lait virginal, qui nous le conserve par ses soins maternels, et qui nous obtiendra son secours qui nous est si nécessaire en cette action, si nous l'en prions avec zèle, en disant, *Ave.*

PENSÉES DÉTACHÉES

SUR LE MÊME SUJET (*).

Les prophètes étoient vaincus par notre malice ; les docteurs ne profitoient pas ; la loi étoit foible et parloit vainement ; les anges mêmes et les archanges travailloient inutilement au salut des hommes, dont la volonté ne suivoit pas le bien où elle étoit excitée. Le Créateur est venu lui-même, non avec éclat, ni avec un appareil superbe, de peur d'alarmer son serviteur fugitif et égaré de ses lois (*φυγάδα των νομων*). Il ne veut pas effrayer sa proie, la proie qu'il vouloit prendre pour son salut. S'il étoit venu noblement, le monde eût attribué son changement à sa dignité, à sa puissance, à ses richesses, à son éloquence, à sa doctrine. Tout est humble, tout est pauvre, tout est obscur, méprisable ; afin qu'il paroisse que la seule divinité avoit transformé le monde : une mère pauvre, une patrie encore plus pauvre ; dans une crèche, pour se montrer la pâture même des animaux irraisonnables : car les Juifs étoient plus brutaux que les brutes mêmes. Etant riche, s'est fait pauvre. Condescendance.

Une vertu céleste prit la forme d'une étoile, pour conduire les Chaldéens par une nature qui leur fût connue et familière. Le même qui a attiré les Mages, fait la solennité présente, non couché dans la crèche,

(*) Bossuet cite en tête de ces *Pensées* l'homélie de Théodote d'Ancyre, sur la naissance du Sauveur, qui fut lue dans le concile d'Ephèse : il renvoie plus bas à deux autres homélies du même auteur, et par la comparaison que nous avons faite, nous nous sommes convaincus que le fond de ces *Pensées* est tiré des trois homélies de Théodote. On les trouve au tom. III des *Conciles du P. Labbe*, col. 988 et suiv. (*Edit. de Désoris.*)

mais posé sur cette table sacrée. La crèche a enfanté cette table : il a été posé en celle-là, afin qu'il pût être mangé en celle-ci. Cette crèche a représenté cette table magnifique. Cette Vierge a produit ce nombre innombrable de vierges. La pauvreté de Bethléem a bâti ces temples magnifiques ; ces pauvres langes ont produit la rémission des péchés. Voyez ce qu'a produit la pauvreté ; combien elle a engendré de richesses. Pourquoi avez-vous honte de sa pauvreté, qui a produit tant de biens inestimables ? Pourquoi lui ôtez-vous ses plaies, qui ont fait la guérison des nôtres ?

Nos membres (*membra virginis*), qu'il a pris, n'ont rien de honteux, puisque Dieu les a formés ; mais c'est nous qui avons fait outrage à notre nature, en la livrant à nos convoitises. Il n'a pas méprisé notre nature, quoique nous l'ayons outragée nous-mêmes.

Dieu accoutumé de paroître aux hommes sous des formes sensibles : le feu qui ne brûle point ; le juge parmi les criminels, qui ne condamne personne ; juge parmi les condamnés, qui n'envoie personne au supplice ; juge qui ne juge pas, mais qui enseigne ; qui ne condamne pas, mais qui guérit. La clémence de ce feu mystique, qui pardonne au buisson, figure de la clémence de Jésus-Christ. Il éclaire ; et ne consume pas ; il brille, et ne brûle pas ; il fait du bien, bien loin de blesser et de nuire. Dieu ne trouve rien de honteux de ce qui peut donner le salut aux hommes.

La pensée devient intelligible par la parole, palpable par l'Écriture : ainsi le Verbe. Votre pensée (*λόγος*) est votre enfant en quelque sorte ; vous l'enfantez une seconde fois, quand vous la rendez sensible : ainsi le Père. La parole que je prononce en moi, se répand sur tous ; propre à un chacun comme à tous.

Dieu habite dans l'homme plus noble que tout le reste, que le soleil, etc. , parce qu'il est libre, maître de soi-même.

Comme celui qui déchire le papier où est écrite la loi du prince, viole sa parole ; qui, inviolable par elle-même, est violée et comme déchirée dans le

corps dont elle s'est revêtue : ainsi le Verbe de Dieu.

Il est venu à son serviteur, non avec la majesté d'un maître ; car il auroit étonné son fugitif ; l'attirant par son humilité, à la familiarité, à la liberté, en se faisant conservateur, afin que nous devinssions maîtres.

Le Verbe s'est approprié un corps, se l'est rendu propre, et en ce corps toutes les passions de ce corps : il se les est donc appropriées. Il ne faut point dire que Dieu habite en Christ comme dans une autre personne ; ni que Christ est adoré, parce qu'il est uni au Verbe ; ni qu'il est adoré avec lui, parce que c'est la même adoration. Il ne faut point séparer par la pensée, ni par l'intelligence, le Verbe et le Christ, en les unissant seulement de parole, comme faisoit Nestorius. Mais toutes les fois que nous nommons le Verbe, nous devons entendre que l'homme est aussi compris sous ce nom : ainsi, quand nous nommons Jésus, nous y comprenons le Verbe. C'est ce qui est expliqué *passim*, mais très-bien dans l'homélie de Théodotus.

Parvulus natus est, datus est, Admirabilis (1). « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné : » il s'appelle l'admirable » : qui détruit le royaume où il est né, qui s'en fait un nouveau, de ses ennemis et de ceux qui ne le connoissoient pas, par la croix ; subjuguant par amour : *Deducet te mirabiliter dextera tua* (2). « Votre droite vous fera faire des prodres miraculeux et étonnans. » *Consiliarius* : Conseiller qui « renverse tous les raisonnemens humains, et tout ce qui s'élève avec hauteur contre » la science de Dieu » : *Consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei* (3). *Deus fortis* : Dieu fort », qui soutient nos foiblesses par les siennes ; « car ce » qui paroît en Dieu foiblesse est plus fort que la force » de tous les hommes » : *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus* (4). *Pater futuri sæculi* :

(1) *Isai.* ix. 6. — (2) *Ps.* xlv. 6. — (3) *II. Cor.* x. 4, 5.

— (4) *I. Cor.* i. 26.

« Le père du siècle futur » : tout réservé au temps à venir : rien au présent. *Princeps pacis* : « le prince » de la paix. » *Pacem relinquo* (1) : « Je vous » laisse la paix » : *Pax huic domui* ; « Que la paix » soit dans cette maison » ; *Revertetur ad vos* (2) : « Votre paix reviendra à vous » ; *Pacem ei qui longè est, et qui propè* (3) : « La paix à ceux qui » sont éloignés comme à ceux qui se trouvent proche » : « la paix qui surpasse toutes pensées, qui garde les » cœurs et les esprits en Jésus-Christ » : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu* (4).

La chair a été ennoblie, et non la divinité dégradée. Dieu relève ce qu'il prend, et ne perd pas ce qu'il communique.

Le grand pape saint Léon (5) nous enseigne que les œuvres qu'un Dieu Sauveur a accomplies pour notre salut, ne sont pas seulement des grâces, mais des secours ; que tout ce qui nous rachète nous parle ; enfin que tous les mystères sont des exemples : si bien que le chrétien doit imiter tout ce qu'il croit.

Apparuit gratia Dei : « La grâce de Dieu nous » a paru. » Dans tous les mystères que Dieu accomplit pour notre salut, il y a toujours trois choses à considérer. Tous les mystères contentent nos désirs par quelque don, dirigent nos mœurs par quelque exemple, excitent notre espérance par quelque promesse (car tout ce qui s'accomplit dans le temps a son rapport à la vie future). Si bien qu'il faut toujours y considérer la grâce qu'ils nous apportent, les instructions qu'ils nous donnent, la gloire qu'ils nous proposent. L'apôtre n'a rien omis, et conduit successivement les fidèles par tous ces degrés. *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus* (6) : « La grâce de Dieu notre Sauveur a paru » à tous les hommes » : là il nous propose la grâce que Jésus naissant nous apporte. *Erudiens nos* (7) ;

(1) *Joan.* xiv. 27. — (2) *Matth.* x. 12, 13. — (3) *Isaï.* lvii. 19. — (4) *Philip.* iv. 7. — (5) *Serm.* xxiv. in Nativit. Dom. tom. 1, pag. 150. — (6) *Tit.* ii. 11. — (7) *Ibid.* 12.

« elle nous a appris » : là il nous découvre les vertus que Jésus naissant nous enseigne. *Expectantes beatam spem* (1); « étant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons » : là il nous fait voir le grand et admirable spectacle que Jésus naissant nous fait attendre.

Après avoir expliqué ce *pieusement*... Que si le monde nous appelle à ses spectacles, nous attendons un autre spectacle; Jésus-Christ nous fait attendre un retour. Il est venu pour semer, il viendra pour recueillir : [il est venu] pour confier le talent, [il viendra] pour en exiger le profit : [il est venu] pour détruire la fausse gloire, [il viendra] pour établir la véritable.

Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt (2) : « Nos jeux, nos fêtes, nos banquets ne sont pas encore prêts. » Laissez-moi achever le temps de mon deuil. La vie chrétienne, la vie pénitente [est un] deuil spirituel : [nous sommes] consacrés à la mort par le saint baptême. [Le pécheur] déplore la mort non de son époux ni de son père, mais de son âme, la perte de son innocence. L'état de l'Eglise est un état de viduité et de désolation : [elle a] perdu en son époux plus de la moitié d'elle-même.

(1) *Tu. 11. 13.* — (2) *Tertull. de Spectac. n. 28.*

FRAGMENT

SUR LES MYSTÈRES

DE LA SAINTE ENFANCE

DE NOTRE SEIGNEUR,

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL

Erant pater ejus et mater mirantes.

Son père et sa mère étoient étonnés. Luc. II. 33.

Je remarque dans l'Évangile que le caractère particulier des mystères de la sainte enfance de Jésus-Christ notre Sauveur, c'est d'imprimer dans les âmes par leur profondeur, par leur simplicité, par leur sainteté, un étonnement intime et secret des voies inconnues de Dieu et de sa sagesse cachée. Un enfant naît dans une étable, pauvre, inconnu, méprisé; et toutefois, ô prodige! le ciel et la terre s'en remuent, les anges descendent, une étoile nouvelle brille, les pasteurs le font connoître dans Bethléem, les Mages dans la ville royale, Siméon et Anne dans le temple même; ceux qui sont de loin le cherchent, ceux qui sont près le méconnoissent ou le persécutent. Dieu fait des miracles inouïs pour le découvrir, et dans la suite il en fait de non moins surprenans pour le cacher. Le ciel se déclare en sa faveur, et à peine peut-il trouver un asile dans toute la terre. On lui prédit tout ensemble, et des grandeurs extraordinaires, et des humiliations terribles. Que peut faire une âme reli-

gieuse dans un si grand mélange de choses si sagement rassemblées, sinon de se laisser jeter insensiblement avec Joseph et Marie dans cette sainte admiration que je lis dans mon Evangile ? *Erant pater ejus et mater mirantes* : « Son père et sa mère étoient » étonnés. » Je ne puis vous dire, mes Sœurs, combien de grâces étoient renfermées dans cet étonnement sacré ; un recueillement très-profond, une secrète attention à ce qui se passe, une attente respectueuse de je ne sais quoi de grand et de relevé qui se prépare, une dépendance absolue des desseins cachés de Dieu, un abandon aveugle à sa grande et occulte providence. Voilà les saintes dispositions, ou plutôt voilà les grandes vertus qui sont renfermées dans cette admiration de la sainte Vierge : *Erant mirantes* : et j'espère que nous entrerons dans ces mêmes sentimens par son entremise ; que nous lui allons demander, avec les paroles de l'ange. *Ave.*

« Qui est celui, dit le Sage, qui a mesuré les hauteurs du ciel et les profondeurs de l'abîme (1) ? » c'est-à-dire, qui est celui qui a pu comprendre, et les grandeurs infinies d'un Dieu considéré en lui-même, et les profondes bassesses d'un Dieu anéanti pour l'amour de nous ? L'un et l'autre secret est impénétrable à la créature ; et comme elle s'y perd en les contemplant, il ne lui reste qu'à les adorer avec un étonnement religieux. Aussi voyons-nous, dans les saintes Lettres, que les anges qui voient face à face la gloire et la majesté d'un Dieu régnaant, sont contraints de baisser la vue et de se cacher devant lui comme étonnés de sa grandeur ; et les hommes qui sont appliqués par un ordre particulier à contempler les profondeurs d'un Dieu abaissé, ne pouvant trouver le fond d'un si grand abîme, sont jetés dans un pareil étonnement, ainsi que nous le lisons dans notre Evangile : *Erant pater ejus et mater mirantes* : « Son » père et sa mère étoient étonnés. »

J'ai déjà remarqué, mes Sœurs, que cet étonne-

(1) *Eccli.* 1. 2.

ment religieux est le véritable sentiment de l'âme, par lequel nous devons honorer les profondes et inconcevables conduites de Dieu dans l'enfance de son Fils ; et pour entrer, comme nous devons, dans cette sainte disposition, considérons attentivement toutes les circonstances particulières de l'histoire de ce Dieu enfant. Ainsi mon dessein n'est pas aujourd'hui de vous parler simplement de la naissance de notre Sauveur, mais de vous représenter, comme en raccourci, tous les mystères de sa sainte enfance, auxquels ce temps est consacré, avec leurs secrets rapports à l'œuvre de la rédemption de notre nature ; afin que, contemplant d'une même vue, autant que le Saint-Esprit nous l'a révélé, tout l'ordre et l'enchaînement des desseins de Dieu sur cet enfant, nous nous perdions dans l'admiration de ses conseils et de sa sagesse : *Erant mirantes*. Voilà, mes très-chères Sœurs, le dessein que je me propose : mais de peur que nos esprits ne s'égarerent, je réduirai à trois points cette pieuse méditation de l'enfance du Sauveur des âmes. Cet enfant a été découvert au monde ; il a été caché au monde ; il a été persécuté par le monde. Il a été découvert ; et les pasteurs, et les Mages, et le vénérable vieillard Siméon, et Anne, cette sainte veuve, en sont des témoins fidèles. Ensuite il a été caché ; et sa fuite précipitée en Egypte, et la retraite obscure de Nazareth, en sont une preuve suffisante. Il a été persécuté ; et la cruelle jalousie d'Hérode, et le meurtre des saints Innocens le font bien connoître. Tels sont les trois sujets d'admiration que j'ai à vous proposer en Jésus enfant. Les voies nouvelles et imprévues par lesquelles Dieu le manifeste ; les ténèbres profondes et impénétrables dans lesquelles Dieu le retire et le cache ; les persécutions inopinées par lesquelles Dieu l'exerce, et par lui sa sainte famille : ce sont les trois vérités que je veux considérer avec vous, mes Sœurs, afin que nous apprenions tous ensemble, et à recevoir ses lumières quand il se découvre, et à révéler ses ténèbres quand il se cache, et à nous unir à ses souffrances. Il se cache, aimons son obscurité ; il se montre, suivons

ses lumières ; il souffre, unissons-nous à ses peines.

Jésus ne doit pas dégénérer de sa haute et admirable bassesse. S'il [y a] de la honte [de ce] qu'il se cache, [il y en a] bien plus de ce qu'il se découvre ; [c'est pour se manifester à] de pauvres bergers : c'est à eux auxquels il envoie ses anges. Mon Sauveur, cachez-vous plutôt. Orgueil humain ; on veut se faire connoître des grands, et on aime mieux la retraite et l'obscurité tout entière, [que de n'être connu que des petits]. Mais mon Sauveur veut porter toute cette honte, et celle d'être caché, et celle d'être découvert seulement aux pauvres et aux méprisables du monde. Il ne faut pas s'étonner si celui qui est innocent, s'attache premièrement où il trouve le moins de corruption, et où la nature est moins gâtée ; et tel est l'état des pauvres]. Leur condition met plus à couvert des égaremens de la présomption, des folies et des extravagances de la vanité : il n'y trouve pas ce faste affecté, cet air superbe et dédaigneux ; mais s'il reste quelque trace de la justice et de l'innocence, c'est là ce qu'il cherche, [c'est parmi eux qu'elle se conserve]. N'importe qu'ils soient occupés à garder des bêtes : il y a plus d'innocence dans ces emplois bas, que dans ceux que le monde admire ; plus de dépravation dans les affaires humaines, plus de malignité à conduire et à gouverner les hommes. Les animaux marchent d'une voie droite, les hommes se sont dévoyés. [On entrevoit] je ne sais quoi de plus innocent dans les créatures qui sont demeurées dans la pureté de leur être, sans avoir en rien altéré l'ouvrage du Créateur. Ce sont des esprits grossiers, mais ils ne se dissipent pas dans de vaines subtilités, mais ils ne s'égarent pas dans des présomptions extravagantes. Mais Dieu ne cherche pas dans l'esprit des hommes la vivacité, la pénétration, la subtilité ; mais la seule docilité et humilité pour se laisser enseigner de lui. Qu'il ne soit pas capable d'entendre, c'est assez qu'il le soit de croire. Rien n'est plus insupportable au cœur de Dieu que des hommes qui s'imaginent, ou pénétrer ses mystères par leur subtilité, ou mesurer ses grandeurs par

leurs pensées; ou attirer ses bienfaits par leurs seuls mérites, ou avancer ses ouvrages par leur industrie, ou lui être nécessaires par leur puissance. C'est pourquoi « Dieu a choisi peu de sages selon la hair, peu » de puissans et peu de nobles » : *Non multi scientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles* (1). Il en vient néanmoins de ces sages, les Mages; mais après l'étoile, mais toujours prêts à retourner par une autre voie; de ces riches et de ces puissans : l'opinion publique les a couronnés. Trois conditions : offrir son or à Jésus, ses richesses à ses membres : son encens, lui rendre hommage de sa grandeur : sa myrrhe, lui présenter au milieu des pompes du monde le souvenir de sa mort, la mémoire de sa sépulture : grand et agréable sacrifice de la main des grands!

Que nous sacrifions volontiers à Dieu des plaisirs médiocres! que nous mettons volontiers au pied de la croix des contradictions légères et des injures de néant! que nous sommes patiens et humbles, lorsqu'il ne faut que donner à Dieu des choses qui ne coûtent rien à la nature! Choisissez-moi toute autre croix : je veux bien souffrir, mais non pas cela : mais toujours celle qui arrive, c'est celle que nous refusons. Nous voulons bien des croix, pourvu qu'elles ne soient pas croix, des peines qui ne soient pas peines, et des contradictions; pourvu que notre humeur n'en soit pas choquée. N'est-ce pas au médecin à nous mêler la médecine, à mesurer la dose?

(1) *I. Cor.* 1. 26.

I^{er} SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR,

PRÊCHÉ A METZ.

Royauté de Jésus-Christ : en quoi elle consiste : comment il l'a acquise : de quelle manière il l'exerce : infidélité et ingratitude de ses sujets. Excellence de son sacerdoce.

Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum.

Vous appellerez son nom Jésus ; car c'est lui qui sauvera le peuple. Matth. 1. 21.

AUJOURD'HUI le Dieu d'Israël, qui est venu visiter son peuple, revêtu d'une chair humaine, fait sa première entrée en son temple : aujourd'hui le grand prêtre du nouveau Testament, le souverain sacrificeur selon l'ordre de Melchisédech, se met entre les mains des pontifes, successeurs d'Aaron, qui portoit la figure de son sacerdoce : aujourd'hui le Dieu de Moïse se soumet volontairement à toute la loi de Moïse : aujourd'hui l'Ineffable, dont le nom est incompréhensible, daigne recevoir un nom humain, qui lui est donné par la bouche des hommes, mais par l'instigation de l'esprit de Dieu. Que dirai-je ? ou

me tournerai-je, environné de tant de mystères? parlerai-je de la circoncision du Sauveur, ou bien de l'imposition du nom de Jésus, de cet aimable nom, les délices du ciel et de la terre, notre unique consolation durant le pèlerinage de cette vie? Et la solennité de cette église, et je ne sais quel mouvement de mon cœur m'incite à parler du nom de Jésus, et à vous en faire voir l'excellence, autant qu'il plaira à Dieu de me l'inspirer par sa grâce.

Jésus, c'est-à-dire Sauveur, ô nom de douceur et de charité! « Mon âme, bénissez le Seigneur, et que » tout ce qui est en moi-même rende les louanges à » son saint nom » : *Benedic, anima mea, Domino* (1). Parlons du nom de Jésus, découvrons-en le mystère, faisons voir l'excellence de la qualité de Sauveur, et combien il est glorieux à notre grand Dieu et Rédempteur Jésus-Christ d'avoir exercé sur nous une si grande miséricorde, et de nous avoir sauvés par son sang. Que tout ce temple retentisse du nom et des louanges du Sauveur Jésus. Ah! si nous avions les yeux assez purs, nous verrions toute cette église remplie d'anges de toutes parts pour y honorer la présence du Fils de Dieu; nous les verrions s'abaisser profondément au nom de Jésus, toutes les fois que nous le prononcerons dans la suite de ce discours. Abaissons-nous aussi en esprit; et adorant en nos cœurs notre aimable Sauveur Jésus, prions aussi la sainte Vierge sa mère de nous le rendre propice par ses pieuses intercessions. *Ave, etc.*

Comme nous avons quelques inclinations qui nous sont communes avec les animaux, et qui ressentent tout-à-fait la bassesse de cette demeure terrestre dans laquelle nous sommes captifs; aussi certes en avons-nous d'autres d'une nature plus relevée, par lesquelles nous touchons de bien près aux intelligences célestes qui sont devant le trône de Dieu, chantant nuit et jour ses louanges. Les bienheureux esprits ont deux merveilleux mouvements: car ils n'ont pas plus tôt jeté les pre-

(1) Ps. cxxxv.

miers regards sur eux-mêmes, que reconnoissant aussitôt que leurs lumières sont découlées d'une autre lumière infinie, ils retournent à leur principe d'une promptitude incroyable, et cherchent leur perfection où ils trouvent leur origine. C'est le premier de leurs mouvenens. Puis chaque ange considérant que Dieu lui donne des compagnons, qui dans une même vie et dans une même immortalité conspirent au même dessein de louer leur commun Seigneur, il se sent pressé d'un certain désir d'entrer en société avec eux. Tous sont touchés les uns pour les autres d'une puissante inclination ; et c'est cette inclination qui met l'ordre dans leurs hiérarchies, et établit entre leurs légions une sainte et éternelle alliance.

Or, encore qu'il soit vrai que notre âme éloignée de son air natal, contrainte et presque accablée par la pesanteur de ce corps mortel, ne fasse paroître qu'à demi cette noble et immortelle vigueur dont elle devroit être toujours agitée, si est-ce néanmoins que nous sommes d'une race divine, ainsi que l'apôtre saint Paul l'a prêché avec une merveilleuse énergie en plein conseil de l'Aréopage : *Ipsius enim et genus sumus* (1). Il a plu à notre grand Dieu, qui nous a formés à sa ressemblance, de laisser tomber sur nos âmes une étincelle de ce feu céleste qui brille dans les esprits angéliques : et si peu que nous puissions faire de réflexion sur nous-mêmes, nous y remarquerons aisément ces deux belles inclinations que nous admirions tout à l'heure dans la nature des anges.

En effet, ne voyons-nous pas que sitôt que nous sommes parvenus à l'usage de la raison, je ne sais quelle inspiration, dont nous ne connoissons pas l'origine, nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie ? Dans toutes nos afflictions, dans tous nos besoins, un secret instinct élève nos yeux au ciel, comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du

(1) *Act. xvii. 28.*

monde, dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié qu'il est naturel, et qu'il naît en nos âmes non tant par doctrine que par instinct. C'est une adoration que les païens mêmes rendent, sans y penser, au vrai Dieu; c'est le christianisme de la nature, ou, comme l'appelle Tertullien, « le témoignage de l'âme naturellement » chrétienne » : *Testimonium animæ naturaliter christianæ* (1). Voilà déjà le premier mouvement que notre nature a commun avec la nature angélique.

D'ailleurs il paroît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme. De là cette douceur sensible que nous trouvons dans une honnête conversation. De là cette familière communication des esprits par le commerce de la parole. De là la correspondance des lettres; de là, pour passer plus avant, les Etats et les républiques. Telles sont les deux premières inclinations de tout ce qui est capable d'entendre et de raisonner. L'une nous élève à Dieu, l'autre nous lie d'amitié avec nos semblables. De l'une est née la religion, et de l'autre la société. Mais d'autant que les choses humaines vont naturellement au désordre, si elles ne sont retenues par la discipline, il a été nécessaire d'établir une forme de gouvernement dans les choses saintes et dans les profanes, sans quoi la religion tomberoit bientôt en ruine, et la société dégénéreroit en confusion. Et c'est ce qui a introduit dans le monde les deux seules autorités légitimes, celle des princes et des magistrats, celle des prêtres et des pontifes. De là la puissance royale, de là l'ordre sacerdotal.

Ce n'est pas ici le lieu de vous expliquer, ni laquelle de ces deux puissances a l'avantage sur l'autre, ni comme elles se prêtent entre elles une mutuelle assistance. Seulement je vous prie de considérer qu'étant dérivées l'une et l'autre des deux inclinations qui ont pris dans le cœur de l'homme de plus profondes racines, elles ont acquis justement une grande vénéra-

(1) *Apolog. n. 17.*

tion parmi tous les peuples, elles sont toutes deux sacrées et inviolables. C'est pourquoi les empereurs romains, les maîtres de la terre et des mers, ont cru qu'ils apporteroient un grand accroissement à leur dignité, s'ils ajoutaient la qualité de souverain pontife à ces noms magnifiques, d'Auguste, de César, de triomphateur; ne doutant pas que les peuples ne se soumissent plus volontiers à leurs ordonnances, quand ils considéreroient les princes comme ministres des choses sacrées. Sur quoi, quand je regarde ce titre de religion attaché à ces noms odieux de Néron, de Caligula, ces monstres du genre humain, l'horreur et l'exécration de tous les siècles, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, que les dieux de pierre et de bronze, les dieux adultères et parricides que l'aveugle antiquité adoroit, étoient dignes certainement d'être servis par de tels pontifes.

Elevez-vous donc, ô roi du vrai peuple, ô pontife du vrai Dieu. La royauté de ces empereurs n'étoit autre chose qu'une tyrannie, et leur sacerdoce profane un continuel sacrilège. Venez exercer votre royauté par la profusion de vos grâces, et votre sacerdoce par l'expiation de nos crimes. Je pense que vous entendez bien que c'est du Sauveur que je parle. C'est lui, c'est lui seul, chrétiens, c'est lui qui étant le vrai Christ, c'est-à-dire l'oint du Seigneur, *unctus*, assemble en sa personne la royauté et le sacerdoce par l'excellence de son onction, qui enferme l'une et l'autre puissance. Et c'est pour cette raison que l'admirable Melchisédech est tout ensemble et roi et pontife, mais « roi de justice et de paix », *Rex justitiæ, rex pacis* (1), comme l'interprète l'apôtre, dans la divine Épître aux Hébreux; mais le « pontife » du Dieu très-haut », *Sacerdos Dei excelsi* (2), comme porte le texte de la Genèse. Et d'où vient cela, chrétiens? n'étoit-ce pas pour représenter celui qui, dans la plénitude des temps, devoit être le vrai roi de paix et le grand sacrificateur du Dieu tout-puis-

(1) *Heb.* VII. 2. — (2) *Ibid.* XIV. 18.

sant, c'est-à-dire le Sauveur Jésus, dont Melchisédech étoit la figure ?

C'est de ce glorieux assemblage de la royauté et du sacerdoce en la personne du Fils de Dieu, que j'espère vous entretenir aujourd'hui. Car, ayant considéré attentivement la signification du nom de Jésus que l'on donne en ce jour à mon Maître, je trouve dans ce nom auguste sa royauté et son sacerdoce ; Jésus, c'est-à-dire Sauveur, et je dis que le fils de Dieu est roi, parce qu'il est Sauveur ; je dis qu'il est pontife, parce qu'il est Sauveur. Je vois déjà, ce me semble, que ces deux vérités excellentes m'ouvrent une belle carrière, mais je médite quelque chose de plus. Il est le roi Sauveur, il est le pontife Sauveur. Comment est-il Sauveur ? par son sang. C'est pourquoi en cette bienheureuse journée, où il reçoit le nom de Jésus et la qualité de Sauveur, il commence à répandre son sang par sa mystérieuse circoncision, pour témoigner que c'est par son sang qu'il est le Sauveur de nos âmes. O belles et adorables vérités, pourrai-je bien aujourd'hui vous faire entendre à ce peuple ?

Vous, qui vous êtes scandalisés autrefois de voir couler le sang de mon Maître, vous qui avez cru que sa mort violente étoit une marque de son impuissance, ah ! que vous entendez peu ses mystères ! La croix de mon roi, c'est son trône ; la croix de mon pontife, c'est son autel. Cette chair déchirée, c'est la force et la vertu de mon roi ; cette même chair déchirée, c'est la victime de mon pontife. Le sang de mon roi, c'est sa pourpre ; le sang de mon pontife, c'est sa consécration. Mon roi est installé, mon pontife est consacré par son sang, et c'est par ce moyen qu'il est le véritable Jésus, l'unique Sauveur des hommes. O roi, et Sauveur, et souverain pasteur de nos âmes, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur, afin de l'embraser de vos flammes ; une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent aujourd'hui prononcer si souvent votre nom adorable : ainsi soit-il, mes Frères. Je commence à parler de la royauté de mon Maître : disons avec cou-

rage, écoutons avec attention. Il s'agit de glorifier Jésus qui est lui-même toute notre gloire : ô Dieu, soyez avec nous.

Je dis donc, avant toutes choses, que, selon les prophéties anciennes, le Messie attendu par les Juifs, reconnu et adoré par les chrétiens, devoit venir au monde avec une puissance royale. C'est pourquoi l'ange, annonçant sa venue à la sainte Vierge sa mère, parle de lui en ces termes : « Dieu lui donnera, dit-il, le trône de David son père, et il règnera éternellement dans la maison de Jacob. » Et c'est la même chose qu'avoit prédite l'évangéliste de la loi, je veux dire le prophète Isaïe, lorsqu'il dit de notre Seigneur que « il s'assoira sur le trône de David, afin de l'affermir en justice et en vérité jusques aux siècles des siècles » : *Super solium David, et super regnum ejus sedebit, ut confirmet illud et corroboret in judicio et justitiâ, amodo et usque in sempiternum* (1). Ce que je suis bien aise de vous faire considérer, afin que vous voyiez en ces deux passages la conformité de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Car il seroit impossible de vous rapporter en ce lieu tous les textes des Ecritures qui promettent la royauté au Sauveur.

Et c'est en quoi les Juifs se sont malheureusement abusés, parce qu'étant possédés en leur âme d'une aveugle admiration de la royauté et des prospérités temporelles, ils donnoient à leur Messie de belles et triomphantes armées, de grands et de superbes palais, une cour plus leste et plus polie, une maison plus riche et mieux ordonnée que celle de leur Salomon, et enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Aussi, quand ils virent le Sauveur Jésus, qui, dans une si basse fortune, prenoit la qualité de Messie, je ne saurois vous dire combien ils en furent surpris. Cent fois il leur avoit dit qu'il étoit le Christ, cent fois il l'avoit attesté par des miracles irréprochables, et ils ne cessent de l'impor-

(1) *Isai. ix. 7.*

tuner : mais enfin, « dites-nous donc qui vous êtes ; » jusqu'à quand nous laisserez-vous en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous franchement », et nous en donnez quelque signe : *Quousque animam nostram tollis? si tu es. Christus, dic nobis patam* (1). Ils eussent bien voulu qu'il leur eût dit autre chose. Ils lui eussent volontiers accordé tout l'honneur qui étoit dû aux plus grands prophètes ; mais ils eussent été bien aises de lui persuader, ou bien de se faire roi, ou bien de se déporter volontairement de la qualité de Messie. Et nous lisons en saint Jean, qu'après cette miraculeuse multiplication des cinq pains, quelques peuples étant convaincus qu'un miracle si extraordinaire ne pouvoit être fait que par le Messie, s'assemblèrent entre eux ; et conspirèrent de le faire roi (2). Et ils eussent exécuté leur dessein, s'il ne se fût échappé de leur vue.

Etrange illusion des hommes, parmi lesquels ordinairement toutes sortes d'opinions sont reçues, excepté la bonne et la véritable ! Les uns disoient que Jésus étoit un séducteur ; les autres, ne pouvant nier qu'il n'y eût en sa personne quelque chose de surnaturel, se partageoient entre eux en mille sentimens ridicules. « Quelques uns assuroient que c'étoit » Elie ; d'autres ainoient mieux croire que c'étoit » Jean-Baptiste, ou bien quelqu'un des prophètes » ressuscités » : *Alii Etiam, alii Joannem Baptistam, aut unum ex prophetis* (3). E à quelles extravagances ne se laissoient-ils point emporter, plutôt que d'avouer qu'il fût le Messie ? D'où vient cette obstination, chrétiens ? c'est qu'ils avoient l'imagination remplie de cette magnificence royale et de cette majestée composée, de laquelle ils avoient fait leur idole. Et cette fausse créance avoit telle vogue parmi les Juifs, que ce vieux et infortuné politique, qui avoit toujours son âme troublée d'un furieux désir de régner, qui ne craignoit pas moins, qui n'épargnoit pas plus ses enfans que ses ennemis, c'est Hérode dont je

(1) *Joan* x. 24. — (2) *Ibid.* vi. 15. — (3) *Matth.* xvi. 14.

veux parler, conçu de la jalousie de cette royauté prétendue. De là ce cruel massacre des Innocens, duquel nous célébrions la mémoire ces jours passés.

Je ne sais si je me trompe, fidèles ; mais il me semble que ces observations sur l'histoire de notre Seigneur ne doivent pas vous déplaire. Ainsi je ne craindrai pas d'en ajouter encore une, qui vous fera voir manifestement combien cette opinion de la royauté du Sauveur étoit enracinée dans l'esprit des peuples. C'est que les apôtres mêmes, eux que le Fils de Dieu honoroit de sa plus intime confiance, bien qu'en particulier et en public il ne leur promit que tourmens et ignominies en ce monde, ils n'avoient pu encore se dépandre de ce premier sentiment, dont on avoit préoccupé leur enfance. « Eh ! Maître, lui » disoient-ils, quand est-ce qu'arrivera votre règne ? » sera-ce bientôt que vous rétablirez le royaume » abattu d'Israël (1) ? » Ils ne pouvoient goûter ce qu'il leur prédisoit de sa mort. Comme ils voyoient son crédit s'augmenter, ils croyoient qu'à la fin il viendrait à bout de l'envie, et qu'il attireroit tout à lui par sa vertu et par ses miracles. Ils se flattoient l'esprit de mille espérances grossières. Déjà ils commençoient à se débattre entre eux de l'honneur de la préséance. Et ne fut-ce pas une belle proposition que les deux frères inconsidérés firent faire à notre Seigneur par leur mère trop crédule et trop simple ? Ils s'imaginoient déjà le Sauveur dans un trône éclatant de pierreries, au milieu d'une grosse cour. Et, Seigneur, lui disent-ils, quand vous commencerez votre règne, nous serions bien aises que l'un de nous fût assis à votre droite et l'autre à la gauche (2). Tant ils abusoient de la patience et de la faveur de leur maître, repaissant leur âme d'une vaine et puérile ostentation ! Si bien que notre Seigneur, ayant pitié de leur ignorance, commence à les désabuser par ces mémorables paroles : O disciples trop grossiers, qui vous imaginez dans ma royauté un faste et une pompe mondaine,

(1) *Act.* 1. 6. — (2) *Matth.* xx. 21.

« vous ne savez ce que vous me demandez » : la chose n'ira pas de la sorte : *Nescitis quid petatis* (1). « Pourrez-vous bien boire le calice que je boirai ? » ce calice c'est sa passion dont il leur a parlé tant de fois sans qu'ils aient voulu le comprendre. Puis après quelques avis excellens, voici comme il conclut son discours : « Sachez, dit-il, que le Fils de l'homme » n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir » lui-même, et afin de donner sa vie pour la rédemption de plusieurs (2). »

Ah ! disciples encore ignorans, et vous, mère mal avisée, ce n'est pas là ce que vous prétendiez : vous demandiez de vaines grandeurs, on ne vous parle que de bassesse. Mais mon Sauveur l'a fait de la sorte, afin de nous insinuer doucement, par le souvenir de sa passion, que notre roi étoit un roi pauvre ; qu'il descendoit sur la terre, non pour se revêtir des grandeurs humaines, mais pour nous apprendre par son exemple à les mépriser (*) ; et que, comme c'étoit par sa passion qu'il devoit monter sur son trône, aussi

(1) *Matth.* xx. 22. — (2) *Ibid.* 28.

(*) Je ne m'étonne plus, chrétiens, si le Fils de Dieu s'écarte bien loin, lorsque les peuples le cherchent pour le faire roi : *Cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum, et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus* (1) : « Sachant qu'ils devoient venir l'enlever pour le » faire roi, il s'enfuit encore sur la montagne lui seul. » La royauté qu'on lui veut donner n'est pas à sa mode. Ce peuple ébloui des grandeurs du monde, a honte de voir dans l'abjection celui qu'il reconnoit pour son Messie ; et il le veut placer dans un trône avec une magnificence royale. Une telle royauté n'est pas à son goût ; et c'est pourquoi Tertullien a raison de dire : *Regem denique fieri, conscius sui regni, refugit* (2) : « Sachant dit-il, quel est son royaume, » il refuse celui que l'on lui présente. » Un roi pauvre, un roi de douleurs, qui s'est lui-même destiné un trône où il ne peut s'établir que par le mépris, n'a garde d'accepter une royauté qui tire son éclat des pompes mondaines. Donnez-lui plutôt une étable, une croix ; donnez-lui un roseau fragile ; donnez-lui une couronne d'épines.

(1) *Joan.* vi. 15. — (2) *De Idolol.* n. 18.

est-ce par les souffrances que nous pouvons aspirer aux honneurs de son royaume céleste. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où, après vous avoir exposé les divers sentimens des hommes, touchant la royauté de Jésus, j'aurois à demander à Dieu la langue d'un séraphin, pour vous exprimer dignement les sentimens de Jésus lui-même.

Certes, je ne puis voir sans étonnement dans les Ecritures divines, que le débonnaire Jésus, qui, durant tout le cours de sa vie mortelle, faisoit, pour ainsi dire, parade de sa bassesse, quand il sent approcher son heure dernière, ne parle plus que de gloire; n'entretienne plus ses disciples que de ses grandeurs. Il étoit à la veille de son infâme supplice. Déjà il avoit célébré cette pâque mystérieuse, qui devoit être le lendemain achevée par l'effusion de son sang. Son traître disciple venoit de sortir de sa chambre, pour aller exécuter le détestable traité qu'il avoit fait avec les pontifes. Sitôt qu'il se fut retiré de sa compagnie, mon Maître qui n'ignoroit pas son perfide et exécrable dessein, comme s'il eût été saisi tout à coup d'une ardeur divine, parle de cette sorte aux apôtres : « Maintenant, maintenant, dit-il, le Fils de l'homme » va être glorifié » : *Nunc clarificatus est filius hominis* (1). Eh ! mes Frères, que va-t-il faire ? Que veut dire ce maintenant, demande fort à propos dans ce lieu l'admirable saint Augustin (2) ! Va-t-il point peut-être s'élever dessus une nuée, pour foudroyer tous ses ennemis ? ou bien est-ce qu'il fera descendre des légions d'anges, pour se faire adorer par tous les peuples du monde ? Non, non, ne le croyez pas. Il va à la mort, au supplice, au plus cruel de tous les tourmens, à la dernière des infamies ; et c'est ce qu'il appelle sa gloire, c'est son règne, c'est son triomphe.

Regardez, je vous prie, mon Sauveur dans cette triomphante journée en laquelle il fait son entrée dans la ville de Jérusalem, peu de jours devant qu'il mou-

(1) *Joan.* XIII. 31.—(2) *Tract.* LXIII. in *Joan.* n. 2 ; tom. x, part. II, col. 670.

rôt. Il étoit monté sur un âne : ah ! fidèles, n'en rougissons pas. Je sais bien que les grands de la terre se moqueroient d'un si triste et si malheureux équipage : mais Jésus n'est pas venu pour leur plaire : et quoi que puisse penser la folle arrogance des hommes, cet équipage d'humilité est certes bien digne d'un roi qui est venu au monde pour fouler aux pieds ses grandeurs. Ce n'est pas là toutefois ce que je vous veux faire considérer.

Jetez, jetez les yeux sur ce concours de peuple de toutes les conditions et de tous les âges, qui accourent au-devant de lui, des palmes et des rameaux à la main, en signe de réjouissance ; et qui, pour faire paroître leur zèle à ce nouveau prince, dans une si sainte cérémonie, font retentir l'air de leurs cris de joie : « Béni soit, disoient-ils, le Fils de David ; vive le » roi d'Israël » : *Hosanna filio David ; benedictus qui venit in nomine Domini rex Israel* (1). Et parmi ces bienheureuses acclamations il entre dans Jérusalem. Quel est ce nouveau procédé, si éloigné de sa conduite ordinaire ? et depuis quand, je vous prie, aime-t-il les applaudissemens ; lui qui étant cherché autrefois par une grande multitude de gens qui s'étoient ramassés des villes et des bourgades voisines, en résolution de le faire roi, comme je vous le rapportois tout à l'heure, s'étoit retiré tout seul au sommet d'une haute montagne, pour éviter leur rencontre ? Il entend aujourd'hui tout ce peuple qui l'appelle hautement son roi ; les Pharisiens jaloux l'avertissent d'imposer silence à cette populace échauffée : « Non, non, répond mon Sauveur, les pierres le » crieront, si ceux-ci ne le disent pas assez haut » : *Si hi tacuerint, lapides clamabunt* (2).

Que dirons-nous, je vous prie, d'un changement si inopiné ? il approuve ce qu'il rejetoit ; il accepte aujourd'hui une royauté qu'il avoit autrefois refusée. Ah ! n'en cherchez point d'autre cause ; c'est qu'à cette dernière fois qu'il entre dans Jérusalem, il y entre

(1) *Matth. xxi. 9. Joan. xii. 13.* — (2) *Luc. xix. 40.*

pour y mourir ; et mourir à mon Sauveur, c'est régner. En effet, quand est-ce qu'on l'a vu paroître avec une contenance plus ferme, et avec un maintien plus auguste que dans le temps de sa passion ? Que je me plais de le voir devant le tribunal de Pilate, bravant, pour ainsi dire, la majesté des faisceaux romains, par la générosité de son silence ! Que Pilate rentre tant qu'il lui plaira au prétoire, pour interroger le Sauveur, il ne satisfera qu'à une seule de ses questions. Et quelle est cette question, mes Frères ? Admirez les secrets de Dieu. Le président romain lui demande s'il est véritable qu'il soit roi ; et le Fils de Dieu aussitôt, ayant ouï parler de sa royauté, lui qui n'avoit pas encore daigné satisfaire à aucune des questions qui lui étoient faites par ce juge trop complaisant, ni même l'honorer d'un seul mot : « Oui certes, » je suis roi », lui dit-il d'un ton grave et majestueux : *Tu dicis, quia rex sum ego* (1) : parole qui jusqu'alors ne lui étoit pas encore sortie de la bouche.

Considérez, s'il vous plaît, son dessein. Ce qu'il n'a jamais avoué parmi les applaudissemens des peuples qui étoient étonnés et du grand nombre de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, et de sa doctrine céleste, il commence à le publier hautement, lorsque le peuple demande sa mort par des acclamations furieuses. Il ne s'en est jamais découvert que par figures et paraboles aux apôtres, qui recevoient ses discours comme paroles de vie éternelle : il le confesse nuement au juge corrompu, qui, par une injuste sentence, le va attacher à la croix. Il n'a jamais dit qu'il fût roi, quand il faisoit des actions d'une puissance divine ; et il lui plaît de le déclarer, quand il est prêt de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines. N'est-ce pas faire les choses fort à contre-temps ? et néanmoins c'est la sagesse éternelle qui a disposé tous les temps. Mais, ô merveilleux contre-temps ! ô secret admirable de la Providence !

(1) *Joan. xviii. 37.*

Je vous entends, ô mon roi Sauveur ! C'est que vous mettez votre gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples, et vous ne voulez pas que l'on vous parle de royauté que dans le même moment auquel par une mort glorieuse vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi. Bonté incroyable de notre roi ! que le ciel et la terre chantent à jamais ses miséricordes. Et vous, ô fidèles de Jésus-Christ, bienheureux sujets de mon roi Sauveur, ô peuple de conquête, que mon prince victorieux a acquis au prix de son sang, par quel amour et par quels respects pourrez-vous dignement reconnoître les libéralités infinies d'un roi si clément et si généreux ?

Certes, je ne craindrai pas de le dire, ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne; non, non, ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois. Mais quand je considère cette infinie multitude de peuples qui attend de leur protection son salut et sa liberté; quand je vois que dans un Etat policé, si la terre est bien cultivée, si les mers sont libres, si le commerce est riche et fidèle, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance, c'est un effet des conseils et de la vigilance du prince : quand je vois que, comme un soleil, sa munificence porte sa vertu jusque dans les provinces les plus reculées, que ses sujets lui doivent les uns leurs honneurs et leurs charges, les autres leur fortune ou leur vie, tous la sûreté publique et la paix, de sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne doive le chérir comme son père, c'est ce qui me ravit, chrétiens, c'est en quoi la majesté des rois me semble entièrement admirable, c'est en cela que je les reconnois pour les vivantes images de Dieu, qui se plaît de remplir le ciel et la terre des marques de sa bonté, ne laissant aucun endroit de ce monde, vide de ses bienfaits et de ses largesses.

Eh! dites-moi, je vous prie, dans quel siècle, dans quelles histoires, dans quelle bienheureuse contrée a-t-on jamais vu un monarque, je ne dis pas si puissant et si redoutable, mais si bon et si bienfaisant que le nôtre? Le règne de notre prince, c'est notre bonheur et notre salut. « Ce qu'il daigne régner sur » nous, c'est clémence, c'est miséricorde; ce ne lui » est pas un accroissement de puissance, mais c'est » un témoignage de sa bonté » : *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum*, dit l'admirable saint Augustin (1). Regardez cette vaste étendue de l'univers; tout ce qu'il y a de lumières célestes, toutes les saintes inspirations, toutes les vertus et les grâces, c'est le sang du prince Sauveur qui les a attirées sur la terre. Autant que nous sommes de chrétiens, ne publions-nous pas tous les jours que nous n'avons rien que par lui?

Ce peuple merveilleux, que Dieu en sa bonté a répandu parmi tous les autres, peuple qui habite en ce monde et qui est étranger en ce monde, qui trafique en la terre, afin d'amasser dans le ciel : fidèles, vous m'entendez, c'est du peuple des élus que je parle, de la nation des justes et des gens de bien : que ne doivent-ils pas au Sauveur? Tous les particuliers de ce peuple, depuis l'origine du monde jusqu'à la consommation des siècles; voyez quelle grande étendue! ne crient-ils pas jour et nuit et de toutes leurs forces à notre brave libérateur : C'est vous qui avez brisé nos fers, c'est vous qui avez ouvert nos prisons; votre mort nous a délivrés et de l'oppression et de la tyrannie; votre sang nous a rachetés de la damnation éternelle. Par vous nous vivons, par vous nous respirons, par vous nous espérons, par vous nous régignons. Car la munificence de notre prince passe à un tel excès de bonté, qu'il fait des monarques de tous ses sujets; il ne veut voir en sa cour que des têtes couronnées.

Ecoutez, écoutez le bel hymne des vingt-quatre vieil-

(1) *Tract. LI. in Joan. n. 4, tom. III, part. II, col. 635.*

lards de l'Apocalypse, qui représentent, à mon avis, toute l'universalité des fidèles de l'ancien et du nouveau Testament; douze pour les douze premiers patriarches, les pères de la synagogue; et douze pour les douze apôtres, princes et fondateurs de l'Eglise. Ils sont rois, ils sont couronnés, et chantent avec une joie incroyable les louanges de l'Agneau sans tache, immolé pour l'amour de nous. « O Agneau immolé, » disent-ils, vous nous avez rachetés en votre sang; » vous nous avez faits rois et sacrificateurs à notre » Dieu, et nous régnerons sur la terre! » *Et regnabimus super terram* (1). O Dieu éternel! chrétiens, quelle est la merveille de cette cour? Toutes les grandeurs humaines oseroient-elles paroître devant une telle magnificence? Cet ancien admirateur de la vieille Rome (*) s'étonnoit d'avoir vu dans cette ville maîtresse autant de rois, disoit-il, que de sénateurs. Mes Frères, notre Dieu tout-puissant nous appelle à un bien autre spectacle, dont nous ferons nous-mêmes partie. Dans cette cour vraiment royale, dans cette nation élue, dans cette cité triomphante que Jésus a érigée par sa mort, je veux dire dans la sainte Eglise; je ne dis pas que nous y voyions autant de rois que de sénateurs, mais je dis que nous y devons être autant de rois que de citoyens. Qui a jamais ouï parler d'une telle chose? C'est tout un peuple de rois que Jésus a ramassés par son sang, que Jésus sauve, que Jésus couronne, qu'il fait régner en régnant sur eux, parce que « servir notre Dieu, c'est régner » : *Servire Deo, regnare est* (2). O royauté auguste du roi Sauveur, qui partage sa couronne avec les peuples qu'il a rachetés! ô mort vraiment glorieuse! ô sang utilement répandu! ô noble et magnifique conquête!

Quelques louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres

(1) *Apoc. v. 10.* — (2) *S. Leo, Ep. ad Demetriad. c. 17.*

(*) Cynceas, ambassadeur de Pyrrhus, voyez *Plutarch. Vit. Parall. in Pyrrh. et Flor. Rer. Rom. lib. 1, cap. xviii.* (*Edit. de Déforis.*)

et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes, qu'elles ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, fidèles, les Césars et les Alexandres, et tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérans : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste, où ils n'aient opprimé une infinité d'innocens ? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique. Ah ! qu'il n'est pas ainsi de mon prince ! c'est un capitaine Sauveur, qui sauve les peuples parce qu'il les dompte ; et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguier : il combat par amour ; il combat par bienfaits, par des attraits tout puissans, par des charmes invincibles.

Et c'est ce qu'explique divinement un excellent passage du Psaume quarante-quatrième, que je tâcherai de vous exposer. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions. Le prophète en ce lieu considère notre Seigneur comme un prince victorieux ; et voyant en esprit qu'il devoit assujétir sous ses lois un si grand nombre de peuples rebelles, il l'invite à prendre ses armes. « Mettez votre épée, lui dit-il, ô mon brave, » et valeureux capitaine » : *Accingere gladio tuo super femur tuum* (1). Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion (ce sont les mouvemens ordinaires de l'expression prophétique) : « Non, non, ce n'est » pas ainsi, ô mon prince, ce n'est pas par les armes » qu'il vous faut établir votre empire. » Comment donc ? « Allez, lui dit-il, allez, ô le plus beau des » hommes, avec cette admirable beauté, avec cette » bonne grâce qui vous est si naturelle : *Specie tuâ et pulchritudine tuâ* (2) ; avancez, combattez » et régnez » : *Intende, prospere procede et re-*

(1) *Ps.* XLIV. 4. — (2) *Ibid.* 5.

gna (1). Puis il continue ainsi son discours : « Que » les flèches du Puissant sont perçantes ! tous les » peuples tomberont à ses pieds. Ses coups portent » tout droit au cœur des ennemis de mon roi » : *Sagittæ Potentis acutæ* (2). Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son empire : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi* (3) : « Votre trône, ô grand Dieu, est établi ès » siècles des siècles » ; et le reste. Et que veut dire ce règne ? quelle est cette victorieuse beauté ? que signifient ces coups, et ces flèches, et ces peuples blessés au cœur ? C'est ce qu'il nous faut expliquer avec l'assistance divine par une doctrine toute chrétienne, toute prise des Livres sacrés et des Ecritures apostoliques.

Mais, fidèles, je vous avertis, que vos esprits ne soient point occupés d'une vaine idée de beauté corporelle, qui, certes, ne méritoit pas d'entretenir si long-temps la méditation du prophète. Suivez, suivez plutôt ce tendre et affectueux mouvement de l'admirable saint Augustin. « Pour moi, dit ce grand per- » sonnage, quelque part où je voie mon Sauveur, » sa beauté me semble charmante. Il est beau dans » le ciel, aussi est-il beau dans la terre, beau dans le » sein de son père, beau entre les bras de sa mère. Il » est beau dans les miracles, il ne l'est pas moins » parmi les fouets. Il a une grâce non pareille, soit » qu'il nous invite à la vie, soit que lui-même il mé- » prise la mort. Il est beau jusque sur la croix, il est » beau même dans le sépulcre » : *Pulcher in cæto, pulcher in terrâ ; pulcher in miraculis, pulcher in flagellis ; pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem ; pulcher in ligno, pulcher in sepulcro*. « Que les autres, dit-il, en » pensent ce qu'il leur plaira ; mais pour nous autres » croyans, partout [où] il se présente à nos yeux, il » est toujours beau en perfection » : *Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurrat* (4).

(1) *Ps.* XXIV. 7. — (2) *Ibid.* CXIX. 4. — (3) *Ibid.* XLIV. 8.
— (4) *In Ps.* XLIV, n. 3, tom. IV, col. 382.

Surtout il le faut avouer, chrétiens, quoi que le monde croie de sa passion, quoique ses membres cruellement déchirés, et cette pauvre chair écorchée fasse presque soulever le cœur de ceux qui approchent de lui, quoique le prophète Isaïe ait prédit que dans cet état « il ne seroit pas reconnoissable, qu'il n'auroit plus ni grâce, ni même aucune apparence humaine » ; *Non est species ei, neque decor; viderimus eum, et non erat aspectus* (1) : toutefois c'est dans ces linéamens effacés, c'est dans ces yeux meurtris, c'est dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté. Sa douleur a non seulement de la dignité, elle a de la grâce et de l'agrément.

Mais peut-être vous me direz : Quelle étrange imagination de chercher sa beauté parmi ses souffrances, qui ne lui laissent pas même la figure d'homme ! Que ne la regardez-vous bien plutôt dans sa merveilleuse transfiguration, ou dans sa résurrection glorieuse ? Ecoutez et comprenez ma pensée, et vous verrez que cette beauté est incomparable pour nous. Un soldat est couvert de grandes blessures qui semblent lui déshonorer le visage. Les délicats peut-être détourneront la vue de dessus ces plaies ; mais le prince les trouvera belles, parce que c'est pour son service qu'il les a reçues : ce sont de belles marques ; ce sont des cicatrices honorables, que la fidélité pour son roi et l'amour de la patrie embellit.

Donc, ô fidèles de Jésus-Christ, que les ennemis de mon Maître trouvent de la difformité dans ses plaies, certes, je ne le puis empêcher. Mais, « pour nous autres croyans », *nobis credentibus*, comme disoit tout à l'heure saint Augustin ; pour moi, qui suis assuré que c'est pour l'amour de moi qu'il est ainsi couvert de blessures, je ne puis être de leur sentiment. La véritable beauté de mon maître ne lui peut être ravie : non, non, ces cruelles meurtrissures n'ont pas défiguré ce visage ; elles l'ont embelli à mes yeux.

(1) *Isai. LIII. 2*

Si les blessures des sujets sont si belles aux yeux du prince, dites-moi, les blessures du prince quelles doivent-elles être aux yeux des sujets? Celles-ci sont mes délices; je les baise, je les arrose de larmes. L'amour que mon roi Sauveur a pour moi, qui a ouvert toutes ses plaies, y a répandu une certaine grâce qu'aucun autre objet ne peut égaler, un certain éclat de beauté qui transporte les âmes fidèles. Ne voyez-vous pas avec combien de douces complaisances elles y demeurent toujours attachées? Ce leur est un supplice, que de les arracher de cet aimable objet. De là sortent ces flèches aiguës que David chante dans notre psaume : de là ces traits de flamme invisible « qui » percent les cœurs jusqu'au vif » : *In corda inimicorum Regis* : « tellement qu'ils ne respirent plus » autre chose que Jésus crucifié », à l'imitation de l'apôtre : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (1). C'est ainsi que le roi Jésus se plaît de régner dans les cœurs.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas si je ne vois dans sa passion que des marques de sa royauté. Oui, malgré la rage de ses bourreaux, ces épines font un diadème qui couronne sa patience; ce roseau fragile devient un sceptre en ses mains; cette pourpre ridicule dont ils le couvrent se changera en pourpre royale, sitôt qu'elle sera teinte du sang de mon maître. Lorsque j'entends le peuple crier que le Sauveur mérite la mort à cause qu'il s'est fait roi, certes, dis-je incontinent en moi-même, ces furieux disent mieux qu'ils ne pensent; car mon prince doit régner par sa mort. Quand il porte lui-même sa croix sur ses épaules innocentes, tout autre qu'un chrétien seroit étonné de son impuissance; mais le fidèle se doit souvenir de ce qu'a dit de lui Isaïe, « que sa domination, sa principauté est mise sur son épaule » : *Principatus super humerum ejus* (2). Qu'est-ce à dire cet empire et cette principauté sur ses épaules? ah! ne l'en-

(1) *J. Cor.* II. 2. — (2) *Isai.* IX. 6.

tendez-vous pas ? c'est sa croix. C'est ainsi que l'explique Tertullien, dans le livre contre les Juifs (1). Sa croix, c'est son sceptre ; sa croix, c'est son bâton d'ordonnance ; c'est elle qui rangera tous les peuples sous l'obéissance de notre Seigneur.

Et n'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon Maître attachèrent au-dessus de sa croix, JÉSUS DE NAZARETH ROI DES JUIFS, écrit en gros caractères, et en trois sortes de langues, afin que la chose fût plus connue ? Il est vrai que les Juifs s'y opposent, mais Pilate l'écrit malgré eux. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens ? Ce juge corrompu avoit envie de sauver mon Maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux Juifs ; les mêmes Juifs le pressent de changer ce titre : il le refuse, il tient ferme, il n'a plus de complaisance pour eux. Quoi ! cet homme si complaisant, qui livre un innocent à la mort de crainte de choquer les Juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avoit écrits sans dessein, et qui paroissent de si peu d'importance ! Remarquez tout ceci, s'il vous plaît ; il est lâche et ferme, il est mol et résolu dans la même affaire, à l'égard des mêmes personnes. Grand Dieu, je reconnois vos secrets ; il falloit que Jésus mourût en la croix, il falloit que sa royauté fût écrite au haut de la croix. Pilate exécute le premier par sa complaisance, et l'autre par sa fermeté. « O » vertu ineffable de l'opération divine, même dans » le cœur des ignorans, s'écrie en cet endroit l'admirable saint Augustin (2) ! Ils ne savent tous ce » qu'ils disent, et ils disent tout ce que veut mon » Sauveur. » Une secrète vertu s'empare invinciblement de leur âme, et, malgré leurs méchantes intentions, exécute de très-sages et très-salutaires conseils.

Caïphe, en plein conseil de Pharisiens, parlant de notre Seigneur, dit « qu'il est expédient qu'il meure, » afin que toute la nation ne périsse pas. » Sa mort

(1) *Adv. Jud. n. 10.* — (2) *Tract. cxvii. in Joan. n. 5 ; tom. III, par. II, col. 798.*

empêchera donc toute la nation de périr : il est donc le Sauveur de toute la nation, remarque très à propos l'évangéliste saint Jean (1). Merveilleux jugement de Dieu ! il pensoit prononcer l'arrêt de sa mort, et il faisoit une prophétie de sa gloire. Le même arriva à Pilate ; il condamne le Fils de Dieu à la croix ; et, voulant écrire selon la coutume la cause de son supplice, il dresse un monument à sa royauté. Tant il est vrai que Dieu a des ressorts infailibles pour tourner où il lui plaît les cœurs de ses ennemis, et les faire concourir, malgré qu'ils en aient, à l'exécution de ses volontés ! Parce que le règne du Sauveur devoit commencer à la croix, il plaisoit à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique, et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira, sans y penser, à la Providence divine.

Ecrivez donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte, et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoique l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel ; que vos ordres soient irrévocables, parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque (2), qui est la langue du peuple de Dieu ; et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes ; et en la langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts ; vous, ô Juifs, héritiers des promesses ; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau ; fléchissez le genou devant votre Roi. Bientôt, bientôt vous verrez cet homme, abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi, et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : *Et ego, cum exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum* (3). Bientôt les nations incrédules, es-

(1) *Jou. xi. 5.*, 52.—(2) *Ibid. xix. 20.*—(3) *Ibid. xii. 32.*

quelles il étend ses bras, viendront recevoir parmi ses embrassemens paternels, cet aimable baiser de paix, qui, selon les prophéties anciennes, les doit réconcilier au vrai Dieu qu'elles ne connoissoient pas. Bientôt ce crucifié sera « couronné d'honneur et de » gloire ; à cause que, par la grâce de Dieu, il a » goûté la mort pour tous », comme dit la divine épître aux Hébreux (1), il verra naître de son sépulcre une belle postérité, et sera glorieusement accompli ce fameux oracle du prophète Isaïe : « S'il donne son » âme pour le péché, il verra une longue suite d'en- » fans » : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* (2). « Cette pierre, rejetée » de la structure du bâtiment, sera faite la pierre an- » gulaire et fondamentale qui soutiendra tout le nou- » vel édifice (3) » ; et ce mystérieux grain de froment, qui représente notre Sauveur, étant tombé en terre (4), se multipliera par sa propre corruption ; c'est-à-dire que le Fils de Dieu tombera de la croix dans le sépulcre, et par un merveilleux contre-coup « tous les » peuples tomberont à ses pieds » : *Populi sub te cadent*, disoit notre psaume (5).

Que je triomphe d'aise, quand je vois dans Tertul-
lien que déjà de son temps le nom de Jésus, si près
de la mort de notre Sauveur et du commencement
de l'Eglise, déjà le nom de Jésus étoit adoré par toute
la terre ; et que dans toutes les provinces du monde,
qui pour lors étoient découvertes, le Sauveur y avoit
un nombre infini de sujets ! « Nous sommes, dit hau-
» tement ce grand personnage, presque la plus grande
» partie de toutes les villes » : *Pars penè major ci-
vitatibus cujusque* (6). Les Parthes invincibles aux
Romains, les Thraces antinomes, comme les ap-
peloient les anciens, c'est-à-dire gens impatiens de
toute sorte de lois, ont subi volontairement le joug
de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens, et les Perses, et
les Indiens les plus reculés ; les Maures et les Arabes,

(1) *Heb.* II. 9. — (2) *Isai.* LIII. 10. — (3) *Ps.* CXVII. 22.
— (4) *Joan.* XII. 24. — (5) *Ps.* XLIV. 6. — (6) *Ad Scap.* n. 2.

et ces vastes provinces de l'Orient ; l'Égypte et l'Éthiopie, et l'Afrique la plus sauvage ; les Scythes toujours errans, les Sarmates, les Gétuliens, et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah ! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendoit inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita* (1). Que dirai-je des peuples des Espagnes, et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantoient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes ? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'étoit si long-temps enivrée du sang des martyrs de Jésus, Rome, la maîtresse, a baissé la tête, et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'aux temples de son Romulus : *Ostendatur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo Memoriam Petri* (2).

Il n'y a point d'empire si vaste, qui n'ait été resserré dans quelques limites. Jésus règne partout, dit le grave Tertullien ; c'est dans le livre contre les Juifs, duquel j'ai tiré presque tout ce que je viens de vous dire de l'étendue du royaume de Dieu. « Jésus règne » partout, dit-il, Jésus est adoré partout. Devant lui » la condition des rois n'est pas meilleure que celle » des moindres esclaves. Scythes ou Romains, Grecs » ou Barbares, tout lui est égal, il est égal à tous, il » est roi de tous, il est le Seigneur et le Dieu de » tous » : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur; ubique regnat, ubique adoratur; non regis apud illum major gratia, non barbari alicujus inferior lætitia; omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus Deus et Dominus est* (3). Et ce

(1) *Tert. adv. Jud. n. 7.* — (2) *S. Aug. in Ps. XLIV. n. 23, tom. IV, col. 394.* — (3) *Tertul. adv. Jud. eos, n. 7.*

qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers; au contraire, il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs avec toute la puissance du monde résistassent à sa pauvre Eglise par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenoit pas son royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire: Venez, venez à moi, ô Césars, assez et trop long-temps vous avez persécuté mon Eglise; entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moindres de vos sujets. A même temps Constantin, ce triomphant empereur, obéissant à la Providence, éleva l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines; et par toute l'étendue de l'empire la paix fut rendue aux Eglises.

Où êtes-vous, ô persécuteurs? que sont devenus ces lions rugissans qui vouloient dévorer le troupeau du Sauveur? Mes Frères, ils ne sont plus; Jésus les a défaits: « Ils sont tombés à ses pieds »: *Populi sub te cadent*. Il en est arrivé comme de saint Paul. « Jésus fit mourir son persécuteur, et mit en sa place » un disciple »: *Occisus est inimicus Christi, vivit discipulus Christi*, dit saint Augustin (1). Ainsi ces peuples farouches, qui frémissaient comme des lions contre les innocens agneaux de notre Seigneur, ils ne sont plus, ils sont morts; « Jésus les a » frappés au cœur »: *in corda inimicorum*. « C'étoit » dans le cœur qu'ils s'élevoient contre lui, c'est dans » le cœur qu'il les a abaissés »: *Cadunt in corde. Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum*. « Les flèches de mon Maître ont percé le » cœur de ses ennemis »: *Sagittæ Potentis acutæ, in corda inimicorum regis*. Il les a blessés de son saint amour. « Les ennemis sont défaits; mon Sau- » veur en a fait des amis »: *Ceciderunt; ex inimicis amici facti sunt; inimici mortui sunt;*

(1) *In Ps. XLIV. n. 16, tom. IV, col. 389.*

amici vivunt (1). Et comment cela ? « Par la croix » : *Domuit orbem, non ferro, sed ligno* (2). « Le » royaume qui n'étoit pas de ce monde a dompté » le monde superbe, non par la fierté d'un combat, » mais par l'humilité de la patience » : *Regnum quod de hoc mundo non erat, superbum mundum non atrocitate pugnandi, sed patiendi humilitate vincebat* (3).

C'est pourquoi dans ce même temps, faites avec moi cette dernière remarque ; dans ce même temps, dis-je, dans lequel la paix étant donnée à l'Eglise tout ne respiroit que Jésus, on lui élevoit des temples de tous côtés, on renversoit les idoles par toute la terre ; dans ce même temps où les vénérables évêques, qui sont les princes de son empire, s'assemblèrent de toutes parts à Nicée pour y tenir les premiers états généraux de tout le royaume de Jésus-Christ, dans lesquels toutes les provinces du monde confessèrent sa divinité ; dans ce même temps la croix précieuse à laquelle avoit été pendu le Sauveur, croix qui jusques alors avoit été cachée, et peut-être que la Providence divine jugeoit que la croix de notre Seigneur paroissoit assez en ses membres durant la persécution des fidèles ; la croix donc jusques alors cachée, pesez toutes ces circonstances, fut découverte en ce temps par de grands et extraordinaires miracles ; elle fut reconnue, elle fut adorée. Et ce n'est point ici une histoire douteuse ; elle doit être approuvée par tous ceux qui aiment les antiquités chrétiennes, dans lesquelles nous la voyons très-évidemment attestée. Eh ! penseriez-vous bien, chrétiens, qu'une chose si mémorable, si célèbre parmi les Pères, soit arrivée en ce temps sans quelque profond conseil de la sagesse éternelle ? cela est hors de toute apparence. Que dirons-nous donc en cette rencontre ? c'est que tout le monde est dompté, tout a fléchi sous les lois du Sauveur.

Paroissez, paroissez, il est temps, ô croix qui avez fait cet ouvrage : c'est vous qui avez brisé les idoles ;

(1) *S. Aug. ibid.* — (2) *In Ps. xcvi. n. 2, col. 1033.* — (3) *S. Aug. in Joan. tract. cxvi. n. 1, t. III, part. II, col. 794.*

c'est vous qui avez subjugué les peuples ; c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus , qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois , vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs , ô croix qui êtes la joie et l'espérance de tous les fidèles. Concluons donc de tout ce discours , que la croix est un trône magnifique , que le nom de Jésus est un nom bien digne d'un roi ; et qu'un Dieu descendant sur la terre , pour vivre parmi les hommes , n'y pouvoit rien faire de plus grand , rien de plus royal , rien de plus divin , que de sauver tout le genre humain par une mort généreuse.

Et plutôt à Dieu , chrétiens , que , pour achever de vous faire voir la gloire de cette mort , il me restât assez de loisir pour vous entretenir quelque temps de la qualité de pontife que notre Seigneur a si bien méritée ! C'est là que suivant la doctrine toute céleste de l'incomparable épître aux Hébreux , par la comparaison du sacerdoce de la loi mosaïque , je tâcherois de vous faire connoître la dignité infinie de la prêtrise de Jésus-Christ. Vous verriez Aaron portant à un autel corruptible des génisses et des taureaux , et Jésus pontife et victime présentant , devant le trône de Dieu , sa chair formée par le Saint-Esprit , oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes. Vous verriez Aaron dans un tabernacle mortel effaçant quelques immondices légales , et certaines irrégularités de la loi par le sang des animaux égorgés ; et Jésus à la droite de la majesté faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos âmes. Vous verriez Aaron consacré par un sang étranger , comme il est écrit dans le Lévitique (1) , et « par ce même sang étranger » , *in sanguine alieno* , dit l'apôtre (2) , entrer dans le sanctuaire bâti de main d'homme ; et Jésus consacré par son propre sang , entrer aussi par son propre sang dans le sanctuaire éternel , dont il ouvre la porte à ses serviteurs. Vous verriez , ô l'admirable spectacle pour

(1) *Lev. VIII.* — (2) *Heb. IX. 25.*

des âmes vraiment chrétiennes ! vous verriez d'une part tous les hommes révoltés ouvertement contre Dieu ; et d'autre part la justice divine prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, desquels ils avoient suivi les conseils et imité la présomption, lorsque tout à coup ce saint, ce charitable pontife, ce pontife fidèle et compatissant à nos maux, paroît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui alloient tomber sur nos têtes, il répand son sang sur les hommes, il lève à Dieu ses mains innocentes ; et, pacifiant ainsi le ciel et la terre, il arrête le cours de la vengeance divine, et change une furcur implacable en une éternelle miséricorde. Vous verriez comme tous les fidèles deviennent prêtres et sacrificateurs, par le sang précieux de Jésus par lequel ils sont consacrés. Je vous les représenterois, ces nouveaux sacrificateurs, revêtus d'une étole céleste, blanchis dans les eaux du baptême et dans le sang de l'Agneau, officiant tous ensemble non sur un autel de matière terrestre, mais sur cet autel céleste qui représente le Fils de Dieu (1) ; et là charger cet autel de victimes spirituelles, c'est-à-dire de prières ferventes, de cantiques de louange et de pieuses actions de grâces, qui de toutes les parties de la terre montent de dessus ce mystérieux autel devant la face de Dieu, ainsi qu'un parfum agréable et un sacrifice de bonne odeur, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, grand-prêtre et sacrificateur éternel selon l'ordre de Melchisédech.

Et que ne dirions-nous pas de cet incomparable pontife, de ce médiateur du nouveau Testament, par qui seul toutes les oraisons sont bien reçues, par qui les péchés sont remis, par qui toutes les grâces sont entérinées, qui par une nouvelle alliance a rompu le damnable traité que nous avons fait avec l'enfer et la mort, selon ce que dit Isaïe : *Delebitur foedus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit* (2). « Votre pacte avec la mort

(1) *Apoc.* VIII. 3. — (2) *Isai.* XXVIII. 28.

» sera annulé, et votre pacte avec l'enfer ne tiendra » pas. » C'est ce que nous dirons, chrétiens. Puis joignant cette doctrine tout apostolique à ce que nous venons de prêcher de la royauté du Sauveur, nous conclurons hautement, dans l'épanchement de nos cœurs, que le nom de Jésus, qui enferme toutes ces merveilles, est un nom au-dessus de tout nom, comme l'apôtre l'enseigne aux Philippiens (1); et qu' « il étoit bien convenable, selon le même apôtre » aux Hébreux (2), que Dieu dédiât et consacrat par sa passion le prince de notre salut. » Mais puisqu'il a plu à celui qui nous inspire dans cette chaire de vérité, de nous fournir assez de pensées pour remplir tout cet entretien de la royauté de Jésus, fidèles, demeurons-en là, en attendant que la Providence divine nous fasse tomber sur la même matière, et tirons-en quelques instructions pour l'édification de nos âmes.

Donc, ô peuples de Jésus-Christ, si le Fils de Dieu est votre vrai roi, songez à lui rendre vos obéissances. Rappellerai-je ici de bien loin la mémoire des siècles passés, pour vous faire voir comme les bons princes ont été les délices de leurs sujets ? Que n'ont pas fait les peuples pour les rois qui ont sauvé leurs pays, les vrais pères de la patrie ? Ah ! il y a dans nos cœurs je ne sais quelle inclination naturelle pour les princes que Dieu nous donne, que ni les disgrâces ni aucun mauvais traitement ne peut arracher aux âmes bien nées. Qu'il est aisé aux rois de la terre de gagner l'affection de leurs peuples ! un souris, un regard favorable, un visage ouvert et riant satisfait quelquefois les plus difficiles. *In hilaritate vultus regis vita*, disoit autrefois le sage (3) : « La vie est dans les regards du prince, quand on » les a sereins et tranquilles. » Peuples, c'est une chose certaine, vous le savez ; un gouvernement doux et équitable, une puissance accompagnée de bonté et d'une humeur bienfaisante, charme les âmes les plus sauvages. C'est un sentiment commun parmi les

(1) *Philip.* II. 9. — (2) *Hebr.* II. 10. — (3) *Prov.* XVI. 15.

hommes d'honneur, que pour de tels princes la vie même est bien employée.

Il n'y a que le roi Jésus à qui la douceur et les largesses ne servent de rien. Il a beau nous ouvrir ses bras pour nous embrasser; il a beau nous obliger, non par de vaines caresses, mais par des bienfaits effectifs, nous sommes de glace pour lui: nous aimons mieux nous repaître des frivoles apparences du monde, que de l'amitié solide qu'il nous promet. Ah! pourrai-je bien vous dire avec combien de soin il a recherché notre amour? Il est notre roi par naissance, il l'est de droit naturel; il a voulu l'être par amour et par bienfaits. Il faut, dit-il, que je les délivre, ces misérables captifs. Je pourrois bien le faire autrement; mais je veux les sauver en mourant pour eux, afin de les obliger à m'aimer. J'irai, au péril de ma vie, j'irai, avec la perte de tout mon sang, les arracher de la mort éternelle. N'importe, je le ferai volontiers; pourvu seulement qu'ils m'aiment, je ne leur demande point d'autre récompense. Je les ferai régner avec moi.

Eh! mes Frères, dites-moi, je vous prie, que nous a fait Jésus, le meilleur des princes, qu'avec une telle bonté il ne peut gagner nos affections, il ne peut amollir la dureté de nos cœurs? Certes, peuple de Mets, je vous donnerai cet éloge, que vous êtes fidèle à nos rois. On ne vous a jamais vu entrer, non pas même d'affection, dans les divers partis qui se sont formés contre leur service. Votre obéissance n'est pas douteuse, ni votre fidélité chancelante. Quand on parloit ces jours passés de ces lâches, qui avoient vendu aux ennemis de l'Etat les places que le roi leur a confiées, on vous a vu frémir d'une juste indignation. Vous les nommiez des traîtres, indignes de voir le jour, pour avoir ainsi lâchement trompé la confiance du prince, et manqué de foi à leur roi. Fidèles aux rois de la terre, pourquoi ne sommes-nous traîtres qu'au Roi des rois? Pourquoi est-ce qu'il n'y a qu'envers lui que le nom de perfides ne nous déplaît pas, qui seroit le plus sensible

reproche que l'on nous pût faire en toute autre rencontre ?

Mes Frères le roi Jésus nous a confié à tous une place, qui lui est de telle importance, qu'il l'a voulu acheter par son sang; cette place, c'est notre âme, qu'il a commise à notre fidélité. Nous sommes obligés de la lui garder, par un serment inviolable que nous lui avons prêté au baptême. Il l'a munie de tout ce qui est nécessaire, au dedans par ses grâces et son Saint-Esprit, au dehors par la protection angélique. Rien n'y manque, elle est imprenable, elle ne peut être prise que par trahison. Traîtres et perfides que nous sommes, nous la livrons à Satan; nous vendons à Satan le prix du sang de Jésus, à Satan, son ennemi capital, qui a voulu envahir son trône, qui, n'ayant pas pu réussir au ciel dans son audacieuse entreprise, est venu sur la terre lui disputer son royaume, et se faire adorer en sa place. O perfidie ! ô indignité ! c'est pour servir Satan que nous trahissons notre prince crucifié pour nous, notre unique libérateur.

Figurez-vous, chrétiens, qu'aujourd'hui, au milieu de cette assemblée, paroît tout à coup un ange de Dieu qui fait retentir à nos oreilles ce que disoit autrefois Elie aux Samaritains : « Peuples, jusqu'à quand » chancelerez-vous entre deux partis » ? *Quousque claudicatis in duas partes* (1) ? Si le Dieu d'Israël est le vrai Dieu, il faut l'adorer; si Baal est Dieu, il faut l'adorer. Chers Frères, les prédicateurs sont les anges du Dieu des armées. Je vous dis donc aujourd'hui à tous, et Dieu veuille que je me le dise à moi-même comme il faut : *Quousque claudicatis* ? Jusqu'à quand serez-vous chancelans ? Si Jésus est votre roi, rendez-lui vos obéissances; si Satan est votre roi, rangez-vous du côté de Satan. Il faut prendre parti aujourd'hui. Ah ! mes Frères, vous frémissez à cette horrible proposition. A Jésus, à Jésus, dites-vous ; il n'y a pas ici lieu de délibérer.

(1) *III. Reg. xviii. 21.*

Et moi, nonobstant ce que vous me dites, je réitère encore la même demande : *Quousque claudicatis in duas partes ?* Et ! serez-vous à jamais chancelans ; sans prendre parti comme il faut ? « Si je suis votre » maître, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, où est l'honneur que vous me devez (1) ? Et » pourquoi m'appellez-vous Seigneur, et ne faites » pas ce que je vous dis », dit notre Seigneur en son Evangile (2) ? Que voulez-vous que l'on croie, ou nos paroles, ou nos actions ?

Le Fils de Dieu nous ordonne que nous approchions de son Père en toute pureté et en tempérance. Et pourquoi donc tant d'infâmes désirs ? pourquoi tant d'excessives débauches ? Il nous ordonne d'être charitables ; et, fidèles, la charité pourra-t-elle jamais s'accorder avec nos secrètes envies, avec nos médisances continuelles, avec nos inimitiés irréconciliables ? Le Fils de Dieu nous ordonne de soulager les pauvres, autant que nous le pourrons ; et nous ne craignons pas de consumer la substance du pauvre, ou par de cruelles rapines, ou par des usures plus que judaïques. *Quousque claudicatis ?* Mes Frères, il ne faut plus chanceler ; il faut être tout un ou tout autre. Si Jésus est notre roi, donnons-lui nos œuvres, comme nous lui donnons nos paroles. Si Satan est notre roi, ô chose abominable ! mais la dureté de nos cœurs nous contraint de parler de la sorte ; si Satan est notre roi, ne lui refusons pas nos paroles, après lui avoir donné nos actions. Mais à Dieu ne plaise, mes Frères, que jamais nous fassions un tel choix ! Et comment pourrions-nous supporter les regards de cet Agneau sans tache, meurtri pour l'amour de nous ? Dans cette terrible journée, où ce Roi descendra en sa majesté juger les vivans et les morts, comment soutiendrions-nous l'aspect de ses plaies qui nous reprocheroient notre ingratitude ? Où trouverions-nous des antres assez obscurs et des abîmes assez profonds, pour cacher une si noire perfidie ?

(1) *Malac.* 1. 6. — (2) *Matth.* VII. 21.

Et comment souffririons-nous les reproches de cette tendre amitié si indignement méprisée, et la voix effroyable du sang de l'Agneau qui a crié pour nous sur la croix pardon et miséricorde, et dans ce jour de colère criera vengeance contre notre foi mal gardée et contre nos sermens infidèles ?

O Dieu éternel ! combien dur, combien insupportable sera ce règne que Jésus commencera en ces jours d'exercer sur ses ennemis ? Car enfin, fidèles, il est nécessaire qu'il règne sur nous. L'empire des nations lui est promis par les prophéties. S'il ne règne sur nos âmes par miséricorde, il y régnera par justice ; s'il n'y règne par amour et par grâce, il y régnera par la sévérité de ses jugemens et par la rigueur de ses ordonnances. Et que diront les méchans, quand ils sentiront, malgré qu'ils en aient, leur roi en eux-mêmes appesantir sur eux son bras tout-puisant ; lorsque Dieu frappant d'une main, soutenant de l'autre, les brisera éternellement de ses coups sans les consumer ? Et ainsi toujours vivans et toujours mourans, immortels pour leur peine, trop forts pour mourir, trop foibles pour supporter, ils gémiront à jamais sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs ; et, poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils confesseront par une pénitence tardive, qu'il n'y avoit rien de si raisonnable que de laisser régner Jésus sur leurs âmes. Dignes, certes, des plus horribles supplices, pour avoir préféré la tyrannie de l'usurpateur à la douce et légitime domination du prince naturel. O Dieu et Père de miséricorde, détournez ces malheurs de dessus nos têtes.

Mes Frères, ne voulez-vous pas bien que je renouvelle aujourd'hui le serment de fidélité que nous devons tous à notre grand Roi ? O roi Jésus, à qui nous appartenons à si juste titre, qui nous avez rachetés par un prix d'amour et de charité infinie, je vous reconnois pour mon souverain. C'est à vous seul que je me dévoue. Votre amour sera ma vie, votre loi sera la loi de mon cœur. Je chanterai vos

louanges, jamais je ne cesserai de publier vos miséricordes. Je veux vous être fidèle, je veux être à vous sans réserve, je veux vous consacrer tous mes soins, je veux vivre et mourir à votre service.
Amen.

II^e SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR (*).

Royauté de Jésus-Christ, sa nature, ses effets : droits qu'elle lui donne sur nous : comment nous devons la reconnaître.

Deus autem rex noster ante-sæcula, operatus est salutem in medio terræ.

Dieu, qui est notre roi avant tous les siècles, a opéré notre salut au milieu de la terre. Ps. LXXIII. 13.

QUOIQUE nous apprenions par les saintes Lettres que Dieu se considère dans tous ses ouvrages, et que ne voyant rien dans le monde qui ne soit infiniment au-dessous de lui, il ne voit aussi que lui-même qui mérite d'être la fin de ses actions; toutefois il est assuré qu'il n'augmente pas pour cela ses propres richesses, parce qu'elles sont infinies. Quelque beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il n'en re-

(*) Nous avons supprimé de ce sermon plusieurs morceaux tirés mot à mot du précédent, qui pouvoient être retranchés sans interrompre l'ordre et la suite du discours : nous en userons ainsi dans toutes les occasions où les circonstances le permettront. afin d'éviter, autant qu'il sera possible, les répétitions trop fréquentes. (*Edit. de Deforis.*)

tire aucun bien que celui d'en faire aux autres ; il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur ; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien , que , comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire , aussi ne peut-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est pourquoi l'Église , inspirée de Dieu , nous apprend , dans le sacrifice , à lui rendre grâces pour sa grande gloire : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam* ; afin que nous comprenions par cette prière , que la grande gloire de Dieu , c'est d'être libéral à sa créature. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu prend aujourd'hui le nom de Jésus et la qualité de Sauveur. Ce n'est pas assez que l'on nous enseigne que ce petit enfant est né pour les hommes , il faut que son nom nous le fasse entendre : et il en revient à notre nature ce grand et glorieux avantage , qu'on ne peut honorer le nom de Jésus , sans célébrer aussi notre délivrance ; et ainsi que le salut des mortels est devenu si considérable , qu'il fait non seulement le bonheur des hommes et le sujet des hymnes des anges , mais encore le triomphe du Fils de Dieu même.

Sainte Mère de mon Sauveur , dont le Saint-Esprit s'est servi pour lui donner un nom si aimable , obtenez-nous de Dieu cette grâce , que nous en sentions les douceurs que l'ange commença de vous expliquer , après qu'il vous eut ainsi saluée. *Ave, Maria.*

Encore que le mystère de cette journée , cachant à nos yeux la divinité , nous représente le Fils de Dieu , non seulement dans l'infirmité de la chair , mais encore dans la bassesse de la servitude , et que les cris , les gémissemens et le sang de cet enfant circoncis semblent plutôt exciter en nous les tendresses de la pitié que les soumissions du respect ; néanmoins la foi pénétrante , qui ne peut être surprise par les apparences , nous découvre dans ces faiblesses des marques illustres de sa grandeur et des témoignages certains de sa royauté. C'est , fidèles , cette vérité chrétienne que je me propose de vous

faire entendre avec le secours de la grâce. J'espère que vous verrez aujourd'hui dans le nom que l'on impose au Sauveur des âmes, et dans les prémices du sang précieux qu'il commence à verser pour l'amour des hommes, une expression évidente de la souveraineté très-auguste que son Père céleste lui a destinée. Et vous reconnoîtrez que cette doctrine nous est infiniment fructueuse, puisqu'en établissant la gloire du maître et les droits de sa royauté, elle nous apprend tout ensemble les devoirs de l'obéissance.

Entrons donc en cette matière sous la conduite des Lettres sacrées, et disons avant toutes choses que le nom de Jésus est un nom de roi, et qu'il signifie une royauté qui n'est pas moins légitime qu'elle est absolue. Pour mettre cette vérité dans son jour, je suppose premièrement que la royauté est le véritable apanage de la nature divine, à laquelle seule appartient la souveraineté et l'indépendance. Or, entre tous les divins attributs, il y en a trois principaux qui établissent le règne de Dieu sur ses créatures, la puissance, la justice, la miséricorde. Que Dieu règne par sa puissance, c'est une vérité si constante, qu'elle entre par elle-même dans tous les esprits, sans qu'il soit besoin d'alléguer des preuves. En effet, c'est par sa puissance qu'il dispose des créatures, ainsi qu'il lui plaît, sans que rien puisse résister à ses volontés; et par conséquent il en est le roi avec une autorité qui n'a point de bornes. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, en parlant de Dieu, c'est, dit-il, « le bienheureux et le seul puissant »; et il ajoute aussitôt après, « le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (1) »; comme ayant dessein de nous faire entendre que l'empire de Dieu doit être infini, parce que sa puissance est incomparable.

Mais je remarque ici, chrétiens, que ce règne est universel, et enferme indifféremment tous les êtres qui relèvent également de la toute-puissance divine. Si bien que les hommes et les anges étant ca-

(1) *I. Timoth. vi. 15.*

pables d'un gouvernement spécial, parce qu'ils peuvent être conduits par raison, il paroît manifestement qu'outre ce règne de toute-puissance, qui comprend généralement toutes les créatures, il faut encore reconnoître en Dieu quelque domination plus particulière pour les natures intelligentes. C'est aussi ce que nous voyons éclater dans sa bonté et par sa justice. Car comme entre les anges et les hommes, les uns sont rebelles à leur Créateur et les autres sont obéissans, les uns suivent ses volontés et les autres les contredisent, et que d'ailleurs il est impossible que rien échappe de ses mains souveraines, ni se dérobe de son empire; qui ne voit qu'il est nécessaire qu'il établisse deux gouvernemens différens, l'un de justice, l'autre de bonté; l'un pour la vengeance des crimes, l'autre pour le couronnement des vertus; l'un pour ranger les esprits rebelles par la rigueur d'un juste supplice, l'autre pour enrichir les respectueux par la profusion des bienfaits ?

De là ces deux règnes divers dont il est parlé dans les saintes Lettres : l'un de rigueur et de dureté que le Psalmiste nous représente en ces mots : « Vous les » régirez, dit-il, avec un sceptre de fer, et vous les » briserez tous ainsi qu'un vaisseau de terre (1) » ; l'autre de douceur et de joie, que le même Psalmiste décrit : « Avancez, dit-il, ô mon prince, combattez » heureusement, et régnez par votre beauté et par » votre bonne grâce (2). » Par où le Saint-Esprit nous veut faire entendre qu'il y a un règne de fer, et c'est le règne de la justice rigoureuse qui assujétit par force les esprits rebelles, en les contraignant de porter le poids d'une impitoyable vengeance; et qu'il y a un règne de paix, et c'est le règne de la bonté qui possède les cœurs souverainement par les grâces de ses attraits infinis : de sorte que nous avons prouvé par les Ecritures le règne de la puissance, et de la justice, et de la miséricorde divine.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à

(1) *Ps.* II. 9. — (2) *Ibid.* XLIV. 5.

l'enfant Jésus ; et puisque tant de prophéties, tant d'oracles, tant de figures du vieux Testament lui promettent qu'il sera roi, ne craignons pas de lui demander de quelle nature est la royauté qu'il est venu chercher sur la terre. Il est certain, aimable Jésus, que ce nouveau règne ne s'établit pas sur votre pouvoir, puisque vous vous revêtez de notre foiblesse ; ni sur la rigueur de votre justice, puisque vous déclarez dans votre Evangile que « vous n'êtes » pas venu pour juger le monde (1). » Que nous reste-t-il donc maintenant à dire, sinon que le règne que vous commencez est un règne de miséricorde ? Aussi ne prenez-vous pas aujourd'hui le titre pompeux de Dieu des armées, pour nous étonner par votre puissance ; ni la qualité terrible de juste Juge, pour nous effrayer par votre rigueur ; mais l'aimable nom de Jésus, pour nous inviter par votre clémence. Vous venez pour régner ; il vous plaît de régner sur nous en qualité de Sauveur des âmes ; et, ainsi vous accomplissez cette fameuse prophétie d'un de vos ancêtres : « Dieu, qui est notre roi devant tous les siècles, a » opéré le salut au milieu du monde. »

Mais, fidèles, s'il est véritable que le nom de Jésus soit un nom royal, un nom de grandeur et de majesté, qui promet à l'enfant que nous adorons un empire si magnifique, pourquoi voyons-nous du sang répandu ; et ne recherchons-nous point dans les Ecritures le secret de cette mystérieuse cérémonie ? J'entends votre dessein, ô mon roi Sauveur. Ce n'est pas assez que vous soyez roi, il faut que vous soyez un roi conquérant. Comme roi, vous sauvez vos peuples ; comme conquérant, vous donnez du sang, et vous achetez à ce prix les peuples que vous soumettez à votre pouvoir. Et c'est, fidèles, pour cette raison que dans cette même journée, où il reçoit le titre de roi dans la qualité de Sauveur, il veut que son sang commence à couler, afin de nous faire voir son règne établi sur le salut de tous ses sujets et sur l'effusion de

(1) *Joan.* XII. 47.

son sang. Considérons ces deux vérités qui comprennent tout le mystère de cette journée. Prouvons par des raisons invincibles qu'il n'est point d'empire mieux affermi, ni de conquête plus glorieuse, et tâchons de profiter tellement de cette doctrine tout apostolique, que nous méritions enfin d'être la conquête de notre monarque Sauveur, qui n'a conquis et ne s'assujétit ses peuples qu'en les délivrant.

Pour comprendre solidement combien grande, combien illustre, combien magnifique est la souveraineté du Sauveur des âmes, il faut premièrement former en nous-mêmes la véritable idée de la royauté, où je vous demande, fidèles, que vous ne vous laissiez pas éblouir les yeux par cet éclat et par cette pompe qui remplit d'étonnement le vulgaire. Comprendons dans la royauté des rois quelque chose de plus relevé que ce que l'ignorance y admire. Certes, je ne craindrai pas de le publier : ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne; et, pour dire quelque chose de plus redoutable, ce ne sont ni les forteresses, ni les armées qui me montrent la véritable grandeur de la dignité royale. Je porte mes yeux jusque sur Dieu même, et de cette Majesté infinie je vois tomber sur les rois un rayon de gloire que j'appelle la royauté. Et, pour dire plus clairement ma pensée, je soutiens que la royauté, à la bien entendre, qu'est-ce, fidèles; et que dirons-nous? C'est une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis : tellement que le nom de roi, c'est un nom de père commun, et de bienfaiteur général; et c'est là ce rayon de divinité qui éclate dans les souverains.

Expliquons toutes les parties de cette définition importante, qui sera le fondement de tout mon discours. Je dis donc que la royauté est une puissance. Je ne m'arrête point à prouver une vérité si constante; mais, passant plus outre, je raisonne ainsi. Je

dis que si la royauté est une puissance, il s'ensuit manifestement que c'est une puissance de faire du bien, et j'appuie cette conséquence sur ce beau principe : Tout ce qui mérite le nom de puissance naturellement tend au bien. Jugez si j'établirai cette vérité par des raisons assez convaincantes.

La puissance qui s'emploie à faire du mal aux autres, le fait ou justement ou injustement. Si elle le fait avec injustice, il est certain que c'est impuissance : car nul ne peut opprimer les autres par violence et par injustice, qu'il ne se mette le premier dans la servitude. C'est pourquoi il est écrit dans l'Apocalypse, que « celui qui mène les autres en captivité, va lui-même en captivité » : *Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet* (1). Sans doute afin que nous concevions que celui qui opprime, celui qui tourmente, est le premier esclave de son injustice, selon l'expression de l'apôtre : *Servi injustitiæ* (2). Etant dans un si honteux esclavage, il ne peut pas être appelé puissant ; et par conséquent la puissance d'affliger les autres avec injustice, n'est pas une véritable puissance : *Nihil possumus contra veritatem, sed pro veritate* (3) : « Nous ne pouvons rien contre » la vérité, mais nous pouvons tout pour elle » ; puissance qui se détruit elle-même.

Mais que dirons-nous maintenant de cette puissance qui punit les crimes, et qui donne des armes à la justice contre les entreprises des méchants ? C'est ici qu'il faut que je vous propose une belle théologie de Tertullien ; elle donnera un grand jour à la vérité que j'ai avancée, que tout ce qui mérite le nom de puissance est naturellement bienfaisant. Ce grand homme, comparant la bonté de Dieu, par laquelle il fait du bien à ses créatures, avec la sévérité rigoureuse par laquelle il les châtie selon leurs mérites, dit que la première lui est naturelle, c'est-à-dire la munificence ; et que l'autre est comme empruntée, c'est-à-dire la sévérité : *Illa ingenita, hæc acci-*

(1) *Apoc.* XIII. 10.—(2) *Rom.* VI. 17.—(3) *II. Cor.* XIII. 8.
5.

dens; illa edita, hæc adhibita; illa propria, hæc accommodata (1). Et il en rend cette excellente raison : car, dit-il, la toute-puissance divine jamais n'afflige ses créatures, que lorsqu'elle y est forcée par les crimes. Si donc jamais elle ne se résout à leur faire sentir du mal que par une espèce de force, il paroît qu'elle leur fait du bien par nature; et par là ma proposition demeure invinciblement établie. Car ce n'est pas une véritable puissance d'affliger les hommes avec injustice; parce qu'ainsi que nous avons dit, l'injustice est une foiblesse et un esclavage : de sorte que la véritable puissance ne faisant jamais de mal à personne, que lorsqu'elle y est contrainte et forcée, il s'ensuit que par elle-même et de sa nature elle est éternellement bienfaisante. Et c'est pour cette raison, chrétiens, que je dis que la royauté est une puissance de faire du bien; parce que telle est la nature de toutes les puissances légitimes, et que la puissance des rois est un rayon de la puissance divine si naturellement libérale.

Mais j'ajoute que cette puissance est universelle; et c'est, fidèles, cette différence qui distingue le souverain d'avec les sujets. Les libéralités particulières sont nécessairement limitées; c'est le privilège du prince de pouvoir étendre ses bienfaits par tout son empire; il montre l'éminence de sa dignité par l'étendue de son influence. Ainsi Dieu a mis le soleil dans une place si élevée au-dessus de nous, pour réjouir par sa vertu toute la nature. L'action du prince, occupé à faire du bien à ses peuples, me montre sa grandeur et son abondance : c'est le caractère de la royauté, c'est ce qui fait la majesté des monarques; et par là vous pouvez comprendre quelle est la royauté du Sauveur Jésus.

S'il est vrai que la royauté c'est une puissance de faire du bien; si le salut qui mène avec lui la paix, l'abondance, la félicité, est un bien si considérable qu'il est capable de rassasier jusques aux désirs les

(1) *Lib. 11, adv. Marcion. n. 11.*

plus vastes, qui ne voit qu'il n'est rien plus digne d'un roi que de s'établir en sauvant son peuple ? Et nous en lisons un très-bel exemple dans les Ecritures sacrées. Lorsque Saül entendant les glorieux éloges que tout le monde donnoit à David : « Saül en a défait » mille, et David dix mille (1) ; il a frappé le Philistin, et a été l'opprobre d'Israël » : aussitôt il s'écria tout troublé : « Après cet éloge, dit-il, il ne lui » manque plus rien que le nom de roi (2). » Comme s'il eût dit : On me dépouille de ma royauté, puisqu'on m'ôte la gloire de garder mes peuples ; on transfère l'honneur royal à David, en reconnoissant que c'est lui qui sauve, et il ne lui en manque plus que le titre. Tant il est véritable, ô fidèles, que c'est le propre des rois de sauver. C'est pourquoi le prince Jésus, en venant au monde, considérant que les prophéties lui promettent l'empire de tout l'univers, il ne demande point à son Père une maison riche et magnifique, ni des armées grandes et victorieuses, ni enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Ce n'est pas ce que je demande, ô mon Père. Je demande la qualité de Sauveur, et l'honneur de délivrer mes sujets de la misère, de la servitude, de la damnation éternelle. Que je sauve seulement, et je serai roi. O aimable royauté du Sauveur des âmes !

Ces vérités étant supposées, venez maintenant adorer, mes Frères, l'auguste monarchie du Sauveur des âmes ; et parce que mes sentimens sont trop bas pour vous exprimer une telle gloire, écoutez de la bouche de saint Augustin ce qu'il en a appris dans les Ecritures. « Ne nous imaginons pas, dit ce grand » docteur, que ce soit un avantage pour le Roi des » anges d'être fait aussi le prince des hommes. Le » règne qu'il lui plaît établir sur nous, c'est la paix, » c'est la liberté, c'est la vie et le salut de ses » peuples. Il n'est pas roi, poursuit-il encore, ni » pour exiger des tributs, ni pour lever de grandes

(1) *I. Reg.* XVIII. 7. — (2) *Ibid.* 8.

» armées; mais il est roi, dit ce saint évêque, parce
 » qu'il gouverne les âmes, parce qu'il nous procure
 » les biens éternels, parce qu'il fait régner avec lui
 » ceux que la charité soumet à ses ordres. » Et en-
 fin il conclut ainsi : « Le règne de notre prince, c'est
 » notre bonheur; ce qu'il daigne régner sur nous,
 » c'est clémence, c'est miséricorde; ce ne lui est pas
 » un accroissement de puissance, mais un témoi-
 » gnage de sa bonté » : *Dignatio est, non prom-
 tio; miserationis indicium, non potestatis aug-
 mentum* (1).

Mais, fidèles, d'où savons-nous que tels sont les
 sentimens de notre monarque? Écoutons l'Écriture
 sainte; écoutons, et que nos cœurs s'attendrissent,
 en contemplant la miséricorde infinie de Jésus, notre
 souverain très-aimable. Je remarque dans son Evan-
 gile une chose très-considérable. C'est que jamais
 il n'a confessé qu'il fût roi que devant le tribunal de
 Pilate, et il le fait dans des circonstances qui sont
 dignes d'être observées..... (*)

Qui ne vous loueroit, ô mon prince? qui n'admi-
 reroit vos bontés? Que le ciel et la terre chantent à
 jamais vos miséricordes. Que vos fidèles célèbrent
 éternellement la magnificence de votre règne. Quel
 empire est mieux acquis que le vôtre, puisqu'on ne
 voit parmi vos sujets que des captifs que vous avez
 délivrés, des pauvres que vous avez enrichis, des mi-
 sérables que vous rendrez bienheureux, des esclaves
 que votre bonté a changés en rois?

Mais, fidèles, ce n'est pas assez de contempler la
 gloire de notre prince : elle est si grande et si éclat-
 tante, qu'elle n'a pas besoin d'être relevée par nos
 parole : mais elle veut être honorée par nos actions.
 Faisons donc cette réflexion chrétienne sur les vé-
 rités que j'ai annoncées. Chaque monarchie a ses
 droits, selon la qualité des monarques : ainsi nous
 devons régler nos devoirs sur le titre de notre prince.

(1) *Tract. LI. in Joan. n. 4; tom. III, part. II, col. 635.*

(*) Voyez le sermon précédent, pag. 77.

Or je vous demande, mes Frères, que ne doivent pas des peuples sauvés à un roi Sauveur ? Considère, ô peuple sauvé, que si l'on t'a sauvé, tu étois perdu ; et si l'on t'a sauvé tout entier, tu étois perdu tout entier ; et si tu étois perdu tout entier, tu te dois aussi tout entier à celui par qui tu subsistes. Et cependant tu oublies Jésus ; ou les affaires, ou les débauches, ou les vains empressemens de la terre t'enlèvent entièrement à Jésus. Du moins ne sens-tu pas en ta conscience que tu crois faire beaucoup de te partager ? Jésus aura ce quart-d'heure, etc. ; mais le cœur n'est à lui qu'à demi ; et, n'y étant qu'à demi, il n'y est point du tout.

S'il y a quelque chose en nous dont Jésus ne soit pas Sauveur, je veux qu'il nous soit permis de le réserver. Mais si nous voulons avoir la consolation de croire qu'il a sauvé tout ce que nous sommes, pourquoi ne voulons-nous pas avoir la justice de lui donner aussi tout ce que nous sommes ? Eh ! ne voyons-nous pas qu'étant le Sauveur, et ne voulant régner que comme Sauveur, nous ne lui donnons rien qu'afin qu'il le sauve ? Quelle est notre ingratitude et notre folie, si nous nous soulevons tous les jours contre ce roi de miséricorde, dont le règne est notre salut ; si, au lieu de nous joindre aux pieux enfans qui présentent des palmes à notre Sauveur, « Vive, di- » soient-ils, le Fils de David ; béni soit le roi d'Israël (1) », nous embrassons le parti rebelle des séditeux de la parabole, en nous écrivant avec eux : « Nous ne voulons point qu'il règne sur nous (2) » ! Car oserions-nous dire qu'il règne sur nous, puisque nous foulons aux pieds tant de fois les saintes maximes de son Evangile ? Quelle illusion ! quelle moquerie ! Nous disons qu'il est notre roi, et nous méprisons ses commandemens. Nous nourrissons des inimitiés implacables, et nous nous disons les sujets du Roi pacifique. Nous brûlons de convoitises brutales, et nous voulons être à l'Époux des vierges. Notre

(1) *Matth.* xxi. 15. — (2) *Luc.* xix. 14.

âme est enivrée des plaisirs du monde, et nous servons un roi couronné d'épines.

Retournons; retournons, fidèles, à l'empire du roi Sauveur. Refuser un prince qui sauve, c'est renoncer ouvertement au salut. Imprimons bien avant en notre pensée que nous sommes un peuple sauvé, afin qu'ayant toujours en notre mémoire les misères dont Jésus-Christ nous a délivrés, nous apprenions que nous n'avons rien que par la miséricorde du libérateur. Et puisque le prince qui nous a sauvés, non seulement nous tire de la servitude, mais encore nous rend participants de sa royauté, rougissons de tomber dans les fers, nous que Jésus-Christ a fait rois. Ne jetons pas aux pieds de Satan la couronne que Jésus a mise sur nos têtes. Puisque la bonté du Sauveur nous a non seulement affranchis, mais encore en quelque façon déjà couronnés, convenons qu'il est indigne de nous de servir ce divin Monarque dans la servilité de la crainte. Servons-le donc, fidèles, dans la liberté de la sainte dilection (*); servons-le d'une affection libérale, puisqu'il ne demande que notre amour pour le prix de ses travaux et de ses conquêtes. Mais, afin que vous compreniez ma pensée qui ne tend qu'à l'édification de vos âmes, il faut que je déduise par ordre quelques propositions importantes.

La première proposition, c'est que le Fils de Dieu surmontant le monde doit principalement surmonter les cœurs. C'est ce qui nous est prophétisé manifestement dans le psaume où David parle de lui en ces termes : *Sagittæ Potentis acutæ* (1) : « Les » flèches du Puissant sont perçantes; les peuples » tomberont à ses pieds; ses coups donnent tout » droit au cœur des ennemis de mon roi. Par où vous voyez, chrétiens, que le roi dont parle cette

(*) On trouve sur l'enveloppe du manuscrit original ces paroles écrites de la main de Bossuet, qui ont rapport à ce qu'il dit ici : « Agir en amis, en rois, non en esclaves, par la charité. C'est elle qui nous fait agir royalement » ; *Regium mandatum, regalem legem*. Jac. II. 8. (Édit. de Déforis.)

(1) Ps. XLIV. 7.

prophétie, c'est-à-dire sans difficulté le Sauveur des âmes, devoit principalement subjuguier les cœurs. Et la raison en est évidente. Car le Fils de Dieu est venu au monde pour dompter les peuples rebelles, qui s'étoient révoltés contre Dieu son père. Et quand je cherche la rébellion par laquelle nous nous soulevons contre Dieu, je trouve infailliblement qu'elle est dans le cœur. Ce ne sont pas nos bras ni nos mains qui s'élèvent insolemment contre Dieu ; c'est le cœur qui s'enfle au dedans, c'est lui qui murmure, c'est lui qui résiste : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (1) : « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » L'insensé combat contre Dieu ; et voyant bien qu'il ne le peut détruire en effet, il tâche de le détruire du moins en son cœur. La rébellion est donc dans le cœur. Et c'est pourquoi le même prophète qui a remarqué que c'est là que se nourrit la rébellion, nous apprend aussi que c'est là que portent les coups du victorieux : *In corda inimicorum regis*. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que les peuples que Jésus surmonte tombent dans le cœur. Qu'est-ce à dire, tomber dans le cœur ? « C'est dans le cœur qu'ils s'élevoient contre lui, » c'est dans le cœur qu'il les abaisse et les fait tomber » *Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum* (2).

D'où passant plus outre, je dis en second lieu avec le même saint Augustin, que, pour abattre ses ennemis dans le cœur, il falloit qu'il les remplît de son saint amour. C'est alors que les cœurs tombent devant lui, saintement abaissés par la charité : *Populi sub te cadent*, nous dit le Psalmiste. De là vient que notre prophète arme les mains de son conquérant de flèches aiguës, qui signifient les traits perçans par lesquels la charité pénètre les cœurs : *Sagittæ Potentis acutæ*. Et c'est ici, chrétien, que tu dois apprendre que si Jésus ne te touche au cœur, si tu ne brûles pour lui

(1) *Ps.* LII. 1. — (2) *Enar. in Ps.* XLIV. n. 16, tom. IV, col. 389.

par un saint amour, tu ne pourras jamais être sa conquête. Car tu ne peux être sa conquête, jusqu'à ce que tu sois blessé par ses armes. Puis donc que les armes de notre prince sont des flèches qui percent les cœurs, tant que tu le sers seulement par crainte, tant que le cœur n'est point blessé par le saint amour, tu n'es point la conquête du Sauveur des âmes. Or, pour blesser les cœurs par amour, pour les gagner, pour les conquérir, il falloit que mon prince répandît du sang. Et c'est ce qui achève mon raisonnement, et nous découvre le secret de la prophétie; c'est là que je découvre les charmes par lesquels Jésus subjugué les cœurs.

De là vient que nous lisons dans son Evangile, que pendant le cours de sa vie il a toujours eu peu de sectateurs; jusque là que ses amis rougissoient souvent de se voir rangés sous sa discipline. Mais après qu'il a répandu son sang, tous les peuples peu à peu tombent à ses pieds, jusques aux terres les plus inconnues, jusques aux nations les plus inhumaines, que sa doctrine a civilisées. Rome, après s'être long-temps enivrée du sang de ses généreux combattans, Rome, la maîtresse, a baissé la tête, et a rendu plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'aux temples de son Romulus. Les empereurs même les plus triomphans sont venus au temps marqué par la Providence, rendre aussi leurs devoirs; ils ont élevé l'étendard de Jésus au-dessus des aigles romaines; ils ont donné la paix à l'Eglise par toute l'étendue de l'empire.

Où êtes-vous maintenant, ô persécuteurs? Que sont devenus ces peuples farouches qui rugissoient comme des lions contre l'innocent troupeau de Jésus? « Ils ne » sont plus, dit saint Augustin; Jésus les a frappés » dans le cœur: Jésus a défait ses ennemis, et il en » a fait des amis: les ennemis sont morts, ce sont des » amis qui sont en leur place: » *Ceciderunt; ex inimicis amici facti sunt; inimici mortui sunt, amici vivunt* (1). Le sang répandu par amour a

(1) *S. Aug. ubi suprâ.*

changé la haine en amour. O victoire vraiment glorieuse, qui se rend les cœurs tributaires! ô noble et magnifique conquête! ô sang utilement répandu!

Mais finissons enfin ce discours par une dernière considération, par laquelle l'apôtre nous fera comprendre combien nous sommes acquis au Sauveur des âmes par le sang qu'il a versé pour l'amour de nous. Nous ne sommes pas seulement au prince Jésus comme un peuple qu'il a gagné par amour, mais comme un peuple qu'il a acheté d'un prix infini. Et remarquez qu'« il ne nous a pas achetés, comme dit saint Pierre (1), ni par or, ni par argent, ni par des richesses mortelles. » Car, étant maître de l'univers, tout cela ne lui coûtait rien; mais parce qu'il nous vouloit beaucoup acheter, il a voulu qu'il lui en coûtât. Et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang d'un prix infini. Entrons profondément en cette pensée.

Tout achat consiste en échange. Vous me donnez, je vous donne, c'est un échange; et, dans cet échange, fidèles, ce que je reçois remplit la place de ce que je donne. L'achat n'est point une perte. Je me dessaisis, mais je ne perds pas; parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne. Cela est dans le commerce ordinaire. Qu'a donné Jésus pour nous acheter? il a donné sa vie, sa chair et son sang. Donc nous lui tenons lieu de sa vie; nous ne sommes pas moins à lui que son propre corps et que le sang qu'il a donné pour nous acheter; et c'est pourquoi nous sommes ses membres. Belle et admirable manière d'acquérir les hommes! Ah! mes Frères, élevons nos cœurs; travaillons à nous rendre dignes de l'honneur que nous avons d'être à lui par une sorte d'union si intime. N'ôtions pas à Jésus le prix de son sang. Songeons à ce que dit l'apôtre saint Paul: « Vous n'êtes pas à vous, » nous dit-il; car vous avez été payés d'un grand prix (2). » Consacrons toute notre vie au Sauveur, puisqu'il l'a si bien achetée; et comme il ne nous achète

(1) *I. Petr.* 1. 18. — (2) *I. Cor.* vi. 19, 20.

que pour nous sauver, parce qu'il ne nous possède que comme Sauveur, ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux.

Considère, ô peuple fidèle, que nous appartenons au Seigneur Jésus par le droit de notre naissance. Etant donc à lui à si juste titre, puisqu'il nous paie encore, puisqu'il nous achète, comprenons que c'est notre amour qu'il veut acheter, parce que notre rébellion le lui a fait perdre. Qui ne vous aimeroit, ô Jésus ? qui ne vous donneroit un amour que vous exigez avec tant de force, que vous attirez avec tant de grâce, et enfin que vous couronnez avec une telle libéralité ? Aimons donc Jésus de toute notre âme, aimons fortement, aimons constamment ; et ayons toujours en notre pensée, que l'amour que nous lui rendons est un amour gagné par le sang. C'est pourquoi résolvons-nous, chrétiens, à aimer Jésus-Christ parmi les souffrances. C'est aimer trop foiblement Jésus-Christ, que de ne souffrir rien pour l'amour de lui. Son amour paroît par son sang ; il ne reconnoît point d'amour qui ne soit marqué de sang tout comme le sien.

Mais quel sang lui donnerons-nous ? Irons-nous chercher bien loin des persécuteurs qui répandent notre sang pour l'amour de lui ? Non, fidèles, ce n'est pas là ma pensée. Il n'est pas nécessaire de passer les mers, ni de visiter les peuples barbares. Si nous aimons assez Jésus-Christ, la foi inventive et industrieuse nous fera trouver un martyr au milieu de la paix du christianisme. Quand il nous exerce par les souffrances, si nous l'endurons chrétiennement, notre patience tient lieu de martyr. S'il met la main dans notre sang et dans nos familles, en nous ôtant des parens et des proches que nous chérissons, et que, bien loin de murmurer de ses ordres, nous sachions lui en rendre grâce, c'est notre sang que nous lui donnons. Si nous lui offrons avec patience un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimoit justement, c'est notre sang que nous lui donnons. Et puisque nous voyons dans les saintes Lettres, que l'amour que nous

avons des biens corruptibles, est appelé tant de fois la chair et le sang ; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, de sorte que l'âme se sent comme déchirée par la violence qu'elle souffre, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Quelques philosophes enseignent que c'est la même matière du sang qui fait les sueurs et les larmes. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est la véritable ; mais je sais que devant le Seigneur Jésus et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui, non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour l'amour de Dieu. Faut-il faire quelque établissement pour le bien des pauvres ; se présente-t-il quelque occasion d'avancer la gloire de Dieu, d'employer des soins charitables au salut des âmes ; faut-il résister généreusement aux entreprises de l'hérésie, afin qu'étant plus soumise elle devienne par conséquent plus docile, afin qu'étant plus humble elle devienne plus disposée à rendre les armes à la vérité, montrons de la vigueur et du zèle. Travaillons constamment pour l'amour de Dieu, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Mais quel sang est plus agréable à Jésus que celui de la pénitence ; ce sang que le regret de nos crimes tire si amoureusement du cœur par les yeux, c'est-à-dire le sang des larmes amères, qui est nommé par saint Augustin (1) le sang de notre âme ; ce sang que nous versons devant Dieu, lorsque, repassant nos ans écoulés dans l'amertume de notre cœur, nous pleurons sincèrement nos ingratitude ? c'est ce sang que nous devons au Sauveur. Présentons-le-lui devant ses autels, mêlons-le dans le sang de son sacrifice ; portons-le à ces tribunaux de miséricorde, que l'infinie

(1) *Serm.* cccli. n. 7, *tom.* v, *col.* 1356.

bonté du Sauveur érige dans les églises, pour purger nos fautes. Mais, fidèle, si c'est un sang que tu aies consacré au Seigneur Jésus, prends garde de ne l'ôter point de ses mains. Tu lui ôtes les larmes que tu lui as données, lorsque tu retournes au péché que tu as déjà pleuré plusieurs fois; car alors tu improuves tes premières larmes, tu condamnes tes déplaisirs, tu te repens de ta pénitence. Ah! Jésus n'improuve pas ce qu'il a fait une fois pour toi; au contraire, il le perpétue tous les jours en quelque façon sur ses saints autels..... Serment de fidélité au roi Jésus prêté au baptême: renouvelons-le devant Dieu (*).

(*) Voyez le sermon précédent, pag. 97.

III. SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR,

PRÊCHÉ LE PREMIER JOUR DE L'AN 1687 (*).

Malice du péché, ses effets. Etendue de nos maladies : trois grâces du Sauveur pour nous en délivrer : dispositions pour y répondre. Moyens d'assurer notre guérison.

Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

Vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur, parce que c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Matth. 1. 21.

Si nous avons conservé les sentimens que Dieu avoit mis d'abord dans notre nature, il ne faudroit aucun effort pour nous faire entendre que le péché est le plus grand de tous les maux ; et, sans le secours des prédicateurs, notre conscience nous en diroit plus que tous leurs discours. Ce qui nous trompe, mes Frères, ce qui fait que nous avons peine à donner au péché le nom de mal, c'est à cause qu'il est volontaire. Mais en cela notre erreur est visible, puisqu'au contraire c'est de notre faute, qui est volontaire, que la peine, qui ne l'est pas, prend sa naissance : c'est pour ven-

(*) A Paris, dans l'église de Saint-Louis des Jésuites.

ger le consentement que nous avons donné de nous-mêmes à notre perte et à notre honte, que la mortalité, que les maladies, que l'enfer même et tous ses supplices viennent en foule nous accabler malgré nous. Et quiconque sera le Sauveur des hommes, il doit uniquement s'attacher à ce principe volontaire et universel de tous nos maux. C'est pourquoi Dieu nous avertit, que si, aujourd'hui parmi les douleurs de la circoncision, il donne à son Fils le nom de Sauveur, et relève par un si grand nom son humiliation, c'est à cause qu'il doit sauver son peuple fidèle de ce grand mal du péché. D'autres ont porté ce beau nom pour avoir délivré le peuple ou d'une longue captivité, ou des périls de la guerre, ou des horreurs de la famine. Toute langue doit confesser que celui-ci est un Sauveur à meilleur titre; puisqu'il ne vient pas nous sauver, comme les autres, des peines ou de quelques suites du péché: il vient nous sauver du péché même; et, attaquant le mal jusque dans sa source, il est le véritable Libérateur et le Sauveur par excellence. C'est, mes Frères, en peu de paroles l'explication de mon texte, et c'est par là que le nom sacré de Jésus est au-dessus de tout nom. Je pourrois vous faire voir avec saint Paul qu'« à ce nom tout genou fléchit dans le ciel, » dans la terre et dans les enfers (1) », et par ce moyen remplir vos esprits d'admiration et d'étonnement pour un nom si auguste et si magnifique. Mais j'aime mieux vous faire voir, par le propre sens de mon texte, qu'à ce nom le ciel et la terre sont remplis de joie, d'espérance, d'actions de grâces; et que tout cœur doit être enflammé d'un saint amour: c'est à quoi je consacre tout ce discours. Et comme j'apprends de saint Paul, que « nul ne peut même nommer le Seigneur Jésus, » que par la grâce du Saint-Esprit (2) », je la demande humblement par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave.*

La rémission des péchés, le propre ouvrage du Sauveur, et la grâce particulière de la nouvelle alliance,

(1) *Philip.* II. 10. — (2) *I. Cor.* XII. 3.

se commence dans le baptême, se continue dans toute la vie, et s'achève dans le ciel. C'est ce que saint Augustin nous explique par une excellente doctrine, en interprétant cette parole de saint Jean-Baptiste: « Voilà » l'agneau de Dieu; voici celui qui ôte les péchés du » monde (1). » Les paroles de saint Augustin sont trop belles et trop précises pour n'être pas rapportées au commencement de ce discours, puisqu'aussi bien elles en sont tout le fondement: *Tollit autem, et dimittendo quæ facta sunt... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omninò non possint* (2). « Jésus-Christ ôte le péché, et parce qu'il » nous le pardonne, lorsque nous y sommes tom- » bés » : *et dimittendo quæ facta sunt*; « et parce » qu'il nous aide à n'y tomber plus » : *et adjuvando ne fiant*; et parce qu'il nous conduit à la vie bien- » heureuse, où nous ne pouvons plus y tomber ja- » mais » : *et perducendo ad vitam ubi fieri omninò non possint*.

Ainsi le règne du péché est entièrement détruit, et la grâce de notre Sauveur remporte sur cet ennemi une pleine victoire. Et afin de la mieux entendre, [considérez,] mes Frères, [que] quand nous nous livrons au péché, il a sa tache qui nous déshonore, et qui entraîne après elle la mort éternelle : et lorsque le péché est effacé dans les âmes par la grâce du saint baptême, ou par celle de la pénitence, il y laisse encore ses appas trompeurs et ses attrait qui nous tentent : et dans la plus grande vigueur de la résistance, si nous vivons sans péché, du moins sans ces péchés qui donnent la mort, nous ne vivons pas sans périls, puisque nous avons toujours en nous-mêmes cette liberté malheureuse et cette déplorable facilité de succomber à un mal si dangereux. Pour être notre Sauveur, et remplir toute l'étendue d'un titre si glorieux, il faut que le Fils de Dieu nous délivre de ces trois maux : il ôte le mal du péché, par la grâce qui

(1) *Joan.* 1. 29. — (2) *Op. imperf. cont. Jul. lib.* 11, n. 84, tom. x, col. 986.

nous le pardonne : il en réprime l'attrait, par la grâce qui nous soutient durant tout le cours de la vie : enfin il en arrache jusqu'à la racine, et en ôte tout le péril, par la grâce qui nous couronne et nous récompense. Tel est l'ouvrage du Sauveur. Ah ! mes Frères, faisons le nôtre ! à ces trois grâces, qu'il nous donne, doivent répondre de notre côté trois dispositions ; retenez-les, chrétiens. Et si vous voulez jouir du salut qui vous est offert en Jésus-Christ, reconnoissez, avant toutes choses, avec amour et action de grâces, le pardon qui vous a été accordé ; combattez, sans vous relâcher jamais, l'attrait pernicieux qui vous porte au mal ; et aspirez de tout votre cœur à l'état heureux où vous n'aurez plus à craindre le poids intérieur d'aucune foiblesse. Voilà toute la vie chrétienne, qui répond au nom adorable de Jésus-Christ. Et, mes Frères, je serai heureux si je puis vous imprimer dans le cœur ces trois vérités.

PREMIER POINT.

Pour comprendre parfaitement ce que vous devez au Sauveur, comprenez, avant toutes choses, ce que c'est que le péché dont il vous délivre. Je ne veux pas ici, chrétiens, que vous regardiez dans le péché, ni la foiblesse qui le produit, ni la honte qui l'environne, ni le supplice affreux qui le suit de près : non, non, pour le détester, je ne veux que vous attendiez, ni la sentence du juge, ni la sanglante exécution de ce dernier jugement, ni le soulèvement universel des créatures unies pour venger l'outrage de leur Créateur, ni l'ardeur d'un feu dévorant, ou, comme l'appelle saint Paul, son émulation, *ignis æmulatio* (1), et cette force toujours renaissante qui s'irrite de plus en plus contre les méchants. Ce n'est point tout cela que je veux que vous remarquiez : ce que je voudrois vous faire entendre, c'est ce qui mérite tout cela ; ce qui, par conséquent, est plus funeste, plus mauvais et plus digne de notre haine ; c'est-à-dire, le dérèglement, l'iniquité, la laideur, la malice même du péché.

(1) *Heb.* x. 27.

Et d'où vient cette laideur et cette malice qui le rend si digne d'exécration ? il est aisé de l'entendre. C'est que l'homme est soumis par sa nature, et il doit être soumis par son choix à la volonté divine et à la raison éternelle qui en dirige la conduite ; il s'y doit unir de tout son cœur : car c'est ce qui le fait juste, ce qui le fait droit, ce qui le fait vertueux. Quand il pèche, il s'en détache : il préfère sa volonté à celle de Dieu ; la volonté dépendante et subordonnée à la volonté souveraine ; la volonté errante et défectueuse à la volonté toujours droite, qui est sa règle elle-même ; la volonté particulière, et qui se borne aussi à contenter un particulier, c'est-à-dire soi-même, à la volonté première et universelle, par laquelle tout subsiste ; où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend, trouve son ordre, sa consistance, son repos. Il n'y a rien de plus indigne ni de plus inique, et il n'est pas possible de pousser plus loin, ni la rébellion contre Dieu, ni, ce qui en est une suite, la haine contre soi-même.

Voilà sans doute de tous les maux le plus pernicieux, la rébellion contre Dieu : « Contre qui vous êtes-vous » soulevés ? contre qui élevez-vous vos regards superbes ? Contre le saint d'Israël (1). » La haine contre soi-même : « Celui qui aime l'iniquité est ennemi de son âme (2). » Oui, chrétiens, tout pécheur est ennemi de son âme, corrupteur dans sa conscience de son plus grand bien, qui est l'innocence. Nul ne pèche qu'il ne s'outrage lui-même : nul n'attente à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne : nul ne se venge de son ennemi, qu'il ne porte le premier coup et le plus mortel dans son propre sein : et la haine, ce venin mortel de la vie humaine, commence sa funeste opération dans le cœur où elle est conçue, puisqu'elle y éteint la charité et la grâce. Parjure, qui voulois rendre le ciel complice de ta perfidie ; ce dépôt de la bonne foi que Dieu avoit confié à ta garde, mais que tu te ravis à toi-même, combien valoit-il mieux que celui que tu refuses de reconnoître ?

(1) *IV. Reg. xix. 22.* — (2) *Ps. x. 6.*

Ainsi le péché est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous les maux qui nous menacent par le dehors ; parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles ; parce que c'est un venin fatal à la vie de l'âme , plus grand que la perte de la raison , parce que c'est la perte de la probité et de la vertu , et qu'après tout , c'est perdre plus que la raison , que d'en perdre le bon usage ; sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel : Mal intime qui efface en nous , et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu , et qui , faisant entrer la malice jusque dans le fond de notre âme , l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance. Par conséquent , pour conclure , mal par-dessus tous les maux ; malheur excédant tous les malheurs ; parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime ; malheur qui nous accable , mais crime qui nous déshonore ; malheur qui nous ôte toute espérance , mais crime qui nous ôte toute excuse ; malheur qui nous fait tout perdre , mais crime qui nous rend coupables de notre perte , à qui même ne reste pas le triste droit de se plaindre , et dont la honte est plus grande que les infortunes , digne à la fois d'une haine et d'un mépris éternel.

C'en est assez , c'en est assez : je ne puis plus seulement souffrir le nom de péché. Accablé que je suis d'un si grand mal , si je ne trouve un Sauveur , je ne vis plus. Car , ô Dieu ! sans ce Sauveur miséricordieux , ô Dieu ! où trouverai-je un remède contre le mal qui me presse ? où trouverai-je un remède contre les désordres , ou un asile contre les frayeurs de ma conscience , tristes avant-coureurs des rigueurs inexorables de votre justice ? quel recours chercherai-je ? Non , mes Frères , il n'y a plus que le Sauveur qui nous puisse donner le moyen de respirer un moment. Ne dites pas avec les impies , dont il est parlé dans le prophète : « Le Seigneur ne nous fera ni bien ni mal » :

Non faciet benè Dominus, et non faciet malè (1). Car aussi quel mal lui pouvons-nous faire, pour attirer ses vengeances ? Occupé autour des cieus, dont il roule continuellement la grande machine, nos injures ne vont pas jusqu'à lui ; nos péchés, dont on dit qu'il est offensé, ne pénètrent pas jusqu'à lui : c'est ainsi que parlé l'impie, et il se rassure sur son impuissance. Ignorant, qui ne voit pas au contraire que quiconque est le vengeur des injustices, doit par sa propre grandeur être au-dessus de ses attaques. C'est à cause que la règle est inaltérable, que le tort et l'injustice se brisent contre elles. C'est à cause que la vérité est invincible, que le mensonge et l'erreur sont confondus en sa présence. Le châtimént doit partir d'une main inaccessible aux injures : autrement, plus occupée à se défendre des crimes, qu'à les punir, elle laissera triompher l'iniquité. A Dieu ne plaise ! sous un Dieu si saint, si nos péchés pouvoient nuire à son règne, si nous pouvions affoiblir sa puissance par nos rebellions, ou blesser sa dignité par nos outrages, il seroit un vengeur trop peu redoutable. Mais parce que son trône est hors d'atteinte, que la justice l'environne, que son jugement procède toujours en puissance, et en vérité, malheur, malheur encore une fois, et malheur jusqu'à l'infini, à quiconque pèche sous ses yeux.

Et cette vérité est si importante qu'il falloit qu'elle parût dans le Sauveur même ; c'est pour cela que Dieu fait paroître un Sauveur chargé de nos crimes sur la croix. Qu'étoit-ce en effet que le Sauveur ? qu'étoit-ce que ce Verbe incarné, mes Frères ? qu'étoit-ce autre chose, si ce n'est la vérité même manifestée dans la chair ? Ainsi toute vérité y devoit être manifestée, et autant la vérité des rigueurs de Dieu que celle de ses miséricordes. Dieu donc « a mis sur » le Sauveur l'iniquité de nous tous (2) », comme disoit le prophète ; et en même temps pour concilier toutes choses, et de peur qu'au milieu des miséricordes les rigueurs ne fussent oubliées, il a fait du

(1) *Soph.* I. 12. — (2) *Isai.* LIII. 6.

Ainsi le péché est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous les maux qui nous menacent par le dehors ; parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles ; parce que c'est un venin fatal à la vie de l'âme, plus grand que la perte de la raison, parce que c'est la perte de la probité et de la vertu, et qu'après tout, c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage, sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel : Mal intime qui efface en nous, et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu, et qui, faisant entrer la malice jusque dans le fond de notre âme, l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance. Par conséquent, pour conclure, mal par-dessus tous les maux ; malheur excédant tous les malheurs ; parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime ; malheur qui nous accable, mais crime qui nous déshonore ; malheur qui nous ôte toute espérance, mais crime qui nous ôte toute excuse ; malheur qui nous fait tout perdre, mais crime qui nous rend coupables de notre perte, à qui même ne reste pas le triste droit de se plaindre, et dont la honte est plus grande que les infortunes, digne à la fois d'une haine et d'un mépris éternel.

C'en est assez, c'en est assez : je ne puis plus seulement souffrir le nom de péché. Accablé que je suis d'un si grand mal, si je ne trouve un Sauveur, je ne vis plus. Car, ô Dieu ! sans ce Sauveur miséricordieux, ô Dieu ! où trouverai-je un remède contre le mal qui me presse ? où trouverai-je un remède contre les désordres, ou un asile contre les frayeurs de ma conscience, tristes avant-coureurs des rigueurs inexorables de votre justice ? quel recours chercherai-je ? Non, mes Frères, il n'y a plus que le Sauveur qui nous puisse donner le moyen de respirer un moment. Ne dites pas avec les impies, dont il est parlé dans le prophète : « Le Seigneur ne nous fera ni bien ni mal » :

Non faciet bene Dominus, et non faciet male (1). Car aussi quel mal lui pouvons-nous faire, pour attirer ses vengeances ? Occupé autour des cieus, dont il roule continuellement la grande machine, nos injures ne vont pas jusqu'à lui ; nos péchés, dont on dit qu'il est offensé, ne pénètrent pas jusqu'à lui : c'est ainsi que parle l'impie, et il se rassure sur son impuissance. Ignorant, qui ne voit pas au contraire que quiconque est le vengeur des injustices, doit par sa propre grandeur être au-dessus de ses attaques. C'est à cause que la règle est inaltérable, que le tort et l'injustice se brisent contre elles. C'est à cause que la vérité est invincible, que le mensonge et l'erreur sont confondus en sa présence. Le châiment doit partir d'une main inaccessible aux injures : autrement, plus occupée à se défendre des crimes, qu'à les punir, elle laissera triompher l'iniquité. A Dieu ne plaise ! sous un Dieu si saint, si nos péchés pouvoient nuire à son règne, si nous pouvions affoiblir sa puissance par nos rébellions, ou blesser sa dignité par nos outrages, il seroit un vengeur trop peu redoutable. Mais parce que son trône est hors d'atteinte, que la justice l'environne, que son jugement procède toujours en puissance et en vérité, malheur, malheur encore une fois, et malheur jusqu'à l'infini, à quiconque pèche sous ses yeux.

Et cette vérité est si importante qu'il falloit qu'elle parût dans le Sauveur même ; c'est pour cela que Dieu fait paroître un Sauveur chargé de nos crimes sur la croix. Qu'étoit-ce en effet que le Sauveur ? qu'étoit-ce que ce Verbe incarné, mes Frères ? qu'étoit-ce autre chose, si ce n'est la vérité même manifestée dans la chair ? Ainsi toute vérité y devoit être manifestée, et autant la vérité des rigueurs de Dieu que celle de ses miséricordes. Dieu donc « a mis sur » le Sauveur l'iniquité de nous tous (2) », comme disoit le prophète ; et en même temps pour concilier toutes choses, et de peur qu'au milieu des miséricordes les rigueurs ne fussent oubliées, il a fait du

(1) *Soph. 1. 12.* — (2) *Isai. LIII. 6.*

médiateur de sa grâce un exemple de sa justice. Jésus-Christ a subi ce joug pour l'amour de nous. Dès le commencement de sa vie il a reçu la circoncision, c'est-à-dire le sacrement des pécheurs, et la marque de leur servitude. Quand il commencera son ministère, quand, sorti de sa retraite profonde, il commencera l'ouvrage pour lequel il est envoyé, il recevra encore un autre sacrement des pécheurs dans le baptême. Quoi ! Jésus être baptisé, Jésus, l'innocence même être mis au rang des pénitents ! Saint Jean à qui il s'adresse en est troublé lui-même : « Seigneur, » que je vous baptise ! Laissez-moi, répond le Sauveur, c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice (1). » Et prêt à porter la peine de tous les pécheurs, il est juste que j'en prenne la ressemblance. « Dieu a donc mis sur lui, dit le prophète, l'iniquité de nous tous (2). » Il a subi ce joug volontairement. Le voilà donc, en quelque façon, le plus grand de tous les pécheurs, puisqu'il les représente tous dans sa personne : et voilà en même temps, je ne m'étonne point, la vengeance qui le poursuit à sa naissance, à sa mort, dans tout le cours de sa vie. Il y auroit succombé, s'il n'eût été Dieu.

Quel est, mes Frères, ce nouveau prodige ? Le paganisme a bien pu comprendre qu'il faut être Dieu pour exercer la justice dans toute son étendue, et on en vit quelque idée dans le platonisme. Mais qu'il fallût être Dieu pour la souffrir, c'est le mystère du christianisme, mais mystère très-manifeste aux yeux épurés ; car le poids de la vengeance divine sur le pécheur est si grand, que s'il faut une puissance infinie pour l'envoyer, il n'en faut pas une moindre pour le soutenir. Que Jésus-Christ prenne seulement la forme d'esclave et la ressemblance du péché, que Jésus-Christ ne soit que pécheur, entendez toujours, par la représentation de tous les pécheurs, et la charge qu'il s'est imposée de porter la peine de tous les crimes, sa croix l'accablera de son poids ; il demeurera ense-

(1) *Math.* III. 14, 15. — (2) *Isai.* LII. 6.

veli dans les ombres de la mort ; et les prisons de l'enfer, où il a fallu qu'il descendit, le tiendront éternellement captif. Mais parce que ce pécheur par représentation est en effet un Dieu tout-puissant, c'est pour cela, comme dit David, qu'il a été « libre entre les morts (1) », et supérieur non seulement à la peine du péché, mais au péché même : il est devenu par son sang la propitiation de tous les péchés, et le Sauveur de tous les hommes.

Accourez donc, ô pécheurs, quels que vous soyez : soit que votre or soit votre force, ou que vous mettiez votre force et votre confiance dans vos déguisemens ; que vous vous soyez fait à vous-mêmes une fausse divinité, dans une créature aussi malheureuse et aussi aveugle que vous : soit que votre flamme naissanté vous laisse encore la liberté de vous reconnoître, ou que votre joug se soit appesanti, et qu'endurci dans le mal, vous sembliez avoir fait avec le péché une alliance éternelle. Par la grâce de Jésus-Christ qui vous appelle, « votre pacte avec l'enfer » sera rompu, et le traité que vous avez fait avec la mort ne tiendra pas (2). » Vous recevrez gratuitement la rémission de vos péchés par les mérites du Sauveur ; et vous entendrez de sa bouche : « Allez » en paix (3). » Ecoutez seulement, pécheurs, la douce loi qu'il vous impose ; c'est qu'attendris par tant de bontés, vous lui donniez votre cœur. Vous lui devez donc votre amour, quand il vous donne la grâce : vous en devez davantage, quand il l'a donnée ; et si vous voulez savoir la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connoissez-la par vos crimes.

« Un créancier avoit deux débiteurs : l'un lui devoit cinq cents deniers, et l'autre en devoit cinquante. Comme ils n'avoient pas de quoi le payer, il leur remit à tous deux la dette entière. Lequel des deux l'aime le plus ? » Vous reconnoissez, chrétiens, la parabole de l'Évangile (4) : c'est ce que demande Jésus au Pharisien, vous le savez. Et que répond le Pharisien ; c'est-à-dire, que répond la du-

(1) Ps. LXXXVII. 4. — (2) Isai. XXVIII. 18. — (3) Luc. VII. 50. — (4) Luc. VII. 41, et suiv.

reté même et la sécheresse même ? Ne répondez pas , mes Frères , plus durement que lui. Lequel des deux aime le plus ? sans doute que c'est celui à qui on remet davantage ? Le Pharisien répond ainsi , et sa réponse mérite l'approbation du Sauveur. Et vous , mes Frères , que répondrez-vous ? votre cœur insensible ne dira-t-il rien à votre libérateur ? Et si , selon son oracle , celui à qui on remet le plus aime davantage , après tant de péchés remis , après tant de grâces reçues , où trouverez-vous assez d'amour pour les reconnoître ? Mais si vous n'en avez pas ; si votre amour , loin de s'enflammer , ne fait que languir et va s'éteindre ; si la grâce de la pénitence , tant et tant de fois méprisée , pour tout fruit n'a produit dans votre cœur ingrat qu'une confiance insensée , et dans des rechutes continuelles une insensibilité étonnante , n'entendez-vous pas déjà votre sentence ? Si Jésus ne voit rien en vous de ce qui doit suivre comme naturellement la rémission des péchés , et qu'il n'apporte dans vos œuvres aucune étincelle d'amour , insensibles , ne craignez-vous pas qu'il ne vous ait rien remis ? Non , vous n'étiez pas disposés à recevoir une telle grâce. Ainsi , votre pénitence n'étoit qu'une illusion. Je puis vous dire avec saint Paul : « Vous êtes encore dans vos péchés (1) » ; c'est-à-dire , vous êtes encore dans la perdition et dans la mort. Que votre état est funeste ! Mais quand vous aurez reçu la rémission de vos péchés , si le médecin qui vous a guéris ne vous continue son secours , la rechute est inévitable. Car il est ce Sauveur miséricordieux , qui non seulement entre quand on lui ouvre , mais encore qui frappe pour se faire ouvrir (2).

SECOND POINT.

C'est ici qu'il nous faut entendre les faiblesses , les blessures , la captivité de notre nature vaincue par le péché : et au dedans et au dehors , tout court à établir son empire. Et premièrement au de-

(1) *I. Cor.* xv. 17. — (2) *Apoc.* iii. 20.

hors, enivrés de notre bonne fortune, envieux de celle des autres, insensibles à leurs malheurs, troubles et abattus par nos moindres pertes, nous ne gardons ni envers nous-mêmes, ni envers nos frères, le juste milieu : tout ce qui paroît au dehors nous est une occasion de scandale. Et au dedans, quelles ténèbres ! quelle ignorance ! Les biens véritables sont les moins connus ; on ne peut nous les faire entendre. Et pour ce qui est de nos connoissances, ou la passion les obscurcit, ou l'inconsidération les rend inutiles : témoins tant de savans dérèglés ; ou la curiosité les rend dangereuses : témoins tant d'impiétés et tant d'hérésies. Dans toutes les rencontres de la vie, la raison nous conseille mieux, les sens nous pressent davantage ; c'est pourquoi le bien nous plaît, mais cependant le mal prévaut ; la beauté de la vertu nous attire, mais les passions nous emportent ; et pendant que celle-là combat foiblement, celles-ci remportent une trop facile victoire, établissent leur tyrannie, et se font un règne paisible. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous se tourne en excès ; le courage en fierté, l'activité en empressement, la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je ? où me tournerai-je ? homme misérable ! que serai-je de ma volonté toujours affoiblie par la contrariété de ses desirs ? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la suspend, ou l'opiniâtreté la tient engagée, et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain ! de combien d'erreurs es-tu la proie ? de combien de vanités es-tu le jouet ? de combien de passions es-tu le théâtre ? Étrange misère de l'homme, que ses ignorances aveuglent, que ses lumières confondent ; « à qui sa propre sagesse est un lacet, et sa vertu même un écueil contre lequel ses forces se brisent », parce que son humilité y succombe ! *Cui sua fit laqueus sapientia, cui sua virtus est scopulus* (1).

(1) S. Prosper. *Carm. de Ingratis.*

Dans cette foiblesse déplorable, mes Frères, je me sens pressé de vous exciter à rendre au Sauveur vos reconnoissances, non tant pour les péchés qu'il vous a remis, que pour ceux dont sa grâce vous a préservés. C'est un beau sentiment de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité (1). *Omnia peccata sic habenda tanquam dimittantur, à quibus Deus custodit ne committantur* : « Vous devez croire, dit » saint Augustin, qu'il vous a remis tous les péchés » où sa grâce vous a empêché de tomber », parce que nous les portons tous, pour ainsi parler, dans le fonds de corruption que nous avons dans le sein. Non, mes Frères, il n'y a erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe : que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes, comme dit saint Paul (2), qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée de toutes sortes de péchés. Et ne me dites pas qu'il y a des crimes pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance, que vous les pouvez éviter sans ce secours ; car qui pourroit ici vous représenter l'enchaînement de nos passions ; et comment ces passions que vous chérissez introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur ? Combien éloigné de l'idolâtrie devoit être le sage Salomon, à qui Dieu s'étoit fait connoître par des apparitions si manifestes ? ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un Urie qui ne respiroit que son service ? un regard jeté mal à propos, et trop doucement arrêté, l'a engagé peu à peu, contre son humeur, à une action si noire et si sanguinaire. Combien étoit ennemi de l'incontinence, Lot qui s'étoit conservé sans tache avec sa famille parmi les abominations de ces villes qu'on n'ose nommer ? on sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'étoit que superbe : son orgueil méprisé le

(1) *N. 42; tom. vi, col. 362.* — (2) *Rom. 1. 24.*

fait devenir cruel. Qu'avoit besoin Balthasar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem ? n'y avoit-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone enrichie de la dépouille de tant de rois ? Qu'on les apporte néanmoins ; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des Juifs. C'est ainsi que son intempérance le pousse jusqu'à la profanation et au sacrilège. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé, et la conscience affoiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès.

En effet, l'auriez-vous cru, je vous le demande ; l'auriez-vous cru, si on vous l'eût dit dans votre jeunesse, que vous eussiez dû vous durcir le front jusqu'à mépriser tous les bruits et tous les reproches du monde ? Et vous, l'eussiez-vous pensé que vos lèvres accoutumées, je ne sais comment, à ce plaisir qu'on ne connoît pas, de mentir toujours, à la fin dussent préférer gratuitement autant de mensonges, ou même autant de parjures que de paroles ? Vous êtes tombés par degrés dans cet abîme ; et, pour vous faire descendre dans ces profondeurs, dont vous aviez tant d'horreur, il n'a fallu que vous y conduire par une pente plus douce et plus insensible. Ainsi, ô divin Sauveur ! je bornerois trop ma reconnaissance envers vous, si je la renfermois seulement dans les crimes que vous m'avez pardonnés. Hélas ! « ils se sont multipliés par-dessus les cheveux de ma tête, et mon cœur m'abandonne quand j'y pense (1). » Enfin, le nombre en est infini ; et je vois paroître à mes yeux une suite qui n'a point de fin, de péchés connus et inconnus. Si mes mains en sont innocentes, je le dois à la bonté du Sauveur. (O grâce !) Apprenons donc à connoître la société des péchés, et dans un

(1) Ps. XXXIX. 13.

seul que nous commettons, concevons l'infinité tout entière de notre malice.

Un respect humain vous empêche de faire une bonne action. Pendant qu'on se déchaîne contre les dévots, vous rougissez de la profession de la piété véritable. C'est par un semblable commencement, que durant la persécution tant d'âmes infirmes firent naufrage dans la foi, et que l'Eglise pleura leur apostasie. Si bientôt vous ne corrigez l'indifférence inhumaine que vous avez pour les malheureux et pour les pauvres, vous viendrez, plein de vous-mêmes et de vos plaisirs, à l'insensibilité du mauvais riche. Qu'on pousse à bout cette vanité qui exige tant de complaisances, ou cet intérêt qui vous fait faire un faux pas dans le chemin de la bonne foi et de la justice, on verra naître d'un côté ces monstres d'orgueil qu'on ne pourra plus supporter, et de l'autre les trahisons et les perfidies signalées. Regardez donc dans ce premier pas, où la main du Sauveur vous a soutenu, toute l'horreur de la chute. Ce que nous ne craignons pas de notre malice, craignons-le de notre foiblesse; ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre foiblesse tout ensemble, parce que, de l'un à l'autre, notre malice nous porte à tout, et que notre foiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes: nous avons à entretenir un édifice branlant; pour en soutenir la structure, qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action; étayer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recouvrir le comble; c'est par là que la foiblesse succombe, c'est par là que les pluies pénètrent.

Jusqu'à ce que nous connoissions toutes ces infirmités, nous ne connoissons pas assez le Sauveur. Que ce nom me donne de confusion! mais que ce nom me donne de joie et de confiance! Qu'il me donne de confusion! car combien me dois-je tenir pour perdu, puisque j'ai besoin d'un Sauveur à chaque moment!

Mais combien aussi d'autre part me dois-je, pour ainsi dire, tenir pour sauvé, puisque j'ai un Sauveur si puissant et si secourable, un Sauveur qui ne se refuse à personne, « dont le nom est un parfum » répandu (1), et dont les grâces s'étendent sur tous les pécheurs, c'est-à-dire, sur tous les hommes; qui ouvre ses bras à tous, à tous ses plaies, à tous ses grâces! De quelque tempérament, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, ne craignez pas de venir à lui, qui non seulement entre quand on lui ouvre, mais qui de lui-même frappe toujours pour se faire ouvrir (2). Cette pécheresse a trouvé à ses pieds un plus digne objet de ses tendresses, un meilleur emploi de ses parfums, un plus bel usage de ses longs cheveux (3). Les pécheurs grossiers y ont épuré leurs pensées; les publicains s'y sont enrichis du vrai trésor, un saint Paul a puisé dans sa croix une science plus éminente que celle qu'il avoit acquise aux pieds de Gamaliel (4); la contemplation et l'action y goûtent d'égaux délices; enfin, il a des consolations pour tous les maux, des attraits pour toutes les complexions, des soutiens pour toutes les infirmités.

« Ah! je me glorifierai au Seigneur mon Dieu, et je me réjouirai en Dieu mon Sauveur » : *In Deo salutari meo* (5). « Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom : mon âme, encore une fois, bénis le Seigneur, et ne laisse échapper à ton souvenir aucune de ses bontés. C'est lui qui a pardonné tous tes péchés : c'est lui qui soutient toutes tes foiblesses (6). » Mais, pour comble de félicité, c'est lui qui te délivrera de tous tes périls, et qui, t'élevant à une si haute et si parfaite liberté, fera que tu ne pourras plus servir au péché.

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres. C'est ce sabbat éternel, c'est ce parfait repos qui nous

(1) *Cant.* 1. 2. — (2) *Apoc.* 111. 20. — (3) *Luc.* VII. — (4) *Act.* XXI. 3. — (5) *Luc.* 1. 46, 47. — (6) *Ps.* cii.

est promis, où notre fidélité ne sera pas moins assurée que celle de Dieu, parce qu'alors il fixera nos désirs errans par la pleine communication du bien véritable. Encore un mot, chrétiens, sur cette dernière grâce.

TROISIÈME POINT.

Cette dernière grâce sera donnée au fidèle par notre Sauveur, lorsque, après la fin de cette vie, il lui adressera ces paroles : « Courage, bon serviteur, » parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, » les grandes vous seront données : entrez dans la joie » de votre Seigneur (1). » Entendez-vous, chrétiens, la force de cette parole : Entrez dans la joie de votre Seigneur ? Entendez-vous cette joie sublime, divine, incompréhensible, qui n'entre pas dans votre cœur comme dans un vaisseau plus vaste qu'elle, mais qui, plus grande que votre cœur, dit saint Augustin (2), l'inonde, le pénètre, l'enlève à lui-même ? Ce n'est pas sa joie qu'il ressent, c'est la joie de son Seigneur où il entre : c'est la félicité de son Dieu, parce qu'il est fait, comme dit saint Paul (3), un même esprit par un amour immuable ; si bien que semblable à Dieu, et Dieu en quelque façon dans cette union, tout ce qu'il y a de mortel en lui est englouti par la vie ; il ne sent plus que Dieu seul, et entre dans la plénitude de la joie de Dieu : *In gaudium Domini tui*. Alors non seulement il ne pèche plus, mais encore il ne peut plus pécher. Tous ses désirs sont contens ; avec la capacité de son âme, son espérance est remplie. Qu'est devenue cette liberté qui ne cessoit d'errer d'objets en objets ? il n'en connoît plus l'appât. Nul mouvement de son cœur, nulle partie de lui-même ne peut échapper au souverain bien qui le possède. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher ; la fin, ne pouvoir plus pécher ; voilà, mes Frères, où il faut tendre, voilà ce que nous avons à désirer.

(1) *Matth.* xxv. 23. — (2) *Confess. lib.* ix, cap. x, tom. 1, col. 166. — (3) *I. Cor.* vi. 17.

« Hâtons-nous, dit saint Paul (1), d'entrer dans ce » repos. » On ne vient pas à un si grand bien sans en avoir désiré la jouissance : il faut goûter par avance ces saintes douceurs. C'est pourquoi Dieu nous a donné, dès cette vie même, (présent admirable envoyé du ciel!) un écoulement de la gloire dans la grâce, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une étincelle de la charité consommée dans la charité commencée. Commençons donc « à goûter et à voir combien le » Seigneur est doux (2). »

Mais, quoi ! on ne m'entend plus ; tu m'échappes à ce coup, auditeur distrait. On nous entend quelque temps pendant que nous débitons une morale sensible, ou que nous reprenons les vices communs du siècle. L'homme curieux de spectacle s'en fait un, tant il est vain ! de la peinture de ses erreurs et de ses défauts, et croit avoir satisfait à tout, quand il laisse du moins censurer ce qu'il ne corrige pas. Quand nous venons à ce qui fait l'homme intérieur, c'est-à-dire à ce qui fait le chrétien, à ces désirs du règne de Dieu, à ces tendres gémissemens d'un cœur dégoûté du monde et touché des biens éternels, c'est une langue inconnue. Je ne m'en étonne pas : ce cantique des joies célestes que je commençois à chanter, c'est le cantique de Jérusalem. Et de qui sont environnés les prédicateurs ? De qui sont composés ordinairement les grands auditoires, si ce n'est des habitans de Babylone, des mondains qui apportent leurs vanités, leur corruption, leur vie sensuelle à ces saints discours ? Et bientôt ils condamneront encore, si Dieu le permet, le prédicateur, s'il ne sait pas caresser les tendres oreilles, et flatter par quelque nouvel artifice, contenter, ou surprendre leur goût, ou raffiné, ou bizarre. Et je pourrois espérer que des âmes ainsi prévenues des joies de la terre, entendissent les joies du ciel !

Malheur à nous, malheur à nous, non pas à cause de ce déluge de maux dont la vie humaine est acca-

(1) *Heb.* IV. 11. — (2) *Ps.* XXXIII. 8.

blée, ni à cause de la pauvreté et des maladies, et de la vieillesse et de la mort ! malheur à nous à cause des joies qui nous trompent, qui obscurcissent nos yeux, qui nous cachent nos devoirs, et la fin malheureuse de tous nos desseins ! Malheur à une jeunesse enivrée qui se glorifie dans ses désordres, et qui a honte de donner des bornes à ses excès ! malheur au pécheur fortuné qui dit en son cœur aveugle : « J'ai péché, » et que m'est-il arrivé de mal (1) ? » Il ne songe pas que le Tout-Puissant l'attend au mauvais jour, et qu'assuré de son coup il ne précipite pas sa vengeance. Malheur à l'impie qui se délecte dans la singularité de ses sentimens ! Il craindrait de paroître foible, s'il en revenoit ; et plus foible, il craint de perdre les vaines louanges de quelques amis, qui, aussi peu résolus que lui sur les vérités de la vie future, sont néanmoins bien aises d'éprouver jusqu'où l'on peut pousser l'apparence de la sûreté au milieu de l'incertitude et du doute. Mais Dieu confondra bientôt leur vaine philosophie ; et, malgré cette honteuse dissimulation, il trouvera dans leur cœur de quoi les convaincre. « Il n'y a point de paix pour l'impie (2) », dit le Seigneur. Malheur enfin à « ceux » qui vivent dans les délices, puisqu'ils sont morts » tout vivans », comme dit l'apôtre (3) ! Jésus-Christ ne sera pas leur Sauveur ; car « son royaume » n'est pas de ce monde (4) », et il ne l'a pas préparé à ceux qui veulent triompher sur la terre. Au contraire, c'est d'eux qu'il a prononcé cette sentence : « Ils ont reçu leur consolation » : et encore : « Vous » avez reçu vos biens (5). » C'est ce que Jésus-Christ a toujours prêché en public et en particulier, au peuple comme à ses disciples, dans toutes ses conversations et dans toutes ses paraboles. Quoi ! n'y aura-t-il que des excès dans son Evangile ? n'aura-t-il jamais parlé qu'en exagérant ? ou faudra-t-il forcer toutes ses paroles en faveur de nos passions et pour y trouver des excuses ?

(1) *Eccli.* v. 4. — (2) *Isai.* XLVIII. 22. — (3) *I. Tim.* v. 6. — (4) *Joan.* XVIII. 36. — (5) *Luc.* XVI. 25.

Mais, sans raisonner davantage, j'appelle ici votre conscience : voulez-vous achever vos jours parmi ces plaisirs, et dans ce continuel empressement ? Répondez-moi, gens du monde, si vous n'avez pas encore oublié le christianisme. Je ne vous parlerai pas de ces commerces dangereux, ni de ces intrigues qui se mènent parmi les ténèbres. Je ne vous parlerai pas de ces rapines cachées, de ces concussions, ni de tout ce négoce d'iniquité. Mais voulez-vous que la mort survienne, pendant qu'appesantis par les soins du siècle, ou dissipés par ses divertissemens (1), pendant qu'incapables de vous occuper, ni du siècle à venir, ni de la prière, ni des œuvres de charité, ni d'aucune pensée sérieuse, vous ne songez qu'à remplir un temps qui vous pèse, ou d'un jeu qui vous occupe, [qui vous] travaille, [qui vous] consume, les jours et les nuits ; ou de ces conversations dans lesquelles, pour ne point parler des médisances dont on les réveille, ce qu'il y a de plus innocent, c'est après tout d'agréables inutilités, dont l'Évangile nous apprend qu'il faudra un jour rendre compte (2) ? Voulez-vous passer dans ces vanités la dernière année de votre vie, qui est peut-être celle que vous commencez aujourd'hui ? Car quel caractère particulier aura cette année fatale où vous serez comptés parmi les morts ? Egalement trompeuses, toutes les années se ressemblent, et c'est à nous à y mettre de la différence.

Mais je languis jusques à mourir, dans ces exercices de piété, dans ces oraisons, dans ces lectures. Que vous dirai-je ? ce dégoût, c'est un reste de la maladie : le goût vous reviendra avec la santé ; tâchez seulement de vous guérir. Le temps des épreuves est long. Le monde nous le prêche assez par ses amertumes : nous n'en sommes que trop dégoûtés. Mais vous, en attendant le moment des consolations, portez votre pénitence, portez la peine de la mollesse, où vous languissez depuis si long-temps, et n'espérez

(1) *Luc. xxv. 34.* — (2) *Math. xii. 36.*

pas, comme un nouveau Paul, être d'abord ravi au troisième ciel. Souvenez-vous de Jésus; qui, avant ses grandes douleurs et le supplice de la croix, a voulu souffrir pour votre salut des abattemens, des ennuis, des détresses extrêmes; laissez-moi dire ce mot, et une tristesse jusqu'à la mort. Prenez ce remède nécessaire, et buvez le calice de sa passion; la joie vous reviendra avec la santé. Mais puisque les joies de la terre sont si mortelles à l'âme, ne cessons de réveiller sur ce sujet le genre humain endormi; répandons dans les saints discours le baume de la piété; et au lieu de ces finesses dont le monde est las, la vive et majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onction céleste de l'Évangile.

Et vous, célèbre (*) compagnie, qui ne portez pas en vain le nom de Jésus, à qui la grâce a inspiré ce grand dessein de conduire les enfans de Dieu, dès leur plus bas âge, jusqu'à la maturité de l'homme parfait en Jésus-Christ; à qui Dieu a donné vers la fin des temps des docteurs, des apôtres, des évangélistes, afin de faire éclater par tout l'univers, et jusque dans les terres les plus inconnues, la gloire de l'Évangile, ne cessez d'y faire servir, selon votre sainte institution, tous les talens de l'esprit, de l'éloquence, la politesse, la littérature; et, afin de mieux accomplir un si grand ouvrage, recevez avec toute cette assemblée, en témoignage d'une éternelle charité, la sainte bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

(*) D. Déforis a cru important de remarquer que Bossuet avoit d'abord mis *sainte et savante*, qu'il a effacé pour y substituer *célèbre*.

IV. SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR,

PRÊCHÉ PENDANT UN JUBILÉ.

Grandeur de nos maux. Nécessité de la grâce du Sauveur, pour nous guérir et nous sauver : ses différentes opérations en nous. Fidélité de Dieu à notre égard : nos infidélités envers lui. Opposition des folles joies du siècle aux joies solides qui nous sont promises.

Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

Vous donnerez à l'enfant le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; car c'est lui qui sauvera et délivrera son peuple de ses péchés. Matth. 1, 21.

CELUI dont il est écrit que son nom est le Seigneur et le Tout-Puissant, semble avoir quitté ces noms magnifiques ; lorsqu'après avoir pris la forme d'esclave, il a encore subi aujourd'hui une loi servile, et porté imprimée en son propre corps la marque de la servitude. En effet, quand le Fils de Dieu « se fait circoncire » ; il s'oblige et s'assujétit, dit le saint apôtre (1), à toute la loi de Moïse » ; et ainsi, se chargeant volontairement du joug que Dieu impose aux serviteurs, non seulement il se dépouille, en

(1) Gal. γ. 3.

quelque façon, de sa toute-puissante souveraineté, mais il semble, qu'il se dégrade jusqu'à renoncer à la liberté et à la franchise. C'est dans ce temps mystérieux, c'est dans cette conjoncture surprenante, que Dieu, qui sait rehausser magnifiquement les humiliations de son Fils, lui donne le nom de Jésus et la qualité de Sauveur du monde. Il lui rend, par ce moyen, tout ce qu'il semble avoir perdu. Pendant que le Fils de Dieu se range parmi les captifs, il en est fait le libérateur, et rentre sous un autre nom dans les droits de sa royauté et de son empire; parce qu'il devient, par un nouveau titre, le Seigneur de tous ceux qu'il sauve, et s'acquiert autant de sujets, qu'il rachète de pécheurs et qu'il affranchit d'esclaves.

La grâce du jubilé se trouve enfermée si heureusement dans le saint nom de Jésus et dans le texte de mon Évangile, que je ne puis rien traiter de plus convenable à ce concours de solennités. Mais saint Paul, ayant prononcé que « nul ne peut même nommer le » Seigneur Jésus sans la grâce du Saint-Esprit (1) », moi, qui dois vous expliquer le mystère de ce nom aimable, et en faire tout le sujet de mon discours, combien ai-je donc besoin de l'assistance divine ? Je la demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Combien grande, combien illustre, combien nécessaire est la grâce que nous apporte le Sauveur Jésus en nous délivrant de nos péchés ! On le peut aisément comprendre par la qualité du mal dont elle nous tire. Car le péché n'étant autre chose que la dépravation de l'homme en lui-même et dans sa partie principale, il est clair que les maux qui nous attaquent dans notre fortune, ou même dans l'état de notre santé et dans notre vie, n'égalent pas celui-ci en malignité ; et que c'est le plus grand de tous les maux, puisque c'est celui qui nous fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de

(1) *I. Cor. xii. 3.*

la créature raisonnable. Mais, mes Frères, ce n'est pas assez ; et voici ce qu'il y a de plus déplorable. Le comble de tous les malheurs, c'est que cette volontaire dépravation ne corrompt pas seulement en nous ce qu'il y a de meilleur, mais encore nous rend ennemis de Dieu, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances. Tellement qu'il n'y a nul doute que le plus grand mal de l'homme ne soit le péché : et si jusques à présent il y a eu plusieurs Jesus et plusieurs Sauveurs, maintenant il n'est plus permis d'en connoître d'autres que celui que nous adorons, qui, nous sauvant du péché comme du plus grand de tous les malheurs, mérite d'être nommé le véritable Jesus, l'unique Libérateur et le Sauveur par excellence.

La grâce du jubilé qui nous a été accordée durant ces saints jours, jointe à la réception des saints sacremens, et aux pieuses pratiques qui nous ont été ordonnées, fait en nous une entière application de ce beau nom de Sauveur que le Fils de Dieu reçoit aujourd'hui : et le concours de ces choses m'oblige à traiter à fond de quelle manière ce divin Sauveur nous délivre de tous nos péchés. Or, dans le dessein que je me propose de vous expliquer le mystère du nom de Jesus (*), et le salut qui nous est donné en notre Seigneur, je ne trouve rien de plus convenable que de vous proposer aussi nettement que mes forces le pourront permettre, une excellente doctrine de saint Augustin, dans le second livre du second ouvrage contre Julien, où ce grand homme remarque que cette délivrance de tous nos péchés a trois parties principales et essentielles. Car expliquant ces paroles

(*) On lit en marge du manuscrit les paroles suivantes, qui font voir que l'auteur a voulu approprier ce sermon au jour de la naissance du Sauveur : « Au jour de la naissance du Sauveur, j'entreprends de vous faire voir quelle est la cause de son arrivée, quel est le mal dont il nous sauve, et quel est le salut qu'il nous apporte. » (*Édit. de Desforts.*)

de saint Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu ,
 » voici celui qui ôte le péché du monde (1) », il
 enseigne que le Fils de Dieu ôte en effet les péchés,
 et parce qu' « il remet ceux qu'on a commis, et parce
 » qu'il nous aide pour n'en plus commettre, et parce
 » que, par plusieurs périls et par plusieurs exercices,
 » il nous mène enfin à la vie heureuse où nous ne
 » pouvons plus en commettre aucun » : *Tollit au-*
tem, et dimittendo quæ facta sunt, et adju-
vando ne flant, et perducendo ad vitam ubi
fieri omninò non possint (2).

Et certes quand nous abandonnons au péché notre
 liberté égarée, il a sa tache qui nous déshonore, et
 sa peine qui nous poursuit; et quand il nous a été
 pardonné par la grâce du saint baptême et par les
 clefs de l'Église, il a encore ses appas trompeurs et
 ses attrait qui nous tentent : *Unusquisque tentatur*
à concupiscentiâ suâ (3) : « Chacun est tenté par
 » sa propre concupiscence. » Et dans la plus grande
 vigueur de la résistance, voire même dans l'honneur
 de la victoire, si nous vivons sans péché, nous ne
 vivons pas sans péril; ayant toujours en nous-mêmes
 cette déplorable facilité et cette liberté malheureuse
 de céder à notre ennemi. Ainsi le divin Jésus, pour
 être notre Jésus, et remplir toute l'étendue d'un nom
 si saint et si glorieux, doit nous délivrer par sa grâce,
 premièrement du mal du péché, secondement de
 l'attrait, troisièmement du péril. C'est ce qu'il com-
 mence en cette vie, et qu'il achève dans la vie future;
 il le fait successivement et par ordre. Il ôte le mal du
 péché, par la grâce qui nous pardonne: il en réprime
 en nous l'attrait dangereux, par la grâce qui nous
 aide et qui nous soutient: il en arrache jusqu'à la ra-
 cine, et le guérit sans retour dans la bienheureuse
 immortalité, par la grâce qui nous couronne et ré-
 compense : *Dei gratiâ regenerante non imputan-*
dum, Dei gratiâ nos juvante frenandum, Dei

(1) *Joan.* 1. 29. — (2) *Oper. imperf. cont. Jul. lib.* 11, n. 84,
tom. x, col. 986. — (3) *Jac.* 1. 14.

gratiâ remunerante sanandum (1). Par conséquent, chrétiens, si vous voulez saintement jouir du salut qui vous est offert, et de l'indulgence générale qui vous est donnée par l'autorité de l'Eglise au nom de notre Sauveur, reconnoissez humblement et avec de continuelles actions de grâces, le pardon qui vous a été accordé : combattez avec foi et persévérance l'attrait tyrannique qui vous porte au mal ; et aspirez de tout votre cœur au parfait repos et à la félicité consommée où vous n'aurez plus à craindre aucune foiblesse. Voilà les trois grâces qui sont enfermées dans le nom et dans la qualité de Sauveur, dont j'espère vous montrer l'usage dans les trois points qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique j'aie déjà tracé quelque image du mal que le péché fait en nous, l'ordre de mon discours exige de moi que j'en donne une idée plus forte, et que j'établisse les choses en remontant jusques à la source de tout le désordre. Pour raisonner solidement, je commencerai, chrétiens, à définir le péché. Le péché est un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine. Il a donc deux relations : il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il s'élève avec insolence contre les ordres sacrés de la volonté divine ; il sort de l'une et résiste à l'autre : et par là il est aisé d'établir, selon la doctrine de saint Augustin (2), en quoi le mal du péché consiste. Il dit qu'il est renfermé en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu, il est manifeste, parce qu'il répugne à ses saintes lois : contraire à l'homme, c'est une suite, à cause que l'attachement à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, le sépare des lois primitives et de la première raison à

(1) *Lib. II. cont. Jul. cap. IV, n. 9, tom. X, col. 532.* —

(2) *De Civit. Dei, lib. XII, cap. III, tom. VII, col. 302.*

laquelle il étoit uni par son origine céleste. Ainsi il le tire de son ordre et le dérègle en lui-même. D'où il paroît, chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme ; mais avec cette différence qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice ; mais, de plus, contraire à l'homme, parce qu'il est nuisible à son bonheur : c'est-à-dire contraire à Dieu comme à la règle qu'il combat ; et outre cela, contraire à l'homme, comme au sujet qu'il corrompt. Ce qui fait dire au Psalmiste, que « celui qui aime » l'iniquité, a de l'aversion pour son âme » ; à cause qu'il y corrompt avec sa droiture les principes de sa santé, de son bonheur et de sa vie : *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam* (1). Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissans, mais « ennemis de » Dieu, poursuit-il, par la volonté de lui résister, et « non par le pouvoir de lui nuire » : *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate tredendi* (2). Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché, ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet ? Comme la terre, qui, élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière, et se couvre seulement de ténèbres ; ainsi le pécheur téméraire, résistant follement à Dieu, par un juste jugement n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée.

C'est pour cela que le roi prophète prononce cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* (5) : « Que leur épée leur perce le cœur, et que leur arc soit brisé. » Vous voyez deux sortes d'armes entre les mains du pécheur, un arc pour tirer

(1) Ps. x. 6. — (2) De Civ. Dei, ubi sumrà. — (3) Ps. xxxvi. 16.

de loin, une épée pour frapper de près : l'arc se rompt, et est inutile ; l'épée porte son coup, mais contre lui-même. Entendons : le pécheur tire de loin contre le ciel et contre Dieu, et non seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Évangile, et tu fais un jeu sacrilège des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur téméraire, impudent profanateur du saint nom de Dieu, qui, non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécutions qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde pour toi en nouveaux bienfaits ; tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu de toutes les bizarreries d'un jeu excessif : ou bien poussé par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante, comme s'il étoit du nombre de tes ennemis, et encore le plus foible et le moins à craindre ; parce qu'il ne tonne pas toujours, et que, meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes. Ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le roi-prophète. Mais, mes Frères, il ne suffit pas que son arc se brise, et que son entreprise demeure inutile ; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup mortel, si le Sauveur ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs : le péché, qui trouble tout dans le monde, met le désordre, premièrement dans celui qui le commet. La vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice, qui veut ravir le bien d'autrui, fait

son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant de ravir et d'usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source ; parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne.

Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme : plus grand que tous les maux qui affectent notre esprit ; parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience : plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est qu'une folle criminelle. Enfin, pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime. Malheur qui nous accable, et crime qui nous déshonore : malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse : malheur qui nous fait tout perdre pour l'éternité, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste, et ne nous laisse pas même sujet de nous plaindre.

Pourquoi pour l'éternité ? car il faut encore expliquer ceci en un mot, pour entendre de quel mal Jésus-Christ nous sauve. Ici je pourrais vous dire que, Dieu étant éternel, il ne faut pas s'étonner qu'il ait des pensées éternelles, et que tout l'ordre de ses conseils se termine à l'éternité. Je pourrais encore

ajouter qu'ayant résolu pour cette raison de se donner à la créature par une éternelle communication, elle se rend digne d'un mal éternel, quand elle perd volontairement un bien qui le pouvoit être. Mais je veux entrer plus avant dans la nature du mal : c'est dans cette source intime de malignité, c'est dans la secrète et profonde disposition des volontés déréglées, que je veux découvrir la cause funeste de l'éternité malheureuse qui menace les impénitens. Je demande seulement que vous m'accordiez que nul homme ne veut voir la fin de sa félicité ni de son bonheur. Il ne faut point de raison ; la nature parle : partout où l'homme établit sa félicité, qui ne sait qu'il voudroit y joindre l'éternité tout entière ? Maintenant en quoi est-ce que le pécheur a mis sa félicité ? Il l'a mise dans les biens sensibles : et c'est en cela, dit saint Augustin, que consiste son dérèglement, que « lui, » qui peut aspirer à la jouissance des biens éternels, » abandonne lâchement son cœur à l'amour des biens » périssables » : *In extremi boni dilectione turpiter volutatur, cui primis inhærere fruique concessum est* (1). Que s'il y établit sa félicité, par les principes posés, il s'ensuit qu'il voudroit y voir l'éternité attachée. Tous nos désirs déterminés enferment je ne sais quoi qui n'a point de bornes, et une secrète avidité d'une jouissance éternelle. La volonté ne veut être ni empêchée, ni interrompue, ni troublée dans son action ; si bien que tout ce qu'elle aime, elle voudroit et l'aimer toujours, et le posséder éternellement sans appréhension de le perdre. Consultez votre cœur, jamais l'homme ne veut voir la fin ni de son plaisir ni de son bonheur. C'est alors que la pensée de la mort nous est plus amère : la loi de Dieu nous devient incommode et importune, parce qu'elle nous contrarie ; et si notre cœur en étoit cru, il aboliroit cette loi qui choque son inclination, par la force d'un secret instinct, qui veut lever tout obstacle à ses passions, et par conséquent les rendre immor-

(1) *De verd Rel. cap. XLV, n. 83, tom. I, col. 778.*

telles. Dans cette malheureuse attache, combien de fois avez-vous dit que vous ne vouliez jamais rompre ? dans la haine, je ne le veux jamais voir ? Eloignement éternel des choses qui nous répugnent, éternelle possession de celles qui nous contentent, c'est le secret désir de notre cœur ; et si l'effet ne s'ensuit pas, ce n'est pas notre volonté, mais notre mortalité qui s'y oppose.

Et ne me dites pas, ô pécheurs, que vous prétendez vous corriger quelque jour. Car, au contraire, dit excellentement le grand pape saint Grégoire, « les pécheurs » font voir assez clairement qu'ils voudroient pouvoir » contenter sans fin leurs mauvais désirs ; puisqu'ils ne » cessent en effet de les contenter, tant qu'ils en ont le » pouvoir ; et que ce n'est point leur choix, mais la » mort qui met fin à leurs désordres et à leurs poursuites. C'est donc, conclut ce grand pape, un » juste jugement de Dieu, qu'ayant nourri dans leurs » cœurs une secrète avidité de pécher sans fin, ils » soient punis rigoureusement par des peines interminables qui n'en ont pas, et qu'ils ne trouvent non » plus de bornes dans leurs supplices, qu'ils n'en ont » voulu donner à leurs excès détestables » : *Non corda hominum, sed facta pensavit. Iniqui enim ideo cum sine deliquerunt, quia cum sine vixerunt. Nam voluissent utique, si potuissent, sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare. Ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui nunquam desinunt peccare dum vivunt. Ad magnam ergo justitiam judicantis pertinet, ut nunquam careant supplicio, qui in hac vita nunquam voluerunt carere peccato* (1).

Entrez donc aujourd'hui, mes Frères, dans la profondeur de vos maux, et voyez de quel abîme Jésus-Christ nous tire. Il est temps maintenant que nous célébrions les miséricordes de ce Sauveur qui nous est donné aujourd'hui contre un si grand mal ; de ce puissant Médiateur de la nouvelle alliance, qui s'est

(1) *Dial. lib. IV, cap. XLIV, tom. II, col. 449.*

mis entre Dieu et nous, afin de porter pour nous tout le poids de sa colère implacable ; qui a noyé nos péchés, non plus au fond de la mer, comme disoit le prophète (1), mais dans le bain salutaire, dans le déluge précieux de son sang ; qui nous a renouvelés par sa grâce, consacrés et sanctifiés par son Saint-Esprit, qu'il a répandu en nous comme un gage de vie éternelle. Accourez ici, chrétiens : *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum* (2) : « Glorifiez tous ensemble avec moi » notre Seigneur, et ne cessons jamais d'exalter son nom ; ce nom aimable, ce nom de Jésus, notre unique consolation et l'appui de notre espérance. Je m'en vais vous raconter les miséricordes qu'il a exercées dans la rémission de nos crimes.

Quand le souverain accorde une grâce et une rémission, ou il relâche toute la peine, ou il la commue : et le Sauveur se sert de ces deux manières dans la rémission de nos crimes. Par la grâce du saint baptême, il donne une entière abolition : il fait des créatures nouvelles sur lesquelles il répand si abondamment sa miséricorde, qu'il ne réserve aucun droit, ni aucune peine à sa justice irritée. Mais quand nous avons violé ce pacte sacré du baptême, manqué à la foi donnée, foulé aux pieds indignement le sang de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés et purifiés, c'est une doctrine constante qu'il se montre plus rigoureux, et réserve quelque peine : non que son sang ne soit suffisant pour emporter une seconde fois la coulpe et la peine ; mais il [en] dispense l'application selon les ordres de sa sagesse, et suivant qu'il nous est utile pour nous retenir dans un penchant si dangereux. Car alors il ne permet pas que nous sortions tout-à-fait des liens de la justice : en pardonnant aux pénitens la peine éternelle qu'elle pouvoit exiger, il lui laisse néanmoins quelque prise ; afin que nous ressentions par quelque atteinte les engagements malheureux et inévitables où nous nous

(1) *Mich.* VII. 19. — (2) *Ps.* XXXIII. 3.

étions jetés. « Et ainsi, dit saint Augustin, il accorde » tellement la grâce, qu'il ne relâche pas tout-à- » fait la sévérité de la discipline » : *Sic impertitur largitas misericordiæ ut non omittatur severitas disciplinæ* (1).

C'est pourquoi deux prisons dans l'Évangile. Une prison éternelle où cent portes d'airain ferment la sortie, ou un vaste chaos (2), une immense et insurmontable séparation rend le ciel pour jamais inaccessible. Et il y a une autre prison, dont il est écrit qu'on n'en sortira qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole (3) : et c'est cette prison temporelle que les Pères et les saints conciles, et l'ancienne tradition, appellent le purgatoire. Quoique cette peine soit bornée à un certain temps, il est aisé de comprendre, comme saint Augustin l'a remarqué (4), qu'elle passe de bien loin toutes celles que nous ressentons en ce corps mortel. « Tout est ombre, tout est figure en ce » monde » : *Figura hujus mundi* (5). En l'autre il n'en est pas ainsi : là s'exerce la justice, là se ressent la vérité sans mélange. Et c'est pourquoi le Sauveur, qui ne se lasse jamais de nous bien faire, use encore d'une seconde commutation. La première a changé la peine éternelle en des peines temporelles, mais peines du siècle futur, mais peines qui ont un poids extraordinaire ; il consent que nous subissions en échange les peines de cette vie.

De là les saintes sévérités de l'ancienne pénitence, qui soumettoient les pécheurs à de longues humiliations, à des rigueurs inouïes qui se pratiquoient sans relâche durant le cours de plusieurs années. Une profonde terreur de la justice divine leur faisoit chercher quelque proportion avec ses règles rigoureuses. Ainsi les cilices, les prosternemens, les gémissemens et le pain des larmes, le renoncement à tous les plaisirs, même aux plus innocens, étoient l'exercice des saints pénitens, qui s'estimoient trop heureux d'éviter, par

(1) *S. Aug. de Contin. n. 15, tom. vi, col. 305.* — (2) *Luc. xvi. 26.* — (3) *Matth. v. 26.* — (4) *Enarrat. in Ps. xxxvii, n. 3, tom. iv, col. 295.* — (5) *I. Cor. vii. 31.*

une si foible compensation les peines de la vie future, quoique déjà modérées, mais toujours plus insupportables que toutes celles de cette vie. Notre extrême délicatesse ne peut encore souffrir ce tempérament : soldats lâches et efféminés, et indignes de marcher sous l'étendard de la croix, nous ne pouvons endurer la discipline de notre milice ; et voici que le Sauveur se relâche encore. Il fait une troisième commutation des peines que nous avons méritées. Il change les anciennes austérités en quelques jeûnes, quelques stations, des prières et des aumônes ; et, pourvu que le cœur du moins soit percé des saintes douleurs de la pénitence, et rempli de ses amertumes, il permet à son Eglise d'user d'indulgence. C'est la grâce du jubilé qui s'accorde sur la terre, et qui a son effet dans le ciel, conformément à cette parole qui a été dite à saint Pierre : « Tout ce que vous lierez sur la terre, » sera lié dans le ciel » : *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum in cœlis* (1). Grâce singulière, grâce abondante, grâce qui tient lieu d'un second baptême à ceux qui sont disposés dans le degré que Dieu sait. O Jésus, vraiment Jésus et Sauveur ! ô miséricorde infinie ! « C'est » moi, dit ce grand Sauveur, c'est moi qui ai effacé » tes iniquités comme un nuage qui s'évanouit ; c'est » moi qui les ai dissipées sans que vous en soyez ja- » mais recherché, comme une légère vapeur qui ne » laisse plus dans l'air aucun vestige » : *Delevi ut nubem iniquitates, et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quoniam redemi te* (2). O Sauveur, ô Libérateur ! Par quelles actions de grâces !... « O cieux, réjouissez-vous ; que votre re- » connoissance soit portée jusqu'aux extrémités de la » terre : que les montagnes tressaillent de joie avec » vous : que les déserts, les bois, les rivages, et » enfin toute la nature retentissent du bruit de vos » louanges et de vos actions de grâces » : *Laudate,*

(1) *Matth.* xvi. 19. — (2) *Isai.* xliiv. 22.

cæli, quoniam misericordiam fecit Dominus; jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus (1).

N'abusons pas, mes Frères, d'une telle grâce. Le criminel, qui a reçu son abolition, se regarde comme recevant une vie nouvelle, et considère le prince comme un second père qui lui rend, et la lumière, et la vie, et la société des hommes, et qui efface de dessus son front la tache honteuse qui le condamnoit à une éternelle infamie. Regardons le divin Jésus, notre roi, notre pontife, notre avocat, notre unique libérateur, comme celui seul par qui nous vivons (*). Commençons donc aujourd'hui une vie nouvelle; et, pour n'être point méconnoissans de la grâce qui remet nos crimes, soyons fidèles à celle qui se présente pour nous aider à n'en plus commettre.

SECOND POINT.

Les médecins ordinaires nous traitent assidûment durant tout le cours de la maladie; quand la fièvre nous a quittés tout-à-fait, ils nous quittent aussi sans crainte, et nous laissent peu à peu réparer nos forces: si bien que la marque la plus certaine que le malade est guéri, c'est lorsque le médecin le laisse à lui-même et à sa propre conduite pour achever de se

(1) *Isai. XLIV. 23.*

(*) Toute la grâce de la rémission est en Jésus-Christ. S'il faut éloigner de nous nos péchés, qui nous fera cette grâce, sinon celui qui a pris sur soi nos iniquités, et a porté nos crimes en son propre corps? S'il en faut effacer la tache, quel autre que lui a donné son sang pour laver notre conscience des œuvres de mort? Qui est celui qui les couvre aux yeux de Dieu, sinon celui qui nous a revêtus de son innocence? Qui empêche qu'on nous les impute, sinon celui dont la charité en a transporté sur soi-même toute la peine?

Ce morceau n'a point de place fixe dans le manuscrit de l'auteur; il est entièrement détaché du corps du discours; mais il s'y rapporte visiblement: c'est pourquoi nous le donnons à la fin du premier point auquel il convient parfaitement. (*Edit. de Déforis.*)

rétablir. Les maladies de nos âmes ne se traitent pas de la sorte. Le péché, quoique guéri par la grâce justificante, laisse néanmoins de si mauvais restes, et affoiblit tellement en nous le principe de la droiture, que la grâce médicinale ne nous est pas moins nécessaire pour conserver persévéramment que pour recouvrer la justice; et si le médecin qui nous a traités nous abandonne un moment, la rechute est inévitable : *Et sunt novissima hominis illius pejora prioribus* (1) : « et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. »

C'est ainsi qu'il nous faut entendre les foiblesses, les blessures, les captivités de notre nature vaincue; et nous verrons, chrétiens, que le péché nous séduit par tant d'artifices, nous gagne par tant d'attraits, nous pénètre par tant d'avenues, qu'il faut une prévoyance infinie, et une puissance sans bornes, et un soutien sans relâche pour nous tirer de ses mains, et nous sauver de ses embûches. Et au dedans et au dehors, tout concourt à établir son empire, et premièrement au dehors, tout ce qui est autour de nous, nous est une occasion de péché; tant nous sommes dépravés et corrompus! ce qui est plaisant nous captive, ce qui est choquant nous aigrit. Notre bonne fortune nous rend superbes, celle des autres, envieux; leurs malheurs nous causent un mépris injuste, les nôtres un lâche abattement et le désespoir. Pour les amis, nous sommes flatteurs; pour les ennemis, inexorables; pour les indifférens, durs et dédaigneux; par conséquent injustes pour tous. Nous corrompons toutes choses; l'amitié par la complaisance et par les caresses, la société par les fraudes, les lois mêmes et les jugemens par les partialités et par l'intérêt. Autant d'objets différens qui nous environnent, autant de pierres de scandale, autant d'occasions de dérèglemens. Et pour le dedans, ô Dieu! quel désordre! Premièrement pour la connoissance; ou l'ignorance nous l'ôte, ou la passion l'obscurcit, ou le défaut de

(1) *Math.* xii. 45.

réflexion la rend inutile, ou la témérité ruineuse. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous tourne et dégénère en excès. Les simples sont grossiers, les subtils sont présomptueux. Les biens réels sont les moins connus, les idées les plus véritables sont les moins touchantes; le spirituel est plus fort, le sensible est plus décevant: la raison y succombe. Après cela, chrétiens, aurons-nous peine à connoître que nous avons besoin d'un Sauveur qui nous excite à chaque moment, nous soutienne en chaque occasion, nous prête la main à chaque pas, pour empêcher nos égaremens et nos chutes ruineuses ?

Ajoutons encore à toutes ces plaies celles que nous recevons par nos habitudes vicieuses : car on ne sort pas de ce labyrinthe aussi facilement qu'on s'y engage. La volonté humaine, il est vrai, est naturellement indéterminée ; mais il n'est pas moins assuré qu'elle a aussi cela de naturel, qu'elle se fixe elle-même par son propre mouvement, et se donne un certain penchant dont il est presque impossible qu'elle revienne. Ainsi, par sa liberté naturelle, elle est maîtresse de ses objets, qu'elle peut prendre ou rejeter comme il lui plaît : mais autant qu'elle est maîtresse de ses objets, autant est-elle capable de se lier par ses actes. Elle s'enveloppe elle-même dans son propre ouvrage comme un ver à soie ; et si les lacets dont elle s'entoure semblent de soie par leur agrément, ils ne laissent pas toutefois de surmonter le fer par leur dureté. Non, elle ne peut pas si facilement percer la prison qu'elle se fait, ni rompre les entraves dont elle se lie. Et ne me dites pas ici que, puisque vos engagements sont si volontaires, la même volonté qui les fait, les pourra facilement dénouer. Au contraire c'est ce qui fait la difficulté, de ce que la même volonté qui s'est engagée, est aussi obligée de se dégager : c'est elle qui fait les liens et qui les veut faire, et elle-même qu'il faut employer pour les dénouer ; elle-même qui doit tout ensemble soutenir le choc et livrer l'assaut. Qui ne voit donc manifestement que s'il ne lui vient du dehors quelque force et quelque

secours, elle combattra en vain, et ne sera que s'épuiser par des efforts inutiles ? Car, comme dit saint Ambroise, « On n'est pas long-temps fort et vigoureux, quand c'est soi-même (*) [qu'il faut vaincre. » Le combat qu'on est obligé de soutenir contre soi-même et ses propres cupidités, est trop rude pour qu'on puisse seul en sortir victorieux » : *Advertis quam grave certamen sit, quod est intrâ hominem; ut secum ipse confligat, cum suis cupiditatibus prælietur; ... nec potuisse evadere, nisi esset Domini Jesu gratiâ liberatus* (1). « Bientôt » l'homme misérable se voit en danger de périr, si son Dieu ne vient à son secours, s'il ne crie vers lui au milieu de ses frayeurs, en lui disant : O Seigneur, délivrez mon âme » : *Miser homo congregitur, ut vincat, et ipse in periculum ruit, nisi Domini nomen adfuerit, nisi cum veretur, oraverit dicens : O Domine, libera animam meam* (2). « La victoire est donc réservée à celui seul qui met sa confiance dans la grâce, » et qui ne présume point de ses forces » : *Ille vincit qui gratiam Dei sperat, non qui de suâ virtute præsumit* (3). Mais après que la grâce du Sauveur nous a fait triompher de nous-mêmes, il faut des précautions pour persévérer dans cette heureuse liberté. Plus les dangers sont multipliés, plus il est nécessaire de se tenir en garde, d'apporter de soin et d'application à l'affaire de son salut. Malheur à ceux, ou qui oublie l'état d'où la bonté divine les a tirés, ou qui négligent de prendre les moyens qu'elle leur prescrit pour assurer ses dons ! Tu t'endors déjà, pécheur, miraculeusement délivré par une charité toute

(*) Il nous manque ici dans le manuscrit un feuillet, qui s'est trouvé égaré. Pour lier ce qui précède avec ce qui suit, nous avons tâché de remplir la lacune par le morceau qui est mis entre deux crochets. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *S. Ambr. in Psal. cxviii. n. 46, tom. 1, col. 1234.* —

(2) *Idem. de Obit. Theodos. Orat. n. 24, tom. 11, col. 1204.* —

(3) *Ibid. n. 25.*

gratuite : tu prétends te reposer, comme si tu n'avois plus d'ennemis à craindre : tu marches au milieu des périls auxquels tu t'exposes encore, avec une sécurité dont tu es le seul qui ne sois pas effrayé. Ces occasions, qui te sont devenues mortelles, ne te paroissent plus dangereuses ; tu recommences à te familiariser avec les objets de tes passions. Les difficultés-presque insurmontables que tu avois éprouvées dans l'œuvre de ta conversion, ces douleurs si vives et si profondes que tu t'es vu obligé de ressentir pour t'arracher à la créature et à toi-même, ne te retiennent pas. Ingrat, tout ce que la grâce a fait pour briser les chaînes de ta volonté captive, ne te touche plus. Tu sembles regretter ton ancien esclavage, et vouloir secouer le joug du nouveau maître qui t'avoit affranchi en te recevant sous son empire. Les pratiques de la piété ne t'inspirent que du dégoût ; la gêne et les contraintes d'une vie réglée te sont insupportables. Tu renonces peu à peu aux exercices pénibles, mais salutaires de la vie chrétienne que tu avois embrassée. Tu n'enviesages qu'avec horreur la mortification et les austérités de cette pénitence qui avoit tant contribué à te rendre la vie, qui devoit servir à l'augmenter, à la conserver en toi, en y faisant mourir à jamais le péché. Le monde et ses plaisirs l'emportent insensiblement sur ton cœur par leurs funestes attraits]. Va, tu périras misérablement, et ta perte sera signalée par un infâme naufrage.

Par conséquent, chrétiens, soyons sobres et vigilans, marchons avec crainte et circonspection. Méditons ces paroles de Tertullien : *Hos inter scopulos, has inter tempestates, fides navigat tuta, si sollicita ; segura, si attonita* (1) : « Parmi tant » d'orages, parmi tant d'écueils, la foi sera ferme si » elle est craintive ; et naviguera sûrement, si elle » marche toujours tremblante et étonnée de ses périls. » Et c'est après les bienfaits, c'est après les grâces et les indulgences que la crainte doit être plus grande. Car la vengeance suit de près l'ingratitude ;

(1) *De Idololat. n. 24.*

et rien n'irrite tant la bonté que le mépris qu'on en fait. C'est pourquoi le Saint-Esprit, ayant représenté aux Galates, par la bouche de l'apôtre, les immenses bontés de Dieu, leur adresse ces paroles : *Notite errare, Deus non irridetur* (1) : « Ne vous y » trompez pas, on ne se moque pas de Dieu. » Non, non, ne vous trompez pas par cette fausse idée que vous concevez des miséricordes divines. Cette bonté de Dieu que vous vantez tant, et que vous faites l'appui de vos crimes, n'est pas une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les pécheurs vivent à leur aise. C'est une bonté vigoureuse et juste. Dieu est bon, parce qu'il est ennemi du mal ; et il exerce l'amour qu'il a pour le bien, par la haine qu'il a pour le crime. Sa justice est lente, mais non endormie : ne vous persuadez pas qu'il prétende flatter par sa patience l'espérance de l'impunité ; autrement, vous vous feriez, non un Dieu vivant, mais une idole muette et insensible, un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la foiblesse. *Notite errare* : il n'en est pas de la sorte ; on ne se moque pas de lui. Et qui sont ceux qui s'en moquent, sinon ceux qui abusent de ses bontés ; qui croient qu'on leur donne le temps de pécher, parce qu'on leur en donne pour se repentir ; qui font un jeu sacrilège de ses sacremens, du ministère des clefs, et des indulgences de sa sainte Eglise ; qui tournent contre lui tous ses bienfaits, et font de ses miséricordieuses facilités un chemin à la rébellion et à la licence ? Donc, mes Frères, que ce jubilé finisse nos ingratitude. Ne nous moquons pas de Dieu : car, comme ajoute l'apôtre, « l'homme recueillera ce qu'il aura semé (2) » ; de peur qu'il ne se moque à son tour, et que nous ne puissions soutenir cette cruelle et insupportable moquerie. Ah ! mes Frères, détournons nos yeux ; je veux espérer de vous de meilleures [dispositions]. Prions le divin Sauveur, qui a lavé tous nos péchés, qu'il guérisse encore toutes nos langueurs ; et par là nous obten-

(1) Gal. vi. 7. — (2) Ibid. 8.

drons la dernière grâce, qui est celle d'être à jamais impeccables. C'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, l'assurance, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres, d'être menés à la vie où nous serons impeccables, où nous jouirons éternellement, avec les saints anges, de cette heureuse nécessité de ne pouvoir plus être soumis au péché. C'est pour cela qu'il nous est né un Sauveur sur qui le péché ne pouvoit jamais avoir de prise, afin que, régénérés du même esprit dont il a été conçu, nous pussions par sa grâce devenir un jour heureusement incapables de succomber au péché. C'est là le bonheur parfait, c'est le salut accompli, c'est enfin le dernier repos qui nous est promis en notre Seigneur. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher; la fin de notre repos, c'est de ne pouvoir plus pécher. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir être justes; la fin de notre repos, c'est d'avoir une assurance certaine, infaillible, de ne déchoir jamais aux siècles des siècles, de la grâce ni de la justice.

Pour comprendre profondément la différence de ces deux repos, dont l'un est la consolation de la vie présente, et l'autre est la félicité de la vie future, il faut remarquer, Messieurs, que, par la grâce du christianisme, nous sommes très-assurés que Dieu ne nous délaissera pas; mais nous ne sommes pas assurés que nous ne délaisserons pas notre Dieu; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous sommes assurés de Dieu, mais toujours incertains de nous et de notre propre foiblesse. Nous sommes assurés de Dieu; car nous sommes très-assurés qu'il ne quitte point, si on ne le quitte: il ne change pas comme un homme, et ses dons, dit le saint apôtre (1), sont sans retour et sans repentance. » Jésus invite à lui tous ceux qui ont soif de la vérité et de la justice: mais lui-même il a soif des âmes; il donne plus volontiers que les

(1) *Rom. xi. 29.*

autres ne reçoivent. Il ouvre ses bras à tous, à tous son sang et ses plaies, à tous sa miséricorde et sa grâce; « et si on ne l'abandonne, il n'abandonne » jamais : *Non deserit, nisi deseratur* (1). C'est la doctrine de tous les saints Pères, c'est la foi constante de tous les conciles, c'est l'espérance de tous les fidèles; si quelqu'un le nie, qu'il soit anathème. La foi de Dieu nous est engagée, ainsi qu'il l'a assuré par son saint prophète : « Je vous ai épousée en foi » : *Despondi te mihi in fide* (2); et cette parole est sacrée, cette foi est inviolable; c'est à Jésus-Christ qu'elle est donnée, et son sang nous est le gage de sa vérité infailible. C'est pourquoi tous les oracles divins nous assurent que le traité qu'il fait avec nous, est un traité éternel : *Feriam vobiscum pactum sempiternum* (3); c'est-à-dire que notre grand Dieu, toujours fidèle à sa vérité et à ses promesses, ne quitte jamais de lui-même ceux qu'il a une fois admis à la nouvelle alliance, à la société de son Fils et à l'unité de ses membres. Mais si nous sommes bien assurés qu'il ne rompra pas le traité, nous ne sommes pas assurés de ne le pas rompre. Il est vrai, cet Epoux, toujours fidèle, ne fera jamais de divorce : mais (*) que son amour est délicat ! mais que sa jalousie est scrupuleuse ! Cette âme, perfide et ingrate épouse, qui tant de fois s'est souillée d'un amour indigne et profane, l'obligera peut-être à se séparer; et ainsi, dit le prophète Isaïe, « elle dissipe, elle viole le pacte » éternel : *Dissipaverunt fœdus sempiternum* (4). Comment est-il dissipé, s'il est éternel et irrévocable. « C'est à cause, dit ce prophète, que les hommes ont » transgressé la loi ancienne, et qu'ils ont changé le » droit établi » : *Transgressi sunt leges, mutaverunt jus* (5); c'est-à-dire, si nous l'entendons, que le pacte étoit éternel de la part de Dieu, mais qu'il a été rompu de la part des hommes. Celui qui

(1) *S. Aug. in Ps. cxlv. n. 9, tom. iv, col. 1629.* — (2) *Osee. 11. 20.* — (3) *Isai. lv. 3.* — (4) *Ibid. xxiv. 5.* — (5) *Ibid.*

(*) On lit ici en marge de l'original : *Fidélité réciproque.*

est immuable, est toujours prêt à demeurer ferme ; mais l'homme qui change à tout vent, comme la face de la mer, a tout renversé en manquant à la foi donnée. Voilà donc, âmes chrétiennes, quelle est notre assurance durant cette vie ; voilà quel est notre repos durant cet exil. Grand et admirable repos ! car qu'y a-t-il de plus grand que d'être assuré de Dieu ? Mais incertitude terrible ! car qu'y a-t-il de plus misérable que de n'être pas assurés de nous ?

Viendra donc enfin le dernier repos et l'assurance parfaite, où nous serons assurés de Dieu, et non moins assurés de nous. Nous sommes déjà certains que Dieu ne peut jamais nous manquer de lui-même ; alors nous serons certains que nous ne pourrons jamais manquer à Dieu, et que notre fidélité, je l'oserai dire, ne sera pas moins assurée ni moins inébranlable que la sienne propre, parce qu'il fixera nos desirs errans par la pleine communication du bien véritable. Tel est ce jour de repos et de sabbat éternel qui nous est promis ; voilà quels nous serons à la fin, sans fin, immuables comme Dieu même, saints comme Dieu même, impeccables comme Dieu même. Comment, mes Frères, pourra arriver à des hommes toujours changeans cet état de félicité immuable, si ce n'est que ce même Dieu, qui a fait la créature raisonnable dans la loi des changemens, ne cesse de la rappeler à la loi de son éternité ? Car qui ne sait qu'il nous a créés pour être participans de lui-même ? Il commence en nous cette grâce dans ce lieu de pèlerinage ; c'est pourquoi nous y pouvons être saints : mais il ne fait encore que la commencer ; c'est pourquoi nous pouvons devenir pécheurs. Alors nous serons saints sans changement, et délivrés du péché sans aucun retour, lorsque nous serons élevés à la parfaite unité, « à la pleine communication du bien immuable » : *Plenâ participatione incommutabilis boni* (1).

(1) *S. Aug. Epist. cXL. ad Honorat. n. 74; tom. II, col. 450 et seq.*

Cette dernière grâce nous sera donnée, ainsi que toutes les autres, par Jésus-Christ notre Sauveur. Car il faut que nous participions successivement à la grâce de sa mort et à celle de sa glorieuse résurrection. « Il est mort une fois pour nos péchés, et il est ressuscité pour ne mourir plus (1) » : il se donne à nous comme mort, et il faut qu'il se donne à nous comme immortel. Nous participons à la grâce de sa mort, lorsque nous faisons mourir en nous le péché avec ses mauvais désirs ; et nous participerons à la grâce de sa glorieuse immortalité, lorsque nous vivrons, pour ne mourir plus, à la sainteté et à la justice. Alors nous aurons la plénitude de la grâce que Jésus-Christ nous a apportée : alors nous serons semblables aux anges, possédant Dieu, possédés de Dieu ; nous vivrons entièrement sauvés du péché, sans trouble, sans péril, sans tentation. Combien libre sera alors notre liberté, combien vive notre vie, combien tranquille notre paix ! « Là nous n'aurons plus aucun vice, ni dont il nous faille secouer le joug, ni dont il nous faille effacer les restes, ni dont il nous faille combattre les attrait trompeurs » : *Nullum habens vitium, nec sub quo jaceat, nec cui cedat, nec cum quo saltem laudabiliter dimicet* (2). Rien ne pourra nous agréer que la vérité, rien ne pourra nous plaire que le vrai bien, rien ne pourra nous délecter que la justice éternelle. Pourquoi ? parce que, pour parler selon l'Évangile, « nous serons alors pleinement entrés dans la joie de notre Seigneur » : *Intra in gaudium Domini* (3). Je finirai ce discours en vous expliquant cette parole.

C'est autre chose, mes Frères, que cette joie entre en nous, autre chose que nous entrons en cette joie. Notre âme est comme un vaisseau ; elle a plus de capacité, et la joie y est versée comme une liqueur. Cette liqueur a été comme répandue dans tous les objets qui nous environnent, et l'action de nos sens va

(1) Rom. VI. 9, 10. — (2) S. Aug. de Civ. Dei, lib. XXII, cap. XXIV, tom. VII, col. 692. — (3) Matth. XXV. 21.

l'attirer et l'exprimer de tous ces objets, pour la faire couler dans nos cœurs ainsi qu'un suc agréable. Que de fausses joies le remplissent ! que nous ramassons par nos sens de joies corrompues ! je ne parle pas des joies dissolues. Que dirai-je de la douceur cruelle de la vengeance, et [de] ce triomphe secret quand on prend le dessus sur son ennemi ? [Quelle sensibilité dans le] point d'honneur ! [-Combien de] ressorts secrets [ne met-il pas en mouvement], pour allumer le feu de la vengeance, [et quelle satisfaction ne fait-il pas goûter dans celle qu'il inspire ?] Que dirai-je de ces fausses tendresses qui vont toucher, remuer dans le fond du cœur tant d'inclinations corrompues ? Que dirai-je de ces railleries pernicieuses, qui rendent plaisant ce qui tue, qui vont ravilir l'autorité de la religion dans une âme simple, qui la soulèvent contre Dieu et contre la foi ? Ces maximes, qui flattent les sens, affermissent un front qu'on trouve trop tendre, et fortifient la pudeur contre la crainte du crime. Le poison de ces médisances d'autant plus mortelles qu'elles sont délicates et ingénieuses, [s'insinue sans peine jusque dans le plus intime des consciences] : on se plaît à les débiter ; et vous, âmes trop crédules, vous les écoutez avec complaisance. [Que ne produit pas] cette fausse douceur qui va chatouiller notre vanité indiscrete ? ce plaisir de plaire aux autres, qui fait qu'on aime à se parer avec tant de vaines et dangereuses complaisances, pour traîner avec soi les âmes captives, et triompher non des hommes, mais de Jésus-Christ, en mettant sous le joug [ceux] qu'il a affranchis par son sang ? *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam; infixus sum in limo profundi, et non est substantia* (1) : « Sauvez-moi, sauvez-moi, Seigneur, de la corruption du siècle ; ses eaux, ses faux plaisirs, ses fausses maximes ont pénétré le fond de mon âme : je suis enfoncé et englouti dans le limon de l'abîme, et je ne trouve ni de pied ni de consistance. »

(1) Ps. LXVIII. 1.

Au milieu de ce mélange, la joie du ciel descend dans notre âme : [on éprouve] une soudaine illumination du Saint-Esprit, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans une douce espérance, un attrait du bien éternel dans la charité : on revient un peu à soi-même. Ainsi la joie de notre Seigneur, l'amour de la vérité et la chaste délectation de la justice entre en nos cœurs durant cette vie. Mais elle y entre, mes Frères, comme dans un vaisseau corrompu, et déjà rempli d'autres joies sensibles qui altèrent la pureté de cette sainte et divine joie. C'est pourquoi le cœur humain est partagé, et les entrées étant ouvertes à la joie du monde, elle ne gagne que trop souvent le dessus. Souvent les joies du monde peuvent s'accorder ; souvent même leur variété et leur mélange fait leur plus doux assaisonnement. La joie du ciel est incompatible, le moindre mélange la corrompt ; et elle perd tout son goût et tout son agrément, si elle n'est goûtée toute seule : et de là vient qu'elle perd bientôt toute sa saveur dans ce mélange infini des joies de la terre. Dans la bienheureuse immortalité, la joie de notre Seigneur n'entrera pas tant dans notre âme, que notre âme entrera tout entière dans cette joie du Seigneur comme dans un abîme de félicité. Elle en sera pénétrée, elle y sera absorbée ; » là tout ce qui est de mortel sera englouti par la vie », comme dit l'apôtre saint Paul (1) : et l'ardeur des fausses joies de la terre étant tout-à-fait éteinte, il ne restera dans les cœurs que le plaisir immortel et le chaste attrait de la vérité, et un amour suprême, un amour constant, un amour immuable pour la justice : *Gaudium de veritate*, dit saint Augustin (2).

« Donc, mes Frères, dit le saint apôtre (3), hâtons-nous d'entrer dans ce repos éternel » : *Festinemus ergo ingredi in illam requiem*. Vous tous qui avez cherché dans la participation des saints sacremens, dans les œuvres de pénitence, dans la grâce

(1) II. Cor. v. 4. — (2) *Confess. lib. x, cap. xxiii, n. 33, tom. 1, col. 182.* — (3) *Heb. iv. 11.*

du jubilé, le repos de vos consciences ; dans le calme de vos passions tournez maintenant tous vos désirs à ce repos éternel, où vous n'aurez plus aucune tentation à combattre : *Festinemus* : « Hâtons-nous. » Il faut travailler ; ceux qui s'imaginent que le temps fera tout seul leur conversion ;... folie et illusion. Il est vrai, je le reconnois, il y a une certaine ardeur de la jeunesse, et je ne sais quelle force trop violente de la nature que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette autre nouvelle ardeur encore plus insensée qui naît de l'accoutumance, le temps ne l'affoiblit pas, mais plutôt il la fortifie. Ainsi vous vous trompez déplorablement, si vous attendez de l'âge et du temps le remède à vos passions, que la raison vous présente en vain. L'expérience [le prouve clairement] ; les vices ne s'affoiblissent pas avec la nature : les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux ; et, comme dit sagement l'Écclésiastique, « la » vieillesse ne trouve pas ce que la jeunesse n'a pas » amassé (1). » Je sais que le temps est un grand secours ; mais, Messieurs, il en faut juger comme des occasions. Dans les affaires du monde, chacun attend les momens heureux pour les terminer ; mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez pas profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommode. Ainsi, dans l'affaire de la conversion, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui est actif et vigilant, pour s'en servir et le ménager. Mais pour celui qui attend toujours et ne commence jamais, que lui apporte le temps, sinon une atteinte plus forte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une violence plus tyrannique à ses habitudes ? *Festinemus ergo* : « Hâtons-nous, efforçons-nous. » Il faut combattre, il faut faire effort : ce sont ici les jours malheureux, les jours de l'ancien Adam, où il faut gagner par nos sueurs et par notre travail le pain de

(1) *Eccli.* xxv. 5.

vie éternelle, où les vertus sont sans relâche aux mains avec les vices. Viendra le temps de poser les armes et de recevoir les couronnes, de se refaire du combat et de jouir de la victoire, de se délasser du travail et de goûter le repos : *A modo jam, dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis* (1) : « Dès » maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs » travaux. » Le paresseux repose dans son crime, il désespère de le pouvoir vaincre. Je ne puis atteindre si loin : toujours des difficultés : *Leo est in viâ* (2) : « Le lion est dans le chemin. » Non certes, vous ne pourrez point faire un second pas tant que vous n'aurez pas fait le premier. Mais faites un premier effort, passez le premier degré, vous verrez insensiblement le chemin s'aplanir et se faciliter devant vous : *Erunt prava in directa* (3). Vous dites que la vertu est trop difficile : contez-nous donc vos travaux ; dites-nous les efforts que vous avez faits. Mais que vous ne cessiez de nous dire que l'entreprise est impossible, avant que de vous être remué ; que vous serez accablé d'un travail que vous n'avez pas commencé, et fatigué d'un chemin où vous n'avez pas fait encore le premier pas ; c'est une lâcheté inouïe.

Festinemus ergo ingredi in illam requiem :

« Donc, mes Frères, dit le saint apôtre, hâtons-nous d'entrer dans ce repos éternel. » Quel seroit votre repos, si l'on vous disoit que vos richesses sont si assurées que jamais vous n'aurez à craindre aucune indigence ; votre fortune si bien établie que jamais vous ne souffririez aucune disgrâce ; vos forces et votre santé si bien réparée qu'elle ne sera jamais altérée par aucune maladie ! Quelle seroit votre joie ! quel votre repos ! Combien donc serez-vous heureux, et quelle sera la tranquillité, mais qu'elle sera la gloire et la dignité de votre repos, lorsque vous ne pourrez plus être injustes, vous ne pourrez plus être deshonnêtes, vous ne pourrez plus être pécheurs, vous ne pourrez plus perdre Dieu, vous ne pourrez plus dé-

(1) *Apoc. xiv. 13.* — (2) *Prov. xxvi. 13.* — (3) *Luc. iii. 5.*

choir de votre justice, ni par conséquent de votre bonheur ! O vie sainte ! ô vie heureuse ! ô vie désirable ! Jésus a commencé de nous délivrer, parce que nous pouvons ne pécher pas : oui, mes Frères, certes nous pouvons ne pécher pas ; sa miséricorde est toujours prête, sa grâce est toujours présente. Je puis ne pécher pas : que ma liberté est grande ! mais, hélas ! je puis encore pécher : que ma foiblesse est déplorable ! Malheureuse puissance de pécher, que ne puis-je te déraciner tout-à-fait ! que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre ! Mes Frères, il n'est pas temps ; il faut suivre tous les degrés des présens divins et tous les progrès de la grâce. Usons bien de la liberté que nous possédons pour pouvoir pécher et ne pécher pas ; c'est-à-dire, ne péchons plus, et cette autre liberté nous sera donnée par laquelle nous ne pourrons jamais pécher. Celle-là qui est imparfaite nous est accordée pour notre mérite : celle-ci qui est parfaite est réservée pour la récompense. Usons donc bien de la liberté qui peut se dégager de la servitude, et la liberté nous sera donnée très-pleine, très-entière et très-puissante, par laquelle nous ne pourrons jamais être soumis à aucune servitude de nos passions, ni à aucun attrait du péché. Jésus-Christ Sauveur nous offre ses biens. *Seipsum dabit, quia seipsum dedit* (1) : « Il se donnera lui-même » parce qu'il s'est déjà donné. » Jésus-Christ mortel est à nous : la grâce d'expier nos crimes [est le fruit de sa mort]. Jésus-Christ immortel est à nous, et nous pouvons arriver à sa sainteté parfaite, à son état impeccable ; c'est-à-dire, à sa gloire consommée. La grâce personnelle de Jésus-Christ, c'est d'être impeccable : la grâce de médiateur, c'est d'expier les péchés. Usons bien de cette grâce pour combattre, pour éviter, pour expier les péchés, et ainsi nous arriverons à son état impeccable.

(1) *S. Aug. in. Ps. XLII, n. 2, tom. IV, col. 366.*

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME SERMON (*).

POUR nous préparer à entrer dans cette joie abondante, accoutumons-nous à la recevoir quand elle descend du ciel dans nos cœurs; corrigeons les joies de la terre. Mais, ô Dieu! à quelle joie abandonnons-nous notre cœur? Jésus-Christ est né, et avec lui, ô douleur! les profanes divertissemens vont prendre naissance. [Se] masquer, [se] déguiser, danser, courir, aller deçà et delà; dégoût, renouvellement d'ardeur, encore dégoût, mouvemens alternatifs: voilà la grande occupation de ceux qui se disent chrétiens. Pendant que Jésus commence le cours d'une vie pénible, nous allons non pas commencer, mais continuer avec un renouvellement d'ardeur une vie toute dissolue. Le carnaval, mieux observé que le carême, va devenir la grande affaire du monde. Les forces épuisées, on n'en trouvera plus pour le saint carême: infatigable pour les plaisirs, on commence à devenir infirme pour la pénitence. Les médecins ne suffiront pas à écrire les attestations des infirmités, ni les prélats à en donner les dispenses. Chrétiens, consultez-les donc; ne les croyez pas, seulement quand il s'agit de transgresser les lois de l'Eglise; demandez-leur si vos courses, si vos veilles,

(*) Cette conclusion se trouve détachée de tout le reste du discours dans le manuscrit. Elle a été imprimée, dans l'édition de D. Déforis, à la fin du sermon précédent, comme en faisant partie intégrante. On se convaincra en la lisant, qu'elle a été à la vérité composée pour ce discours, mais devant être prêché dans une circonstance différente. Il nous a donc paru plus convenable de la placer à la suite de ce sermon, mais séparément.

ces inquiétudes, ces chagrins dans le jeu, et cette ardeur qui vous transporte hors de vous-mêmes, n'altèrent pas beaucoup plus un tempérament que le jeûne et l'abstinence.

Mais je laisse ces pensées, quoiqu'elles soient assez importantes : je veux bien ne parler pas, si vous voulez, de tous ces vains divertissemens considérés en eux-mêmes. Parlons des circonstances qui les accompagnent : oserions-nous y penser dans cette chaire ? O Dieu ! pouvons-nous penser que parmi tous ces changemens et toutes les joies sensuelles, nous puissions jamais conserver en nous une seule goutte de la joie du ciel ? Les autres joies se peuvent mêler ; la variété et le mélange en font même le plus doux assaisonnement. Mais cette joie dont je parle est sévère, chaste, sérieuse, solitaire et incompatible : le moindre mélange la corrompt ; et elle perd tout son goût, si elle n'est goûtée toute seule. Ainsi, quand vous ne feriez rien d'illicite, et plût à Dieu que nous n'eussions pas à nous en plaindre, ce n'est pas une vie chrétienne ; vous perdez tout, dès là seulement que vous vous abandonnez à la joie mondaine. Est-ce en vain que Jésus a dit : « Malheur à vous qui riez (1) ! » et encore : « Malheur à vous, riches ! car vous avez » votre consolation (2) ? » Les richesses ne sont pas mauvaises ; mais n'employer les richesses que pour vivre dans les plaisirs et dans les délices, pendant que les pauvres meurent de faim et de froid, est-ce une vie chrétienne ? Que reproche Abraham au mauvais riche ? Ses rapines, ses excès, ses concussions, ses impuretés, ses débauches. *Recepisti bona* (3) : « Vous avez reçu vos biens » : voilà son crime, voilà sa sentence. N'y a-t-il donc que des excès dans l'Evangile ? Jésus-Christ n'a-t-il parlé qu'en exagérant ? Ne faut-il rien entendre à la lettre ? ou faudra-t-il forcer toutes les paroles, faire violence à tous les préceptes en faveur de vos passions, et pour leur trouver des excuses ? Non, non, l'Evangile ne le souffre pas.

(1) *Luc.* vi. 25. — (2) *Ibid.* 24. — (3) *Ibid.* xvii. 25.

Mais je ne veux plus appeler que votre propre conscience : voulez-vous passer parmi ces plaisirs la dernière année de votre vie ? A cette heure tant chantée et si peu attendue, quand Jésus viendra frapper à la porte, voulez-vous qu'il vous trouve ainsi occupés ? Quelle folie, quelle illusion, que penchant toujours à la mort, et plutôt mourant que vivant, nous ne pouvons imprimer en nous les sentimens que la mort inspire ! Peut-être que cette année nous sera funeste : Ô Dieu, détournez le coup ; combien menacés ! Je veux bien ne pas craindre encore l'irrégularité des saisons, les fléaux qui accablent nos voisins. Je ne veux point faire de mauvais présages : il y a dans cet auditoire des têtes trop précieuses dont nous souhaitons prolonger les jours, et même, sans hésiter, aux dépens des nôtres. Je ne consulte point les astres, ni leurs fabuleuses influences : des chrétiens s'amuser à ces rêveries criminelles, et attendre leur bonne fortune d'une autre source que de la divine Providence ! loin de nous ces prédictions. Je trouve tous les mauvais pronostics dans nos consciences, dans notre vie licencieuse et toute profane. J'ai peur que Dieu ne se lasse de supporter nos ingratitude. Que ne vous éveillez-vous donc, et que ne pensez-vous à votre salut ? Retirez-vous des plaisirs du monde, [travaillez à] toujours circoncire, aujourd'hui un plaisir et demain un autre, une vanité et demain une autre, un besoin [et puis un autre] ; enfin, vous n'aurez plus besoin que de Dieu, vous n'aurez plus soif que de la justice. Si vous pleuriez de bonne foi vos péchés, si vous pouviez vous déprendre de ces plaisirs dégoûtans, de ces ennuyeuses délices dont vous devriez déjà être rassasiés, dont les sages espèrent toujours revenir (mais Dieu n'en donne pas toujours le temps ou la grâce), par la vérité de celui dont j'annonce la parole, de ce mépris des plaisirs et des joies mondaines naîtra un autre plaisir, plaisir sublime qui naît non du trouble de l'âme, [mais de la paix d'une bonne conscience]. Une goutte rassasiera votre cœur ; mais cette goutte croîtra toujours, et enfin elle

vous fera posséder l'océan tout entier, et l'abîme infini de félicités que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Monseigneur (*), quoique Votre Altesse Sérénissime aille être rejetée plus que jamais dans ce glorieux exercice, dans ces illustres fatigues, dans ce noble tumulte de la guerre, je ne crains pas de me tromper, ni de parler à contre-temps, en lui proposant pour objet ce grand et éternel repos. Quand je médite attentivement tout l'ordre de votre conduite, et les grands événemens dont elle est suivie, j'en découvre quelque peinture dans ces paroles d'un prophète : *Princeps verò ea quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit* (1) : « Le prince » prendra des pensées qui seront dignes d'un prince, » et il commandera à la tête des chefs et des capitaines. » En effet, Votre Altesse a pris des pensées dignes de son rang, de sa naissance et de son courage, quand elle s'est fidèlement attachée au plus grand monarque du monde, et que, cherchant son honneur dans sa soumission, elle n'a médité que de grands desseins pour sa gloire et pour son service : *Princeps ea quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit.*

(*) Le grand Condé.

(1) *Isai.* xxxii. 3.

PREMIÈRE PARTIE

DU MÊME SERMON,

AUTREMENT TRAITÉE.

Excellence du nom de Jésus : terribles engagemens que le Sauveur contracte dans sa circoncision. Sentimens du pécheur réconcilié. Noirceur de l'ingratitude de celui qui retourne au péché.

QUAND nous considérons la première idée que jette dans nos esprits le nom de Sauveur (*), rien ne nous paroît ni plus beau, ni plus grand, ni plus désirable. Ce nom met tous les hommes aux pieds de Jésus, lui donne autant de sujets et de créatures nouvelles, qu'il délivre de captifs et qu'il affranchit d'esclaves, les attache à sa personne sacrée par les plus aimables de tous les liens, c'est-à-dire par les bienfaits, le fait les délices du genre humain et l'objet éternel de notre amour. Mais certes, quand on regarde à quoi engage ce nom, on est saisi de frayeur, et on trouve qu'il y a de quoi frémir. Car la rémission de nos péchés ne nous a pas été accordée par une simple abolition, mais par une satisfaction actuelle. Vous savez que la justice divine a voulu être payée ; et comme les pé-

(*) « Il naît comme un banni. Il va à la cité de David, à la source de son extraction royale ; mais les siens ne l'ont pas reçu. Une étable. *Comparatus est jumentis* : il s'é- gale aux animaux par la demeure, parce que les hommes se sont ravisés jusqu'à leur condition par leurs brutales convoitises. Il ne se sauve point à main armée, il se sauve comme un esclave par la fuite. » Ces paroles, que l'auteur a écrites en marge, étoient sans doute destinées à ramener son discours au jour de la naissance du Sauveur. (*Edit. de Déforis.*)

cheurs devoient à Dieu tout leur sang, lorsque Jésus a entrepris de les sauver, il a obligé tout le sien ; et il ne peut plus s'en réserver une seule goutte. *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (1) : « Les » péchés ne sont point remis sans effusion de sang. » Voyez les sacrifices anciens ; comme on prodigue le sang ! il faut que tout nage dans le sang, et les victimes, et l'autel, et les prêtres, et les peuples, et le livre même ; qu'on répande le sang comme l'eau. Je ne m'étonne pas qu'on prodigue celui des animaux ; mais celui du Fils de Dieu ne doit-[il] pas être épargné ? [Non] : après que toutes ses veines seront épuisées, s'il y a encore dans le fond du cœur quelque secret réservoir, on le percera par une lance.

C'est pourquoi, dès le même jour qu'il reçoit le nom de Sauveur, il commence à verser du sang par cette douloureuse circoncision. Mais s'il faut qu'il en donne tant pour avoir seulement le nom, à quoi se doit-il attendre quand il en faudra opérer l'effet ? Sans doute il faudra un déluge entier pour noyer les péchés du monde ; et nous ne devons regarder ce premier sang que verse la circoncision, que comme un léger commencement, comme un gage que Jésus-Christ donne à la justice divine, qui l'oblige à la dette entière ; enfin, comme des prémices qui lui consacrent toute la masse et la lui dévouent. Ainsi, la circoncision et la qualité de Sauveur nous mène à la croix : c'est là que la victime est immolée, c'est là que le sang se déborde par toutes les veines, c'est là que s'accomplit la rémission des péchés et l'expiation du monde. Ecoutez ici les belles paroles du philosophe martyr, je veux dire de saint Justin (2) : « Un seul » est frappé, dit-il, et tous sont guéris ; le juste est » déshonoré, et les criminels sont rétablis dans leur » honneur. Cet innocent subit ce qu'il ne doit pas, » et il acquitte tous les pécheurs de ce qu'ils doivent. » Car qu'est-ce qui pouvoit mieux couvrir nos péchés » que sa justice ? Comment pouvoit être mieux ex-

(1) *Heb.* ix. 22. — (2) *Epist. ad Diognet.* n. 9, p. 238.

» plée la rébellion des serviteurs que par l'obéissance
 » du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un
 » seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs
 » sont justifiés. » C'est ce que dit saint Justin, c'est
 ce qu'il a appris de l'apôtre des Gentils. Voilà, mes
 Frères, ce grand conseil de la sagesse de Dieu : conseil
 profond, conseil inconnu aux plus hautes puissances
 du ciel, que le Père, dit ce saint martyr, n'avoit
 communiqué qu'à son Fils, ajoutons, et à l'Esprit
 éternel qui procède de l'un et de l'autre : conseil qui
 s'est découvert dans les derniers temps, et qui a fait
 dire à l'apôtre que « la sagesse de Dieu a été mani-
 » festée par l'Eglise aux célestes intelligences (1). »
 Oul, les anges sont étonnés de ce secret admirable,
 de cet échange incompréhensible, qui fait que Dieu
 en même temps se venge et s'apaise, exige et remet,
 punit nos péchés et les oublie, frappe son Fils inno-
 cent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne
 aux hommes coupables pour l'amour de son Fils in-
 nocent. Mais nous, que cette grâce regarde, nous ne
 devons pas seulement l'admirer avec les anges, plutôt
 nous devons penser à quoi elle nous oblige envers
 notre aimable Sauveur, et je vous prie, chrétiens, de
 vous y rendre attentifs.

Je ne puis mieux, ce me semble, vous représenter
 cette obligation que par l'exemple d'un criminel à
 qui le prince accorde sa grâce. Regardez, chrétiens,
 ce criminel qui, enfermé dans un cachot, n'attend
 plus que la dernière heure ; qui ne sait s'il est vivant
 ou mourant, et « ne croit point à sa propre vie » :
Non credes vitæ tuæ (2), comme dit l'Écriture
 sainte. Il est condamné, il est lié, il voit à ses côtés
 l'exécuteur armé du funeste tranchant qui doit dans
 un moment abattre sa tête. Ou bien s'étant échappé,
 il se fie à peine à soi-même : fugitif, errant, vaga-
 bond, il croit que tout ce qui lui le décèle, que tout
 ce qui parle l'accuse, que tout ce qui remue machine
 sa perte. Au milieu de cet effroi et de ces alarmes,

(1) Eph. III. 10. — (2) Deut. XXVIII. 66.

pendant qu'il fuit tout le monde et que tout le monde le fuit, qu'il ne sait où se retirer; parce qu'il enveloppe tous ceux, qui le servent dans sa honte et dans ses malheurs, quand on lui apporte son abolition, il croit sortir du tombeau et recevoir une nouvelle naissance. Il considère le prince comme un second père qui lui rend la vie, la lumière, la société des hommes, en effaçant de dessus son front la tache honteuse qui le condamnoit à une éternelle infamie. Il entre, pour ainsi dire, dans une nouvelle sujétion; il n'a plus rien à lui-même, tout est au prince qui le sauve et qui le délivre. Tels, mes Frères, devons-nous être en sortant du tribunal de la pénitence, après que les clefs de l'Eglise nous ont ouvert les prisons. Nous devons regarder le divin Jésus, au nom duquel nous sommes absous, comme celui par qui seul nous vivons. C'est là qu'il faut éclater en actions de grâces, et animer avec le prophète toute la nature pour prendre part à notre joie, et pour la faire entrer dans les sentimens de notre éternelle reconnoissance. « O dieux, » louez Dieu avec nous; que les extrémités de la terre » retentissent du bruit de nos louanges; que les montagnes tressaillent de joie; que les déserts, les bois, » les rivages, et enfin toute la nature se réjouisse, » parce que le Seigneur nous a fait miséricorde » : *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus : jubilate, extrema terræ : resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus, quoniam redemit Dominus Jacob, et Israel gloriabitur* (1).

Là, nous devons commencer une vie nouvelle, qui soit toute pour Jésus-Christ; et lui-même nous y excite par ces paroles touchantes du même prophète : « O Jacob, souvenez-vous de ces choses; ô Israël, ô » chrétien, ô homme nouveau, n'oubliez jamais mes » bontés; vous êtes mon serviteur, et c'est moi qui » vous ai formé de mes mains. Mais j'ai fait beaucoup » davantage; c'est moi, dit ce grand Sauveur, qui

(1) *Isai. XLIII. 23.*

» ai effacé v^{os} iniquités comme un nuage qui s'éva-
 » nouit, et qui les ai dissipées comme une vapeur
 » qui ne laisse plus dans l'air aucun vestige : retour-
 » nez donc à moi, parce que je vous ai racheté, dit
 » le Sauveur » : *Memento horum, Jacob et Israel,*
quoniam servus meus es tu; formavi te, servus
meus es tu; Israel, ne obliviscaris met, delevit
ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam
peccata tua: revertere ad me, quia redemi te (1).

Que si vous voulez savoir quelle doit être la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connoissez-la par vos crimes. « Un homme avoit deux créanciers, dont
 » l'un lui devoit cinq cents deniers, et l'autre en
 » devoit cinquante : comme ils étoient tous deux in-
 » solvables, il leur quitta la dette entière. Lequel
 » est-ce des deux qui l'aime le plus ? sans doute que
 » c'est celui auquel il a remis davantage : allez, et faites
 » semblablement (2). » Où trouverez-vous assez d'amour pour le reconnoître ?

Mais surtout quelle seroit votre ingratitude, si vous retombiez dans les mêmes crimes ! Je laisse les raisonnemens recherchés ; je veux vous représenter les obligations de cette amitié si saintement réconciliée. Souvenez-vous dans quels sentimens vous avez demandé pardon à votre Sauveur. Un pécheur pressé en sa conscience, qui voit qu'il n'y a plus rien entre lui et la damnation éternelle qu'une vie qui est emportée par le premier soufle, voit la main de Dieu armée contre lui ; il voit l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes : quel effroyable spectacle ! Dans la crainte qui le saisit, pressé de ce glaive vengeur tout prêt à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde, qui jamais n'est fermé à la pénitence. Ah ! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes, et il sait bien qu'il faut avouer le crime quand on demande sa grâce. Il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge : la justice divine

(1) *Isai. XLIV. 21.* — (2) *Luc. VII. 41.*

se lève, il prend son parti contre lui-même, il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du Sauveur. A ce nom qui calme les flots et les tempêtes, qui fait cesser les vents les plus orageux, qui apaise le ciel et la terre, on commence à l'écouter, on lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminels, à cet aveugle désir de plaire, à toutes ses intelligences avec l'ennemi. Il promet, il accorde tout; faites la loi, j'obéis. Vous l'avez fait, mes Frères, souvenez-vous-en; ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été un sacrilège. Vous avez fait quelque chose de plus; vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole: car étant le médiateur de la paix, il est aussi le dépositaire des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu par laquelle il promet de vous pardonner: il est caution de la vôtre par laquelle vous promettez de corriger votre vie. Voilà le traité qui a été fait; et, pour plus authentique confirmation, vous avez pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte table. Et après la grâce obtenue, vous cassez un acte si solennel! Vous vous êtes repentis de vos péchés, vous vous repentez de votre pénitence. Vous aviez donné à Dieu des larmes et des regrets, gages précieux de votre foi; vous les retirez de ses mains, vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et inviolable, lequel, certes, ne devoit pas être employé en vain: qu'y auroit-il de plus outrageux et de plus indigne? Après la grâce qui remet les crimes, [soyons] fidèles à user de celle qui nous aide à n'en plus commettre. C'est la seconde partie.

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Union sainte de la nature divine avec les âmes fidèles. Charité de Jésus pour son épouse. Jésus et ses mystères, fin de toutes les Écritures, de toutes les cérémonies : impuissance de la loi ancienne, caractère distinctif des deux alliances.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y étoit. Jésus fut aussi convié à ces noces avec ses disciples. Joan. II. 1 et 2.

Jésus et sa sainte mère avec ses disciples : chères Sœurs, quelle compagnie ! Ils sont invités à un festin, ô festin pieux ! et à un festin nuptial, ô noces mystérieuses ! Mais à ce festin le vin y manque, le vin, que les délicats appellent l'âme des banquets. Est-ce avarice, est-ce pauvreté, est-ce négligence ? ou bien n'est-ce pas plutôt quelque grand mystère, que le Saint-Esprit nous propose pour exercer nos intelligences ? Certes, il est ainsi, mes très-chères Sœurs. Car je vois que le Sauveur Jésus, pour suppléer à ce défaut, change l'eau en vin excellent ; et ce vin se sert à la fin du repas, au grand étonnement de la compagnie. O vin admirable et plein de mystères, fourni par la charité de Jésus aux prières de la sainte Vierge ! Je vous demande, mes Sœurs, quel

intérêt prend le maître de sobriété à ce que cette compagnie ne soit pas sans vin. Etoit-ce chose qui méritoit que sa toute-puissance fût employée ? Etoit-ce en une pareille rencontre où il devoit commencer à manifester sa gloire ; et un ouvrage de cette nature devoit-il être son premier miracle ? Croyez-vous que ceci soit sans mystère ? à Dieu ne plaise, âmes chrétiennes, que nous ayons une telle opinion de notre Sauveur ! Il est la sagesse et la parole du Père : tous ses discours et toutes ses actions sont esprit et vie ; tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. O Sagesse éternelle, éclairez par votre Esprit saint notre foible et impuissante raison, pour nous faire entendre la vôtre.

Dans cette histoire miraculeuse, tout me représente le sauveur Jésus. Il y est lui-même en personne : mais, si j'ose parler de la sorte, il y est encore plus en mystère. Il est invité selon la vérité de l'histoire ; et si nous le savons entendre, il est lui-même l'Époux selon la vérité du mystère. C'est une chose connue que Jésus est l'époux des âmes fidèles. Et néanmoins, si vous me le permettez, je vous déduirai sur ce point quelques vérités chrétiennes merveilleusement pieuses.

Dieu remplit le ciel et la terre, et il se trouve en tous lieux, comme l'enseigne la théologie : mais il sait encore se communiquer d'une façon toute particulière aux créatures intelligentes : *Ad ipsum venimus, et mansionem apud eum faciemus* (1) : « Nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Certes il est incompréhensible, mes Sœurs, comment la nature divine s'unit aux esprits purs par de chastes embrassemens ; et bien que ce soit un secret ineffable, si est-ce toutefois que les Ecritures divines nous le représentent en diverses manières et par de différentes figures. Tantôt elles nous disent que Dieu est une fontaine de vie, qui, se répandant en nos âmes, les lave et les nettoie, leur communique

(1) *Joan. xiv. 23.*

une divine fraîcheur, et étanche leur soif ardente par les ondes de ses vérités : *Fons aquæ salientis* (1)... *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* (2), « Comme le cerf altéré soupire après les » eaux des fontaines. » Tantôt elles nous le décrivent tout ainsi qu'une douce rosée, qui, arrosant nos esprits par une féconde humidité, y fait germer les semences célestes : *Rorate, cæli, desuper* (3). Quelquefois elles nous le représentent à la manière d'un feu consumant, qui, pénétrant toutes nos puissances, dévore toutes les affections étrangères, et épure nos âmes, comme l'or dans une fournaise : *Ignis consumens est* (4). Elles nous disent ailleurs que Dieu est une nourriture admirable : car de même que toutes les parties de nos corps attirent à elles une certaine substance sans laquelle elles défautiroient, et ensuite se l'incorporent par la vertu d'une secrète chaleur que la nature leur a donnée; ainsi seroient nos âmes destituées de toute vigueur, si par de fidèles desirs que le Saint-Esprit leur excite, elles n'attiroient à elles-mêmes cette vérité éternelle qui seule est capable de les sustenter. C'est ce qui nous est signifié par ce pain des anges, qui est devenu le pain des hommes : « Pain céleste que nous désirons par un » appétit de vie éternelle, que nous prenons par » l'ouïe, que nous ruminons par l'entendement, que » nous digérons par la foi » : *In causam vitæ appetendus, et devorandus auditu, et ruminandus intellectu, et fide digerendus* (5). Telles sont à peu près les comparaisons dont se servent les Ecritures, pour nous faire en quelque sorte comprendre cette sainte union de la nature divine avec les âmes élues. Mais de toutes ces comparaisons, la plus douce, la plus aimable, et la plus ordinaire dans les saintes Lettres, est celle où notre grand Dieu est comparé à un chaste époux, qui, par un sentiment de miséricorde, épris de l'amour de nos âmes, après mille

(1) *Joan.* IV. 14. — (2) *Ps.* XLI. 1. — (3) *Isai.* LV. 8. —
 (4) *Deut.* IV. 24. — (5) *Tertull.* de Resur. carnis, n. 37.

amoureuses caresses, après mille recherches de ses saintes inspirations, s'unit enfin à elles par des embrassemens ineffables; et, les ravissant d'une certaine douceur, que le monde ne peut entendre, les remplit d'un germe divin, qui fructifie en bonnes œuvres pour la vie éternelle.

Trois conditions du mariage. Union : *Erunt duo in carne unâ* (1) : « Ils seront deux dans une seule » chair. » Douceur : *Faciamus adjutorium* : il est seul, « donnons-lui un aide »; il est doux d'être aidé. Fécondité : *Cresecite et multiplicamini* (2), « Croissez et multipliez. » C'est ce que l'apôtre saint Paul nous enseigne, lorsqu'il dit aux chrétiens que de même que le mari et la femme ne sont qu'une même chair, ainsi « qui s'attache à Dieu, est un même esprit » avec lui » : *Qui adhæret Domino unus spiritus est* (3); doctrine que le saint apôtre a trouvée si utile à nos âmes, qu'il la répète en divers endroits qu'il seroit trop long de vous rapporter.

Or, d'autant que nous sommes déçus de cette première pureté qui nous égaloit aux anges, dans l'innocence de notre origine, étant devenus charnels et grossiers, nous ne pourrions plus soutenir les approches de la nature divine, si elle ne s'étoit premièrement rabaisée. Et de là vient que le Fils de Dieu, égal et consubstantiel à son Père, pour rappeler les âmes des hommes à cet heureux mariage avec Dieu, dont elles avoient violé la sainteté par l'infamie de leur adultère, est descendu du ciel en la terre; il s'est revêtu de chair, il a déposé cette majesté terrible, ou plutôt il en a tempéré l'éclat; il a pris nos foiblesses, afin d'être en quelque façon notre égal, et a voulu que par la nature humaine qu'il a daigné avoir commune avec nous, nous trouvassions un chemin assuré à la nature divine, de laquelle nous nous étions éloignés par une funeste désobéissance. C'est ce charitable Epoux de l'Eglise, c'est-à-dire des âmes fidèles, que l'apôtre nous dépeint [dans l'épître] aux Ephésiens (4).

(1) *Gen.* 11. 24. — (2) *Ibid.* 18. — (3) *I. Cor.* vi. 17. — (4) *Cap.* v. 27.

C'est le plus beau des enfans des hommes, qui a aimé son épouse laide, afin de la faire belle. Il l'est venu chercher dans la terre, afin de la conduire en triomphe dans la céleste patrie. Il a donné son âme pour elle, il l'a lavée de son sang, il l'a nettoyée en l'eau du baptême par des paroles de vie ; son royaume est sa dot : ses grâces sont sa parure. C'est cet Epoux, chères Sœurs, qui fait aujourd'hui son premier miracle, et représente en son premier miracle ce qu'il est venu faire en ce monde. Ses disciples croient en lui en ce jour : c'est le commencement de l'Eglise. Il garde son meilleur vin pour la fin du repas ; c'est l'Evangile pour le dernier âge, qui doit durer jusques à la consommation des siècles. Ce vin il le tire de l'eau, et il change cette eau en vin : c'est qu'il change la loi en l'Evangile, c'est-à-dire, comme je m'en vais l'exposer, la figure en vérité, la lettre en esprit, la terreur en amour. Disons quelque chose de ces trois changemens : mais disons seulement les points capitaux, à cause du peu de temps qui nous est donné ; le reste demeurera à votre méditation.

PREMIER POINT.

C'est de lui qu'il est écrit en la Genèse, « que » l'homme laissera son père et sa mère, afin de s'attacher à sa femme (1). » Car, à parler selon l'usage des choses humaines, c'est plutôt la femme qui quitte la maison paternelle, pour habiter avec son mari : mais selon l'intelligence spirituelle, Jésus est cet homme par excellence, qui a quitté son père et sa mère, pour s'attacher à sa chère épouse. Il a quitté en quelque sorte son père, lorsqu'il est descendu du ciel en la terre, suivant ce qu'il a dit en plusieurs endroits, qu'il retournoit à son père. Il a quitté la Synagogue sa mère, qui l'avoit engendré selon la chair, afin de s'attacher à l'Eglise, son unique épouse, qu'il a ramassée des nations idolâtres.

Vous saurez donc, mes Sœurs, que Jésus étant la

(1) *Cap. 11. 24.*

fin de tous les ouvrages de Dieu, tout ce qui s'est fait d'extraordinaire depuis l'origine du monde ne regardoit que lui seul. Lisez les Ecritures divines, vous verrez partout le sauveur Jésus, si vous avez les yeux assez épurés. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la Terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle; il est partout : mais il n'y est qu'en figure. Ainsi, a-t-il plu à notre grand Dieu, comme dit l'apôtre aux Galates (1), de nous élever peu à peu comme des enfans à la connoissance de ses mystères. Par une infinité d'exemples sensibles, réitérés durant plusieurs siècles, par des similitudes de choses corporelles, qui faisoient impression sur nos imaginations, il nous a doucement conduits à l'intelligence de ses vérités : il nous a fait entendre les grandes choses qu'il préparoit pour notre salut. Considérez, je vous prie, tout ce grand attirail de la loi mosaïque. Pourquoi charger ce peuple de tant de différentes cérémonies, qui étoient toutes fort laborieuses, et néanmoins d'elles-mêmes incapables de rendre l'homme plus agréable à Dieu? Car il est évident, mes très-chères Sœurs, que ni tant de purifications corporelles, ni tous ces bains externes, ni ce nombre infini de pénibles observations, ni l'odeur de l'encens ou de la graisse brûlée, ni le sang des animaux égorgés n'étoient pas choses qui par elles-mêmes pussent plaire à notre grand Dieu, qui, étant un pur esprit, veut être adoré en esprit et en vérité. Mais il ordonnoit toutes ces choses, afin que tout ce pompeux appareil et que toute cette majesté extérieure de la religion judaïque fussent des figures de son cher Fils : et c'étoit cette considération qui lui rendoit ces choses agréables pour un temps, bien qu'elles fussent indifférentes de leur nature. Donc, comme l'enseigne l'apôtre, depuis l'origine du monde jusques à la résurrection du sauveur

(1) *Cap. iv. 3.*

Jésus, « tout arrivoit en figure à nos pères : » *Omnia in figuris contingebant illis* (1). C'est pourquoi l'admirable saint Augustin dit que ni dans la nature, ni dans la loi mosaïque, il n'y voit rien de doux, s'il n'y lit le sauveur Jésus. Tout cela est sans goût : c'est une eau insipide, si elle n'est changée en ce vin céleste, en ce vin évangélique que l'on garde pour la fin du repas, ce vin que Jésus a fait, et qu'il a tiré de sa vigne élue. Voulez-vous que nous rapportions quelques traits de l'histoire ancienne, et vous verrez combien elle est insipide, si nous n'y entendons le Sauveur. Nous en dirons quelques uns des plus remarquables avec le docte saint Augustin (2) : car de raconter en détail tout ce qui nous parle de notre Sauveur, les années n'y suffiroient pas.

Voyez dans le paradis terrestre, voyez cet homme nouveau que Dieu a fait selon son plaisir. Il lui envoie un profond sommeil, pour former d'une de ses côtes la compagne qu'il lui destinoit. Dites-moi, dit saint Augustin, qu'étoit-il nécessaire de l'endormir, pour lui tirer cette côte ? Etoit-ce point peut-être pour lui diminuer la douleur ? ah ! que cette raison seroit ridicule ! Mais que cette histoire est peu agréable, que cette eau est fade, si Jésus ne la change en vin ? Ajoutez-y le sens spirituel, vous verrez le Sauveur dont la mort fait naître l'Eglise : mort qui est semblable au sommeil, à cause de sa prompte résurrection, et de la tranquillité avec laquelle il l'a subit volontairement. Sa mort fait donc naître l'Eglise. On tire une côte au premier Adam, pour former sa femme, pendant un sommeil mystérieux : et pendant le sommeil du nouvel Adam, après qu'il a fermé les yeux avec la même paix que les hommes sont gagnés du sommeil, on lui ouvre son côté avec une lance, et incontinent sortent les sacremens par lesquels l'Eglise est régénérée. Que dirai-je ici de Noé, qui seul rétablit le monde enseveli dans les eaux du déluge, qui repeuple le genre

(1) *I. Cor. x. 11.* — (2) *De Genes. ad Litter. lib. ix, cap. XIII, n. 23, tom. III, part. 1, col. 251.*

humain, avec le petit nombre d'hommes qui restoit dans sa famille ! N'étoit-ce pas le Sauveur, l'unique réparateur des hommes, qui, par le moyen de douze hommes qu'il envoie par toute la terre, peuple le royaume de Dieu, et remplit le monde d'une race nouvelle ? Que dirai-je du petit Isaac, qui porte lui-même le] bois sur lequel il doit être immolé, pendant que son propre père se prépare selon les ordres de Dieu de le sacrifier sur la montagne ? O spectacle d'inhumanité ! mais si j'y considère le sauveur Jésus, il devient un spectacle de miséricorde. C'est Jésus qui porte sa croix pour être immolé sur le mont de Calvaire, livré par son propre Père ès mains de ses ennemis, afin d'être une hostie vivante pour l'expiation de nos crimes. Et le chaste Joseph, vendu par ses frères, et emprisonné par les Egyptiens, devenu par cette disgrâce le sauveur de ses frères et des Egyptiens, n'est-ce pas le sauveur Jésus mis à mort par les Juifs, ses frères, et par les Egyptiens, c'est-à-dire par les idolâtres, et devenu par sa mort sauveur des Juifs et des idolâtres ? Si je passe la mer Rouge avec les Israélites, si je demeure dans le désert avec eux, combien de fois y verrai-je le Fils de Dieu, seul guide de son peuple dans le désert de ce monde, qui, les retirant de l'Égypte, par l'eau du baptême, les conduit à la Terre promise ? Cette manne si délicieuse, qu'est-ce qu'une viande corporelle, si je n'y goûte le Sauveur ? Elle est fade, elle est insipide ; peu s'en faut que je ne dise avec les Juifs : « Notre cœur se soulève sur cette viande légère (1). » Mais quand j'y considère le sauveur Jésus, vrai pain des anges, vraie nourriture des âmes fidèles, dont nous nous repaissons à la sainte table ; ah ! qu'elle est douce ! qu'elle est savoureuse ! Voyez le pavé du temple, voyez les habits sacerdotaux ; voyez l'autel et le sanctuaire tout trempé du sang des victimes, et le peuple Israélite lavé tant de fois de ce même sang ; que tout cela est froid, chères Sœurs, si la foi ne m'y

(1) *Nom.* XXI. 5.

montre le sang de l'Agneau répandu pour la rémission de nos crimes, ce sang du nouveau Testament que nous offrons à Dieu sur ces terribles autels, et dont nous nous rassasions pour la vie éternelle !

En un mot, dit saint Augustin (1), si nous ne regardons Jésus-Christ, toutes les Ecritures prophétiques n'ont pas de goût ; elles sont apparemment pleines de folie, du moins en quelques endroits. Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. Voyez ces deux disciples qui vont en Emmaüs. Ils s'entretenoient de la rédemption d'Israël ; c'est le sujet de toute la loi ancienne : mais ils n'y entendoient pas les mystères du Rédempteur. C'étoit une eau sans force et sans goût : aussi sont-ils froids et languissans. « Nous espérons » disoient-ils, qu'il racheteroit Israël (2) : nous espérons ; ô la froide parole ! Jésus approche d'eux, il parcourt toutes les prophéties, il les introduit au secret, au sens profond et mystérieux ; il change l'eau en vin, les figures en vérités, et les obscurités en lumières. Les voilà incontinent transportés : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis* (3) ? « Notre » cœur n'étoit-il pas tout brûlant au dedans de nous-mêmes ? » C'est qu'ils avoient commencé à boire le vin nouveau de Jésus, c'est-à-dire la doctrine de l'Évangile. Cependant, admirez, mes très-chères Sœurs, les sages conseils de la Providence qui, par une telle richesse d'exemples, nous enseigne une seule vérité qui est le Verbe fait chair. Ah ! si nous avions les yeux bien ouverts, combien doux seroit ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a, pour ainsi dire, ni trait, ni virgule de la loi ancienne, qui ne parle du sauveur Jésus. La loi est un évangile caché : l'Évangile est la loi expliquée. Les philosophes nous disent que le vin n'est qu'une eau colorée qui prend, en passant par la vigne, une certaine impression de ses qualités, parce que cet élément est susceptible de sa nature de toutes altérations

(1) *In Joan. Tract. ix. n. 3, tom. III, part. II, col. 361.* —

(2) *Luc. xxiv. 21.* — (3) *Ibid. 32.*

étrangères. Ainsi l'eau de la loi ancienne devient le vin de la loi nouvelle. C'est cette même eau de la loi mosaïque, qui, étant appropriée à Jésus-Christ, vraie vigne du Père éternel, prend une nouvelle forme et une nouvelle vigueur. Donc, mes Sœurs, passons les nuits et les jours à méditer la loi du Seigneur. Cherchons Jésus partout, et il n'y aura endroit où il ne se montre à nos yeux. Et puisqu'il a plu à notre grand Dieu de nous présenter ce vin nouveau de son Évangile, mais de le présenter pur et sans mélange, débrouillé de la lie des figures et de l'eau des expressions prophétiques, n'ayons point désormais d'autre breuvage que cette sainte et immortelle liqueur; que notre esprit soit toujours à goûter la parole divine. Mais ne nous arrêtons point à la lettre; suçons l'esprit vivifiant que Jésus y a coulé par sa grâce. C'est notre seconde partie, et, pour une plus grande brièveté, nous y attacherons aussi la troisième, dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Que ne puis-je vous transporter en esprit sur cette terrible montagne où paroît la majesté du Seigneur! c'est la montagne de Sina sur laquelle Dieu donne sa loi à Moïse. Là je vois ce grand Dieu tout-puissant, qui grave sur de la pierre ses saintes lois, dignes d'être écrites dans le ciel le plus élevé avec les rayons du soleil. Et après cela, par la bouche de son serviteur Moïse, il fait publier à son peuple ses ordonnances, et menace les transgresseurs de peines dont le seul récit fait horreur. Certes cette loi est très-sainte : mais ne vous persuadez pas, mes très-chères Sœurs, qu'elle contienne la vie. Toutes ces paroles majestueuses et cette écriture du doigt de Dieu ne sont qu'un instrument de mort, si elles ne sont accompagnées de l'esprit de la grâce. « C'est une lettre qui tue », dit le grand apôtre saint Paul (1). Combien d'âmes présomptueuses ont été précipitées dans la mort éternelle par ces augustes

(1) *II. Cor.* III. 6.

commandemens ! Ne vous étonnez pas de cette parole : c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul, et en voici la véritable explication. La loi montrait bien ce qu'il falloit faire ; mais elle ne subvenoit pas à l'impuissance de notre nature. Elle frappoit les oreilles ; mais elle ne touchoit pas le cœur. Ce n'étoit pas assez que Dieu, d'une voix tonnante et impérieuse, fit annoncer au peuple ses volontés ; il falloit qu'il parlât intérieurement, et que, par une opération toute-puissante, il amollit notre dureté. Grand Dieu éternel, vous me commandez ; il est juste que vous soyez obéi : mais ce n'est rien faire que me commander, si vous ne me donnez la grâce par laquelle je puisse observer vos commandemens. Or cette grâce n'est point par la loi : c'est le propre don de l'Évangile, selon ce que dit l'apôtre saint Jean (1), que « la loi a été donnée » par Moïse, et la grâce et la vérité a été faite » par Jésus-Christ. » Qu'est-ce donc que faisoit la loi ? Elle ordonnoit, elle commandoit, elle lioit les transgresseurs d'éternelles malédictions ; parce que « maudit est celui qui n'observe pas les paroles qui » sont écrites en ce livre (2) » : mais elle ne soula-geoit en rien nos infirmités. C'étoit une eau foible et sans vigueur, capable de nous agiter, incapable de nous soutenir.

C'est pourquoi le sauveur Jésus, ayant compassion de notre impuissance, vient nous donner un vin d'une céleste vigueur : c'est sa grâce, c'est son Esprit saint dont les apôtres furent enivrés au jour de la Pentecôte. C'est ce saint et divin Esprit qui porte la loi au fond de nos cœurs, et l'y grave par des caractères de flamme. Là il l'anime intérieurement et la remplit d'une force vivifiante : il change la lettre en esprit, et c'est la nouvelle alliance que Dieu contracte avec nous par son Évangile. C'est pour cette raison, que parlant par la bouche de Jérémie, « Voici, dit-il (3), que » j'établirai avec la maison de Juda un nouveau tes-

(1) *Joan.* 1: 17. — (2) *Deut.* xxvii. 26. — (3) *Jerem.* xxxiii. 31 et suiv.

» tament, non selon le testament que j'ai établi avec
 » leurs pères : ils ne sont point demeurés dans mon
 » testament, et moi je les ai rejetés, dit le Seigneur.
 » Mais voici le testament que je disposerai à la mai-
 » son d'Israël », c'est-à-dire aux vrais enfans d'Israël
 et au peuple de la nouvelle alliance : « J'inspire-
 » rai, dit-il, ma loi dans leurs âmes, et je l'écrirai
 » non en des tables de pierre, mais je l'écrirai en leurs
 » cœurs ; et ils seront mon peuple, et je serai leur
 » Dieu. » Quelle est donc cette vertu merveilleuse
 qui entre si profondément dans nos cœurs ! d'où vient
 à cette loi nouvelle cette force si pénétrante ? Chères
 Sœurs, elle vient de l'esprit de Dieu, qui est le vrai
 moteur de nos âmes, qui tient nos cœurs en sa main,
 qui est le maître de nos inclinations. Mais par quelle
 sorte d'opérations la porte-t-il ainsi au fond de nous-
 mêmes ? c'est par une charité très-sincère, par un
 puissant amour qu'il nous inspire, par une chaste dé-
 lectation, par une sainte et ravissante douceur.

Dieu exerce deux sortes d'opérations sur nos âmes,
 qui font la différence des deux lois. Premièrement il
 les effraie, il les remplit de la terreur de ses juge-
 mens : et en second lieu, il les attire, il les enflamme
 d'un saint amour. La première opération, qui est la
 crainte, ne peut pénétrer au fond de nos âmes : elle
 les étonne, elle les ébranle ; mais elle ne les change
 pas. Par exemple, que vous rencontriez des voleurs,
 si vous êtes le plus fort, ils ne vous abordent qu'avec
 une apparence de civilité feinte : ils n'en sont pas
 moins voleurs, ils n'en ont pas l'âme moins avide de
 de carnage et de pillerie. La crainte étouffe les senti-
 mens, elle semble les réprimer ; mais elle n'en coupe
 pas la racine. Voyez cette pierre sur laquelle Dieu
 écrit sa loi : en est-elle changée, pour avoir en soi
 de si saintes paroles ? en est-elle moins dure ? rien
 moins. Ces saints commandemens ne tiennent qu'à
 une superficie extérieure. Ainsi en est-il de la loi de
 Dieu : quand elle n'entre dans nos âmes que par la ter-
 reur, elle ne touche que la surface : tant qu'il n'y a
 que cette crainte servile, le fond ne peut être changé

comme il faut. Il n'y a que l'amour qui entre au plus secret de nos cœurs : lui seul en a la clef ; lui seul en modère les mouvemens. Vous avez de méchantes inclinations, vous avez des affections dérégées : jamais elles ne pourront être chassées que par des inclinations contraires, que par un saint amour, que par de chastes affections du vrai bien : ainsi l'âme sera tout autre. L'amour la dilate par une certaine ferveur : il l'ouvre jusqu'au fond, pour recevoir la rosée des grâces célestes. Ce n'est plus une pierre sur laquelle on écrit au dehors ; c'est une cire pénétrée et fondue par une divine chaleur. C'est ainsi que le sauveur Jésus est véritablement gravé dans toutes les facultés de nos âmes. Il est dans nos volontés toutes transportées de son saint amour : il est dans la mémoire, car on ne peut oublier ce qu'on aime : il est dans l'entendement, car l'amour curieux et diligent n'a point d'autre satisfaction que celle de contempler les perfections du bien-aimé qui l'attire. De là il passe dans les corps par l'exercice des vertus et par de saintes opérations, qui, prenant leur origine de l'amour de Jésus, en conservent les traits et les caractères.

Tel est, mes très-chères Sœurs, l'esprit de la loi nouvelle. C'est pourquoi Dieu ne vient point à nous avec cette apparence terrible qu'il avoit sur le mont de Sina. Là cette montagne fumoit de la majesté du Seigneur qui « fait distiller les montagnes comme de » la cire (1). » Ici il ne rompt pas seulement un roseau à demi brisé (2) ; il est tout clément et tout bonnaire. Là on n'entend que le bruit d'un long et effroyable tonnerre : ici c'est une voix douce et bénigne : « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux » et humble de cœur (3). » Là il est défendu d'approcher sous peine de la vie : « N'approchez pas, dit-il, de peur que vous ne mourriez ; et les hommes » et les animaux qui approcheront de la montagne, » ils mourront de mort (4). » Ici il change bien de

(1) *Ps.* xcvi. 5. — (2) *Matth.* xii. 20. — (3) *Ibid.* xi. 29. —
 (4) *Exod.* xix. 12, 13.

langage : « Venez, venez, dit-il (1), approchez, ne craignez pas, mes enfans : venez, opprimés, je vous soulagerai, je vous aiderai à porter vos fardeaux : venez, malades, je vous guérirai : pécheurs, publicains, approchez, je suis votre libérateur : ne chassez pas ces petits enfans ; à de tels appartient le royaume de Dieu (2). » D'où vient ce changement, mes très-chères Sœurs ? ah ! c'est qu'il se veut faire aimer. Il vient changer la terreur en amour, cette eau froide de la crainte qui resserroit le cœur par une basse et servile timidité, en un vin d'une divine ferveur qui le dilatera, qui l'encouragera, qui l'échauffera par de bienheureuses ardeurs. C'est l'esprit de la loi nouvelle. Je vous ai dit les changemens qu'a faits le Sauveur. L'eau, vous ai-je dit, est fade et insipide. Ainsi étoit la loi dans ses ombres et dans ses figures, si Jésus ne la change en la vérité de son Évangile, vin doux et savoureux, qui nous remplit de délices célestes. L'eau n'a point de force pour nous émouvoir. Ainsi étoit la loi par sa lettre inutile et impuissante, si elle n'est accompagnée du vin de la loi nouvelle, c'est-à-dire de l'esprit de la grâce. Ces deux premiers changemens ne sont que pour le troisième. Assez et trop long-temps nous avons été abreuvés de cette froide terreur : il est temps que nos cœurs soient échauffés de l'amour de Dieu.

Mes Sœurs, nous ne sommes plus sous la loi de crainte, nous sommes sous la loi d'amour, parce que nous ne sommes plus dans la servitude ; nous sommes dans la liberté des enfans de Dieu : Jésus qui est la vérité nous a délivrés. Partant servons notre Dieu d'un amour libéral et sincère. Aimons la justice, aimons la vérité, aimons la vraie et solide raison, aimons l'unique repos. Tout cela c'est Jésus : aimons donc Jésus de toute l'affection de nos âmes : qui n'aime pas Jésus, je l'ose dire, il n'est pas chrétien. Un chrétien c'est un homme renouvelé : nous ne pouvons être renouvelés sans l'esprit de la loi nouvelle : l'esprit de la loi nouvelle, c'est la charité : qui n'a pas la charité

(1) *Matth. xi. 28, et alibi.* — (2) *Marc. x. 14.*

n'est pas chrétien. Ah! que le siècle se réjouisse dans les débauches et dans les banquets, dans les vins friands et délicieux! Nous avons un vin dont il nous est permis de nous enivrer; vin qui nous échauffe, mais d'une ardeur toute spirituelle; qui nous fait chanter, mais des cantiques d'amour divin; qui nous ôte la mémoire, mais du monde et de ses vanités; qui nous excite une grande joie, mais une joie que le monde ne comprend pas. Buvons de ce vin, mes très-chères Sœurs. Jour et nuit ne respirons que Jésus: vous particulièrement, qu'il a retirées du siècle, goûtez Jésus dans la solitude; c'est là qu'il se communique aux âmes fidèles.

— Et vous, chères Sœurs, que par sa miséricorde infinie il a miraculeusement délivrées des ténèbres de l'hérésie, c'est à vous, c'est à vous que je parle. Et quelles paroles pourroient vous exprimer la tendresse que mon cœur a pour vous! Rendez-lui à jamais vos actions de grâces. Voyez combien l'erreur est répandue par toute la ville. Dieu vous a triées deux ou trois qu'il a appelées à sa sainte Eglise: donc ne soyez pas ingrates à cet inestimable bienfait. Persévérez dans cette bienheureuse vocation. Voyez la pureté, voyez l'innocence et la candeur de ces saintes filles avec lesquelles vous conversez. O Dieu, quelle différence de cette véritable dévotion qu'elles vous enseignent en toute humilité et simplicité, avec le faste, et l'orgueil, et la piété contrefaite de l'hérésie! Persévérez, mes très-chères Sœurs: n'écoutez ni les larmes ni les reproches de vos parens. Dieu vous fasse la grâce d'expérimenter combien sa sainte maison est plus douce que la maison paternelle. Voyez ces redoutables autels: les sacremens que nous y distribuons, ce n'est pas des ombres ni des figures: nous ne sommes plus sous la loi judaïque: c'est la réalité, c'est la vérité, c'est la propre chair de Jésus, autrefois pour nous déchirée; c'est son sang vivifiant épanché pour l'amour de nous. Jouissez des délices de cette chair de laquelle l'hérésie s'est privée, pour se repaître de la vanité d'une cène imaginaire, etc.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET (*).

Je dis donc, avant toutes choses, que la loi n'a que des ombres et des figures, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « Toutes choses leur arrivoient en figure (1). » Pour éclaircir cette vérité par la doctrine du saint apôtre, posons d'abord ce principe. Tout ce qui agit par intelligence, se propose nécessairement une fin à laquelle elle rapporte ses actions ; et d'autant plus que la cause est parfaite ; d'autant plus ce rapport est exact : et la raison en est évidente ; car si la cause est plus excellente, il s'ensuit que l'opération est mieux ordonnée. Or il est certain que l'ordre consiste dans l'accord de la fin avec les moyens, et c'est de ce concert que résulte cette justice qu'on appelle l'ordre. Cette vérité étant supposée, passons outre maintenant, et disons : La loi est une œuvre d'intelligence, et d'une intelligence infinie ; parce que c'est une œuvre de l'esprit de Dieu. Par conséquent elle a une fin à laquelle elle est destinée ; et quand nous connoissons cette fin, il ne faudra nullement douter que toutes les parties de la loi n'y soient rapportées. Or l'apôtre saint Paul nous assure que « Jésus-Christ est la fin de la loi » : *Finis legis Christus* (2). C'est pourquoi, et les patriarches et les prophètes soupiroient perpétuellement après sa ve-

(*) Ce morceau a visiblement rapport au premier point du sermon précédent : aussi s'est-il trouvé réuni au même manuscrit sur une feuille séparée. Nous ne l'avons cependant pas incorporé à ce premier point, parce qu'il étoit impossible de lier l'un avec l'autre sans quelque confusion. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *I. Cor. x. 11.* — (2) *Rom. x. 4.*

nue ; parce qu'il étoit la fin de la loi et le sujet principal de ses prophéties. D'où il s'ensuit manifestement que toutes les cérémonies de la loi, toutes ces solennités, tous ses sacrifices regardoient uniquement le Sauveur ; et qu'il n'y a page dans les Écritures en laquelle nous ne le vissions, si nous avions les yeux assez épurés.

Et certes, puisqu'il plaisoit à notre grand Dieu de se revêtir d'une chair humaine, il étoit convenable, mes Sœurs, que de même que ce mystère étant accompli, nous en célébrons la grandeur par de pieuses actions de grâces ; aussi ceux qui en ont précédé l'accomplissement, vécussent dans l'attente de ce bonheur qui devoit arriver à notre nature. Il est vrai que le Verbe éternel, en se faisant homme, est né dans un temps limité ; car c'est une suite de la condition humaine. L'éternité s'est alliée avec le temps, afin que ceux qui sont sujets au temps pussent aspirer à l'éternité. Mais encore que la venue du Sauveur fût arrêtée à un temps certain par les ordres de la Providence divine ; toutefois il faut avouer que le mystère du Verbe fait chair devoit remplir et honorer tous les temps. C'est pourquoi il étoit à propos qu'où il n'étoit pas par la vérité de sa présence, il y fût du moins d'une autre manière par des figures très-excellentes. Et de là vient que la loi de Moïse est pleine de merveilleuses figures qui nous représentent le Sauveur Jésus.

En effet, je vous demande, mes très-chères Sœurs, d'où vient tant de sang répandu dans les cérémonies anciennes, sinon pour représenter le sang de Jésus ? Pourquoi est-ce que par le sang de l'Agneau le peuple est délivré du glaive vengeur qui désola les maisons des Egyptiens ? pourquoi est-ce que l'alliance est signée et ratifiée par le sang ? pourquoi n'y a-t-il point d'entrée dans le sanctuaire, si le pontife n'a les mains teintes du sang des victimes ? pourquoi les crimes sont-ils expiés, les pontifes et leurs vêtemens consacrés par le sang versé dans le sacrifice ? le sang des animaux égorgés étoit-il suffisant pour apaiser Dieu ? étoit-il capable de purifier l'homme ? Si ce n'est pour

nous faire entendre qu'il n'y a ni délivrance, ni consécration, ni alliance, ni expiation, ni salut, que par le sang de l'Agneau sans tache, « qui a été tué, dit » saint Jean (1), dès l'origine du monde », tué, dis-je, dès l'origine du monde, parce que dès l'origine du monde sa mort a été figurée par une multitude infinie de sacrifices sanglans. C'est ce qui fait dire à Tertulien : *O Christum in novis veterem* (2) ! « O que » Jésus est ancien dans la nouveauté de son Evangile ! » Ce que nous honorons est nouveau, parce Jésus-Christ l'a mis dans un nouveau jour : ce que nous honorons est ancien, parce que la figure s'en trouve dès les premiers temps. La loi est un Evangile caché, et l'Evangile est une loi expliquée.

Et c'est ce qu'exprime l'apôtre saint Paul en ces excellentes paroles : « La loi a l'ombre des choses futures et non point la vive image (3). » Que veut dire ce grand apôtre, que la loi a l'ombre et non point la vive image des choses ? La comparaison est prise de la peinture. Le peintre dessine le portrait du roi. Vous en voyez déjà quelque ressemblance dans les premiers crayons du tableau : ce sont ses traits, c'est sa taille, c'est son air, c'est l'image du prince que vous y voyez : mais quand l'ouvrage sera accompli, c'est alors que le roi paroîtra avec sa majesté naturelle. Ainsi la loi avoit Jésus-Christ dans des ombres et dans des figures, et comme dans un crayon imparfait ; mais elle n'avoit pas l'image finie. Et de même que la peinture achevée efface les linéamens imparfaits, ainsi la beauté parfaite de l'Evangile efface l'imperfection de la loi par des couleurs plus vives et plus éclatantes. C'est pourquoi Jésus-Christ change l'eau en vin, c'est-à-dire la loi de Moïse en son Evangile.

(1) *Apoc.* XIII. 8. — (2) *Lib.* IV. *adv. Marcion.* n. 21. — (3) *Hebr.* X. 1.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Évangile du lépreux et du centenier. *Matth.* VIII. 1.
Marc. I. 40. *Luc.* V. 12.

DEUX sacrements : dans la guérison du lépreux, l'expiation du péché par la pénitence ; dans le centenier, la préparation à l'Eucharistie.

Jésus, en descendant de la montagne, où il vient de publier tous les préceptes de la loi évangélique, nous apprend la rémission des péchés. Après le précepte, la prévarication ; et par grâce, la rémission. Il ne souvient [guère] de songer aux bonnes œuvres qui sont à faire, aux péchés qui sont à expier. « Nous » devons cependant travailler chaque jour à la rémission des péchés que nous commettons sans cesse » : *Sub quotidianâ peccatorum remissione vivamus* (1). Dénombrement des péchés. Toute notre vie, inutilité : non seulement paroles oiseuses ; mais tout oisieux : nous sommes l'oisiveté même. Je confesse vos péchés et les miens, ceux que la plupart du monde ne confesse pas. Venez donc à Jésus ; [dites-lui] : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir » : *Si vis, potes me mundare*. [Il vous répondra] : « Je le veux, soyez guéris » : *Voto, mundare* (2).

(1) *S. Aug. Serm.* LVIII. n. 6, tom. v, col. 339.—(2) *Matth.* VIII. 2.

Quand le prêtre parle, Jésus parle : c'est lui qui dit : « Je le veux, soyez guéris » : *Volo, mundare*.

Il lui défend de parler, il l'envoie aux prêtres « pour leur servir de témoignage » : *In testimonium illis* (1). Ce n'est pas qu'il veuille que le peuple ignore ses merveilles et sa mission; il veut qu'il les apprenne par la voie ordinaire établie de Dieu.

La cure du lépreux. La lèpre est une impureté : elle signifie le péché. « [Le pécheur ainsi que le lépreux] doit être condamné comme impur » : *Immunditiæ condemnabitur* (2). On ne traite pas de même tous les lépreux. La lèpre nouvelle et la lèpre invétérée. Les pécheurs ne doivent pas s'étonner si [on les traite] diversement. Médecins qui ne discernent pas. Il faut savoir discerner entre la lèpre et la lèpre. Les clefs pour fermer et pour ouvrir. La communion avec discrétion : *Et dixit Ateratha eis ut non comederent de sancto sanctorum, donec surgeret sacerdos doctus atque perfectus* (3) : « Le gouverneur leur dit de ne point manger de viandes sacrées, jusqu'à ce qu'il s'élevât un pontife docte et parfait. » « Un malade, dit saint Augustin, reçoit d'autres préceptes pour traiter sa maladie, que ceux qu'on lui donne en santé » : *Secunda præcepta æger accepit* (4).

« Tout homme infecté de la lèpre, qui avoit été » séparé des autres par le jugement du prêtre, devoit » avoir ses vêtements décousus, la tête nue, le visage » couvert de son vêtement, et devoit crier qu'il étoit » impur et souillé. Il étoit obligé de demeurer seul » hors du camp, pendant tout le temps qu'il étoit » lépreux et impur » : *Quicumque maculatus fuerit leprâ, et separatus est ad arbitrium sacerdotis, habebit vestimenta dissuta, caput nudum, os veste contactum, contaminatum ac sordidum*

(1) *Matth.* VIII. 4. — (2) *Levit.* XIII. 8. — (3) *I. Esdr.* II. 63. — (4) *Serm.* LXXXVIII. n. 7, tom. V, col. 473. *Serm.* CCLXXVII. n. 2. col. 1124.

se clamabit : solus habitabit extra castra (1). Le pécheur doit être séparé de peur de la contagion : c'est pourquoi la victime pour le péché [s'immoloit] « hors du camp » : *Extra castra* (2); et notre Seigneur [a été crucifié] « hors des portes de Jérusalem » : *Extra portam* (3) : excommunication que Jésus-Christ a soufferte.

« *Offeres munus quod præcepit Moyses* (4) : « Vous offrirez le don que Moïse a prescrit », deux passereaux. On en immole l'un; on délivre l'autre, on le lâche en liberté, après avoir été trempé au sang de l'autre (5). Jésus-Christ immolé; toute la nature vivante : elle est délivrée, mais il faut qu'elle soit trempée au sang de Jésus-Christ par la mortification. La vie délicieuse ne souffre pas qu'on soit trempé dans ce sang. « Celle qui vit dans les délices est » morte, quoiqu'elle paroisse vivante » : *Vivens mortua est* (6).

Le lépreux étoit obligé de couper tous les poils, ses cheveux, sa barbe, ses sourcils. La lèpre s'attache principalement aux cheveux et aux poils. « L'homme de la tête de qui les cheveux tombent, » est chauve et pur » : *Vir de cujus capite capilli fluunt, calvus et mundus est* (7) : c'étoit une marque. [Les poils sont] un superflu : le superflu retranché; c'est là que les péchés s'attachent. Ne demandez pas ce qu'il faut retrancher; retranchez quelque chose, la lumière vous viendra pour retrancher toujours davantage. Retranchez par l'aumône; retranchez tous les jours quelque chose à la vanité. On objecte toujours la bienséance : il faut couper même les sourcils et la barbe : il n'importe pas quand le visage sera un peu défiguré. Personne plus obligé aux aumônes que les lépreux purifiés, les pécheurs guéris.

Deux raisons pourquoi l'aumône ôte les péchés :

(1) *Levit.* XIII. 44, 45, 46. — (2) *Ibid.* IV. 21. — (3) *Heb.* XIII. 12. — (4) *Matth.* VIII. 4. — (5) *Levit.* XIV. 4, 5, 6, 7. — (6) *Tim.* V. 6. — (7) *Levit.* XIII. 40.

1°. Le péché naturellement demande d'être puni par la privation de tout bien. Qui est ingrat et rebelle envers Dieu, mérite la soustraction de tous ses dons, et ne doit rien avoir dans son empire : il a abusé de tout. Si l'on n'est pas effectivement privé, il faut compatir à ceux qui le sont, souffrir avec eux : « Exercer » la patience à l'égard des uns, et la miséricorde envers les autres » : *Alios per patientiam, alios per misericordiam* (1).

2°. Par l'aumône on empêche les péchés des autres, une infinité de péchés où la pauvreté engage ; péchés inconnus, incestes pour n'avoir point de lits, et autres abominations. Rien de meilleur pour expier nos péchés commis, que d'empêcher que les autres n'en commettent. « La charité couvre la multitude des » péchés » : *Charitas operit multitudinem peccatorum* (2) : nous avons besoin d'un remède qui en remette et en couvre plusieurs, car nous péchons sans cesse.

Aumône, excellente préparation pour la communion. Le don de l'aumône, préparation au don sacré. Donner à Jésus-Christ, préparation à l'action par laquelle il se donne à nous.

(1) *S. Leo*, — (2) *I. Petr.* 1v. 8.

SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Jérusalem et Babylone, leur esprit et leur caractère. Raisons de la conduite de Dieu dans le mélange des bons avec les méchants : comment ils sont séparés dès à présent : suites de la dernière séparation.

Sinite utraque crescere usque ad messem.

Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Matth. XIII. 30.

Tout autant que nous sommes de chrétiens, nous sommes de pauvres bannis, qui, étant relégués bien loin de notre chère patrie, sommes contraints de passer cette vie mortelle dans un pèlerinage continu, déplorant sans cesse la misère de notre péché qui nous a fait perdre la douceur et la liberté de notre air natal, seul capable de réparer nos forces perdues et de rétablir notre santé presque désespérée. Cependant, mes très-chères Sœurs, ce qui adoucit les ennuis et les incommodités de notre exil, ce sont les lettres que nous recevons de notre bienheureuse patrie : vous entendez bien que c'est du ciel que je parle. Ces lettres ce sont les Ecritures divines que notre Père céleste nous adresse par le ministère de ses saints prophètes et de ses apôtres, et même par son cher Fils qu'il a envoyé sur la terre pour nous apporter ici-bas

des nouvelles de notre pays, et nous donner l'espérance d'un prompt et heureux retour. De sorte que si nous désirons ardemment de voir cette glorieuse cité dont nous devons être les habitans, si nous sommes vivement touchés de l'amour de notre patrie, où notre bon Père nous conserve un grand et éternel héritage, toute notre consolation doit être de lire ces lettres ; nous en devons baiser mille et mille fois les sacrés caractères, et surtout nous en devons nuit et jour ruminer le sens. C'est pourquoi le prophète David chantoit à son Dieu parmi des soupirs amoureux : « O » Seigneur, voyez que je suis étranger sur la terre : » du moins ne me refusez pas cette unique consolation » de méditer votre sainte parole » : *Incola ego sum in terrâ, non abscondas à me mandata tua* (1). Ainsi je ne m'étonne pas, mes très-chères Sœurs, si vous avez une telle avidité d'entendre la parole de Dieu. C'est un effet de ce pieux gémissément que le Saint-Esprit inspire en vos âmes, les sollicitant par de saints désirs. Je m'estimerois bienheureux si je pouvois contribuer quelque chose à satisfaire ces pieux désirs. Ecoutez, écoutez, mes Sœurs, les paroles du saint Evangile ; et si je vous semble peu de chose, comme en effet je ne suis rien, songez que c'est la voix de votre Epoux que vous entendez par ma bouche.

« Le royaume des cieux, nous dit Jésus-Christ (2), » est semblable à un homme qui avoit semé de bon » grain dans son champ. Mais pendant que les hommes » dormoient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie au » milieu du blé, et s'en alla. L'herbe ayant donc » poussé, et étant montée en épi, l'ivraie commença » aussi à paroître. Alors les serviteurs du père de » famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas » semé de bon grain dans votre champ ? d'où vient » donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est » l'homme ennemi qui l'y a semée. Et ses serviteurs » lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ? » Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant

(1) *Ps.* cxviii. 19. — (2) *Matth.* xiiii. 24 et suiv.

» l'ivraie, vous ne déracinez en même temps le bon grain. »

Le grand Père de famille, c'est Dieu qui a répandu de tous côtés sur les hommes ses vérités, comme une semence céleste qui devoit fructifier en bonnes œuvres pour la vie éternelle. Il avoit commencé à jeter cette précieuse semence dans l'esprit de l'homme, l'introduisant dans ce paradis de délices, où tout ce qui se présenteoit à ses yeux ne lui parloit que de son Créateur. Mais pendant qu'il s'endormoit dans la considération de ses propres dons, oubliant insensiblement son auteur, auquel seul il devoit veiller, et « déçu de la douceur de sa charmante liberté », *Sed in æternum libertate deceptus* (1); le serpent frauduleux qui lui parloit au dehors, fit couler intérieurement dans son cœur le venin subtil et délicat de la vaine gloire. Animé de ce bon succès, il n'a cessé de jeter, autant qu'il a pu, les semences du vice et du désordre, partout où il a vu que la munificence divine répandoit celle de ses grâces, si bien que, par ses artifices, le bon et le mauvais grain, c'est-à-dire les bons et les mauvais se sont trouvés mêlés ensemble dans le même champ, c'est-à-dire, ou bien dans le monde, comme notre Seigneur, l'interprète, ou [dans] la sainte Église, comme je le pourrois justifier aisément par d'autres endroits de l'Écriture. Là-dessus quelques faux zélés se sont élevés, qui ont trouvé ce mélange insupportable. Il leur a semblé que la justice divine devoit incontinent exterminer les impies, et ouvrir sous eux les plus noirs abîmes pour les engloutir. Mais notre sage Père de famille ne défère pas à leur zèle inconsidéré et superbe : il ordonne que l'on les laisse croître jusques à la moisson, c'est-à-dire la fin des siècles : et alors il enverra ses saints anges pour faire cette dernière et éternelle séparation, par laquelle les méchans, séparés pour jamais de la compagnie des bons, seront jetés dans la flamme, pendant que la

(1) *Innocent I. Ep. xxiv. ad Conc. Carth. Lab. tom. II, col. 1285.*

troupe des justes, toute pure et toute éclatante, fera voir dans le royaume de Dieu autant de soleils que de saints. C'est l'interprétation de notre parabole. [Dans ce discours, je vous exposerai] l'intention de notre Seigneur en deux réflexions : la première sur le mélange ; la seconde sur la séparation des bons et des mauvais.

Depuis le péché du premier homme, l'iniquité a régné dans le monde. Tous s'étoient écartés de la bonne voie : « il n'y avoit personne qui fit bien, non » pas même un seul », comme chantoit autrefois le Psalmiste (1), [au psaume] rapporté dans l'Épître aux Romains (2). C'est pourquoi saint Augustin a dit « qu'il y avoit dans le monde comme une ville d'iniquité, qu'il a appelée Babylone (3). » Babylone en langue hébraïque, c'est-à-dire confusion : il l'appelle donc Babylone, parce que l'iniquité et la confusion sont inséparables. Cette cité, mes Sœurs, c'est le règne, l'assemblée, et, pour parler de la sorte, la république des méchants. Mais Dieu, regardant d'en-haut en pitié cette noire et criminelle ignorance, a envoyé son Fils au monde, pour le réformer. C'est lui qui contre cette cité turbulente, qui, par son audacieuse rébellion, dominoit par toute la terre, a établi une cité sainte qui doit servir d'asile à tous ceux qui se voudront retirer de cette confusion générale. Cette cité, mes très-chères Sœurs, c'est la sainte ; la spirituelle, la mystérieuse Jérusalem, c'est-à-dire vision de paix ; afin d'opposer la paix des enfans de Dieu au désordre et au tumulte des enfans du monde.

Mais où se bâtira cette ville innocente ? quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste la pourroient assez séparer de cette autre cité criminelle ? Chères Sœurs, le Prince son fondateur ne l'en veut point séparer par la distance des lieux : dessein certainement incroyable ! il bâtit Jérusalem au milieu de Babylone. Durant le cours de ce

(1) *Ps.* xiiii. 4. — (2) *Rom.* iii. 12. — (3) *In Ps.* xxvi. n. 18. tom. iv, col. 126.

siècle pervers, les bons seront mêlés avec les méchans. O Dieu éternel ! quel mélange de ces deux peuples divers, je veux dire des saints et des impies ! l'un est prédestiné à la vie éternelle, et l'autre réprouvé à jamais. Leurs princes sont ennemis. Le prince de Jérusalem c'est Jésus : le diable est le prince de Babylone. Ils vivent sous des lois directement opposées. L'apôtre, comme vous savez, distingue deux sortes de lois : l'une est la loi de l'esprit, elle gouverne Jérusalem : l'autre est la loi de la chair qui domine dans Babylone. Leurs mœurs sont toutes contraires. L'une se propose pour dernière fin une paix trompeuse, à cause qu'elle est passagère : l'autre, parini beaucoup d'afflictions présentes, gémit et soupire sans cesse après une paix assurée, à cause qu'elle est éternelle. Qu'est-ce à dire ceci, mes très-chères Sœurs ? Ces deux peuples de bons et de méchans, dont les lois sont si fort opposées, les mœurs si contraires, les desseins si incompatibles, vivent néanmoins ensemble dans une même société ; ils sont éclairés d'un même soleil ; ils respirent un même air ; la terre, leur mère commune, leur fournit à tous indifféremment une nourriture semblable. Bien plus, nous les voyons tous les jours se présenter aux mêmes autels ; ils sont associés dans la communion de l'Eglise ; ils participent aux mêmes mystères ; ils sont régénérés et repus de la vertu des mêmes sacremens. Oserions-nous bien, ô Seigneur, vous demander raison d'un mélange si surprenant ? « Quelle convention, je vous prie, entre Jésus-Christ et Bélial (1) ? » Pourquoi voulez-vous que les corps soient si proches, et les cœurs tellement séparés ? Que vous ont fait vos enfans de les punir si cruellement, les contraignant de vivre avec vos ennemis et les leurs ? Quel nouveau genre de supplice de joindre ainsi le vif et le mort ? Vous, Seigneur, qui avez si bien rangé chaque chose à sa place, qui avez séparé la terre et le firmament, les ténèbres et la lumière, ne séparerez-vous point les

(1) *II. Cor. vi. 15.*

justes d'avec les impies ? Certes , le ciel et la terre ne sont pas si fort éloignés , les ténèbres et la lumière ne sont pas si contraires que sont la vertu et le vice : pourquoi donc les laissez-vous ensemble ? N'avez-vous débrouillé la confusion du premier chaos , qu'afin de nous rejeter dans un chaos plus horrible ? Eclaircz-nous , Seigneur , sur cette difficulté , non point par les raisons de la philosophie humaine , mais par la considération de vos secrets jugemens et de votre providence irrépréhensible.

L'admirable saint Augustin nous donne sur ce sujet une très-belle doctrine. « Les méchans , dit ce grand » personnage (1) , ne sont dans le monde , ou que » pour s'y convertir , ou que pour y exercer les bons » : *Nisi ut convertantur , vel ut per eos boni exer-*
ceantur. O peuple choisi ! ô enfans de paix ! ô citoyens de la Jérusalem bien-aimée ! si Dieu , votre père , eût voulu que vous vécussiez en paix en ce monde , il ne vous auroit pas exposés en proie au milieu de vos ennemis ; mais , voulant exercer et épurer votre vertu par l'épreuve de la patience , il vous a mis parmi une nation ennemie , afin que vous souffrissiez en ce siècle leur persécution et leur violence. C'est pourquoi , dans la maison de notre père Abraham , selon que le remarque l'apôtre (2) , Ismaël , l'enfant de la chair et de la servante , persécutoit Isaac , le fils de la promesse et de sa maîtresse. Ne voyez-vous pas que dans le ventre de Rébecca , femme du patriarche Isaac , ces deux gémeaux qu'elle porte , Esau et Jacob , l'un figure des réprouvés , l'autre l'image des enfans de Dieu ; « encore enfermés dans les mêmes entrailles , » commencent à se faire le guerre » : *Collidebantur in utero ejus parvuli* (3). Que signifie ce mystère , mes Sœurs ? « Tu portes , ô Rébecca , dans ton ventre , » dit la parole divine , deux grandes et nombreuses » nations » : *Duæ gentes sunt in utero tuo* (4). Quelles sont ces nations , chères Sœurs ? c'est , d'une

(1) *In Ps* LIV. n. 4 , tom IV , col. 502. — (2) *Gal.* IV. —
 (3) *Genes* XXV. 22. — (4) *Ibid.* 23.

part, la nation des justes, et de l'autre celle des impies, représentées dans ces deux enfans. Esaü, je l'avoue, supplantera Jacob pour un peu de temps; il sortira le premier; il emportera le droit d'aînesse. Il faut que, dans le cours de ce siècle, les bons et les saints, le monde prédestiné serve et gémissent pour l'ordinaire sous l'oppression et la tyrannie des méchans et des réprouvés. Mais enfin tôt ou tard la face des choses sera changée. Après qu'Esaü aura joui quelque temps de son droit d'aînesse, c'est-à-dire, après que les méchans auront en apparence triomphé quelque temps dans ce monde par leur imaginaire félicité, Jacob emportera la bénédiction paternelle: il demeurera le seul et véritable supplantateur, comme son nom le lui promettoit. La prophétie divine s'accomplira, qui dit que « l'aîné servira au cadet » : *Major serviet minori* (1); c'est-à-dire que les bons, qui paroissent ici-bas être dans l'oppression et dans la disgrâce, dans cette grande révolution qui arrivera à la fin des siècles, commenceront à prendre la première place; et les méchans, étonnés d'une si grande vicissitude, gémiront à jamais dans une captivité insupportable. C'est ce qui nous est montré en figure en la Genèse. Mais en attendant, mes très-chères Sœurs, il est nécessaire que les bons souffrent. Car de même que notre grand Dieu a jeté notre âme, qui est d'une si divine origine, dans une chair agitée de tant de convoitises brutales, afin que la vigueur de l'esprit s'évertuât tous les jours par la résistance du corps, ainsi a-t-il mêlé les bons parmi les impies, afin que ceux-là, supportant la persécution de ceux-ci, s'aninassent d'autant plus à la vertu, qu'ils y trouveroient plus d'obstacles.

Et c'est, à vrai dire, mes Sœurs, le grand miracle de la grâce divine. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, c'est l'effet d'une vertu ordinaire; mais laisser les justes dans la compagnie des méchans, et fortifier par là leur vertu; leur faire

(1) *Genes. xxv. 23.*

respirer le même air, et les préserver de la contagion ; les faire vivre parmi l'iniquité, et leur faire observer la justice, c'est où paroît le triomphe de la toute-puissance divine. C'est ainsi, mes Sœurs, qu'elle se plaît de faire paroître la lumière plus éclatante et plus pure parmi l'épaisseur des nuages. Ce grand Dieu tout-puissant qui a préservé, et les enfans dans la fournaise, et Daniel parmi les lions ; qui a gardé la famille de Noé sur un bois fragile contre la fureur inévitable des eaux universellement débordées ; celle de Lot, de l'embrasement et des monstrueuses voluptés de Sodome ; qui a fait luire à ses enfans une merveilleuse lumière parmi les ténèbres d'Égypte ; qui a fait naître des eaux vives parmi les déserts arides de la Libye : ce Dieu a pris plaisir, pour faire voir son pouvoir, de conserver ses serviteurs innocens dans la corruption générale ; que dis-je, il les a préservés ? leur vertu en a paru davantage.

Et certes, s'il n'y avoit point eu de méchans, combien de vertus seroient étouffées ! Que deviendrait le zèle de convertir les âmes, dont les saints ont été transportés ? où seroient tant d'exhortations véhémentes ? où cette béatitude de ceux qui souffrent pour la justice ? où le triomphe du martyr ? Qui auroit mis la main sur la personne de notre Seigneur, s'il n'y avoit eu que des justes ? Mais quel seroit le désordre des choses humaines, si, parmi cette prodigieuse multitude de méchans, il n'y avoit du moins quelques justes, qui, par leurs avertissemens et par leurs exemples, réprimassent la licence effrénée, et retinssent du moins les choses dans quelque modération ? C'est pourquoi le Sauveur Jésus parlant au petit nombre de gens de bien qu'il avoit par sa grâce assemblés près de sa personne, les appelle le sel de la terre : *Vos estis sal terræ* (1) : voulant dire, à mon avis, que s'il n'eût répandu quelques personnes vertueuses deçà et delà dans le monde, comme une espèce de sel salutaire, les hommes auroient été entièrement corrompus,

(1) *Math.* v. 13.

au lieu qu'il y reste peut-être quelque petite trace de vertu.

Cela étant de la sorte, que nous autres chrétiens nous sommes envoyés pour être la lumière du monde, vivons en enfans de lumière, et « ne communiquons » point aux œuvres des ténèbres (1) » qui nous environnent. Méprisons cette vie, mes très-chères Sœurs, où nous sommes en captivité. Regardez le siècle; de toutes parts vous y verrez régner l'impiété, le désordre, le luxe, les molles délices, l'avarice, l'ambition, et enfin toutes sortes de crimes. Quel plaisir pour nous en cette vie où les meilleurs ne sont pas mieux traités que les plus méchans? Au contraire, nous verrons ordinairement les méchans dans le haut crédit et les sages dans la bassesse. Quelle estime pouvons-nous faire de cette sorte de biens, que notre Père céleste, qui sait si parfaitement le prix des choses, donne en partage à ses ennemis? Considérez, mes très-chères Sœurs, que dans une grande maison ce que l'on réserve aux enfans est toujours le plus précieux; et que ce que les serviteurs peuvent avoir de commun avec eux est toujours le moins important. Nous sommes les enfans de Dieu, et les méchans n'ont pas seulement l'honneur de pouvoir être nommés ses esclaves: ce sont ses ennemis et les victimes de sa fureur. Et néanmoins les plaisirs et les grands avantages après lesquels les mortels abusés ne cessent de soupirer, sont presque pour l'ordinaire en la possession des méchans. Souhaitez-vous des richesses? vous n'en aurez jamais plus que Crésus; les délices? vous n'en aurez jamais plus que Sardanapale; le pouvoir? vous n'en aurez jamais plus que Néron, Caligula, ces monstres du genre humain, et néanmoins les maîtres du monde. Où est-ce que l'éloquence, la sagesse mondaine, le crédit des beaux-arts a été plus grand que dans l'empire romain? c'étoit des idolâtres. « Voulez-vous, dit saint Augustin, que Dieu vous » donne de l'argent? les voleurs en ont aussi: dési-

(1) *Ephes.* v. 11.

» rez-vous une femme, une nombreuse famille, la
 » santé du corps, les dignités du siècle? considérez
 » que beaucoup de méchans possèdent tous ces avan-
 » tages. Est-ce l'unique objet pour lequel vous servez
 » Dieu? Vos pieds chanceleront-ils, et croirez-vous
 » servir Dieu en vain, lorsque vous voyez dans ceux
 » qui ne le servent pas tous ces biens qui vous
 » manquent? Ainsi, il donne toutes ces choses aux
 » méchans mêmes, et il se réserve lui seul pour les
 » bons » : *Pecuniam vis à Deo? habet et latro. Uxorem, fecunditatem filiorum, salutem corporis, dignitatem sæculi? attende quàm multi mali habent. Hoc est totum propter quod eum colis? Nutabunt pedes tui, putabis te sine causâ colere, quando in eis vides ista qui eum non colunt? Ergo ista dat omnia etiam malis, se solum servat bonis* (1). Partant, que l'ami de Jésus, s'il prétend à quelque chose de plus que les ennemis de Jésus, vive avec la grâce de Dieu dans l'attente d'une plus grande félicité. O sainte paix de Sion! ô égalité des anges! ô divine Jérusalem où il n'y a point de séditieux, point de fourbes, point de malfaiteurs; où il n'y a que des gens de bien, des amis et des frères! ô heureuse égalité des anges! ô sainte compagnie, où Dieu régnera en paix, où nul ne blasphémera son saint nom, nul ne contreviendra à ses ordonnances! ô sainte Sion, où toutes choses sont stables! Eh Dieu! qui nous a jetés dans ce flux et reflux de choses humaines? qui nous précipite dans cet abîme et cette mer agitée de tant de tempêtes? Quand retournerai-je à vous, ô Sion? quand verrai-je vos belles murailles, et vos fontaines d'eaux vives qui sont la félicité éternelle, et votre temple qui est Dieu même, et votre lumière qui est l'Agneau? « Alors, ô mon
 » Dieu, vous nous vivifierez, vous nous renouvel-
 » lerez, vous nous donnerez la vie de l'homme inté-
 » rieur, et nous invoquerons votre nom; c'est-à-dire,
 » nous vous aimerons. Après nous avoir pardonné

(1) S. Aug. in Ps. LXXIX, n. 14, tom. IV, col. 856.

» avec bonté tous nos péchés, vous vous donnerez
 » vous-même pour être la récompense parfaite de
 » ceux que vous aurez justifiés. Seigneur Dieu des
 » vertus, convertissez-nous, montrez votre face, et
 » nous serons sauvés : *Vivificabis nos, innovabis*
 » *nos, vitam interioris hominis dabis nobis*; et
 » *nomen tuum invocabimus : id est, te diligemus.*
 » *Tu nobis dulcis eris remissor peccatorum*
 » *nostrorum, tu eris totum præmium justifi-*
 » *catorum.* Domine Deus virtutum, converte nos,
 » ostende faciem tuam, et salvi erimus (1). » [C'est
 alors que se fera l'entière séparation des bons et des
 méchans.]

Cette séparation, mes très-chères Sœurs, a divers degrés. Premièrement, les élus sont déjà séparés dans la prédestination éternelle, même dans la contagion du siècle, même dans cette masse de corruption où le monde semble les envelopper dans une commune confusion. Dieu les a déjà discernés : « Dieu sait » ceux qui sont à lui » : *Cognovit Dominus qui sunt ejus* (2) : il les connoît par nom et par surnom : *Proprias oves vocat nominatim* (3). « Il appelle » ses propres brebis chacune par leur nom. » Il en a un rôle dans son cabinet : ils sont écrits dans son livre. O joie ! ô bonheur incroyable ! aimables brebis de Jésus, quelque part où vous erriez dans les chemins détournés de ce siècle, l'œil de votre pasteur est sur vous : il vous sépare des autres, non point de corps, mais de cœur : il vous sépare par de saints désirs et par une bienheureuse espérance. Les affections, mes Sœurs, ce sont comme les pas de l'âme ; c'est par elles qu'elle se remue. Ainsi, les enfans de lumière mêlés ici-bas parmi les enfans de ténèbres, en sortent par de saintes et de célestes affections. Ils sont en ce monde, mais leur amour en est détaché. Dieu, qui les a mêlés avec ses ennemis, ne cesse de les en séparer peu à peu par une opération toute-puissante.

(1) *S. Aug. in Ps. LXXIX, ubi supra.* — (2) *II. Tim. II. 19.*
 — (3) *Joan. X. 3.*

Il purifie leurs intentions, il les démêle insensiblement des embarras de la terre. Comme ils sont dans un corps mortel, et que néanmoins ils vivent en quelque sorte détachés du corps, et que Dieu rompt peu à peu leurs liens, ainsi que dit l'apôtre saint Paul, que « vivant dans la chair, nous ne vivons » pas selon la chair (1) ; de même, bien qu'ils soient parmi les méchants, leur façon de vivre les discerne d'eux.

Viendra, viendra enfin cette dernière séparation. O jour terrible pour les méchants ! ô jour mille et mille fois heureux pour les bons ! où iront les méchants séparés des enfans de Dieu ? C'est ce mélange, mes Sœurs, qui empêche que Dieu ne les foudroie : il leur pardonne pour l'amour des siens : leur présence modère sa juste fureur. C'est pourquoi, dans notre Evangile, il défend « d'arracher l'ivraie, de peur » d'endommager le bon grain » : *Ne fortè colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum* (2). Considérez, mes Sœurs, que comme en ce monde les bons et les méchants sont mêlés, aussi la colère et la miséricorde divines sont en quelque façon tempérées l'une par l'autre. C'est pourquoi le prophète a dit que « le calice qui est en la main de Dieu est » mêlé. » Le vin signifie la joie : *Vinum lætificat* (3) : « le vin réjouit » ; et l'eau, les tribulations : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ* (4) : « Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les » eaux sont entrées jusque dans mon âme. » Le prophète David dit que son âme est environnée d'eaux, c'est-à-dire de tribulations ; [il nous représente le Seigneur] « comme tenant dans sa main une coupe » d'un vin fort, mêlé de différentes liqueurs » : *Vini meri plenus mixto* (5). C'est ce mélange que le siècle doit boire. Sa vengeance est toujours mêlée de miséricorde, sa miséricorde de même : *Parcente manu sævit et donat*. Mais après ce siècle il ne res-

(1) II. Cor. x. 3. — (2) Math. XIII. 29. — (3) Ps. CIII. 16.
— (4) Ps. LXXVIII. 1. — (5) Ps. LXXIV. 7.

tera plus que la lie. *Verumtamen fœx ejus non est exinanita ; bibent omnes peccatores terræ* (1) : « La lie n'en est pourtant pas encore épuisée : tous les pécheurs de la terre en boiront. » Ces pécheurs séparés des bons, ces pécheurs surpris dans leur crime, ces pécheurs qui ne seront jamais gens de bien, ils boiront toute la lie et toute l'amertume de la vengeance divine. Fuyons, fuyons, mes Sœurs, fuyons de leur compagnie : n'ayons point de commerce avec eux. Votre profession vous en a déjà en quelque façon séparées. Mais ne faites pas comme les Israélites : ne désirez point les plaisirs de l'Égypte : ne retournez pas la tête en arrière, pour voir ce que vous avez quitté ; mais tenez vos yeux fichés éternellement à l'héritage qui vous est promis, aux saints qui vous attendent, à Jésus qui vous tend les bras pour vous recevoir en sa gloire.

(1) Ps. LXXIV. 8.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

DE LA SEPTUAGÈSIME.

Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise : leurs droits, leurs prérogatives : comment et pourquoi les riches doivent honorer leur condition, secourir leur misère, prendre part à leurs privilèges.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.

Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. Matth. xx. 16.

Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.

Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres. Ps. LXXI. 23.

ENCORE que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers, n'ait son entier accomplissement que dans la résurrection générale, où les justes, que le monde avoit méprisés, rempliront les premières places, pendant que les méchans et les impies, qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures, toutefois ce renversement admirable des conditions humaines est déjà commencé dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits dans l'institution de l'Eglise. Cette cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondemens, a ses lois et sa police, par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ, son instituteur,

est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi ; de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle ; et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde, les riches ont tout l'avantage, et tiennent les premiers rangs ; dans le royaume de Jésus-Christ, la prééminence appartient aux pauvres qui sont les premiers nés de l'Eglise, et ses véritables enfans. Secondement, dans le monde, les pauvres sont soumis aux riches, et ne semblent nés que pour les servir ; au contraire, dans la sainte Eglise, les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde, les grâces et les privilèges sont pour les puissans et les riches ; les pauvres n'y ont de part que par leur appui : au lieu que dans l'Eglise de Jésus-Christ, les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilège que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Évangile, que j'ai choisie pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente : « Les derniers sont les premiers, et » les premiers sont les derniers » : puisque les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Eglise, puisque les riches, qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Eglise que pour les servir, puisque les grâces du nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres, et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres ; c'est-à-dire honorer leur condition, soulager leurs nécessités ; prendre part à leurs privilèges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Le docte et éloquent saint Jean-Chrysostôme nous propose une belle idée pour connoître les avantages de la pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée que de riches,

l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte ; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultations la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent : mais le grand saint Chrysostôme conclut pour les pauvres (1) ; et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches auroit beaucoup d'éclat et de pompe, mais qu'elle seroit sans force et sans fondement assuré. L'abondance ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromploit tous les esprits, et amolliroit tous les courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oïiveté. Ainsi les arts seroient négligés, la terre peu cultivée, les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement délaissés ; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis, tomberoit enfin par elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire, dans l'autre ville où il n'y auroit que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions, et mère des arts profitables, appliqueroit les esprits par le besoin, les aiguïseroit par l'étude, leur inspireroit une vigueur mâle par l'exercice de la patience ; et, n'épargnant pas les sueurs, elle achèveroit les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean-Chrysostôme au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette pensée pour adjuger la préférence à la pauvreté.

Mais, à parler des choses véritablement, nous savons que la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes, qui sont des corps politiques, demandent, aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange : tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de saint Chrysostôme ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenoit qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville, qui fût véritablement la ville des pauvres.

(1) *De div. et paup. Hom. xi, tom. xii, pag. 505, 506.*

Cette ville c'est la sainte Eglise : et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance : que l'Eglise, dans son premier plan, n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité, que l'Ecriture a nommée la cité de Dieu. Encore que cette doctrine vous paroisse peut-être extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable : et, afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il y a cette différence entre la Synagogue et l'Eglise, que Dieu a promis à la Synagogue des bénédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste, « toute la gloire de la sainte Eglise est cachée » et intérieure » : *Omnis gloria ejus filix regis ab intus* (1). « Dieu te donne, disoit Isaac à son fils Jacob (2), la rosée du ciel et la graisse de la terre. » C'est la bénédiction de la Synagogue : et qui ne sait que, dans les Ecritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs héritages. Selon ces promesses, Messieurs, il est bien aisé de comprendre que les richesses et l'abondance, étant le partage de la Synagogue, dans sa propre institution, elle devoit avoir des hommes puissans et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Eglise : dans les promesses de l'Evangile, il ne se parle plus des biens temporels, par lesquels on attiroit ces grossiers, où l'on amusoit ces enfans. Jésus-Christ a substitué en leur place les afflictions et les croix ; et, par ce merveilleux changement, les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont devenus les derniers ; parce que les riches, qui étoient les premiers dans la Synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Eglise, et que les pauvres et les indigens sont ses véritables citoyens.

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans

(1) Ps. XLIV. 15. — (2) Genes. XXVII. 39.

l'ancienne et dans la nouvelle alliance : soient fondées sur de grandes raisons, qu'il seroit trop long de rapporter, nous en pouvons dire ce mot en passant : que, dans le vieux Testament, Dieu se plaisoit à se faire voir avec un appareil majestueux, il étoit convenable que la Synagogue, son épouse, eût des marques de grandeur extérieure : et au contraire que dans le nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Eglise, son corps mystique, devoit être une image de sa bassesse, et porter sur elle la marque de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes Frères, que ce même Dieu humilié, « voulant, dit-il, remplir sa maison », *ut impleatur domus mea* (1), ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables ? Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : « Allez-vous-en, dit-il, dans les coins des rues, *Exiit* » *ciuitas*, et amenez-moi promptement, qui ? les pauvres » et les infirmes : qui encore ? les aveugles et les impotens » : *Pauperes ac debiles, caecos et claudos introduc huc* (2). C'est de quoi il prétend remplir sa maison : il n'y veut rien voir qui ne soit foible parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire la croix et l'infirmité. Donc l'Eglise de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance ; et c'est aux pauvres et aux indigens, qui portent la marque du Fils de Dieu, qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « les pauvres de Dieu » : *Pauperes tuos* (3). Pourquoi les pauvres de Dieu ? il les nomme ainsi en esprit, parce que, dans la nouvelle alliance, il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur ? « Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour an-

(1) *Luc. xiv. 23.* — (2) *Ibid. 21.* — (3) *Ps. lxxi. 2.*

» noncer l'Évangile aux pauvres » : *Evangelizare pauperibus misit me* (1). Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devoit évangéliser ? « O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu (2) ! » Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenoit, ce sont eux qui y sont entrés les premiers : « Voyez, disoit le divin apôtre, qu'il n'y a pas dans l'Église plusieurs sages selon le monde, il n'y a pas plusieurs puissans, il n'y a pas plusieurs nobles ; mais Dieu a voulu choisir ce qu'il y avoit de plus misérable (3) » ; d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ étoit une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation, si les riches y étoient reçus, dès l'entrée ils se dépouilloient de leurs biens, et les jetoient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui étoit la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté : tant le Saint-Esprit avoit résolu d'établir, dans l'origine du christianisme, la prérogative éminente des pauvres membres de Jésus-Christ !

Je pourrois encore, mes Frères, établir la prééminence des pauvres sur d'autres raisons convaincantes, par lesquelles vous reconnoitriez qu'ils sont les vrais enfans de l'Église, et que c'est pour eux principalement que cette cité spirituelle a été bâtie. Mais il vaut mieux tirer quelque instruction, et recueillir quelque fruit de cette doctrine salutaire. Elle nous doit apprendre, Messieurs, à respecter les pauvres et les indigens, comme ceux qui sont nos aînés dans la famille de Jésus-Christ, et que son Père céleste a choisis pour être les citoyens de son Église ; qui, portant ses marques

(1) *Luc. iv. 18.* — (2) *Ibid. vi. 20.* — (3) *I. Cor. i. 26, 28.*

les plus assurées, sont aussi ses membres les plus précieux. C'est de l'apôtre saint Jacques que j'ai appris cette excellente morale. « Ecoutez, nous dit-il, mes » très-chers Frères » : *Audite, Fratres mei dilectissimi* (1) ; sans doute il a dessein de nous proposer quelque chose de bien remarquable. Quelle âme assez endurcie refusera son attention, à laquelle il est excité par l'organe d'un si grand apôtre, qui est honoré dans les saintes Lettres de la qualité glorieuse de frère de notre Seigneur ? Mais entendons ce qu'il veut dire ; voici ses propres paroles : « N'est-il pas vrai que Dieu » a choisi les pauvres, afin qu'ils fussent riches dans » la foi, et les héritiers du royaume qu'il a promis à » ceux qui l'aiment ? Et après cela, pourait-il, vous » osez mépriser les pauvres ! » Cet apôtre, comme vous voyez, nous veut faire considérer, en ce lieu l'éminente dignité des pauvres, et cette prérogative de leur vocation que j'ai tâché de vous expliquer. Dieu, dit-il, les a choisis spécialement pour être riches selon la foi, et les héritiers de son royaume : n'est-ce pas, mes Frères, ce que j'ai prêché, qu'ils sont appelés à l'Eglise avec l'honneur et la préférence d'un choix particulier ? et de là que concluons-nous, sinon ce qu'a conclu le même saint Jacques, que c'est un aveuglement déplorable que de ne pas honorer les pauvres, auxquels Dieu même a fait tant d'honneur par cette grâce de prééminence qu'il leur donne dans son Eglise ? Chrétiens, rendez-leur respect, honorez leur condition.

Saint Paul nous en donne l'exemple. Ecrivant aux Romains d'une aumône qu'il alloit porter aux fidèles de Jérusalem, il leur parle en ces termes : « Je vous » conjure, mes Frères, par notre Seigneur Jésus- » Christ, et par la charité du Saint-Esprit, que vous » m'aidiez par vos prières auprès de Dieu ; afin que » les saints qui sont en Jérusalem agrément le présent » que j'ai à leur faire » : *Obsecro vos, Fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum et per cha-*

(1) *Jac.* II. 5.

ritatem Sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis (*). Qui n'admireroit, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement ! Il ne dit pas l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner, mais le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-il, mes chers Frères, » que mon service leur soit agréable. » Que veut dire le saint apôtre, et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône ? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs ; ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la nécessité ; ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est un présent, et l'autre une aumône. Dans l'aumône, on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne, par la manière et les circonstances de l'offrir. C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister ; mais il regarde que dans leur misère, ils sont les principaux membres de Jésus-Christ, et les premiers nés de l'Église. En cette qualité glorieuse il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée ; et, pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Église de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir, et dans le bonheur de leur plaire : *ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*.

Mesdames, revêtez-vous de ces sentimens apostoliques ; et, dans les soins que vous prenez de cette

(1) Rom. xv. 30, 31.

maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez sérieusement, en la charité de notre Seigneur, que si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ, qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Eglise avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

SECOND POINT.

C'est la seconde vérité que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne promet dans son Evangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Eglise; et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti jusques à la croix, il est bien aisé de juger, Messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume? Quoi! pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierres? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornemens: il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion. Mais, bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfans: il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifioit dans des cachots, et que l'humilité et la foi faisoient tout l'ornement de ses temples. Autrefois, dans l'ancienne loi, il vouloit de la pompe dans son service: mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis

parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres.

Mais pour les pauvres, Messieurs, il confesse qu'il en a besoin, et il implore leur secours. *Ecce mysterium vobis dico* (1) : « Voici un mystère admirable. » Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout : Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance ; mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion. *Ecce mysterium vobis dico* : « Voici un grand mystère que j'ai à vous dire » ; c'est le mystère du nouveau Testament. Cette même miséricorde, qui a obligé Jésus innocent à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus, tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Car comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif : là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies ; il souffre en même temps le froid et le chaud, et des extrémités opposées. Pauvre véritablement, et le plus pauvre de tous les pauvres : parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes ; et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui pâtisse dans toute l'universalité des misères : *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate manducet* (2). Ce sont donc les besoins pressans de ses pauvres membres, qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudroit voir dans son Eglise que ceux qui portent la marque, que des pauvres, que des indigens, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux ? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins ? Il pourroit leur envoyer ses saints anges ; mais il est plus

(1) *I. Cor. xv. 51.* — (2) *Salvian. adv. Avar. lib. iv, n. 4, pag. 304.*

juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches, dans son Eglise; la porte ensuite vous en est ouverte: mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfans qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! oui, les riches étoient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle, prenez tout qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde: dans l'Eglise de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre: le patriarche Abraham l'a tenu à gloire; lui qui avoit tant de serviteurs, et une si nombreuse famille, prenoit néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table (1). Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, « Abraham sentant arriver les pauvres, ne se souvient plus qu'il est maître », et il fait toutes les fonctions d'un serviteur: *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nascivit* (2). Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyans voyoit déjà en esprit le rang qu'ils devoient tenir dans l'Eglise: il considère déjà Jésus-Christ en eux: il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres; et il montre aux riches, par son exemple, l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Nous le voyons déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière: « Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est

(1) Genes. XVIII. 2. — (2) Serm. CXXI. de divit. et Lazar.

» de porter avec eux une partie du fardeau qui les
 » accable (1). » L'apôtre saint Paul ordonne aux
 fidèles de « porter les fardeaux les uns des autres » :
Alter alterius onera portate (2). Les pauvres ont
 leur fardeau, et les riches ont aussi le leur. Les pauvres
 ont leur fardeau : qui ne le voit pas ? Quand nous les
 voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas recon-
 naître que tant de misères pressantes sont un fardeau
 très-pesant, dont leurs épaules sont accablées ! Mais
 encore que les riches marchent à leur aise, et semblent
 n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur
 fardeau. Et quel est ce fardeau des riches ? chrétiens,
 le pourrez-vous enoïre ? ce sont leurs propres richesses.
 Quel est le fardeau des pauvres ? c'est le besoin : quel
 est le fardeau des riches ? c'est l'abondance. « Le far-
 » deau des pauvres, dit saint Augustin, c'est de n'a-
 » voir pas ce qu'il faut ; et le fardeau des riches,
 » c'est d'avoir plus qu'il ne faut » : *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quam opus est habere* (3). Quoi donc ? est-ce un fardeau incoim-
 mode que d'avoir trop de biens ? Ah ! que j'entends
 de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret
 de leurs cœurs ! Mais qu'ils arrêtent ces désirs incon-
 sidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empê-
 chent de concevoir en ce monde combien l'abondance
 pèse, quand ils viendront en ce pays, où il n'aura
 d'être trop riches, quand ils comparoîtront à ce tri-
 bunal, où il faudra rendre compte non seulement des
 talens dispensés, mais encore des talens enfouis, et
 répondre à ce juge inexorable, non seulement de la
 dépense, mais encore de l'épargne et du ménage ;
 alors, Messieurs, ils reconnoîtront que les richesses
 sont un grand poids, et ils se repentiront vainement
 de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et, pendant
 que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint
 Paul : *Alter alterius onera portate* : « Portez vos
 » fardeaux les uns les autres. » Riche, portez le far-

(4) *Serm. CLXIV, n. 9, tom. v, col. 794.* — (2) *Gal. vi. 2.* —
 (3) *Ubi supra.*

deau du pauvre ; soulagez sa nécessité , aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit : mais sachez qu'en le déchargeant, vous travaillez à votre décharge ; lorsque vous lui donnez , vous diminuez son fardeau , et il diminue le vôtre : vous portez le besoin qui le presse ; il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux , « afin que les charges deviennent » égales » : *ut fiat æqualitas* , dit saint Paul (1). Car quelle injustice , mes Frères , que les pauvres portent tout le fardeau , et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent , et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire , c'est avec quelque couleur de justice : car étant tous pétris d'une même masse , et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue , pourquoi verrons-nous d'un côté la joie , la faveur, l'affluence , et de l'autre la tristesse , et le désespoir, et l'extrême nécessité ; et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivroit-il dans une telle abondance , et pourroit-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étendue ; pendant que ce misérable , homme toutefois aussi bien que lui , ne pourra soutenir sa pauvre famille , ni soulager la faim qui le presse ? Dans cette étrange inégalité , pourroit-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre les égaux , si , par un autre moyen, elle n'avoit pourvu au besoin des pauvres , et remis quelque égalité entre les hommes ? C'est pour cela , chrétiens , qu'il a établi son Eglise , où il reçoit les riches , mais à condition de servir les pauvres ; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut , et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulens. Entrez, mes Frères , dans cette pensée : si vous ne portez le fardeau des pauvres , le vôtre vous accablera ; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme : au lieu que si

(1) II. Cor. VIII. 14.

vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs privilèges.

TROISIÈME POINT.

Sans cette participation des privilèges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches; et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Eglise est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure que les privilèges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires; et la source de ces privilèges, c'est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance, ou par leurs emplois, à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejailit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Eglise est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes Frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces privilèges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les privilèges de la sainte Eglise. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines: l'éclat qui en rejailit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il étoit de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandit ses faveurs sur ses compagnons de fortune.

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle étoit de la lie du peuple: mais le roi de gloire l'ayant épousée,

il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les privilèges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les privilèges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches, que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans ce royaume (*) ? Il ne parle de vous dans son Évangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis divitibus* (1) ! « Malheur à vous, riches ! Qui ne trembleroit à cette sentence ? qui ne seroit saisi de frayeur ? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance. Il est vrai, ces privilèges sont donnés aux pauvres ; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains : c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées ? « Recherchez-les, dit-il, par aumônes » : *Peccata tua elemosynis redime* (2). Demandez-vous à Dieu sa miséricorde ? cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux : *Beati misericordes* (3) : « Heureux ceux qui sont miséricordieux. » Enfin, voulez-vous entrer au royaume ? les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent : « Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éter-

(*) Le moyen de communiquer, c'est de s'associer avec eux par la compassion, acheter leurs privilèges on les assistant, expier la contagion qu'on contracte par les richesses. Saint Paulin rapporte des grands du siècle, qui accompagnèrent à Nole sainte Mélanie : qu'ils croyoient se purifier de la contagion de leurs richesses, s'ils étoient assez heureux pour recueillir, avec leurs vêtemens précieux qu'ils étendoient sous ses pieds, quelque ordure de ses traces ou de ses habits très-pauvres : *Vestimenta sua velleribus, auro, arte pretiosa, pedibus ejus subternere, pannisque conterere gestiebant ; expiari se à divitiarum contagio judicantes, si quam de vilissimo ejus habitu aut vestigio sordem colligere mererentur.* Epist. xxix ad Sever.

(1) Luc. vi. 24. — (2) Dan. iv. 24. — (3) Math. v. 7.

« nels (1). » Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres, que vous êtes riches ! mais, ô riches, que vous êtes pauvres ! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du nouveau Testament; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Évangile : *Væ vobis divitibus* ! « Malheur à vous, riches, » car vous avez reçu votre consolation ! « Ah ! pour détourner ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté ; entrez en commerce avec les pauvres ; donnez, et vous recevrez ; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles ; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs privilèges.

C'est ce que j'avois à vous dire touchant les avantages de la pauvreté et la nécessité de la secourir. Après quoi il ne me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenam et pauperem* (2) ! « Heureux celui qui entend sur l'indigent et sur le pauvre ! » Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair : mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit*. Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfans véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel

(1) *Luc. xvi. 9.* — (2) *Ps. xl. 1.*

assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque humône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, soulage la misère du pauvre; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers enfans de l'Eglise; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir; qui n'espère de participer aux bénédictions de l'Évangile, que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

Donc, mes Frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligens sur ses pauvres. Si je demandois vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons, qui vous obligent à la charité, devroient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'éleve ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles entièrement délaissées. Eaut-il vous représenter, et le péril de ce sexe, et les suites dangereuses de sa pauvreté. Recueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Que serviront les paroles, si la chose même ne vous touche pas? Entrez dans cette maison, prenez connoissance de ses besoins; et si vous n'êtes touchés de l'extrémité où elle est réduite, je ne sais plus, mes Frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison; elles ont entendu sur les pauvres; parce qu'elles connoissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et, en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.

I^{er} SERMON

POUR LE DIMANCHE

DE LA QUINQUAGÈSIME.

Préoccupation de l'esprit, dépravation de la volonté, causes de l'aveuglement des hommes sur la passion du Sauveur. Dispositions essentielles pour connoître les choses de Dieu. Souffrances, combien nécessaires à une vie chrétienne : dans quels sentimens il faut les recevoir et les supporter.

Ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur.

Les apôtres ne comprirent rien dans tout ce discours que le Fils de Dieu leur fit de sa passion, et ces choses leur étoient cachées, et ils n'entendirent point ce qu'il leur disoit.
Luc. XVIII. 34.

L'HISTOIRE sacrée de l'Évangile nous représente les saints apôtres en trois états différens depuis leur vocation. Elle nous les représente, premièrement, dans une grande ignorance des célestes vérités ; ensuite nous les voyons dans une incrédulité manifeste ; enfin ils nous sont montrés pleins de lumières et de connoissances, et tellement éclairés qu'ils éclairent eux-mêmes tout le monde. Lorsque Jésus-Christ étoit avec eux, leur entendement grossier ne pénétoit pas les mystères. Quand il se retira du monde, le scandale de la croix les troubla de sorte qu'ils en perdirent la foi. Enfin, quand le Saint-Esprit fut descendu, leur foi fut établie immuablement, et toutes

les ténèbres, qui enveloppoient leurs esprits, furent dissipées. Ne nous persuadons pas que ces divers changemens nous soient inutiles : tout se fait ici pour notre salut. Les saints Pères nous ont appris que non seulement ces hommes choisis de Dieu nous ont instruits par leur sainte et salutaire doctrine ; mais encore qu'ils nous ont appuyés par leurs doutes, qu'ils ont affermi notre foi par leur incrédulité ; et je puis bien ajouter qu'ils nous ont aussi enseignés par leur ignorance. C'est pour cela, chrétiens, que la voyant si bien marquée dans les paroles de notre Evangile que j'ai récitées, j'ai cru que je devois m'appliquer à vous proposer aujourd'hui les instructions admirables que le Saint-Esprit veut que nous tirions de l'ignorance où étoient nos maîtres, lorsque, se laissant encore guider par leurs sens, ils entendoient si peu les secrets de la sagesse éternelle. Mais comme c'est un ouvrage divin de faire sortir la lumière du sein des ténèbres, et que c'est par un tel ouvrage que Dieu a commencé la création de l'univers, *Dixit de tenebris lumen splendescere* (1), avant que de nous engager dans une semblable entreprise, appelons à notre secours sa toute-puissance, et demandons-lui tous ensemble la grâce de son Saint-Esprit par l'intercession de la bienheureuse Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*.

Quand Jésus-Christ propose aux peuples, avec des paroles sublimes, les impénétrables secrets qu'il a vus dans le sein de son Père ; quand il enveloppe dans des paraboles les mystères du royaume de Dieu, afin, comme il dit lui-même, que les hommes ingrats et superbes « en voyant ne voient point, et en écoutant tant n'entendent point ; (2) » on ne doit pas s'étonner beaucoup, chrétiens, si les apôtres ne comprennent point ces mystérieux discours. Mais qu'ils n'aient pu concevoir les choses que le Fils de Dieu leur dit aujourd'hui en termes si clairs, je vous confesse, mes Frères, que j'en suis surpris. En effet, écoutez, je

(1) *II Cor. iv. 6.* — (2) *Marc. iv. 12.*

vous prie, de quelle sorte il leur parle dans notre Evangile. « Nous montons, leur dit-il, en Jérusalem; et toutes les choses que les prophètes ont écrites du Fils de l'homme, seront bientôt accomplies : car il sera livré aux Gentils, il sera moqué, flagellé, on lui crachera au visage; et, après l'avoir fouetté, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour (1). » Je vous demande, Messieurs, en quelle partie de ce discours vous trouvez de l'obscurité : au contraire ne paroît-il pas que tout y est fort intelligible. Il spécifie tout fort distinctement; et il ne s'étoit pas énoncé en termes plus clairs, quand les apôtres lui dirent en un autre endroit : « Maître, vous nous parlez à cette heure tout ouvertement, et vous n'usez d'aucune figure ni parole » : *Ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis* (2). Et toutefois admirez que Jésus ayant dit ces choses sans aucune ambiguïté, saint Luc remarque aussitôt qu'ils ne comprirent rien en tout son discours : et comme si c'étoit peu de l'avoir observé une seule fois, il continue en disant : « Cette parole leur étoit cachée » ; et enfin il ajoute encore : « et ils n'entendoient pas ce qu'il leur disoit. »

Certainement ce n'est pas en vain que l'évangéliste insiste si fort sur cette ignorance des apôtres : il veut que nous entendions, par ces fréquentes répétitions, combien étoient épais les nuages qui enveloppoient leurs esprits; et tout ensemble il nous avertit qu'il ne faut point passer ici légèrement, mais nous arrêter avec attention, et sérieusement réfléchir sur une telle ignorance. Or, mes Frères, pour me conformer à l'intention de l'auteur sacré et à celle du Saint-Esprit, j'ai dessein de vous proposer les réflexions que j'ai faites. Ce que je découvre d'abord, c'est qu'il ne suffit pas que le soleil luisse, et que les flambeaux soient allumés, si la vue est mal disposée, et que la clarté se présente en vain, lorsque les yeux sont malades. Mais quel étoit cet aveuglement qui empêchoit

(1) Luc. XVIII. 31, 32, 33. — (2) Joan. XVI. 29.

les apôtres d'entendre des paroles si manifestes, et de voir, pour ainsi dire, dans un si grand jour? C'est ce qu'il nous faut rechercher; et c'est là qu'en trouvant la cause qui offusque leur intelligence, nous connoîtrons les empêchemens qui obscurcissent aussi si souvent la nôtre. Pour pénétrer ce secret, conférons un autre passage avec celui-ci: c'est une excellente méthode pour entendre les Ecritures; je m'en servirai en ce lieu, et saint Luc nous expliquera les sentimens de saint Luc.

Après qu'il a rapporté dans son neuvième chapitre un discours du Sauveur des âmes sur le sujet de sa passion et de sa mort, semblable à celui qu'il tient dans l'Évangile de ce jour, il remarque pareillement que les apôtres n'y comprirent rien: « Et les » disciples, dit-il, n'entendirent point cette parole; » et elle étoit comme voilée devant eux, en sorte » qu'ils n'en sentoient pas la force; et ils craignoient » de l'interroger sur cette parole »: *At illi ignorabant verbum istud, et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud: et timebant eum interrogare de hoc verbo* (1). Cette ignorance les tient quand Jésus leur parle de sa passion. Je vois, si je ne me trompe, les deux causes de l'aveuglement. Si les apôtres n'entendent pas les paroles très-évidentes du Sauveur Jésus, c'est que non seulement leur esprit, mais encore leur volonté est mal disposée. Premièrement, ils n'entendent pas, parce qu'ils ont l'esprit occupé par d'autres pensées, et obscurci par les préjugés qui naissent des sens; et voilà ce voile qui est devant eux, et les empêche de voir. *Et erat velatum ante eos*. Secondement, ils n'entendent pas, parce qu'ils refusent de chercher l'éclaircissement nécessaire; ils craignent d'être éclaircis, et ils ne découvrent pas la lumière, à cause qu'ils détournent les yeux délibérément. « Ils appréhendoient, dit l'Évangéliste, de l'interroger sur cette parole »: *Et timebant eum interrogare de hoc verbo*. Voilà donc

(1) *Luc. ix. 45*

les deux grands obstacles qui nous empêchent d'entendre les paroles de Jésus-Christ : obstacle de la part de l'entendement, qui, prévenu de ses pensées, et couvert de ses préjugés comme d'un voile ténébreux, ne peut pénétrer à travers ce voile qui lui couvre les vérités évangéliques, ni le percer par ses regards : obstacle de la part de la volonté, qui fuit l'éclaircissement, et ne veut pas être instruite. Telles sont les causes profondes de l'aveuglement des mortels sur la passion du Sauveur. L'esprit préoccupé ne peut recevoir la lumière ; la volonté dépravée l'évite et la craint. O Jésus ! dans quelque évidence que vous exposiez le mystère de vos souffrances, les hommes n'entendront jamais ; et notre aveuglement sera sans remède, si nous ne déracinons ces deux maux extrêmes qui nous empêchent de voir, la préoccupation dans l'esprit, et une crainte secrète dans la volonté qui nous fait appréhender la lumière. C'est aussi ce que j'entreprends, avec le secours de la grâce, dans les deux parties de mon discours.

PREMIER POINT.

Saint Thomas, voulant nous décrire ce que c'est qu'un bon entendement, et quel est l'homme bien sensé, dit que c'est lui dont l'esprit est disposé comme une glace nette et bien unie, où les choses s'impriment telles qu'elles sont, sans que les couleurs s'altèrent, ou que les traits se courbent et se défigurent : *In quo objecta non distorta, sed simplici intuitu recta videntur* (1). Qu'il y a peu d'entendemens qui soient disposés de cette sorte ! que cette glace est inégale et mal polie ! que ce miroir est souvent terni, et que rarement il arrive que les objets y paroissent en leur naturel ! Mais il n'est pas encore temps de nous plaindre de nos erreurs : il en faut rechercher les causes ; et tous les sages sont d'accord que l'une des plus générales, ce sont nos

(1) II. 2. *Quæst. LI. art. 3.*

préventions, nos vains préjugés, nos opinions anticipées.

Le même saint Thomas remarque qu'il y a un certain mouvement dans nos esprits, qui s'appelle précipitation; et je vous prie, Messieurs, de le bien entendre. Ce grand homme, pour nous le rendre sensible, nous l'explique par la ressemblance des mouvemens corporels (1). Il y a beaucoup de différence entre un homme qui descend, et un homme qui se précipite. Celui qui descend, dit-il, marche posément et avec ordre, et s'appuie sur tous les degrés : mais celui qui se précipite, se jette comme à l'aveugle par un mouvement rapide et impétueux, et semble vouloir atteindre les extrémités sans passer par le milieu. Appliquons ceci, avec saint Thomas, aux mouvemens de l'esprit. La raison, poursuit ce grand homme, doit s'avancer avec ordre, et marcher, aller considérément d'une chose à l'autre, si bien qu'elle a comme ses degrés par où il faut qu'elle passe avant que d'asseoir son jugement : mais l'esprit ne s'en donne pas toujours le loisir; car il a je ne sais quoi de vif qui fait qu'il se hâte toujours et se précipite. Il aime mieux juger que d'examiner les raisons, parce que la décision lui plaît, et que l'examen le travaille. Comme donc son mouvement est fort vif, et sa vitesse incroyable, comme il n'est rien de plus malaisé que de fixer la mobilité, et de contenir ce feu des esprits, il s'avance témérairement, il juge avant que de connoître : il n'attend pas que les choses se découvrent et se représentent comme d'elles-mêmes, mais il prend des impressions qui ne naissent pas des objets, et trop subtil ouvrier, il se forme lui-même de fausses images. C'est ce qui s'appelle précipitation; et c'est la source féconde de tous les faux préjugés qui obscurcissent notre intelligence.

En effet, Messieurs, ces préventions et ces opinions anticipées sont autant de nuages devant l'esprit, et autant de taches sur ce beau miroir, qui empêchent

(1) II. 2. *Quæst.* LIII, *art.* 3.

que la vérité n'y soit imprimée. Vous sollicitez un juge, vous vous excusez envers un maître, vous voulez instruire un égal; vous le trouvez prévenu : ô le grand et inutile travail ! ô que vos paroles sont foibles, et que vous vous consumez par un vain effort ! L'esprit est engagé et a pris sa forme ; les idées qui sont déjà au dedans, repoussent tout ce qui vient du dehors : *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longè stetit; quia corrui in plateâ veritas, et œquitas non potuit ingredi* (1); « Le jugement s'est retiré de nous, et la justice s'est tenue éloignée; parce que la vérité a été renversée dans les places publiques, et que l'équité n'y a trouvé aucune entrée. » La vérité se présente, on ne la voit plus, on ne l'entend plus. Combien de fois on ferme l'oreille aux plaintes des innocens ! Ah ! mes Frères, donnons-nous garde de cette dangereuse précipitation. Laissons agir les raisons, laissons faire les choses; c'est-à-dire recevons les impressions que la vérité fera sur notre esprit; mais n'en prenons point de nous-mêmes. Apprenons à arrêter cette mobilité inquiète; car ensuite, pour l'ordinaire, on ne revient plus: et, comme si notre entendement avoit fait son effort, il semble n'avoir plus d'activité que pour suivre l'impression qu'il s'est donnée à lui-même, et s'engager dans la route qu'il a commencée; car ces pernicieuses préoccupations nous troublent tellement la vue, que « la lumière de nos yeux n'est plus avec nous » : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (2); et nous enchaînent de sorte, si vous me permettez de parler ainsi, que nous ne sommes capables de voir ni les objets qui se présentent, ni même ce voile obscur qu'elles nous mettent subtilement devant les yeux.

Considérez les apôtres : vous avez ouï les paroles par lesquelles le Fils de Dieu leur explique les opprobres de sa passion et l'ignominie de sa mort prochaine; et vous avez reconnu qu'il n'y a rien ni de

(1) *Isai.* LIX. 14. — (2) *Ps.* XXXVII. 10.

plus clair ni de plus formel. Toutefois vous le voyez : ils sont tellement occupés de la fausse imagination des grandeurs mondaines , car c'est là ce qui les tient arrêtés , du règne temporel du Messie , de son trône , de ses triomphes , qu'ils se figurent semblables à ceux que le monde admire , qu'ils ne peuvent comprendre ses discours. Et remarquez , chrétiens , qu'ils avoient déjà entendu que Jésus étoit le Fils de Dieu. Saint Pierre l'avoit confessé , lorsqu'il avoit rendu au nom de tous ce témoignage admirable que la chair et le sang ne lui avoient point révélé ; témoignage qui changea Simon en Pierre , et le fit véritablement fils de la colombe et le fondement de l'Eglise : « Vous » êtes le Christ Fils du Dieu vivant (1). » Mais aussitôt qu'il commence à parler des traitemens inhumains que lui feront les anciens du peuple et les Scribes , et de sa croix ; non seulement ils n'entendent plus , mais encore ils le contredisent de toute leur force , jusqu'à s'en faire appeler Satan. « A Dieu ne plaise , Seigneur , disent-ils ; cela ne vous arrivera pas : » *Absit à te , Domine , non erit tibi hoc* (2) ! « Allez , Satan , dit Jésus à Pierre , vous m'êtes un » scandale , parce que vos sentimens ne sont pas selon Dieu , mais selon les hommes. » Etrange effet de la prévention ! Les apôtres se sont élevés au-dessus du ciel et de toute la nature pour contempler Jésus-Christ dans le sein de son Père céleste , et découvrir le secret de sa génération éternelle ; et ils ne peuvent entendre le sacré mystère de ses humiliations. Et toutefois , chrétiens , n'est-il pas bien plus difficile de croire qu'un homme soit le Fils de Dieu , que de croire qu'un homme soit exposé aux accidens communs de l'humanité ? Le chemin n'est-il pas de beaucoup plus long , et la chute bien plus étrange du ciel en la terre , du sein du Père céleste dans celui d'une créature mortelle , que de là à la mort et au sépulcre ? Et néanmoins les apôtres ont bien entendu cette première démarche , et ils ne peuvent entendre que leur

(1) *Matth.* XVI. 16. — (2) *Ibid.* 22, 23.

maître fasse la seconde ; ils ne peuvent s'imaginer, ni qu'il souffre, ni qu'il meure. J'ai même remarqué que la résurrection choque leur esprit, parce que, pour ressusciter, il faut mourir ; et ils ne conçoivent pas que le Sauveur se rabaisse jusque là ! tant ils s'étoient mis dans l'esprit que tout devoit être grand et magnifique dans le Fils de Dieu ! tant ils s'étoient rempli l'imagination des opinions judaïques touchant le règne pompeux de leur Messie ! C'est pourquoi, dans quelque évidence que Jésus-Christ leur puisse parler de sa croix et de ses souffrances, ils ne peuvent rien comprendre dans ses paroles ; « et leur premier préjugé est un voile qui les empêche d'en sentir la force » : *Et erat velatum ante eos ut non sentirent illud* (1).

Que si vous me demandez d'où naissoit dans les saints apôtres une si violente préoccupation, je vous le dirai, Messieurs, en peu de paroles : c'est qu'ils vouloient juger des desseins de Dieu selon la mesure du sens humain. Je l'ai déjà dit, Messieurs, que ce qui est la cause que nous jugeons mal, c'est que nous jugeons précipitamment, et que notre esprit trop prompt se laisse emporter, penche d'un côté ou d'un autre ayant que de bien entendre ; parce que si notre esprit évitoit cette précipitation, il aimeroit mieux s'arrêter et demeurer en suspens, que de prendre mal son parti. Mais il faut encore ajouter qu'à l'égard des choses divines, quelque soin que nous apportions à les pénétrer, et avec quelque considération que nous balançons, pour ainsi dire, notre jugement, nous sommes toujours téméraires et précipités, lorsque nous espérons connoître ou que nous osons juger par nous-mêmes. Pour connoître les choses de Dieu, il faut que Dieu nous enseigne, et forme lui-même notre jugement : *Et erunt omnes docibiles Dei, ... docti à Domino* (2) : « Et ils seront tous enseignés de Dieu, instruits du Seigneur. » Car il est tellement au-dessus de nous, que tout ce que nous en pouvons

(1) Luc. ix. 45. — (2) Joan. vi. 45. Isai. liv. 13.

penser de nous-mêmes, nous est un obstacle invincible pour entendre ce qu'il est. C'est pourquoi ce sublime théologien, dont saint Denys Aréopagite ne désavoueroit jamais la doctrine ni les sentimens, dans ce traité admirable qu'il a composé de la théologie mystique, dit que nous ne sommes capables d'entendre Dieu, que par une entière cessation de toute notre intelligence : *Πάντος τῆς γνώσεως ἀνεπέμνηται* (1). Il faut entendre, mes Frères, que tout l'effort que nous faisons de nous-mêmes pour connoître Dieu, ce premier Être, toute notre activité et notre pénétration naturelle ne sert qu'à obscurcir et confondre notre intelligence; nous ne faisons que tourner. Il ne suffit pas de nous élever au-dessus des sens avec Moïse sur la montagne dans la plus haute partie de l'esprit; il faut imposer silence à nos pensées, à nos discours et à notre raison, et entrer avec Moïse dans la nuée, c'est-à-dire dans les saintes ténèbres de la foi, pour connoître Dieu et ses vérités. Que s'il est si fort au-dessus de nous, ne s'ensuit-il pas aussi qu'il ne pense pas comme nous, qu'il ne résout pas comme nous? mais plutôt, comme il dit lui-même par son prophète Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, » et mes voies ne sont pas vos voies; car autant que » le ciel est élevé par-dessus la terre, autant sont » élevés mes conseils au-dessus de vos conseils, et » mes voies au-dessus de vos voies (2). »

Et il ne faut pas distinguer ici les grossiers d'avec les subtils; car la plus haute subtilité de l'esprit humain, qu'est-ce autre chose devant Dieu qu'une misérable ignorance? C'est pourquoi il parle ainsi dans son Écriture : « Où sont les sages? où sont les savans, où sont les docteurs? n'est-ce pas moi qui ai » confondu toute la sagesse du siècle (3)? » Et ailleurs : *Qui dat secretorum scrutatores quasi non sint, ac iudicis terræ velut inane fecit* (4) : « C'est lui qui anéantit ceux qui se mêlent de péné-

(1) *De myst. Theol. cap. 1.* — (2) *Isai. lv. 8, 9.* — (3) *1. Cor. 1. 20.* — (4) *Is. xl. 23.*

» trer les secrets, et réduit à rien les pensées de ceux
 » qui entreprennent de juger de toutes choses. »

Et en effet, écoutons ce que dit le Fils de Dieu dans notre Evangile : « Nous allons à Jérusalem, et ce qui est écrit du Fils de l'homme sera accompli » ; quoi ? les prophéties de son règne ? nullement. « Il » sera livré entre les mains des Gentils, et il sera » moqué, flagellé, attaché à un bois infâme. » O Dieu ! quel est ce mystère ? appelons ici pour un moment notre sens humain, et voyons si nous en pouvons espérer quelque secours. Seigneur, que nous dites-vous ? vous êtes notre Dieu, notre Rédempteur ; vous êtes venu pour nous délivrer de la main de nos ennemis et régner sur nous éternellement : pourquoi donc tant d'opprobres, tant d'ignominies ? O profondeur des conseils de Dieu, et hauteur impénétrable de ses pensées ! Jésus-Christ se fait admirer par sa doctrine céleste ; on admire l'autorité avec laquelle il enseigne. Ceux qui venoient pour le prendre et se saisir de sa personne sont pris eux-mêmes, et comme arrêtés intérieurement par la force de ses discours, ils s'écrient, ravis et hors d'eux-mêmes : « Jamais » homme n'a parlé comme celui-là » : *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* (1). Jésus-Christ étonne le monde par ses miracles, il éclaire les aveugles-nés, il fait marcher les paralytiques, il délivre les possédés, il ressuscite les morts : ce n'est pas là qu'il nous sauve. Jésus-Christ est livré à ses ennemis, et se laisse écraser comme un ver de terre : c'est là qu'il devient notre Rédempteur. O Dieu ! qui le pourroit croire ? il ne nous rachète pas en se montrant Dieu ; il nous rachète en se rabaisant au dessous des hommes ; il ne nous rachète pas en faisant des miracles incompréhensibles, il nous rachète en souffrant des indignités inouïes. C'est pour cela que nous [voyons] dans son Evangile, que pendant que tout le peuple étoit étonné d'un miracle qu'il venoit de faire, *Omnibus mirantibus in omnibus quæ fa-*

(1) Joan. vii. 46.

ciebat, il parle ainsi à ses disciples : « Mettez vous au- » tres ces paroles dans vos cœurs : le Fils de l'homme » sera livré entre les mains des hommes » : *Ponite vos in cordibus vestris sermones istos : Filius enim hominis futurum est ut tradatur in manus hominum* (1). De même que s'il eût dit : Cette nation infidèle s'attache seulement à mes miracles ; mais vous qui êtes mes disciples, je veux que vous vous attachiez à mes souffrances : ne regardez pas tant les maux que je guéris dans les autres, que ceux que j'endurerai moi-même pour votre salut. Sachez que j'opérerai votre salut, non en guérissant dans les autres les maux corporels, mais en les souffrant moi-même : « Mettez » ceci dans vos cœurs. » Voyez qu'il parle de sa passion comme d'une chose incompréhensible, à laquelle l'esprit répugne, et qu'on a peine à y faire entrer quand il est préoccupé des pensées du monde.

En effet, que voient les yeux de la chair dans la passion de Jésus ? que voient-ils, Messieurs, autre chose que des témoins subornés, des juges corrompus ; des soldats insolens, une populace irritée, et un innocent accablé par le concours de ses envieux, « et » rangé avec les méchans » ? *Et cum iniquis reputatus est* (2). Mais faisons taire la raison humaine ; entrons dans les voies de Dieu sous la conduite de Dieu même. Ces plaies sont notre santé ; cette croix c'est notre autel ; cette couronne d'épines nous assure la couronne de gloire ; ce sang répandu est notre baptême ; ce visage défiguré et ce corps déchiré inhumainement par les coups de fouet nous promettent l'immortalité. « O merveille ! s'écrie ici le philosophe » martyr, je veux dire saint Justin (3), ô échange » incompréhensible, et surprenant artifice de la sagesse de Dieu ! Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables, pour l'amour de son fils innocent : un seul est frappé, et tous sont délivrés ; le

(1) *Luc. ix. 44.* — (2) *Isai. liii. 12. Marc. xv. 28.* — (3) *Épist. ad Diognct. n. 9, pag. 238.*

» juste est déshonoré, et les coupables en même
 » temps remis en honneur : l'innocent subit ce qu'il
 » ne doit pas, et il acquitte tous les pécheurs de ce
 » qu'ils doivent. Car qu'est-ce qui pouvoit couvrir nos
 » péchés, si ce n'étoit sa justice? comment peut être
 » mieux expiée la rébellion des serviteurs que par
 » l'obéissance du Fils? L'iniquité de plusieurs est
 » cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait
 » que plusieurs sont justifiés. » C'est ce que dit saint
 Justin, c'est ce qu'il a appris de l'apôtre. Voilà,
 mes Frères, ce grand conseil de la sagesse de Dieu,
 conseil profond, conseil inconnu aux plus hautes puis-
 sances du ciel, que le Père, dit saint Justin, n'avoit
 communiqué qu'à son Fils, et à l'Esprit éternel qui
 procède de l'un et de l'autre : conseil qui s'est décou-
 vert dans les derniers temps, et qui a fait, dit l'apô-
 tre (1), que « la sagesse de Dieu a été manifestée par
 » l'Eglise aux célestes intelligences » : conseil dont la
 raison ne se doutoit pas, et qui ne pouvoit monter
 dans le cœur de l'homme ; mais que ceux-là ont ap-
 pris qui savent renoncer à leur propre sens.

Apportons à Dieu un esprit dompté ; abaïssons nos
 entendemens, portons avec joie le joug de la foi,
 aimons ces saintes ténèbres ; adorons Dieu humble-
 ment dans cette vénérable obscurité ; ne recherchons pas
 curieusement, mais adorons avec respect les choses
 divines. « Celui-là est savant, qui ne sait pas seule-
 » ment où il faut s'avancer, mais où il faut s'arrê-
 » ter (2) : comme dans un fleuve, celui-là le connoît,
 qui sait où est le gué, et où les abîmes sont impéné-
 trables. « La foi est le chemin à l'intelligence » : *Si
 non intellexisti, crede ; intellectus enim merces
 est fidei* (3). Quel sacrifice d'arrêter son esprit ! Si
 nous présentons à Dieu un esprit vif de ses pensées
 propres, Dieu le remplira de ses lumières. « C'est
 » une grande science de s'unir à celui qui sait tout » :

(1) *Ephes.* III. 9, 10. — (2) *S. Chrysos. Homil.* VIII. in
Epist. II ad *Tim.* tom. XI, pag. 741. — (3) *S. Aug. tract.* XXIX
 in *Jouan.* n. 6, tom. III, part. II, col. 515.

Magna scientia est scienti conjungi (1). Ne permettons pas à nos sens de mêler ici leurs images, ni à notre esprit ses vues, ni à notre jugement ses décisions. « Que la foi seule décide toutes les questions » : *Questiones omnes una fides solvat*. S'il s'élève des doutes, écoutons les paroles de Jésus-Christ : car, comme dit le saint martyr que je vous ai déjà tant cité (2), « Dieu a répandu dans les paroles de son » Fils je ne sais quoi de terrible et de vénérable, qui » a la force d'abaisser les esprits et de captiver les entendemens. » Ne combattez pas les doutes par des raisons ni par des disputes : combattez-les, mais par des œuvres; modérez vos passions; fuyez vos plaisirs corrompus; réprimez vos emportemens. Que prétend le malin, quand il jette dans vos esprits des doutes subtils ? arrêter le progrès de vos bonnes œuvres, vous faire marcher incertains entre Jésus-Christ et le monde. Quand, dans un corps défaillant, vous avez peine à espérer l'immortalité, vous ne savez [ce que c'est que] la vie future, vous flottez incertains entre les sens. Prenez une voie contraire pour réfuter tous les doutes et toutes les tentations qui combattent en vous l'Évangile, la pratique de l'Évangile : [mettez] la foi à couvert par les œuvres : votre esprit refuse de franchir ce pas, semblable à un cheval indompté ; poussez-le avec plus de force ; ne lui permettez pas de se relâcher. L'ennemi affoiblit la créance pour que la volonté, se ralentisse : engagez si fortement la volonté, qu'elle fortifie la créance. Mais vous entendrez mieux cette vérité dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'étoit la coutume des apôtres, après que le Fils de Dieu avoit enseigné quelque grand mystère, ou proposé au peuple quelque parabole, de l'interroger en particulier sur les choses qu'ils n'avoient pas entendues ; et ils lui disoient ordinairement : Maître,

(1) *S. Aug. in Ps. xxxvi, Serm. 11, n. 2, tom. iv, col. 266.*
 — (2) *Exposit. rect. Confess. int. Oper. S. Just. pag. 432.*

expliquez-nous ce discours. Ce n'est donc pas sans mystère que saint Luc a remarqué si expressément que Jésus leur ayant parlé de sa passion, non seulement ils ne comprirent pas ses paroles, mais encore « ils appréhendoient de l'interroger et de lui en demander l'intelligence » : *Et timebant eum interrogare de verbo hoc* (1). Par où vous voyez manifestement qu'une des causes de leur ignorance, c'est qu'ils fuyoient la lumière, et ne vouloient entendre en aucune sorte ce que Jésus leur disoit de ses humiliations. D'où leur vient ce sentiment inusité, et pourquoi est-ce que leur curiosité languit en ce point ? Les interprètes remarquent que l'amour tendre et sensible qu'ils avoient pour le Fils de Dieu, faisoit qu'entendant parler de sa croix et de ses souffrances, ils détournoient les oreilles, et ne pouvoient consentir à de telles indignités. J'accorde cette vérité ; mais j'ai appris des saints Pères et des Ecritures divines quelque chose de plus profond.

Je dis donc qu'ils comprenoient qu'ils auroient leur part aux travaux et à l'ignominie de leur Maître ; si bien que, lorsqu'il parloit de sa passion et de sa mort, ils voyoient assez clairement à quoi il les engageoit. Il les avoit appelés pour le suivre et l'accompagner ; et ils ne doutoient nullement qu'ils ne dussent participer à tous les états de sa vie. C'est pourquoi j'ai observé dans son Evangile qu'ils avoient une grande pente et beaucoup de facilité à reconnoître ses grandeurs ; parce qu'ils se laissoient flatter à une douce espérance d'entrer en société de sa gloire. Que les hommes croient facilement ce qui favorise leurs inclinations, et ce qui flatte leur espérance ! Ils entendoient parler avec joie de son règne, de ses victoires, de son auguste souveraineté, et même de sa divinité. Nous ne lisons pas, si je ne me trompe, qu'ils eussent peine à recevoir ces magnifiques vérités ; et il leur faisoit seulement qu'il ne déclaroit pas assez tôt sa toute-puissance. Il n'y a que les mystères de sa pas-

(1) *Luc ix. 45.*

sion qu'ils ne veulent pas comprendre, de peur d'être enveloppés dans les disgrâces de leur maître : aussi comme ils avoient vu en plusieurs rencontres la haine furieuse et envenimée qu'avoient contre lui les principaux de Jérusalem, quand ils virent qu'il y alloit, ils furent saisis d'étonnement : et saint Marc a observé « qu'ils le suivoient en tremblant » : *Et sequentes timebant* (1). Et quand il se déclara sur les maux qu'il alloit souffrir, vous avez déjà vu, mes Frères, combien ils appréhendoient ces paroles. En effet, saint Matthieu remarque que ce fut aussitôt après qu'il eut achevé ce qu'il leur avoit dit de sa passion, que les deux enfans de Zébédée, comme pour changer de discours et dissiper ces idées funèbres, s'approchèrent pour lui demander les premières places de son royaume (2) : tant il est vrai qu'ils ne vouloient croire que les grandeurs de leur Maître, pour y avoir part avec lui, et refusoient d'entendre parler de ses peines, par la crainte d'être appelés à cette société.

Mais j'ai pris garde au contraire, en lisant les saintes paroles de Jésus-Christ, notre Seigneur, que c'est dans le même temps qu'il déclare le plus ses grandeurs divines, qu'il appuie aussi le plus fortement sur ses humiliations. Quand ces deux disciples inconsidérés lui demandent les places d'honneur autour de son trône, il leur présente le calice de sa passion (3). Au jour de sa glorieuse transfiguration, il s'entretient avec Moïse et avec Elie de la fin tragique qu'il devoit faire en Jérusalem; et vous verrez en saint Matthieu que ce fut dans le temps précis qu'ils reconnurent sa divinité, qu'il s'attacha plus que jamais à les instruire des cruautés inouïes qu'il devoit endurer à Jérusalem par la malice de ses envieux (4). Tout cela se fait-il en vain? et au contraire ne voyez-vous pas que le Sauveur veut faire entendre aux apôtres, et non seulement à eux, mais encore à nous, à nous qui avons été baptisés en sa croix et en sa mort, qu'il n'y a

(1) *Marc.* x. 32. — (2) *Matt.* xx. 20. — (3) *Ibid.* 22. — (4) *Luc.* ix. 31. *Matt.* xvi. 21.

point d'espérance d'avoir part à ses grandeurs, si nous n'entrons généreusement dans la société de ses souffrances ?

La voilà, Messieurs, cette parole que les apôtres n'entendoient pas, et qu'ils ne vouloient pas entendre : c'est qu'il faut souffrir, c'est qu'il faut mourir, c'est qu'il faut être crucifié avec Jésus-Christ. O qu'ils l'ont entendue depuis, lorsqu'ils s'estimoient si heureux d'être maltraités pour son nom ! Mais nous, mes Frères, l'entendons-nous, cette parole fondamentale du christianisme ? Chrétiens, enfans de la croix et des plaies de Jésus-Christ, qui n'approchez jamais de sa sainte table sans communiquer à sa mort et à ses blessures, songez-vous qu'il n'y a point de salut pour vous, si vous ne souffrez avec lui ? O que ce discours est véritable ! mais aussi qu'il est dur aux sens ! ils ne veulent point qu'on l'approfondisse. Et que j'appréhende, mes Frères, que vous ne craigniez de m'interroger sur cette parole ! mais aussi n'attendrai-je pas que l'on m'interroge : mais je vous dirai en finissant ce que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseigné sur l'étroite obligation que nous avons tous de participer à sa croix.

Il y a deux sortes de peines qui exercent les enfans de Dieu, dont les unes résultent nécessairement de l'observation de ses saints préceptes, et les autres nous sont envoyées par une occulte disposition de son éternelle providence. Pesez donc, chrétiens, avant toutes choses, que la vie chrétienne est laborieuse, parce que la voie du ciel est étroite, et les préceptes de l'Évangile forts et vigoureux, qui vont à séparer l'homme de lui-même, à le faire mourir à ses sens, à lui apprendre à crucifier sa propre chair : car si le Sauveur des âmes est entré dans sa gloire par sa croix, il a donné la même loi à tous ceux qui marchent sous ses étendards. « Si quelqu'un veut venir après moi, » qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix » tous les jours, et me suive (1). » A qui dit-il cette

(1) *Luc. ix. 23.*

parole ? est-ce aux religieux et aux solitaires ? Ouvrez l'Évangile, lisez : *Dicebat autem ad omnes* (1) : « Et Jésus disoit à tous » : Vous le voyez, c'est à tous qu'il parle, à vous, mes Frères, qui écoutez, aussi bien qu'à moi qui vous prêche. Il faut que nous entendions que la vie chrétienne est un travail sans relâche, parce qu'il faut à chaque moment nous arracher à ce qui nous plaît, combattre tous les jours nos mauvais désirs : *Caro concupiscit adversus spiritum* (2) : « la chair a des désirs contraires à ceux de » l'esprit. » Il faut craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, souvent rejeter ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissemens de notre fortune ; car les moyens légitimes ordinairement sont bien lents, la voie de la vertu longue et ennuyeuse ; mais aussi les chemins abrégés sont infiniment dangereux.

Que les hommes aiment ici à être flattés ! ils veulent que nous leur fassions un évangile commode, qui joigne le monde avec Jésus-Christ. Ils consultent, ils font des questions sur la morale chrétienne. Tant que nous nous tenons sur les maximes générales de la régularité, ils écoutent tranquillement : que si l'on vient au détail, si l'on commence à leur faire voir les obligations particulières, si on leur annonce en simplicité les salutaires rigueurs des voies étroites de l'Évangile ; si on commence à leur faire voir que ces moyens de profiter ne sont pas permis, que ce commerce est pernicieux, et que qui « aime le péril y » périra (3) » ; que ces grands divertissemens qui semblent innocens sont très-dangereux, parce qu'ils emportent une étrange dissipation qui fait que l'homme s'échappe à lui-même ; et qu'enfin il n'est pas permis au chrétien d'abandonner tout-à-fait son cœur, non seulement aux plaisirs défendus : *Nec nominentur in vobis* (4) : « qu'on n'en entende pas seulement » parler parmi vous » ; mais même aux plaisirs lici-

(1) *Luc. ix. 23.* — (2) *Gal. v. 17.* — (3) *Eccli. iii. 27.* — (4) *Ephes. v. 3.*

les, etc., nous éprouvons tous les jours qu'on nous arrête, qu'on nous détourne : on craint que nous n'enfonçons trop avant : on cesse d'interroger, et on appréhende de voir trop clair : *Et timebant eum interrogare de verbo hoc.*

« Celui-là, dit saint Augustin, est un véritable disciple de Jésus-Christ et de l'Évangile, qui s'approche de ce divin maître, non pour entendre ce qu'il veut, mais pour vouloir ce qu'il entend » : *Optimus minister tuus est, qui non magis in-tuetur hoc à te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod à te audierit* (1). Aimons donc qu'on nous mène par les sentiers droits : laissons les voies détournées à ceux qui ne craignent pas de hasarder leur éternité. [Aimons] ce qui abat le règne du péché, la tyrannie de la convoitise, ce qui fait vivre l'esprit. Si cette voie est pénible, consolons-nous, chrétiens; la voie des passions ne l'est guère moins; elle l'est même beaucoup davantage : ce n'est pas seulement la raison qui les combat, elles se contrarient les unes les autres; le monde les traverse. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut faire tout ce qu'il veut : car pendant que chacun s'abandonne à ses volontés, elles se heurtent mutuellement; et pendant que je lâche la bride à ma volonté, je me trouve arrêté tout court par la volonté d'autrui, qui n'est pas moins violente. « Il est plus aisé à ceux qui aiment Dieu de retrancher leurs cupidités, qu'à ceux qui aiment le monde de les rassasier quelquefois » : *Tales cupiditates facilius resecantur in eis qui Deum diligunt, quàm in eis qui mundum diligunt aliquandò satiantur* (2). Quiconque ne résiste pas à ses volontés, il est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à lui-même. Modérons-les donc plutôt dans la source même : que ce soit plutôt la raison qui retienne nos volontés précipitées, qu'une malheureuse

(1) *Conf. lib. x, cap. xxvi, tom. 1, col. 184.* — (2) *S. Aug. Epist. ccxx, ad Bonif. n. 6, tom. 11, col. 813.*

nécessité qui ajoute au désir d'avoir, la rage de n'avoir pas. Si la vertu est un fardeau, celui que le monde impose est beaucoup plus dur ; et le joug de Jésus-Christ n'est pas seulement le plus honnête, mais encore le plus doux et le plus léger : *Onus meum leve* (1).

Mais pendant que vous vous ferez à vous-mêmes une sainte violence pour mortifier en vous les mauvais désirs, et dompter vos passions déréglées, ne croyez pas, ô enfans de Dieu, que ce bon Père vous laisse en repos de son côté. Autrefois, durant la loi de Moïse, il promettoit les fruits de la terre à ceux qui marchaient dans ses commandemens. Il n'en est pas de la sorte sous celui qui a dit dans son Evangile, que « son royaume n'est pas de ce monde (2). » Au contraire, depuis qu'il s'est livré lui-même à la mort, et à la mort de la croix, comme une victime volontaire, il veut que nous croyions, malgré tous nos sens, que les souffrances sont une grâce, et les persécutions une récompense. « Personne, dit le Fils de Dieu, ne » quittera les avantages du monde pour moi et pour » l'Evangile, qu'il ne reçoive le centuple dès le temps » présent avec des persécutions, et dans le siècle à venir » la vie éternelle » : *Qui non accipiet centies tantum, nunc in tempore hoc, cum persecutionibus, et in futuro sæculo vitam æternam* (3). Pour la peine d'avoir tout quitté, vous recevrez d'autres peines. Tous n'entendent pas cette parole ; mais qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute ; qui a le cœur ouvert à l'Evangile, qu'il entende ces vérités, et qu'il adore leur salulaire rigueur. Oui, je le dis encore une fois, les grandes prospérités ordinairement sont des supplices, et les châtimens sont des grâces. « Car qui est le fils, dit l'apôtre (4), que son père ne » corrige pas ? car le Seigneur châtie miséricordieusement les enfans qu'il aime. Ainsi persévérez donc » sous sa discipline. Que s'il néglige de vous corri-

(1) *Math.* xi, 30. — (2) *Joan.* xviii. 36. — (3) *Marc.* x. 29, 30. — (4) *Heb.* xii. 6, 7, 8.

» ger, poursuit le grand Paul, c'est donc qu'il ne
 » vous tient pas pour des enfans légitimes, mais pour
 » des enfans d'adultère : » *Ergo adulteri, et non
 filii estis*. S'il vous épargne la verge et la correction,
 craignez qu'il ne vous réserve au supplice.

Il n'est pas à propos que tout nous succède : il est juste que la terre refuse ses fruits à qui a voulu goûter le fruit défendu. Après avoir été chassés du paradis, il faut que nous travaillions avec Adam, et que ce soit par nos fatigues et par nos sueurs que nous achetions le pain de vie. Quand tout nous rit dans le monde, nous nous y attachons trop facilement ; le charme est trop puissant et l'enchantement est trop fort. Ainsi, mes Frères, si Dieu nous aime, croyez qu'il ne permet pas que nous dormions à notre aise dans ce lieu d'exil. Il nous trouve dans nos vains divertissemens, il interrompt le cours de nos imaginaires félicités, de peur que nous ne nous laissions entraîner aux fleuves de Babylone, c'est-à-dire au courant des plaisirs qui passent. Croyez donc très-certainement, ô enfans de la nouvelle alliance, que lorsque Dieu vous envoie des afflictions, c'est qu'il veut briser les liens qui vous tenoient attachés au monde, et vous rappeler à votre patrie. Le soldat est trop lâche qui veut toujours être à l'ombre ; et c'est être trop délicat que de vouloir vivre à son aise et en ce monde et en l'autre. Il est écrit : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez un jour (1). » Ne t'étonne donc pas, chrétien, si Jésus-Christ te donne part à ses souffrances, afin de t'en donner à sa gloire, et s'il te fait sentir les piqûres de tant d'épines qui percent sa tête. Est-ce être maltraité, que d'être traité comme Jésus-Christ ? est-ce être maltraité que d'être inquiet où le plus grand malheur c'est d'être en repos ?

Par conséquent, chrétiens, montons avec Jésus-Christ en Jérusalem : prenons part à ses opprobres et à ses souffrances : buvons avec lui le calice de sa pas-

(1) *Luc. vi. 25.*

sion. La matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde assez d'injustices, ses affaires assez d'épines, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebuts assez d'amertumes, ses engagements les plus agréables assez de captivités : il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalités, de contrariétés dans leurs humeurs. Ainsi, de quelque côté et par quelque main que la croix de Jésus-Christ nous soit présentée, embrassons-la avec joie, et portons-la du moins avec patience.

« Regardez, dit le saint apôtre, Jésus-Christ qui nous » a donné et qui couronne notre foi. Songez que la » joie lui étant offerte, il a préféré la croix, il a » choisi la confusion ; et maintenant il est assis glo- » rieux à la droite de son Père (1). » Voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie :

« Pensez donc sérieusement à celui qui a souffert une » si horrible persécution par la malice des pécheurs, » afin que votre courage ne défaille pas, et que votre » espérance demeure ferme : » *Ut ne fatigemini animis vestris deficientes* (2).

Quels vices avons-nous corrigés ? quelles passions avons-nous domptées ? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie ? *Et populus ejus non est reversus ad percutientem se, et Dominum exercituum non exquisierunt* (3) : « Le peuple » n'est point retourné vers celui qui le frappoit, et » ils n'ont point recherché le Dieu des armées. »

Quand Dieu a diminué nos biens, avons-nous songé en même temps à modérer nos excès ? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire ? au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt, nec compuncti* (4) ; « Ils ont été affligés sans être touchés de componction ? » Serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui se révoltent même sous la verge, frappés et non cor-

(1) *Heb.* xii. 2. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Isai.* ix. 13. — (4) *Ps.* xxxiv. 19.

rigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Pharaon endurecit son cœur sous les coups redoublés de la justice; la mer l'engloutit dans ses abîmes.

O Dieu, que nous recevons mal les afflictions! Nous sentons la peine du péché, et nous n'en fuyons pas la malice. Notre foiblesse gémit sous les fléaux de Dieu, et notre cœur endureci ne se change pas. « Quand il appuie » sa main, nous promettons de nous convertir; s'il » retire son glaive, nos promesses s'évanouissent; s'il » frappe, nous crions qu'il nous pardonne; s'il par- » donne, nous le contraignons de redoubler ses » coups: » *Si feriat, clamamus ut parcat; si parcat, iterum provocamus ut feriat* (1). L'impatience nous emporte, s'il tarde à nous secourir; nous redevenons insolens, s'il est prompt et facile à se relâcher. Quand nous sommes pressés par la maladie, nous demandons du temps pour nous convertir: si Dieu nous rend la santé, nous nous moquons, nous abusons de la patience qui nous attend: sous les coups, nous reconnoissons la justice qui nous châtie, et après nous nous oublions la bonté qui nous épargne.

Vous, qui n'avez que Dieu pour témoin; vous, qui êtes à la croix avec Jésus-Christ, non comme le voleur qui blasphème, mais comme le pénitent qui se convertit; prenez garde seulement, n'irritez pas Dieu par vos murmures, n'aigrissez pas vos maux par l'impatience. [Rappelez-vous les paroles consolantes que Jésus-Christ adresse à ce pécheur repentant]: « Aujourd'hui vous serez en paradis avec moi: » *Hodiè mecum eris in paradiso* (2). *Hodiè*, aujourd'hui; quelle promptitude! *Mecum*, avec moi, quelle compagnie! *In paradiso*, dans le paradis; quel repos!

(1) *Ex Miss. Gallic. tom. II, Annal. Eccl. Franc. p. 505.*

— (2) *Luc XXI. 43.*

II^e SERMON

POUR LE DIMANCHE

DE LA QUINQUAGÉSIME.

Ignorance, désordre, inconstance de l'homme : loi de Dieu, lumière de l'esprit, règle de la volonté, repos de l'âme.

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. Ps. cxviii. 59.

Puisque la licence effrénée tient maintenant ses grands jours, puisqu'en haine de la pénitence que nous allons bientôt commencer, le diable s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, c'est une institution sainte et salutaire de les sanctifier, autant que nous le pourrons, par des prières publiques et par la parole divine. Mais comme durant ce temps les hommes ensevelis dans le vin, la bonne chère, les délices brutales, semblent avoir oublié qu'ils sont faits à l'image de Dieu, puisqu'ils égalent leur félicité à celle des bêtes brutes, j'ai cru que je serois une chose fort profitable à votre salut, si je vous représentois aujourd'hui avec le prophète David les vrais devoirs de la vie humaine. C'est pourquoi j'ai choisi ce verset du psaume cent dix-huitième, où ce grand roi et ce grand prophète, après avoir considéré ce qu'il a à faire en ce monde, nous déclare tout ouvertement qu'il n'a point trouvé de meilleures voies que celles de la loi de Dieu : « J'ai étudié mes voies. » Fidèles, rendez-vous attentifs à une délibération de

cette importance. Cet excellent serviteur de Dieu, qui nous a laissé les paroles que je vous ai rapportées, dès sa tendre jeunesse a eu à se défendre de puissantes inimitiés ; il s'est trouvé souvent impliqué dans les dangereux intérêts des princes et des potentats ; il a eu à gouverner un puissant Etat, où il avoit à s'établir contre les restes de la famille de Saül, son prédécesseur : enfin, durant un règne fort long, jusques à ses dernières années il lui a fallu soutenir l'embarras, non seulement d'une cour factieuse et de sa propre maison toujours agitée de cabales, mais encore de cruelles guerres et civiles et étrangères. Toutefois si vous lui demandez sa pensée touchant ce qu'il nous propose dans ce sage et admirable verset que je vous ai allégué pour mon texte, il ne craindra pas de vous dire que jamais il n'a eu une affaire plus importante. Puis donc qu'étant impuissans de nous-mêmes, d'autant plus que les choses sont de conséquence, d'autant plus que nous avons besoin de l'assistance divine, adressons-nous, mes Frères, avec une ferveur extraordinaire au Père de toute lumière, afin qu'il lui plaise par sa bonté nous remplir de son Esprit saint aux prières de la sainte Vierge. *Ave.*

Dans cette importante délibération, où il s'agit de déterminer du point capital de la vie, et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme, chrétiens, je me représente que venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, je découvre d'une même vue la terre et les mers, tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfans d'Adam durant ce laborieux pèlerinage. C'est avec un pareil artifice que le bienheureux martyr Cyprien fait considérer les vanités du siècle à son fidèle ami Donatus (1). Elevé donc sur cette montagne, je vois

(1) *Ad Donat. Ep. 1, pag. 3.*

du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment pourrois-je vous rapporter une telle variété de coutumes et d'inclinations ? certes, c'est une chose impossible. Après, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. Ô Dieu éternel, quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité. La guerre, le cabinet, le gouvernement, la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture, en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits ? Celui-ci s'échauffe dans un barreau ; cet autre songe aux affaires publiques ; les autres dans leurs boutiques débitent plus de mensonges que de marchandises. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instrumens que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit : si l'expérience ne me la faisoit voir, il me seroit impossible de m'imaginer que l'invention humaine fût si abondante.

D'autre part, je regarde que la campagne n'est pas moins occupée : personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice ; qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins : celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de la vie rustique ? La mer même, que la nature sembloit n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes : la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errans, qui, sans autre rempart que d'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des élémens. Et là que ne vois-je pas ? que de divers spectacles ! que de durs exercices ! que

de différentes observations ! il n'y a point de lieu où paroisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je, Fidèles, les diverses inclinations des hommes ? Si je regarde de près les secrets ressorts qui les font mouvoir, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété bien plus étonnante. Les uns, d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans les emplois violens : tout leur contentement est dans le tumulte des armes ; et si quelque considération les oblige à demeurer dans quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre. D'autres d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie ; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots pour avoir l'applaudissement du beau monde. Tel aura tout son plaisir dans le jeu : ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit, ce lui est une affaire de conséquence, à laquelle il occupe dans un grand sérieux la meilleure partie de son temps : il donne tous les jours de nouveaux rendez-vous, il se passionne, il s'impatiente. Et d'autres, qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle, ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connoissances et de nouvelles amitiés. Celui-là est possédé de folles amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense. Quelques uns sont ambitieux ; et recherchent avec ardeur les emplois publics, et les autres plus retenus se plaisent dans le repos et la douce oisiveté d'une vie privée ; l'un aime les exercices durs et violens, l'autre les secrètes intrigues. Et quand aurois-je fini ce discours, si j'entreprendois de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles ? Chacun veut être fou à sa fantaisie ; les inclinations

sont plus dissemblables que les visages, et la mer n'a pas plus de vagues quand elle est agitée par les vents, qu'il ne naît de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à mes yeux, quand je considère attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations, je reste interdit et confus ; je me regarde, je me considère ! que ferai-je ? où me tournerai-je ? *Cogitavi vias meas* : « J'étudie mes voies. » Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme : d'où vient dans les choses humaines une telle inégalité, ou plutôt une telle bizarrerie ? Est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes choses ? cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus sublime, et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie ? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles ; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'âme, je n'y vois ni règle, ni véritable conduite pour la composer. « Tout y est vanité et affliction d'esprit », disoit le plus sage des hommes (1). Ne paroîtra-t-il rien à ma vue qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu ? *Cogitavi vias meas* : Je cherche, je médite, j'étudie mes voies ; et pendant que je suis dans ce doute, Dieu me montre sa loi et ses témoignages, il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet, leur conduite me paroît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées : mais le nombre en est si petit, qu'à peine paroissent-ils dans le monde. Davantage, pour l'ordinaire je ne les vois pas dans les grandes places, dans le grand crédit ; il semble que leur partage soit le mépris et la pauvreté ; souvent même ceux qui les maltraitent et les oppriment vont dans le

(1) *Eccl.* 1. 14.

monde la tête levée, au milieu des applaudissemens de toutes les conditions et de tous les âges; et c'est ce qui me jette dans de nouvelles perplexités. Suivrai-je le grand, ou le petit nombre? les sages ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique, ou ceux qui sont satisfaits du témoignage de leur conscience? *Cogitavi vias meas.* Mais enfin après plusieurs doutes, voici ce qui décide en dernier ressort et tranche la difficulté jusqu'au fond: Je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire; et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs, que mon âme demeureroit suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avoit que ses propres lumières: et nonobstant cette incertitude, je suis engagé à un long et périlleux voyage; c'est le voyage de cette vie, dont presque toutes les routes me sont inconnues; où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environnés de toute part de précipices fameux par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis, que ferai-je, si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle, qui régisse mes pas errans et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'ignorance; ma volonté est extrêmement dérégée: il s'y élève sans cesse des désirs injustes ou superflus; je suis presque toujours en désordre par la véhémence de mes passions, et par la violente précipitation de mes mouvemens; il faut que je cherche une règle certaine qui compose mes mœurs selon la droite raison, et réduise mes actions à la juste médiocrité: c'est la seconde chose dont j'ai besoin. Et enfin voici la troisième: mon entendement et ma volonté, qui sont les deux parties principales qui gouvernent toutes mes actions, étant ainsi blessées, l'une par l'ignorance, et l'autre par le dérèglement; toute mon âme en est agitée, et tombe dans un autre malheur, qui est une inquiétude et une inconstance éternelle. J'erre de désirs en désirs, sans trouver quoi que ce soit qui

me satisfasse : je prends tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiraient mieux ; et partout mon espérance est frustrée. De là l'inégalité de ma vie, qui, n'ayant point de conduite arrêtée, est un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes ont trompé mes desirs. Je les ai manquées, ou elles m'ont manqué : je les ai manquées, lorsque je ne suis pas parvenu au but que je m'étois proposé : elles m'ont manqué, lorsqu'ayant obtenu ce que je voulois, je n'y ai pas rencontré ce que je cherchois : de sorte que je vivrai désormais sans espérance de terminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvemens par une véritable tranquillité ; une lumière pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos assuré pour mes inconstances. Ce sont les trois choses qui me sont nécessaires ; ô Dieu, où les trouverai-je ? *Cogitavi vias meas*. La prudence humaine est toujours chancelante ; les règles des hommes sont défectueuses, les biens du monde n'ont rien de ferme ; il faut que je porte mon esprit plus haut. Je vois, je vois dans la loi de Dieu une conduite infailible, et une règle certaine, et une paix immuable. J'entends le Sauveur Jésus, qui avec sa charité ordinaire : « Je suis, dit-il, la voie, la » vérité et la vie (1). » Je suis la voie assurée qui vous conduit sans incertitude ; je suis la vérité infailible, invariable, sans aucun défaut, qui vous règle ; je suis la vraie vie de vos âmes, qui leur donne un repos sans trouble. Pourquoi délibérer davantage ? Loin de moi, doutes et inquiétudes ; loin de moi, fâcheuses irrésolutions : « J'ai étudié mes voies, et » enfin j'ai tourné mes pas, ô Seigneur, du côté de » vos témoignages : » *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua*. C'est le sujet de cet entretien, qui embrasse, comme vous voyez, tous les devoirs de la vie humaine. Fidèles, je n'en doute pas, vous avez souvent entendu de plus

(1) *Joan. xiv 6*,

doctes prédications, et où les choses ont été mieux déduites que je ne suis capable de le faire; mais je ne craindrai pas de vous assurer que, ni dans les cabinets, ni dans les conseils, ni dans les chaires, ni dans les livres, jamais il ne s'est traité une affaire plus importante.

PREMIER POINT.

« Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, que vous » en faites état et que vous en avez souvenance », dit le prophète David (1)? Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connoissons pas quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes insolubles. Bien que ces connoissances soient très-admirables et très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui; la cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains notre malheur de ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, de ce que nous ne connoissons pas le bien et le mal, de ce que nous n'avons pas la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Le sage Salomon étant un jour entré profondément en cette pensée: « Qu'est-il nécessaire, dit-il, que » l'homme s'étudie à des choses qui surpassent sa » capacité, puisqu'il ne sait pas même ce qui lui est » convenable durant le pèlerinage de cette vie? » *Quid necesse est homini majora se quærere; cum ignoret quid conducatur sibi in vitâ suâ numero dierum peregrinationis suæ, et tempore quod velut umbra præterit* (2)? Mortels misérables et audacieux, nous mesurons le cours des astres, nous assignons la place aux élémens, nous allons chercher

(1) Ps. VIII. 5 CXLIII. 4 — (2) Eccl. VII. 1.

au fond des abîmes les choses que la nature y avoit cachées, nous pénétrons un océan immense pour trouver des terres nouvelles que les siècles précédens n'ont jamais connues, et à quoi ne nous portent pas les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie ? Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes étrangers chez nous-mêmes ; nous ne connoissons ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la vraie fin de nos mouvemens. Et toutefois il est manifeste que la première chose que doit faire une personne avisée, c'est de considérer ses voies, et de peser par une véritable prudence comment il doit composer ses mœurs. C'est ce que nous enseigne l'Écclésiaste en ces deux petits mots si sensés : « Les yeux du sage sont en sa tête » : *Sapientis oculi in capite ejus* (1). Quelle étrange façon de parler, les yeux du sage sont en sa tête ! Mais il a voulu nous faire entendre que de même que la nature a mis la vue comme un guide fidèle dans la place la plus éminente du corps, afin de veiller à notre conduite, et de découvrir de loin les obstacles qui la pourroient traverser ; ainsi la Providence divine a établi la raison dans la suprême partie de notre âme, pour adresser nos pas à la bonne voie, et considérer aux environs les empêchemens qui nous en détournent.

Et bien que tout le monde confesse qu'il n'y a rien de si nécessaire que ce précepte du sage ; si est-ce toutefois, chrétiens, que si nous l'observons en quelque façon dans les affaires de peu d'importance, nous le négligeons tout-à-fait dans le point capital de la vie. Etrange aveuglement de l'homme ! personne parmi nous ne se plaint de manquer de raisonnement ; nous nous piquons d'employer la raison, et dans nos affaires, et dans nos discours ; il faut même qu'il y ait de l'esprit et du raisonnement dans nos jeux ; il y a de l'étude et de l'art jusque dans nos gestes et dans nos démarches : il n'y a que sur le point de nos mœurs où nous ne nous mettons point en peine

(1) *Ecccl.* 11. 14.

de suivre ni de consulter la raison ; nous les abandonnons au hasard et à l'ignorance. Et afin que vous ne croyiez pas, chrétiens, que ce soit ici une invective inutile, considérez, je vous prie, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie ? qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et malavisée, toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche de connoître ce qu'elle fait ? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune ; l'ambition, et les vengeances, et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge ? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses ! combien est-elle froide et languissante ! combien trouble-t-elle le présent, par la vue d'un avenir qui lui est funeste !

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se sont écoulés ; nous désapprouverons presque tous nos desseins, si nous sommes juges un peu équitables : et je n'en exempte pas les emplois les plus éclatans ; car, pour être les plus illustres, ils n'en sont pas pour cela les plus accompagnés de raison. La plupart des choses que nous avons faites, les avons-nous choisies par une mûre délibération ? n'y avons-nous pas plutôt été engagés par une certaine chaleur inconsidérée, qui donne le mouvement à tous nos desseins ? Et dans les choses mêmes dans lesquelles nous croyons avoir apporté le plus de prudence, qu'avons-nous jugé par les vrais principes ? avons-nous jamais songé à faire les choses par leurs motifs essentiels et par leurs véritables raisons ? Quand avons-nous cherché la bonne constitution de notre âme ? quand nous sommes-nous donné le loisir de considérer quel doit être notre intérieur, et pourquoi nous étions en ce monde ? Nos amis, nos prétentions, nos charges et nos emplois, nos divers intérêts, que nous n'avons jamais entendus, nous ont toujours entraînés ; et jamais nous ne sommes poussés que par des considérations étrangères. Ainsi se passe la vie, parmi une infinité de vains pro-

jets et de folles imaginations; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu tempérée par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens? n'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre?

Il est vrai, et il le faut avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre: tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô philosophie, que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls: je l'avoue, je le reconnois, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée: « Si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice (1). » Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie? que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées? on y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions. Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme, et quelle étoit la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette, au milieu d'une assemblée de philosophes, un homme ignorant de ce qu'il auroit à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse; quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenirentre eux de la vérité de leurs

(1) *Matth. xv. 14.*

dogmes. *Nobis invicem videmur insanire* : » Nous » nous semblons insensés les uns aux autres », disoit autrefois saint Jérôme (1). Non, je ne le puis, chrétiens, je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine : elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste, que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre. Si bien que le prophète Job, déplorant dans la véhémence de ses douleurs les diverses calamités qui affligent la vie humaine, a eu juste sujet de se plaindre de notre ignorance à peu près en cette manière : O vous qui naviguez sur les mers, vous qui trafiquez dans les terres lointaines, et qui nous en rapportez des marchandises si précieuses, dites-nous : N'avez-vous point point reconnu dans vos longs et pénibles voyages, « n'avez-vous point reconnu où réside l'intelligence, » et dans quelles bienheureuses provinces la sagesse » s'est retirée ? » *Unde sapientia venit, et quis est locus intelligentiæ?* Certes, « elle s'est cachée des » yeux de tous les vivans ; les oiseaux mêmes du ciel, » c'est-à-dire les esprits élevés, n'ont pu découvrir » ses vestiges : » *Abscondita est ab oculis omnium viventium, volucres quoque cæli latet* (2). La mort et la corruption, c'est-à-dire l'âge caduc et la décrépète vieillesse, qui, courbée par les ans, semble déjà regarder sa fosse, « la mort donc et la corruption » nous ont dit : Enfin, après de longues enquêtes, et plusieurs rudes expériences, « nous en avons oui » quelque bruit confus, » mais nous ne pouvons vous en rapporter de nouvelles bien assurées : *Perditio et mors dixerunt : Auribus nostris audivimus famam ejus* (3).

(1) *Epist. xxviii, ad Asell. tom. iv, part. II, col. 67* —

(2) *Job. xxviii. 20, 21.* — (3) *Ibid. 22.*

Donc, ô Sagesse incompréhensible, agitée de cette tempête de diverses opinions pleines d'ignorance et d'incertitude, je ne vois de refuge que vous; vous serez le port assuré où se termineront mes erreurs. Grâce à votre miséricorde, comme vous allumiez autrefois durant l'obscurité de la nuit cette mystérieuse colonne de flammes, qui conduisoit Israël, votre peuple, dans une telle étendue de terres seules, incultes et inhabitées; ainsi m'avez-vous proposé comme un céleste flambeau votre loi et vos ordonnances: elles rassureront mon esprit flottant, elles dirigeront mes pas incertains : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* (1).

« Je m'étois résolu, dit le sage, de me retirer entièrement des plaisirs, afin de m'adonner sérieusement à l'étude de la sagesse, jusqu'au temps que je visse avec évidence ce qui est utile aux enfans des hommes : mais, poursuit ce sage prince, j'ai reconnu que pour cette recherche notre vie n'est pas assez longue (2). » Et certes la prudence humaine est si lente dans ses progrès et la vie si précipitée dans sa course, qu'à peine avons-nous pris les premières teintures des connoissances que nous recherchons, que la mort inopinément tranche le cours de nos études par une fatale et irrévocable sentence; au lieu que dans l'étude de la loi de Dieu on y est savant dès le premier jour. Craignez Dieu; je vous ai tout dit : c'est un abrégé de doctrine qui « donne de l'entendement à l'enfance la plus imbécile : » *Intellectum dat parvulis* (3). C'est pourquoi le prophète David : J'ai eu, dit-il, de grands démêlés durant mes jeunes années avec de puissans ennemis, avec de vieux et rusés courtisans : mais j'ai été plus avisé qu'eux; je me suis ri des raffinemens de ces vieillards expérimentés, sans y entendre d'autre finesse que de rechercher simplement les commandemens de mon Dieu : *Super senes intellexi, quia mandata tua quaesivi* (4).

(1) Ps. cxviii. 105.—(2) Eccl. ii. 3.—(3) Ps. cxviii. 130.

—(4) Ibid. 100.

En effet, considérez, chrétiens, ces grands et puissans génies; ils ne savent tous ce qu'ils font : ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que cela ruine toute l'entreprise ? L'événement des choses est ordinairement si extravagant, et revient si peu aux moyens que l'on y avoit employés, qu'il faudroit être aveugle pour ne pas voir qu'il y a une puissance occulte et terrible qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres.

En effet, il le faut avouer, dans la confusion des choses humaines, l'unique sûreté, mes chers Frères, la seule et vénérable science est de s'attacher constamment à cette raison dominante. Ah ! quelle consolation à une âme de suivre la raison souveraine avec laquelle on ne peut errer ! Sans cela nos affaires iroient au hasard et à l'aventure : car ce seroit une folle persuasion de croire que nous puissions prendre si justement nos mesures, que nous fassions tomber les événemens au point précis que nous souhaitons ; les rencontres des choses humaines sont trop irrégulières et trop bizarres. Il sert beaucoup d'observer le temps pour ensemer la terre et pour moissonner ; et néanmoins, dit le sage, que je ne me lasse point de vous alléguer cette matière : « Qui prendroit garde au vent de si près, jamais il ne » semeroit ; et qui considéreroit les nues, attendant » toujours que le temps lui vînt entièrement à sou- » hait, jamais il ne recueillerait ses moissons : » *Qui observat ventum non seminat, et qui considerat nubes nunquam metet* (1). Il veut dire par cet exemple, que les affaires du monde sont de telle nature, que souvent elles se gâtent par trop de précautions ; que c'est un abus de croire que toutes choses cadrent au juste et concourent à nos desseins. Telle

(1) *Eccl. xi. 4.*

est la loi des entreprises humaines, qu'il y manque toujours quelque pièce ; et ainsi la plus haute prudence est contrainte de commettre au hasard, le principal de l'événement.

N'en usez pas de la sorte, ô justes et enfans de Dieu. Vous qui faites profession d'une sagesse plus qu'humaine, croyez qu'il seroit indigne de personnes bien avisées d'abandonner vos desseins au hasard et à la fortune ; et puisque votre raison n'est ni assez ferme ni assez puissante pour diriger les vues des affaires selon une conduite certaine, laissez-vous gouverner à cette divine Sagesse qui régit si bien toutes choses, et ne me dites pas qu'elle passe votre portée. Ne voyez-vous pas que, par une extrême bonté, elle s'est rendue sensible et familière ? elle est, pour ainsi dire, coulée dans les Ecritures divines, d'où les prédicateurs la tirent pour vous la prêcher ; et là cette Sagesse profonde, qui donne une nourriture solide aux parfaits, a daigné se tourner en lait pour sustenter les petits enfans. Mais que pouvons-nous désirer davantage, après que cette Sagesse éternelle s'est revêtue d'une chair humaine, afin de se familiariser avec nous ? Nous ne pouvions trouver la voie assurée, à cause de nos erreurs ; « la voie même est venue à nous » : *Ipsa via ad te venit*, dit saint Augustin (1) ; car le Sauveur Jésus est la voie.

C'est cet excellent Précepteur que nous promettoit Isaïe : « Tes oreilles entendront, dit-il, la voix de celui, qui marchant derrière toi, t'avertira de tes voies, et tes yeux verront ton Précepteur » : *Erunt oculi tui videntes Præceptorem tuum* (2). O ineffable miséricorde ! Fidèles, réjouissons-nous : nous sommes des enfans ignorans de toutes choses ; mais puisque nous avons un tel Maître, nous avons juste sujet de nous glorifier de notre ignorance, qui a porté notre Père céleste à nous mettre sous la conduite d'un si excellent Précepteur. Ce bon Précepteur, il est Dieu et homme. O souveraine autorité ! ô incomparable

(1) *Serm. cxli, n. 4, tom. v, col. 684.*—(2) *Isai. xxx. 20, 21.*

douceur ! Un maître a tout gagné, quand il peut si bien tempérer les choses, qu'on l'aime et qu'on le respecte : je respecte mon Maître, parce qu'il est Dieu ; et, afin que mon amour pour lui fût plus libre et plus familier, il a bien voulu se faire homme. Je me défierois d'une prudence, et je secouerois aisément le joug d'une autorité purement humaine : « Celle-là est trop sujette à l'erreur ; celle-ci trop » exposée au mépris : » *Tam illa falli facilis, quàm ista contemni*, dit Tertullien (1). Mais je ploie et je me captive sous les paroles magistrales du Sauveur Jésus : dans celles que j'entends, j'y vois des instructions admirables ; dans celles que je n'entends pas, j'y adore une autorité infailible. Si je ne mérite pas de les comprendre, elles méritent que je les croie ; et j'ai cet avantage dans son école, qu'une humble soumission me conduit à l'intelligence plutôt qu'une recherche laborieuse. Venez donc, ô sages du siècle, venez à cet excellent Précepteur qui a des paroles de vie éternelle : laissez votre Platon avec sa divine éloquence, laissez votre Aristote avec cette subtilité de raisonnemens, laissez votre Sénèque avec ses superbes opinions ; la simplicité de Jésus est plus majestueuse et plus forte que leur gravité affectée. Ce philosophe insultoit aux misères du genre humain par une raillerie arrogante ; cet autre les déplorait par une compassion inutile. Jésus, le débonnaire Jésus, il plaint nos misères, mais il les soulage ; ceux qu'il instruit, il les porte : ah ! il va, au péril de sa vie, chercher sa brebis égarée ; mais il la rapporte sur ses épaules, parce qu'« errant deçà et delà, elle s'étoit extrêmement » travaillée : » *Multùm enim errando laboraverat*, dit Tertullien (2). Pouvons-nous hésiter ayant un tel Maître ?

Au reste, il n'est point de ces maîtres délicats qui louent la pauvreté parmi les richesses, ou qui prêchent la patience dans la mollesse et la volupté ; et lui et tous ses disciples, ils ont scellé de leur sang les vérités

(1) *Apolog. n. 45.* — (2) *De pœnit. n. 8.*

qu'ils ont avancées. Ses saints enseignemens n'étoient qu'un tableau de sa vie. Il prouvoit beaucoup plus par ses actions que par ses paroles : il a beaucoup plus fait qu'il n'a dit, parce qu'il accommodoit ses instructions à notre foiblesse; mais il falloit qu'il vécût en ce monde comme un exemplaire achevé d'une inimitable perfection. Que craignez-vous donc, hommes sans courage? cet excellent Maître, et par ses paroles et par ses exemples, a déterminé toutes choses sur le point de nos mœurs; il ne nous a point laissé de questions indécises. Je vous vois éperdus et étonnés sur le chemin de la piété chrétienne; vous n'osez y entrer, parce que vous n'y voyez au premier aspect qu'embarras et que difficultés : vous ne savez si dans ce fleuve il y a un gué par où vous puissiez vous échapper. Considérez le Sauveur Jésus; afin de vous tirer hors de doute, il y est passé devant vous : regardez-le triomphant à l'autre rivage, qui vous appelle, qui vous tend les bras, qui vous assure qu'il n'y a rien à craindre. Voyez, voyez l'endroit qu'il a honoré par son passage; il l'a marqué d'un trait de lumière : et n'est-ce pas une honte à des chrétiens d'avoir horreur d'aller où ils voient les vestiges de Jésus-Christ? Certes, on ne le peut nier, mes chers Frères; nous serions entièrement insensés, si, ayant cette conduite certaine, nous nous laissions encore emporter aux mensonges et aux vanités de la prudence du monde. J'ai étudié mes voies; dans les erreurs diverses de notre vie, j'ai considéré attentivement où je pourrois rencontrer de la certitude : j'ai trouvé, ô Sauveur Jésus, que c'étoit une manifeste folie de la chercher ailleurs que dans vos témoignages irrépréhensibles; et ainsi, par votre assistance, j'ai résolu de tourner mes pas du côté de vos témoignages : *Cogitavi vias meas* : d'autant plus que je n'y vois pas seulement la lumière qui éclaire mes ignorances, mais j'y reconnois encore la seule règle infallible qui peut composer mes désordres. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Il étoit impossible que l'ignorance profonde qui règne dans les choses humaines ne précipitât nos affections dans un étrange dérèglement : car de même que le pilote , à qui les tempêtes et l'obscurité ont ôté le jugement tout ensemble avec les étoiles qui le conduisoient , abandonne le gouvernail , et laisse voguer le vaisseau au gré des vents et des ondes ; ainsi les hommes par leurs erreurs ayant perdu les véritables principes par lesquels ils se devoient gouverner , ils se sont laissés emporter à leurs fantaisies : chacun s'est fait des idoles de ses désirs , et par là les règles des mœurs ont été entièrement perverties. Combien voyons-nous de personnes qui voudroient que l'on nous laissât vivre chacun comme nous l'entendrions , que l'on nous eût défait de tant de lois incommodes ? C'est ainsi qu'ils appellent les saintes institutions de la loi divine : et si nous n'osons pas peut-être en parler si ouvertement , au moins ne vivons-nous pas d'autre sorte que si nous étions imbus de cette créance. Notre règle , quoi que nous puissions dire , est de suivre nos passions ; ou , si nous les réprimons quelquefois , c'est par d'autres plus violentes et eu cela même moins raisonnables. Nous ne mettons pas la prudence à faire le choix de bonnes et vertueuses inclinations ; ce n'est pas là l'air du monde , ce n'est pas notre style ni notre méthode. Mais , après que nos inclinations premières et dominantes sont nées en nous , je ne sais comment , par des mouvemens indélibérés et par une espèce d'instinct aveugle , chose certainement qui n'est que trop véritable ; quand nous savons faire le choix des moyens les plus propres pour les acheminer à leur fin , nous croyons avoir bien pris nos mesures : c'est ce que nous appelons une conduite réglée ; tant l'usage véritable des choses est corrompu parmi nous. Ou bien , comme dans une telle diversité de désirs aveugles et téméraires , il y en a beaucoup qui se contrarient ; les faire céder au temps et aux occurrences présentes ;

par exemple , quitter pour un temps les plaisirs pour établir sa fortune , c'est aller droitement à ses fins , c'est avoir la science du monde , et savoir ce que c'est que de vivre. Mais de remonter à la source du mal , et de couper une bonne fois la racine des mauvaises inclinations , c'est à quoi personne ne pense. O pauvres mortels abusés ! Eh Dieu ! qui nous a jetés dans de si fausses persuasions ? Et comment ne voyons-nous pas » qu'étant d'une race divine », comme dit l'apôtre saint Paul (1) , il faut prendre de bien plus haut la règle de nos affaires ? Car s'il est vrai ce que nos pères ont dit contre les sectateurs d'Epicure et l'école des libertins , que de même que cet univers est régi par une Providence éternelle ; ainsi les actions humaines , quelque extravagance qui nous y paraisse , sont conduites et gouvernées par une sagesse infinie ; n'est-il pas absolument nécessaire qu'elles aient une règle certaine sur laquelle elles soient composées ? et si nous ne sommes pas capables de ces grandes et importantes raisons , l'expérience du moins ne devroit-elle pas nous avoir appris qu'ayant plusieurs désirs qui nous sont pernicious à nous-mêmes , la véritable sagesse n'est pas de les savoir contenter , mais de les savoir modérer ? Eh Dieu ! que seroit-ce des choses humaines , si chacun suivoit ses désirs ? D'où vient que les Néron , les Caligula , et ces autres monstres du genre humain , se sont laissés aller à des actions si brutales et si furieuses ? n'est-ce pas par la licence effrénée de faire tout ce qu'ils ont voulu ? pour nous faire voir , chrétiens , qu'il n'y a point d'animal plus farouche ni plus indomptable que l'homme , quand il se laisse dominer à ses passions. Par conséquent il est nécessaire de donner quelques bornes à nos désirs par des règles fixes et invariables : et d'autant que nous avons tous la même raison , et qu'étant d'une même nature , il est entièrement impossible que nous ne soyons destinés à la même fin ; il s'ensuit de là , par nécessité , que ces règles que nous poserons doi-

(1) *Act. xvii. 28.*

vent être communes à tous les hommes. Or vous allez voir, chrétiens, par un raisonnement invincible, qu'il n'y en peut avoir d'autres que la loi de Dieu.

Où notre désordre paroît plus visible, c'est que nous sommes toujours hors de nous ; je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissemens nous attachent aux choses externes. J'en ai déjà dit quelque chose au commencement de ce discours ; et je le répète à présent pour en tirer d'autres conséquences ; mais ne m'obligez pas, chrétiens, de rentrer encore une fois dans le particulier de nos actions, pour vous faire voir cette vérité trop constante. Que chacun s'examine soi-même, et il reconnoitra manifestement qu'il n'agit que par des motifs tirés purement de dehors ; et toutefois la première chose que la règle doit faire en nos âmes, c'est de nous ramener en nous-mêmes. Vous avez fait, dites-vous, une grande affaire, vous avez trouvé le moyen d'amasser beaucoup de richesses, vous êtes entré dans les bonnes grâces d'une personne considérable qui vous peut rendre de grands services ; et je veux encore supposer, si vous le voulez, que vous vous soyez rendu maître de tout le monde ; votre âme n'en est pas en meilleure assiette ; vos mœurs n'en sont pas pour cela ni plus innocentes, ni mieux ordonnées. « Je ne suis point dans l'intrigue, dit le » grave Tertullien, dans le docte livre *de Pallio*, » on ne me voit pas m'empresser près la personne » des grands ; je n'assiége ni leurs portes, ni leurs » passages ; je ne me romps point l'estomac à crier » au milieu d'un barreau ; je ne vas ni aux marchés, » ni aux places publiques ; j'ai assez à travailler en » moi-même ; c'est là ma grande et seule affaire » : *In me unicum negotium mihi est* (1). C'est qu'il pensoit bien sérieusement à régler son intérieur ; et le premier effet, comme je disois, de cette résolution, c'est de nous rappeler en nous-mêmes.

Mais s'il ne faut autre chose, l'orgueil toujours em-

(1) *De Pall. n. 5.*

pressé, se présentera aussitôt à nos yeux. Voyez cet orgueilleux, comme il se contemple, avec quelle complaisance il se considère de toutes parts; l'orgueil le fait rentrer en soi-même. Et n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a retiré tant de philosophes du milieu de la multitude? Nous voulons, disoient-ils, vaquer à nous-mêmes: et certes, ils disoient vrai; c'étoit en eux-mêmes qu'ils vouloient s'occuper à contempler leurs belles idées, à se contenter de leurs beaux et agréables raisonnemens, à se former à leur fantaisie une image de vertu de laquelle ils faisoient leur idole. Ils ne reconnoissoient pas comme il faut ce grand Dieu, duquel toutes leurs lumières étoient décollées: superbes et arrogans qu'ils étoient, ils ne songeoient qu'à se plaire eux-mêmes dans leurs subtiles inventions. C'est là tout le désordre, c'est la vraie source du dérèglement. Qui donc nous ramènera utilement en nous-mêmes, nous retirant de tant d'objets inutiles dans lesquels notre âme s'est elle-même si long-temps dissipée? ce sera sans doute la loi de Dieu par l'humilité chrétienne. C'est l'humilité chrétienne qui nous rappelle véritablement en nous-mêmes, parce qu'elle nous fait rentrer dans la considération de notre néant: elle nous fait entendre que nous tenons tout de la miséricorde divine; et ainsi elle nous abaisse sous la loi de Dieu; elle nous assujétit à sa volonté, qui est la règle souveraine de notre vie.

« Dieu a fait l'homme droit », dit l'Ecclésiaste (1); et voici en quoi le docte saint Augustin reconnoît cette rectitude. La rectitude et la juste règle et l'ordre sont inséparables: or, chaque chose est bien ordonnée, quand elle est soumise aux causes supérieures qui doivent dominer sur elle par leur naturelle condition: c'est en cela que l'ordre consiste, quand chacun se range aux volontés de ceux à qui il doit être soumis. Dieu donc, dit saint Augustin, a donné ce précepte à l'homme, de « régir ses inférieurs, et d'être lui-même régi par la Puissance suprême »: *Regi à*

(1) *Eccles.* vii. 30.

superiore, regere inferiore (1). De même donc que la règle des mouvemens inférieurs, c'est la juste et saine raison; ainsi la règle de la raison, c'est Dieu même: et lorsque la raison humaine compose ses mouvemens selon la volonté de son Dieu, de là résulte cet ordre admirable, de là ce juste tempérament, de là cette médiocrité raisonnable qui fait toute la beauté de nos âmes. Pour pénétrer au fond de cette doctrine excellente de saint Augustin, élevons un peu nos esprits, et considérons attentivement que la volonté de Dieu est la règle suprême selon laquelle toutes les autres règles doivent être nécessairement mesurées. Elles n'ont de justice ni de vérité, qu'autant qu'elles se trouvent conformes à cette règle première et originale qui n'emprunte rien de dehors, mais qui est sa loi elle-même. C'est pourquoi le prophète David dit que « les jugemens de Dieu sont vrais et justifiés par eux-mêmes »: vrais et justifiés par eux-mêmes, comme s'il disoit: Les jugemens des hommes peuvent bien quelquefois être véritables, mais ils ne peuvent pas être justifiés par eux-mêmes. Toutes les vérités créées doivent être nécessairement conférées à la vérité divine, de laquelle elles tirent toute leur certitude. Mais pour les jugemens de Dieu, dit le saint prophète, « ils sont vrais d'une vérité propre et essentielle; et » c'est pour cette raison qu'ils sont justifiés par eux-mêmes: » *Vera, justificata in semetipsa* (2). De sorte que la volonté divine [qui] préside à cet univers, étant elle-même sa règle, elle est par conséquent la règle infaillible de toutes les choses du monde, et la loi immuable par laquelle elles sont gouvernées.

Sur quoi je fais une observation dans le prophète David, qui peut-être édifiera les âmes pieuses. Cet homme, toujours transporté d'une sainte admiration de la Providence divine, après avoir célébré la sagesse de ses conseils dans ses grands et magnifiques ouvrages, passe de là insensiblement à la considération de ses lois. Ainsi, au psaume dix-huitième: « Les cieux, dit

(1) *In Ps. cxlv, n. 5, tom. iv, col. 1627.* — (2) *Ps. xviii. 9.*

» ce grand personnage, racontent la gloire de Dieu (1). » Puis ayant employé la moitié du psaume à glorifier Dieu dans ses œuvres, il donne tout le reste à chanter l'équité de ses ordonnances. « La loi de Dieu, dit-il, est immaculée, les témoignages de Dieu sont fidèles (2) » ; et il achève cet admirable cantique dans de semblables méditations. Et au psaume cent dix-huitième : « Votre vérité, dit-il, ô Seigneur, est établie éternellement dans les cieux ; votre main a fondé la terre, et elle demeure toujours immobile : c'est en suivant votre ordre, que les jours se succèdent les uns aux autres avec des révolutions si constantes ; et toutes choses, Seigneur, servent à vos décrets éternels. » Et puis il ajoute aussitôt : « N'étoit que votre loi a occupé toute ma pensée, cent fois j'aurois manqué de courage parmi tant de diverses afflictions dont ma vie a été tourmentée (3). » Fidèles, que veut-il dire ? quelle liaison trouve ce chantre céleste entre les ouvrages de Dieu et sa loi ? Est-ce par une rencontre fortuite que cet ordre se remarque en plusieurs endroits de ses psaumes ? Ou bien ne vous semble-t-il pas qu'il nous dit à tous au fond de nos consciences : Elevez vos yeux, ô enfans d'Adam, hommes faits à l'image de Dieu ; contemplez cette belle structure du monde, voyez cet accord et cette harmonie : y a-t-il rien de plus beau ni de mieux entendu que ce grand et superbe édifice ? C'est parce que la volonté divine y a été fidèlement observée, c'est parce que ses desseins ont été suivis, et que tout se régit par ses mouvemens. Car cette volonté étant sa règle elle-même, toujours juste, toujours égale, toujours uniforme, tout ce qui la suit ne peut aller que dans un bel ordre : de là ce concert et cette cadence si juste et si mesurée. Que si les créatures même, corporelles, reçoivent tant d'ornemens, à cause qu'elles obéissent aux décrets de Dieu ; combien sera grande la beauté

(1) *Ps.* xviii. 1. — (2) *Ibid.* 8. — (3) *Ibid.* cxviii. 89, 90, 91, 92.

des natures intelligentes, lorsqu'elles seront réglées par ses ordonnances ! Consultez toutes les créatures du monde ; si elles avoient de la voix, elles publieroient hautement qu'elles se trouvent très-bien d'observer les lois de cette Providence incompréhensible ; et que c'est de là qu'elles tirent toute leur perfection et tout leur éclat ; et, n'ayant point de langage, elles ne laissent pas de nous le prêcher par cette constante uniformité avec laquelle elles s'y attachent. Vous, hommes, enfans de Dieu, que votre Père céleste a illuminés d'un rayon de son intelligence infinie, quelle sera votre ingratitude, si plus stupides et plus insensibles que les créatures inanimées, vous méprisez de suivre les lois que Dieu même vous a données depuis le commencement du monde par le ministère de ses saints prophètes, et enfin dans la plénitude des temps par la bouche de son cher Fils ! C'est ainsi, ce me semble, que nous parle le prophète David.

O Dieu éternel ! chrétiens, quand il faudra paroître devant ce tribunal redoutable, quelle sera notre confusion lorsqu'on nous reprochera, devant les saints anges que Dieu nous ayant donné une âme d'une nature immortelle, afin que nous employassions tous nos soins à régler ses actions et ses mouvemens selon leur véritable modèle, nous avons fait si peu d'état de ce riche et incomparable présent, que plutôt de travailler en cette âme ornée de l'image de Dieu, nous avons appliqué notre esprit à des occupations toujours superflues et le plus souvent criminelles ; de sorte qu'au grand mépris de la munificence divine, parmi tant de sortes d'affaires qui nous ont vainement travaillés, la chose du monde la plus précieuse a été la plus négligée ? ô folie ! ô indignité ! ô juste et inévitable reproche ! ah ! grand Dieu, je le veux prévenir. Assez et trop long-temps mon âme s'est égarée parmi tant d'objets étrangers, dans le jeu, dans les compagnies, dans l'avarice, dans la débauche. Je rentrerai en moi, du moins à ce carême qui nous touche de près : j'étudierai mes voies ; je chercherai la règle sur laquelle je me dois former ; et comme il ne peut y en

avoir d'autres que vos saints et justes commandemens, je tournerai mes pas du côté de vos témoignages : c'est ma dernière et irrévocable résolution que vous confirmerez, s'il vous plaît, par votre grâce toute-puissante : c'est elle qui me fera trouver le repos, où je viens de rencontrer le bon ordre, et où je trouvois tout à l'heure la vérité et la certitude ; et, pour vous en convaincre, fidèles, c'est par où je m'en vais finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, après les belles maximes que nous avons, ce me semble, si bien établies par les Ecritures divines, qu'il soit nécessaire de recommencer une longue suite de raisonnemens, pour vous faire voir que notre repos est dans l'observance exacte de la loi de Dieu. Contentons-nous d'appliquer ici, par une méthode facile et intelligible, la doctrine que, par la miséricorde de Dieu, nous avons aujourd'hui expliquée ; et faisons, pour l'édification de cette audience, paroître cette vérité dans son évidence.

Chaque chose commence à goûter son repos, quand elle est dans sa bonne et naturelle constitution. Vous avez été tourmenté d'une longue et dangereuse maladie ; peu à peu vos forces se rétablissent, et les choses reviennent au juste tempérament ; cela vous promet un prochain repos : et comment donc notre âme ne jouiroit-elle pas d'une grande tranquillité, après que la loi de Dieu a guéri toutes ses maladies ? La loi de Dieu établit l'esprit dans une certitude infailible ; si bien que les doutes étant levés et les erreurs dissipées, non par l'évidence de la raison, mais par une autorité souveraine, plus inébranlable et plus ferme que nos plus solides raisonnemens, il faut que l'entendement acquiesce. Et de même la volonté ayant trouvé sa règle immuable, qui coupe et qui retranche ce qu'il y a de trop en ses mouvemens, ne doit-elle pas rencontrer une consistance tranquille, et une sainte et divine paix ? C'est pourquoi le Psalmiste disoit : « Les » justices de Dieu sont droites et réjouissent le

» cœur. (1). » Elles réjouissent le cœur, parce qu'elles sont droites, parce qu'elles règlent ses affections, parce qu'elles le mettent dans la disposition qui lui est convenable, et dans le véritable point où consiste sa perfection.

Quelle inquiétude dans les choses humaines ! on ne sait si on fait bien ou mal ; on fait bien pour établir sa fortune, on fait mal pour conserver sa santé ; on fait bien pour son plaisir, mais on ne contente pas ses amis ; et de même des autres choses. Dans la soumission à la loi de Dieu, on fait absolument bien, on fait bien sans limitation ; parce que quand on fait ce bien, tout le reste est de peu d'importance ; en un mot, on fait bien, parce qu'on suit le souverain bien : et comment est-il possible, fidèles, de n'être pas en repos en suivant le souverain bien ? quelle douceur et quelle tranquillité à une âme ? Il vous appartient, ô grand Dieu, en qualité de souverain bien, de faire le partage des biens à vos créatures ; mais heureuses mille et mille fois les créatures dont vous êtes le seul héritage ! c'est là le partage de vos enfans, que par votre bonté ineffable vous assemblez près de vous dans le ciel. Mais nous, misérables bannis, bien que nous soyons éloignés de notre céleste patrie, nous ne sommes pas privés tout-à-fait de vous ; nous vous avons dans votre loi sainte, nous vous avons dans votre divine parole. O que cette loi est désirable ! ô que cette parole est douce ! « Elle est plus douce que le miel à ma bouche, disoit le prophète David ; elle est plus désirable que tous les trésors (2). » Et considérez en effet, chrétiens, que cette loi admirable est un éclat de la vérité divine, et un écoulement de cette souveraine bonté. Ne doutez pas que cette fontaine n'ait retenu quelque chose des qualités de sa source. « Votre serviteur, ô mon Dieu, observe vos commandemens, chante amoureusement le Psalmiste ; il y a une grande récompense à les observer » : *In custodiendis illis retributio*

(1) Ps. xviii. 9. — (2) *Ibid* cxviii. 103. *Ibid*. xviii. 11.

multa (1). « Ce n'est pas en autre chose, dit saint Augustin (2), mais en cela même que l'on les observe : la rétribution y est grande, parce que la douceur y est sans égale. »

Mes Frères, je vous en prie, considérons un homme de bien dans la simplicité de sa vie : il ne gouverne point les Etats, il ne manie point les affaires publiques, il n'est point dans les grands emplois de la terre, comme sont les grands et les politiques : vous diriez qu'il ne fasse rien en ce monde ; il ne sait pas les secrets de la nature, il ne parle pas du mouvement des astres ; ces hauts et sublimes raisonnemens peut-être passeront sa portée : sa conduite nous paroît vulgaire ; et cependant, si nous avons entendu les choses que nous avons dites, il est régi par une raison éternelle, il est gouverné par des principes divins : sa conduite, appuyée sur la parole de Dieu, est plus ferme que le ciel et la terre ; et plutôt tout le monde sera renversé, qu'il soit confondu dans ses espérances. Dans les affaires du monde, chacun recherche divers conseils qui nous embarrassent souvent dans de nouvelles perplexités : il chante sincèrement avec le Psalmiste : « Mon conseil, ce sont vos témoignages » : *Consilium meum justificationes tuæ* (3), ou bien, comme lit saint Jérôme : *Amici mei justificationes tuæ* : « Vos témoignages, ce sont mes amis. » Ceux que nous croyons nos meilleurs amis, nous trompent très-souvent, ou par infidélité, ou par ignorance : l'homme de bien dans ses doutes consulte ses amis fidèles, qui sont les témoignages de Dieu ; ces amis sincères et vérifiables lui enseignent ce qu'il faut faire, et le conseillent pour la vie éternelle. Heureux mille et mille fois d'avoir trouvé de si bons amis ! par là il se rira de la perfidie qui règne dans les choses humaines. Et c'est encore par cette raison que je le publie bienheureux.

Souffrez que je vous interroge en vérité et en

(1) *Ps.* XVIII. 12. — (2) *In Ps.* XVIII. *Enar.* 1, n. 12, tom. IV, col. 80, 81. — (3) *Ps.* CXVIII. 24.

conscience : Avez-vous tout ce que vous demandez ? n'avez-vous aucune prétention en ce monde ? Il n'y a peut-être personne en la compagnie qui puisse répondre qu'il n'en a pas. « Le laboureur, dit l'apôtre » saint Jacques (1), attend le fruit de la terre » : sa vie est une espérance continuelle ; il laboure dans l'espérance de recueillir, il recueille dans l'espérance de vendre, et toujours il recommence de même : il en est ainsi de toutes les autres professions. En effet, nous manquons de tant de choses, que nous serions toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avoit donné l'espérance, comme pour charmer nos maux, et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie. Cette vie, que nous ne possédons jamais que par diverses parcelles qui nous échappent sans cesse, se nourrit et s'entretient d'espérance. L'avenir, qui sera peut-être une notable partie de notre âge, nous ne le tenons que par espérance ; et jusqu'au dernier soupir, c'est l'espérance qui nous fait vivre : et puisque nous espérons toujours, c'est un signe très-manifeste que nous ne sommes pas dans le lieu où nous puissions posséder les choses que nous souhaitons. Partant, dans ce bas monde, où personne ne jouit de rien, où l'on ne vit que d'espérance, celui-là sera le plus heureux qui aura l'espérance la plus belle et la plus assurée. Heureux donc mille et mille fois les justes et les gens de bien ! Grâce à la miséricorde divine, on leur a bien débattu la jouissance de la vie présente, mais personne ne leur a encore contesté l'avantage de l'espérance.

Comparons à cela, je vous prie, les folles espérances du monde : dites-moi, en vérité, chrétiens, n'avez-vous jamais rien trouvé qui satisfît pleinement votre esprit ! Les hommes acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent ; [le dégoût suit bientôt la jouissance. Ainsi] nous prenons tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux ; et partout notre espérance est frustrée.

(1) *Jac. v. 7.*

De là l'inégalité de notre vie, qui ne trouve rien de fixe ni de solide, et par conséquent ne pouvant avoir aucune conduite arrêtée, devient un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes nous ont trompés : ou nous les manquons, ou elles nous manquent ; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur, qui donne l'agrément aux choses du monde, est un peu ralentie par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien.

Et par conséquent, chrétiens, que pouvons-nous faire de mieux que de nous reposer en Dieu seul, que de vouloir ce que Dieu ordonne, et attendre ce qu'il prépare ? Pourquoi donc ne cherchons-nous pas cet immobile repos ? pourquoi sommes-nous si aveugles que de mettre ailleurs notre béatitude ? Ah ! voici, mes Frères, ce qui nous trompe : je vous demande, s'il vous plaît, encore un moment d'audience : c'est que nous nous sommes figuré une fausse idée de bonheur ; et ainsi notre imagination étant abusée, nous semblons jouir pour un temps d'une ombre de félicité. Nous nous contentons des biens de la terre, non pas tant parce qu'ils sont de vrais biens, que parce que nous les croyons tels : semblables à ces pauvres hypocondriaques dont la fantaisie blessée se repait du simulacre et du songe d'un vain et chimérique plaisir. Ici vous me direz peut-être : Ah ! ne m'ôtez point cette erreur agréable ; elle m'abuse, mais elle me contente ; c'est une tromperie ; mais elle me plaît. Certes, je vous y laisserais volontiers, si je ne voyois que par ce moyen, quoique vous vous imaginiez d'être heureux, vous êtes dans une condition déplorable.

Beatum faciunt.....duæ res, benè velle, et posse quod velis (1) : « Deux choses nous rendent » heureux, bien vouloir et pouvoir ce qu'on veut. » [Or à ce compte, pouvons-nous appeler heureux ceux qui mettent leur félicité dans des biens iniques ou pernicieux ? Eufans robustes, ils ont la force

(1) *S. Aug. de Trin. lib. XIII, n. 17, tom. VIII. col. 939.*

des hommes et l'inconsidération des enfans. Les enfans veulent violemment ce qu'ils veulent : s'ils sont en colère, aussitôt tout le visage est en feu, et tout le corps en action : le feu sur le visage, l'impatience dans le cri. Ils ne regardent pas s'il est à autrui, c'est assez qu'il leur plaise pour le désirer, ils s'imaginent que tout est à eux. Ils ne considèrent pas s'il leur est nuisible, ils ne songent qu'à se satisfaire ; il n'importe que cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux. C'est ainsi que les méchans veulent posséder tout ce qui leur plaît, sans autre titre que leur avarice : enfans inconsidérés, avec cette différence qu'ils ont de la force. La nature donne des bornes ; aux enfans la foiblesse, aux hommes la raison. La foiblesse empêche ceux-là d'avoir tout l'effet de leurs desirs ardents : ceux-ci ont la force, mais la raison sert de frein à la volonté. A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer, parce qu'on ne veut que ce qu'il convient de vouloir pour être heureux : *Posse quod velis, ... velle quod oportet* : « Pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut (1) ; » l'un dépend du hasard, l'autre est un effet de la raison. Pouvoir ce qu'on veut, peut convenir aux plus méchans ; vouloir ce qu'il faut, c'est le privilège inséparable des gens de bien. [L'un] dépend des conjonctures tirées du dehors ; [l'autre] fait la bonne constitution du dedans. Or jamais, comme nous disions tout à l'heure, il ne peut y avoir de bonheur que lorsque les choses sont établies dans leur naturelle constitution et dans leur perfection véritable ; et il est impossible qu'elles y soient mises par l'erreur et par l'ignorance. C'est pourquoi, dit l'admirable saint Augustin, « le premier degré de misère, c'est » d'aimer les choses mauvaises, et le comble de » malheur, c'est de les avoir : » *Amando enim res noxias miseri, habendo sunt miseriores* (2). Ce pauvre malade, tourmenté d'une fièvre ardente, il

(1) *S. Aug. de Trin. lib. XIII. n. 17, tom VIII, col. 939.* —

(2) *In Ps. XXVI, n. 7, tom. IV, col. 421.* .

avale du vin à longs traits, il pense prendre du rafraîchissement, et il boit la peste et la mort. Ne vous semble-t-il pas d'autant plus à plaindre, qu'il y ressent plus de délices ?

Quoi ! je verrai durant ces trois jours des hommes tout de terre et de boue, mener à la vue de tout le monde, une vie plus brutale que les bêtes brutes ; et vous voulez que je dise qu'ils sont véritablement heureux, parce qu'ils me font parade de leur bonne chère, parce qu'ils se vantent de leurs bons morceaux, parce qu'ils font retentir tout le voisinage, et de leurs cris confus et de leur joie dissolue ? Eh ! cependant quelle indignité que si près des jours de retraite, la dissolution paroisse si triomphante ! L'Eglise, notre bonne mère, voit que nous donnons toute l'année à des divertissemens mondains : elle fait ce qu'elle peut pour dérober six semaines à nos dérèglemens : elle nous veut donner quelque goût de la pénitence ; elle nous en présente un essai pendant le carême, estimant que l'utilité que nous recevrons d'une médecine si salutaire, nous en fera digérer l'amertume et continuer l'usage. Mais, ô vie humaine incapable de bons conseils ! ô charité maternelle indignement traitée par de perfides enfans ! nous prenons de ses salutaires préceptes une occasion de nouveaux désordres : pour honorer l'intempérance, nous lui faisons publiquement précéder le jeûne : et comme si nous avions entrepris de joindre Jésus-Christ avec Bélial, nous mettons les bacchanales à la tête du saint carême. O jours vraiment infâmes, et qui méritoient d'être ôtés du rôle des autres jours ! jours qui ne seront jamais assez expiés par une pénitence de toute la vie, bien moins par quarante jours de jeûne mal observés ! Mes Frères, ne dirait-on pas que la licence et la volupté ont entrepris de nous fermer les chemins de la pénitence, et qu'ils en occupent l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété ? C'est pourquoi je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces. Car c'est une chose certaine : la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée ; mais de remonter du libertinage

à la pénitence ; mais sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un , goûter l'amertume de l'autre ; c'est ce que la corruption de notre nature ne sauroit souffrir.

Vous donc , âmes chrétiennes , vous à qui notre Sauveur Jésus a donné quelque amour pour sa sainte doctrine , demeurez toujours dans sa crainte : qu'il n'y ait aucun jour qui puisse diminuer quelque chose de votre modestie ni de votre retenue. Etudiez vos voies avec le prophète : tournez avec lui vos pas aux témoignages de Dieu ; sans doute vous y trouverez , et la certitude , et la règle , et l'immobile repos qui se commencera sur la terre , pour être consommé dans le ciel. *Amen.*

AUTRE EXORDE

DU MÊME SERMON.

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. Ps. cxviii. 59.

Si nos actions sont mal composées, s'il nous arrive presque tous les jours, ou de nous tromper dans nos jugemens, ou de nous égarer dans notre conduite; l'expérience nous fait connoître que la cause de ce malheur, c'est que nous ne délibérons pas assez posément de ce que nous avons à faire, c'est que nous nous laissons emporter aux objets qui se présentent. Une ardeur inconsidérée nous jette bien avant dans l'action, avant que nous en ayons assez remarqué les suites et les circonstances; si bien qu'un conseil peu rassis produisant des résolutions trop précipitées, il arrive ordinairement que nous errons deçà et delà, plutôt que de marcher dans la droite voie. Ce grand et victorieux monarque dont j'ai aujourd'hui emprunté mon texte, s'est bien éloigné de ces deux défauts; il est aisé de le remarquer par les paroles que j'ai rapportées. Il a, dit-il, étudié ses voies, il a délivré son esprit de toutes préoccupations étrangères, il a médité sérieusement où il devoit porter ses inclinations: *Cogitavi vias meas*. Voilà une délibération bien posée; après quoi je ne m'étonne pas s'il a pris le meilleur parti, et s'il nous dit que le résultat de cette importante consultation a été de tourner ses pas du côté de la loi de Dieu: *Et converti pedes meos in testimonia tua*. Si tous les hommes délibéroient aussi soigneusement

que David sur cette matière si nécessaire, je me persuade, mes Sœurs, qu'ils prendroient fort facilement une résolution semblable : et étant convaincu de ce sentiment, j'ai cru que cet entretien particulier que vous avez désiré de moi, contenteroit vos pieux désirs, si je recherchois les raisons sur lesquelles David a pu appuyer cette résolution si bien digérée.

SERMON

POUR LE TEMPS DU JUBILÉ, SUR LA PÉNITENCE (*).

Trois qualités de la pénitence opposées aux trois désordres du péché : comment elles en sont le remède. Difficulté à recouvrer la justice perdue. Fidélité qu'exige l'amitié réconciliée. Funestes effets du mépris ou de l'abus de la pénitence.

Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?

Nous qui sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre? Rom. vi. 2.

Je ne puis vous exprimer, chrétiens, combien est grande aujourd'hui la joie de l'Eglise. Cette grâce du Jubilé que vous avez si ardemment embrassée, cette piété exemplaire, ce zèle que vous avez témoigné dans la fréquentation des saints sacremens, satisfait infiniment cette bonne mère : et si le père de ce prodigue voulut que toute sa maison fût en joie pour le retour d'un de ses enfans, quels sont les sentimens de l'Eglise voyant un si grand nombre des siens ressuscités par la pénitence ? Mais cette joie divine et spirituelle ne s'arrête pas sur la terre, elle passe jusqu'au ciel ; et nous apprenons du Sauveur des âmes, que la conversion des hommes pécheurs fait la solennité des esprits célestes, nos gémissemens font leur joie,

(* Ce sermon étant isolé, et n'appartenant à aucune suite de sermons, nous l'avons placé avant le carême, parce que le sujet qui y est traité convient très-bien à ce saint temps.

et nos douleurs font leurs actions de grâces. Donc les larmes des pénitens sont si précieuses qu'elles sont recueillies en terre pour être portées jusque dans le ciel, et leur vertu est si grande qu'elle s'étend même jusque sur les anges : et ce qui est bien plus merveilleux, c'est qu'encore que l'innocence ait ses larmes, les anges estiment de plus grand prix celles que les péchés font répandre ; et l'amertume de la pénitence a quelque chose de plus doux pour eux, que le miel de la dévotion. Que reste-t-il donc maintenant à faire, sinon de vous dire avec l'apôtre : « Nous qui sommes morts » au péché, pourrons-nous désormais y vivre ? » nous, qui avons réjoui le ciel, pourrons-nous après cela réjouir l'enfer, et rendre inutile une pénitence qui a déjà pu porter ses fruits jusque dans la Jérusalem bienheureuse ? Comprenez, pécheurs convertis, que vos larmes pénètrent le ciel, puisqu'elles y vont réjouir les anges : voyez combien les pleurs de la pénitence sont fructueux à ceux qui les versent, puisqu'ils le sont même aux intelligences célestes. Entendons dans notre Evangile quelle abondante satisfaction produira un jour en nous-mêmes l'affliction d'un cœur repentant, puisqu'elle en produit déjà dans les anges, auxquels le Fils de Dieu nous promet que sa grâce nous fera semblables. Et puisque ces sublimes esprits prennent tant de part à notre bonheur, et qu'ils veulent bien se joindre avec nous par une société si étroite, joignons-nous aussi avec eux, et disons tous ensemble avec Gabriel l'un de leurs bienheureux compagnons, *Ave, Maria.*

Après que la grâce du saint baptême nous ayant heureusement délivrés de la damnation du premier Adam, avoit si abondamment répandu sur nous les bénédictions du nouveau ; après que cette seconde naissance, qui nous a ressuscités en notre Seigneur, avoit consacré pour toujours nos corps et nos âmes à une sainte nouveauté de vie, il falloit certainement, chrétiens, que les hommes, régénérés par une si grande bonté de leur Créateur, honorassent la miséricorde divine en conservant soigneusement ses bien-

faits, et gardassent éternellement l'innocence que le Saint-Esprit leur avoit rendue. Car puisque nous apprenons de l'apôtre, que cette eau salutaire et vivifiante qui nous a lavés au baptême, a détruit en nous le corps du péché, « pour nous exempter à jamais de sa servitude » : *Ut ultra non serviamus peccato* (1); y avoit-il rien de plus nécessaire que de nous maintenir dans la liberté que le sang de Jésus-Christ nous avoit acquise ? et nous étant rengagés volontairement dans un si honteux esclavage après la sainteté du baptême, aurions-nous pas bien justement mérité que Dieu punit notre ingratitude par une entière soustraction de ses grâces ?

Oui, sans doute, nous-méritions, ayant violé le baptême, qu'on ne nous laissât plus aucune ressource ; mais cette bonté qui n'a point de bornes a traité plus favorablement la faiblesse humaine : elle a regardé d'un œil de pitié l'extrême fragilité de notre nature ; et, voyant que notre vie n'étoit autre chose qu'une continuelle tentation, elle a ouvert la porte de la pénitence, comme un second asile aux pécheurs, et une nouvelle espérance après le naufrage. Et encore que Dieu ait prévu que les hommes toujours ingrats abuseroient de la pénitence comme ils avoient fait du baptême, sa miséricorde ne s'est pas lassée : Jésus-Christ, qui a voulu que la pénitence nous tint lieu en quelque sorte d'un second baptême, a mis entre ces deux sacremens cette différence notable, que le premier nous étant donné comme la nativité du fidèle, ne peut être reçu qu'une fois, parce qu'il n'y a qu'une naissance en esprit comme il n'y en a qu'une en la chair ; et qu'au contraire le sacrement de la pénitence est mis entre les mains de l'Eglise comme une clef salutaire, par laquelle elle peut ouvrir le ciel aux pécheurs autant de fois qu'ils se convertissent. Je n'excepte rien, dit notre Sauveur : tout ce que vous pardonnerez sur la terre, leur sera remis devant Dieu (2) : pour nous faire voir par cette parole, que

(1) *Rom. VI. 6.* — (2) *Matth. XVIII. 18. Joan. XX. 23.*

son Père n'est jamais si inexorable qu'il ne puisse être apaisé par la pénitence. Voilà comme la miséricorde divine ne cesse jamais de bien faire aux hommes : mais comme si notre malice avoit entrepris d'abuser de tous ses bienfaits, nous tournons à notre ruine tout ce qu'on nous présente pour notre salut.

En effet, qui ne voit par expérience que c'est la facilité du pardon qui nous endureit dans le crime ? Le remède de la pénitence qui devoit l'arracher jusqu'à la racine, ne sert qu'à le rendre plus audacieux par l'espérance de l'impunité. Les rebelles enfans d'Adam ont cru qu'on leur prolongeoit le temps de pécher, parce qu'on leur en donnoit pour se repentir ; et, par une insolence inutile, nous sommes devenus plus méchans parce que Dieu s'est montré meilleur. Et afin que vous voyiez, chrétiens, combien ce désordre est universel, permettez-moi d'appeler ici le témoignage de vos consciences. Je veux croire qu'il n'y a personne en cette assemblée, que la grâce du jubilé, que l'exemple de la dévotion publique, et la sainteté de ces derniers jours n'ait invité à la pénitence, et je vous considère aujourd'hui comme des hommes renouvelés par le Saint-Esprit. Dans cet heureux état où vous êtes, si quelqu'un vous disoit de la part de Dieu avec une autorité infallible, que si vous perdez une fois la grâce, en retombant dans les mêmes crimes que vous avez lavés par vos larmes, il n'y a plus pour vous aucune espérance, que le ciel vous sera fermé pour toujours, et que la miséricorde divine sera éternellement sourde à vos prières ; seriez-vous si ennemis de vous-mêmes que de vous précipiter volontairement dans une damnation assurée ? les plus déterminés ne trembleroient-ils pas voyant leur perte si inévitable ? Si donc nous retournons aux péchés que nous avons expiés par la pénitence, et qui n'y retournera pas ? c'est que l'espérance du pardon nous aura flattés, et que nous aurons présumé, comme des enfans libertins, de l'indulgence de notre Père, que nous avons tant de fois expérimentée : de sorte qu'il n'est plus rien de véritable, que la cause la plus

générale de tous nos péchés, c'est que nous n'avons jamais bien compris ce que je me propose aujourd'hui de vous faire entendre, que rien au monde n'est tant à craindre que de ne pas profiter de la pénitence, et de déchoir par de nouveaux crimes de la grâce qu'elle nous avoit obtenue.

Pour prouver solidement cette vérité, je remarque trois qualités dans la pénitence; c'est une réconciliation de l'homme avec Dieu, c'est un remède, c'est un sacrement. La pénitence nous réconcilie : de là vient que l'apôtre dit : « Je vous conjure, au nom de Jésus, » réconciliez-vous avec Dieu (1). » La pénitence est un remède pour nos maladies : c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes : « Je vous ai rendu la santé, » allez maintenant, et ne péchez plus (2). » La pénitence est un sacrement, et Jésus-Christ nous l'enseigne assez, lorsqu'il parle ainsi aux apôtres : « Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il; ceux dont vous » remettrez les péchés, ils leur seront remis (3) : » Par où nous voyons clairement que l'Esprit qui purge les péchés des hommes doit être communiqué aux fidèles par le ministère des saints apôtres; et c'est ce que nous appelons sacrement; quand un ministère visible opère intérieurement le salut des âmes.

Mais pour mieux comprendre ces trois qualités, et la connexion qu'elles ont entre elles, concevez premièrement trois désordres que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les désordres, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer de leur Créateur, et de rompre le nœud sacré de la société bienheureuse que Dieu avoit voulu lier avec nous. « Ce sont, nous dit-il, vos péchés qui ont mis » la division entre vous et moi (4). » Et de là naît un second malheur : c'est que l'âme étant séparée de Dieu, et ne buvant plus à cette fontaine de vie qui seule est capable de la soutenir, aussitôt ses forces défaillent, elle est accablée de langueurs mortelles;

(1) *II. Cor.* v. 20. — (2) *Joan.* v. 14. — (3) *Ibid.* xx. 22, 23. — (4) *Isai.* LIX. 2.

et c'est ce que ressentoit le divin Psalmiste, lorsqu'il crioit à Dieu du fond de son cœur : « Mes forces, ô mon Dieu, m'ont abandonné, la lumière de mes yeux n'est plus avec moi (1); guérissez-moi bien-tôt, ô Seigneur, parce que j'ai péché contre vous(2). » Mais le péché n'est pas seulement une maladie, c'est encore une profanation de nos âmes; et la raison en est évidente: car comme l'union avec Dieu les sanctifioit par une espèce de consécration, le péché au contraire les rend profanées. C'est une lèpre spirituelle, qui non seulement affoiblit les hommes par la maladie, mais les met au rang des choses immondes: et ce sont les trois maux que fait le péché. Il sépare premièrement l'âme d'avec Dieu; et, par cette funeste séparation, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée.

C'est pourquoi il a fallu que la pénitence eût les trois qualités que je vous ai dites. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il falloit que la pénitence nous y réunît; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Mais le péché, en nous séparant, nous a fait malades: par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse; et de là vient qu'elle est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'impureté aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré, qui ait la force de sanctifier comme de guérir; c'est pourquoi la pénitence est un sacrement. Vous voyez, fidèles, ces trois qualités d'où je tire trois raisons solides, pour montrer qu'il n'est rien de plus dangereux que d'abuser de la pénitence en la rendant inutile et infructueuse. Car s'il est vrai que la pénitence soit la réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie, on ne peut, sans un insigne mépris, rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rejeter sans un grand péril un remède si efficace, ni

(1) Ps. xxxvii. 10. — (2) *Ibid* xl. 4.

violier sans irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Ce sont les trois points : et de là nous concluons, avec l'apôtre, que puisque nous sommes morts au péché, nous ne pouvons plus désormais y vivre. C'est ce que j'espère vous rendre sensible avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fidélité éternelle, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom de l'amitié est saint par lui-même, et que ses droits sont inviolables dans tous les sujets où elle se trouve; néanmoins il faut confesser qu'il y a entre les amis réconciliés je ne sais quel engagement plus étroit, et que l'amitié y reçoit de nouvelles forces. La raison, chrétiens, en est évidente. Ce que l'homme fait avec contention, il le fait aussi avec efficace; et les effets sont d'autant plus grands, que l'âme est plus puissamment appliquée : de sorte qu'une amitié qui a pu se reprendre malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a sans doute quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts. Cette amitié autrefois éteinte, maintenant reflourie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jette de plus profondes racines, de crainte qu'elle ne puisse être encore une fois abattue. Les cœurs se font eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire que la nature donne aux parties blessées; de même les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en demeure à jamais mieux consolidée. Mais si l'affection y est plus ardente, la fidélité, d'autre part, se lie davantage. La réconciliation des amis a quelque chose de ces contrats qui interviennent sur les procès; et nous apprenons des

jurisconsultes que ce sont les plus assurés, parce que la bonne foi y est engagée dans des circonstances plus fortes : d'où il est aisé de conclure qu'en tout sens il n'est rien plus inviolable que l'amitié réconciliée.

Cette vérité étant établie, je m'adresse maintenant à vous, chrétiens réconciliés par la pénitence, pour vous dire que Dieu vous demande une fidélité plus exacte et une affection plus sincère : pour quelle raison ? parce que vous êtes réconciliés. Il veut que vous l'aimiez davantage ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui qui vous le déclare dans son *Evangile*, lorsque, parlant à Simon le Pharisien au sujet de la Madeleine, il dit : « Celui à qui on remet moins, aime » moins ; celui à qui on remet plus, aime plus (1). » Peut-on parler plus expressément ? Il vous a remis vos péchés, mais après cela il attend de vous que vous l'aimerez avec plus d'ardeur ; parce qu'ainsi que nous avons dit, c'est la loi nécessaire et indispensable de l'amitié réconciliée ; et lui-même, quoiqu'il soit au-dessus des lois, il ne laisse pas d'en donner l'exemple. Considérez ce que je veux dire : il n'y a page de l'*Evangile* où nous ne voyions que Jésus a une certaine tendresse pour les pécheurs réconciliés, plus que pour les justes qui persévèrent. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée ; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères ; qu'il laisse tout le troupeau dans les bois pour courir après sa brebis perdue ; et que celui de tous ses enfans qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le dissipateur qui retourne ? Afin que nous entendions, chrétiens, qu'encore que l'innocence ait ses larmes, il estime plus précieuses celles que les péchés font répandre dans les saints gémissemens de la pénitence, et que la justice recouvrée a quelque chose de plus agréable à ses yeux, que la justice toujours conservée. Et d'où vient cela ? c'est que, s'étant réconcilié avec les pécheurs, il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie : et

(1) *Luc.* VII. 47.

si Dieu les observe si exactement, nous, fidèles, les voulons-nous mépriser ? quelle seroit notre perfidie ? Dans la réconciliation de l'homme avec Dieu, ce n'est pas l'homme qui se relâche : Dieu n'a pas rompu le premier ; au contraire, il nous combloit de ses biens ; c'est l'homme qui a été l'agresseur : quelle insolence ! mais c'est Dieu qui remet, c'est Dieu qui oublie. Que si celui qui pardonne et qui se relâche, se soumet volontairement aux lois de l'amitié réconciliée, s'il consent d'aimer davantage, que ne doit pas faire celui qui reçoit la grâce, à qui l'on quitte toutes ses dettes, et duquel on oublie toutes les injures ? C'est donc une vérité très-indubitable, que le pécheur réconcilié doit à Dieu une amitié plus ardente que le juste qui persévère. Tu le dois certainement, chrétien, tu le dois, et Jésus-Christ s'y attend, et il te l'a dit dans son Evangile ; mais que son attente est frustrée ! O Sauveur, votre bonté nous fait tort, et les hommes abusent de votre indulgence, parce que votre miséricorde se rend trop facile. Cette facilité, je l'avoue, devoit exciter nos affections, mais notre âme basse et servile n'est pas capable de se gouverner par des considérations si honnêtes ; il nous faut de la crainte comme à des esclaves. Eveillons-nous donc du moins, chrétiens, au bruit de la vengeance qui nous menace, si nous manquons à une amitié qui a été si saintement réparée. [Tenons-nous en garde] contre la facilité que nous nous imaginons à recouvrer la grâce : on ne la recouvre pas avec cette facilité que nous nous étions figurée. Je vous prie, renouvez vos attentions.

Nous apprenons dans les saintes Lettres, que dans la première intention de Dieu la grâce sanctifiante ne devoit être donnée qu'une seule fois, et que, si les hommes venoient à la perdre, jamais elle ne pourroit leur être rendue. Cela paroît d'abord bien étrange ; cependant il n'est rien de plus véritable, et c'est le fondement du christianisme. Mais d'où vient donc, direz-vous, que les hommes sont justifiés ? Eh ! fidèles, ne savez-vous pas ? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Entendez ce que c'est que notre justice : la jus-

tice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartient; ce n'est pas à nous qu'on le restitue, c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède; il veut que nous jouissions de son droit; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a fait ses membres: c'est l'espérance du chrétien. Donc la grâce de la justice, dans la première intention de Dieu, ne devoit point être rendue à ceux qui la perdent; et si Dieu s'est laissé fléchir en notre faveur à la considération de son Fils, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait tout-à-fait oublié son premier dessein, ni qu'il se soit entièrement relâché de sa première rigueur. Il a fallu trouver un milieu, afin de nous retenir toujours dans la crainte: de sorte qu'il a posé cette loi éternellement immuable, qu'autant de fois que nous perdrons la justice, s'il se résolvait à nous pardonner, il se rendroit de plus en plus difficile. Par exemple, nous l'avons reçue au baptême; avec quelle facilité, chrétiens! nous le voyons tous les jours par expérience, nous n'y avons rien contribué du nôtre, et nous n'avons pas même senti la grâce que l'on nous a faite. Si nous péchons après le baptême, nous ne trouvons plus cette première facilité; il faut nécessairement recourir aux larmes et aux travaux de la pénitence, qui est appelée par l'antiquité un baptême laborieux. Ecoutez le concile de Trente (1): on ne répare point la justice par le sacrement de la pénitence sans de grandes peines et de grands travaux: le premier baptême n'est point pénible; le second est laborieux. D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la raison que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou vous n'y reviendrez jamais, ou ce sera toujours avec plus de peine: et si nous violons les promesses non seulement du sacré baptême, mais encore de la pénitence, par la même suite de raisonnement, la difficulté se fera plus grande; Dieu se rendra toujours plus inexorable.

(1) *Sess. XIV, de Pœnit. cap. II.*

Et pour rechercher cette vérité jusque dans sa source, je remarque avec le docte Tertullien, au second livre contre Marcion, que « tout l'usage de la » justice sert à la bonté : » *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est* (1); parce que sa fonction principale c'est de soutenir la miséricorde, en la faisant craindre à ceux qui seront assez aveugles pour ne l'aimer pas. Et c'est pourquoi si la malice des hommes méprise la miséricorde divine, en manquant à la foi donnée dans le sacrement, et violant les promesses de la pénitence, on la justice divine devient entièrement inflexible, ou, s'il lui plaît de se relâcher, elle se rend de plus en plus rigoureuse : autrement, si je l'ose dire, elle trahiroit la bonté en l'abandonnant au mépris; en effet, se peut-il voir un pareil mépris, que de manquer à une amitié tant de fois réconciliée? Un pécheur pressé en sa conscience regarde la main de Dieu armée contre lui; il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds : quel spectacle! Dans cette crainte, dans cette frayeur, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Eh! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes; il est prêt à passer condamnation, pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine se met contre lui, il se joint à elle pour la fléchir, il avoue qu'il mérite d'être sa victime; et toutefois il demande grâce au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée; il promet : c'est, fidèles, ce que nous avons fait dans l'action de la pénitence. Mais bien plus, nous avons donné Jésus-Christ pour caution de notre parole; car, étant le médiateur, il est le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il nous promet de nous pardonner; et il l'est aussi de la nôtre, par laquelle nous promettons de nous corriger. Nous avons pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte table; et après la grâce obtenue,

(1) N. 13.

nous cassons un acte si solennel ! nous nous repentons de notre pénitence ! nous retirons de la main de Dieu les larmes que nous lui avons consacrées ! nous désavouons nos promesses, et Jésus-Christ en est garant ! Nous nous étions réconciliés avec Dieu : son amitié nous est importune ; et, pour comble d'indignité, nous renouons avec le diable le traité que la pénitence avoit annulé ! Vous en frémissiez ; mais c'est néanmoins ce que nous faisons toutes les fois que nous perdons par de nouveaux crimes la justice réparée par la pénitence. Voilà les sentimens que nous avons de Dieu : si notre bouche ne le dit pas, nos œuvres le crient ; et c'est le langage que Dieu entend.

Après des profanations si étranges, croyons-nous que la miséricorde divine nous sera toujours également accessible ? Elle ne veut point être méprisée : ah ! « ne vous y trompez pas, dit l'apôtre, on ne se » moque pas ainsi de Dieu (1). » Et s'il est vrai, ce que nous disons, que les difficultés s'augmentent toujours, que Dieu devient toujours plus inexorable, lorsque nous manquons à la foi donnée ; mon Sauveur, où en sommes-nous après tant de réconciliations inutiles ? craignons-nous pas que le temps approche qu'il nous rejettera de devant sa face, et que le ciel deviendra de fer sur nos têtes ? Malheureux ! ne sentons-nous pas que la miséricorde se lasse, et que nous commençons à lui être à charge ? ah ! nous la méprisons trop souvent. C'est un beau mot de Tertullien dans le livre de la Pénitence (2), que les pécheurs réconciliés, qui retournent à leurs premiers crimes, sont à charge à la miséricorde divine ; et il importe que vous entendiez sa pensée. Un pauvre homme accablé de misère vous demande votre assistance : vous soulagez sa nécessité, mais vous ne pouvez pas l'en tirer. Il revient à vous avec crainte, à peine ose-t-il vous parler : mais sa pauvreté, sa misère, et plus encore sa retenue parlent assez pour lui ; il ne vous est pas à charge. Mais un autre vient à vous,

(1) *Gal.* vi. 7. — (2) *N.* 5.

qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez : il ne vous prie pas, il semble exiger, comme si votre libéralité étoit une dette; c'est celui-là qui vous est à charge, vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Un chrétien a succombé à quelque tentation violente; quelque temps après il revient : qu'ai-je fait, et où me suis-je engagé? La larme à l'œil, le regret dans l'âme, la confusion sur la face, il demande qu'on lui pardonne; et ensuite il en devient plus soigneux. Je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine; mais c'est toi, pécheur endurci, tant de fois réconcilié et aussi souvent infidèle, qui prétends faire un circuit éternel de la grâce au crime, du crime à la grâce, et qui crois la pouvoir toujours perdre et recevoir quand tu le voudras, comme si c'étoit un bien qui te fût acquis : si tu lui es à charge, elle ne te fait du bien qu'à regret, et bientôt elle cessera de t'en faire. Tu es à charge à la miséricorde divine; tu es de ceux dont il est écrit que « Dieu a les oblations en horreur » : *Laboravi sustinens* (1) : « Ils me sont à charge. » Il déteste tes pénitences stériles et tes réconciliations si souvent trompeuses : et comment pourroit-il aimer un arbre qui ne lui produit jamais aucun fruit? Ah! réveillons-nous, il est temps; il est temps plus que jamais que nous commencions à faire des fruits dignes de la pénitence. Après cette réunion solennelle de Dieu avec nous, et ce grand renouvellement que le jubilé a fait en nos âmes, commençons à vivre, fidèles, avec notre Dieu comme des pécheurs réconciliés, comme des rebelles reçus en grâce; respectons la miséricorde qui nous a sauvés, et la foi que nous lui avons engagée : car si nous continuons à lui être à charge, à la fin elle se défera tout-à-fait de nous; et, retirant les remèdes dont nous abusons, elle nous laissera languir dans nos maladies. C'est la seconde considération que je vous propose, pour vous obliger, chrétiens, à être fidèles à la pénitence, parce que ce remède est si nécessaire, qu'on se jette dans un grand péril, quand on se le rend inutile.

(1) *Isai.* 1. 14.

SECOND POINT.

Une des qualités de l'Eglise, qui est autant célébrée dans les Ecritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. Et si peut-être vous vous étonnez qu'au lieu que la nouveauté passe en un moment, je vous parle d'une nouveauté qui ne finit point, il m'est aisé, fidèles, de vous satisfaire. L'Eglise chrétienne est toujours nouvelle, parce que l'esprit qui l'anime est toujours nouveau, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « Ne vivons plus en l'antiquité de la lettre, mais en la nouveauté de l'esprit (1) ; » et parce que cet esprit est toujours nouveau, il renouvelle de jour en jour les fidèles. Et pour pénétrer encore plus loin, comme dit le même saint Paul, « il est renouvelé de jour en jour » : *Renovatur de die in diem* (2) : d'où résulte cet effet merveilleux, qu'au lieu que, selon la vie animale, plus nous avançons dans l'âge, plus nous vieillissons ; l'homme spirituel au contraire, plus il s'avance, plus il rajeunit.

Pour comprendre cette vérité, considérons trois états divers par lesquels doivent passer les enfans de Dieu : il y a celui de la vie présente ; après, la félicité dans le ciel ; et enfin la résurrection générale ; et ces trois états différens sont en quelque sorte trois différens âges par lesquels les enfans de Dieu croissent à la perfection consommée de la plénitude de Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Paul (3). La vie présente est comme l'enfance, la force de l'âge suivra dans le ciel, et enfin la maturité dans la dernière résurrection. Dans ce premier âge, fidèles, c'est-à-dire dans le cours de la vie présente, nous apprenons du divin apôtre que l'homme intérieur, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour ; et comment ? parce qu'il détruit en lui-même de plus en plus ce qu'il a hérité du premier Adam, c'est-à-dire :

(1) *Rom.* vii. 6. — (2) *II. Cor.* iv. 16. — (3) *Ephes.* iv. 13.

le péché et la convoitise ; c'est ce qui s'appelle vieillesse. De là il entrera dans le second âge, c'est-à-dire dans la vie céleste dont jouissent les saints avec Jésus-Christ. Vous voyez qu'il avance en âge ; en est-il plus vieux ? nullement : au contraire il est plus nouveau, il est plus jeune qu'en son enfance, parce qu'il a moins de la vieillesse d'Adam. Enfin le dernier âge des enfans de Dieu, c'est la résurrection générale ; et parce que c'est leur dernier âge, c'est aussi la jeunesse la plus florissante, où l'homme est renouvelé en corps et en âme, où toute la vieillesse d'Adam est anéantie : *Renovabitur ut aquilæ juvenus tua* (1) : « Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de » l'aigle. » Tellement que l'Eglise, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour dans ses membres vivans et spirituels : et la raison de cette conduite est très-évidente ; c'est que l'homme animal vieillit toujours, parce qu'il tend continuellement à la mort : au contraire, l'homme spirituel rajeunit toujours, parce qu'il tend continuellement à la vie, et à une vie immortelle.

Et c'est par là que nous entendons la nature de la pénitence. Il ne faut pas se persuader, chrétiens, que ce soit une action qui passe, parce que c'est un renouvellement ; et le renouvellement du fidèle doit être une action continuée durant tout le cours de la vie. C'est une fausse imagination qui rend ordinairement nos confessions inutiles : nous croyons avoir assez fait, quand nous avons pourvu au passé : je me suis confessé, disent les pécheurs, j'ai mis ma conscience en repos ; pour l'avenir, on n'y pense pas : c'est là tout le fruit de la pénitence. Vous croyez avoir beaucoup fait, et moi je vous dis avec Origène : Détrompez-vous, désabusez-vous ; la principale partie reste encore à faire : « Ne croyez pas que ce soit assez » de vous être renouvelés une fois ; il faut renouveler la nouveauté même : » *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta,*

(1) Ps. cii. 5.

sufficiat ; ipsa etiam novitas innovanda est (1).

C'est pourquoi il a fallu , chrétiens , que le remède de la pénitence fût institué avec une double vertu : il falloit qu'il guérit le mal passé , il falloit qu'il prévint le mal à venir ; et c'est le devoir de la pénitence de se partager également entre ces deux soins ; et en voici la raison solide. Le péché a une double malignité ; il a de la malignité en lui-même , il en a aussi dans ses suites : il a de la malignité en lui-même , parce qu'il nous fait perdre le don de justice ; cela est bien clair : il a de la malignité dans ses suites , parce qu'il abat les forces de l'âme , c'est ce qui mérite un peu plus d'explication. Je dis donc qu'il nous affoiblit , parce qu'il nous divise ; et tout ce qui divise les forces , les affoiblit. De là vient que le Sauveur dit : « Un royaume divisé tombera bientôt (2). » Et qu'est-ce qui fait gémir l'apôtre saint Paul (3) , sinon cette division qu'il sent en lui-même entre l'esprit qui se plaît au bien et la convoitise qui l'attire au mal ? De là naissent toutes nos foiblesses ; parce que la volonté languissante entre l'amour du bien et du mal , se partage et se déchire elle-même. Or le péché laisse toujours dans notre âme une nouvelle impression qui nous porte au mal , et il joint le poids de la mauvaise habitude à celui de la convoitise ; de sorte qu'il fortifie la rébellion , et ensuite il abat d'autant plus nos forces : et , fidèles , ce qui est terrible , c'est que lorsqu'on éteint le péché , lorsqu'on l'efface par la pénitence , l'habitude ne laisse pas que de vivre. Ah ! l'expérience nous l'apprend assez : et cette pernicieuse habitude , c'est une pépinière de nouveaux péchés ; c'est un germe que le péché laisse , par lequel il espère revivre bientôt ; c'est un reste de racine qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Il paroît donc manifestement que le péché a une double malignité ; qu'il a de la malignité en lui-même , et qu'il en a aussi dans ses suites. Contre cette double malignité , ne falloit-il

(1) *Lib. v. in Ep. ad Rom. n. 8, tom. iv, pag. 562. —*

(2) *Matt. xii. 25. — (3) Rom. vii. 18 et suiv.*

pas aussi ; chrétiens, que le remède de la pénitence reçût une double vertu ? il falloit qu'elle effaçât le péché, il falloit qu'elle s'opposât à ses suites, qu'elle fût un remède pour le passé et une précaution pour l'avenir. Si nous sommes morts au péché, c'est pour n'y plus vivre : si l'on détruit en nous le corps du péché, c'est afin que nous ne retombions plus dans la servitude. Ainsi la pénitence doit guérir le mal ; mais elle le doit aussi prévenir.

Telle est la nature de ce remède, telles sont ses deux qualités, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires. Il ne te sert de rien de le recevoir dans la première de ses qualités, si tu le violes dans la seconde. En effet, que penses-tu faire ? tu es soigneux de laver tes péchés passés, et après tu te relâches et tu te reposes, tu négliges de prévenir les maux à venir. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités ; je guéris et je préserve, je nettoie et je fortifie ; je suis également établie et pour ôter les péchés que tu as commis, et pour empêcher ceux qui pourroient naître. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif ; ces deux fonctions sont inséparables : pour quelle raison me divises-tu ? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Que répondrez-vous, chrétiens ? d'où vient que vous vous préparez à vous confesser ? d'où vient que vous examinez votre conscience ? d'où vient que vous faites effort pour vous exciter à la contrition ? Ah ! dites-vous, je ne veux point faire un sacrilège en empêchant l'effet de la pénitence. C'est une fort bonne pensée ; mais songez-vous que la pénitence a deux qualités ! vous croyez faire un sacrilège, si vous empêchez son effet dans la vertu qu'elle a d'effacer les crimes ; pensez-vous que l'irrévérence soit moindre, de l'empêcher dans celle qu'elle a de les prévenir ?

C'est là tout le fruit du remède : si c'étoit tout l'effet de la pénitence d'obtenir seulement pardon aux pécheurs, et qu'elle ne les aidât pas à se corriger, vous voyez qu'elle ne feroit que flatter le vice ; au lieu que Dieu l'a établie pour en arracher jusqu'aux

plus profondes racines. Mais, pour mettre ce raisonnement dans sa force, joignons à la qualité de remède, celle que nous avons réservée pour le dernier point, je veux dire la qualité de sacrement, et considérons, chrétiens, quel sacrement c'est que la pénitence.

TROISIÈME POINT.

Toute l'antiquité chrétienne nous répond que c'est un second baptême. Apprenons donc du divin apôtre quel doit être l'effet du baptême : C'est, dit-il, de nous faire mourir au péché, et de nous ensevelir avec Jésus-Christ (1). Il en est de même de la pénitence, d'autant plus que c'est un baptême de larmes, un baptême pénible et laborieux : et « si nous sommes morts au » péché, comment pourrons-nous désormais y » vivre (2) ? » Mais si la pénitence doit être une mort, comprenons qu'on ne demande pas de nous un changement médiocre, ni une réformation extérieure et superficielle ; c'est-à-dire, qu'il faut couper jusqu'au vif ; c'est-à-dire, qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus chères ; c'est-à-dire, qu'il faut arracher du fond de nos cœurs tous ces objets qui leur plaisent trop : quand ils nous seroient plus doux que nos yeux, plus nécessaires que notre main droite, plus aimables même que notre vie ; coupons, tranchons : *Abscide illam* (3). Ce n'est pas sans raison que l'apôtre ne nous prêche que mort : entrons en cette pieuse méditation, et considérons encore quelle est cette mort. C'est une mort spirituelle et mystérieuse, par laquelle nous appliquons sur nous-mêmes la mort effective du Sauveur des âmes par une sainte imitation ; et c'est, fidèles, ce que nous faisons, lorsque nos cœurs sont de glace pour les vains plaisirs, nos mains immobiles pour les rapines, nos yeux fermés pour les vanités, et nos bouches pour les blasphèmes et les médisances. C'est alors que nous sommes morts avec Jésus-Christ ; et comme

(1) *Rom.* vi. 3, 4. — (2) *Ibid.* 2. — (3) *Marc.* ix. 42.

il n'y a sur son corps aucune partie qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice, nous devons crucifier en nous le vieil homme dans tout ce qu'il a de mauvais désirs, et pour cela les rechercher jusqu'à la racine. La pénitence nous dévoue à l'imitation de la mort de Jésus-Christ : c'est à quoi nous nous obligeons par la pénitence.

Telle est la vertu de ce sacrement. Tu te trompes donc, chrétien, si tu crois qu'il soit temps de te reposer après avoir reçu l'absolution; ce n'est que le commencement du travail. Ce remède sacré de la pénitence n'a fait que la moitié de son opération; n'empêche pas l'autre par ta négligence : autrement, nous sommes coupables de la profanation de ce sacrement, le violant dans sa partie la plus nécessaire, c'est-à-dire, dans le secours qu'il nous donne pour nous corriger. Quand ce ne seroit qu'un simple remède, ce seroit toujours beaucoup de le rejeter de la main de ce médecin charitable : mais c'est un remède sacré; il y a de la profanation et du sacrilège : et comme Dieu ne venge rien tant que la profanation de ses saints mystères, sa colère s'élèvera enfin contre nous, et il ne nous permettra pas de nous jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole bien remarquable du sacré concile d'Elvire. « Ceux, dit-il, qui retomberont dans leurs » premiers crimes après le remède de la pénitence, » il nous a plu qu'on ne leur permit pas de se jouer » encore une fois de la communion. » *Placuit eos non tudere ulterius de communione pacis* (1). Voilà une terrible parole. Vous voyez que cette assemblée vénérable estime qu'on se joue des sacrés mystères, lorsqu'après les avoir reçus, on retourne à ses premières ordures; et cela quand ce ne seroit qu'une fois. Si nous avions à rendre compte de nos actions, en présence de ces saints évêques, quelles exclamations feroient-ils? nous prendroient-ils pour des chrétiens, nous qui faisons comme un jeu d'en-

(1) *Cap. XLVIII. Lab. tom. 1, col. 975.*

font de la grâce de la pénitence ? cent fois la quitter , cent fois la reprendre ; cent fois promettre , cent fois manquer ; n'est-ce pas se jouer des saints sacremens ? Mais , ô jeu funeste pour nous ! qu'une créature impuissante ose ainsi se jouer à Dieu , et , ce qui est bien plus horrible , se jouer de Dieu ! c'est se jouer de Dieu , que de se jouer de ses dons. Ah ! il est temps enfin que ce jeu finisse ; il y a déjà trop long-temps qu'il dure , il y a déjà trop long-temps que nous abusons de la pénitence.

Et ne me dites pas que sa miséricorde est infinie : il est vrai qu'elle est infinie ; mais ses effets ont leurs limites que sa sagesse leur a marquées. Elle qui a compté les étoiles , qui a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie , qui a prescrit des bornes aux flots de la mer , a marqué aussi la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser croître nos iniquités. Dieu a dit que ses miséricordes n'ont point de mesure ; mais il a dit aussi dans son Evangile : « Remplissez la mesure de » vos pères (1). » Il a dit qu'il recevrait tous les pénitens ; mais il a dit aussi à certains pécheurs : « Vous mourrez dans votre péché (2). » Il a pardonné à l'un des larrons ; mais l'autre a été condamné dans le trône même de miséricorde , à la croix : il a reçu Madeleine et Pierre ; mais il a fermé les oreilles aux prières d'Antiochus ; il a endurci Pharaon ; il a puni d'une mort soudaine le premier péché d'Ananias et de Sapphira. Ne croyez pas qu'il nous laisse pécher des siècles entiers. Il faut mettre fin à tous ces désordres ; et il n'y a que ces deux moyens d'arrêter le cours de nos crimes , ou le supplice , ou la pénitence : si nous ne l'arrêtons une fois par une pénitence fidèle , Dieu sera contraint de l'arrêter par une vengeance implacable. Tu disputes contre Dieu depuis si long-temps à qui emportera le dessus , toi à pécher , lui à pardonner ; ta malice conteste contre sa bonté ; enfin elle te laissera la victoire. Ah ! victoire funeste et terrible , par laquelle ayant mis à bout sa miséricorde ,

(1) *Matt.* xxiii. 32. — (2) *Joan.* viii. 24.

nous tomberons inévitablement dans les maios de sa rigoureuse justice.

Prévenons, fidèles, un si grand malheur : c'est pour cela que Dieu nous envoie cette grâce extraordinaire du saint jubilé, afin que nous rentrions en nous-mêmes. Si nous ajoutons le mépris d'une telle grâce à celui de tous ses autres bienfaits, Dieu s'irritera d'autant plus que la libéralité méprisée aura été plus considérable : sa haine s'allumera avec plus d'aigreur, si nous rompons le sacré lien de cette réconciliation solennelle : nos mauvaises inclinations reprendront de nouvelles forces, après qu'elles auront résisté à un remède si efficace : nos cœurs s'endurciront davantage, si cette grâce extraordinaire ne les amollit ; et il vengera d'autant plus rigoureusement la sainteté de ses sacrements profanés, après qu'il aura voulu les accompagner d'une rémission si universelle.

Corrigeons donc enfin notre vie passée ; recevons le remède de la pénitence dans l'une et dans l'autre de ses qualités ; qu'elle efface les fautes passées, qu'elle prévienne les maux à venir. Recevons-la comme un remède qui purge et comme un préservatif qui prévient. La disposition pour la recevoir comme remède des péchés passés, c'est une véritable douleur de les avoir commis ; la disposition pour la recevoir en qualité de précaution, c'est une crainte filiale d'y retourner, et une fuite des occasions dans lesquelles nous savons par expérience que notre intégrité a déjà tant de fois fait naufrage. Renouvelons-nous si bien dans la vie présente, que nous allions jouir avec Dieu de ce grand et éternel renouvellement, qu'il a prédestiné à ses serviteurs pour la gloire de la grâce de Jésus-Christ son fils bien-aimé, qui, avec lui et le Saint-Esprit, vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

FIN DU SECOND VOLUME DES SERMONS.

TABLE DU TOME SECOND.

SERMONS.

- I^{er} SERMON SUR LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE SEIGNEUR.** — Objet, fin, utilité, prudente économie des abaissemens du Fils de Dieu, dans son incarnation : sagesse des moyens qu'il emploie pour réparer notre nature et guérir ses maladies. Ses contradictions, sa gloire, son triomphe. Pag. 5
- FRAGMENT d'un autre Sermon sur le même mystère.** — Dieu unique dans ses perfections : comment il les communique à l'homme. Orgueil, cause de sa chute : incarnation du Fils de Dieu, remède à cette maladie. 34
- II^e SERMON SUR LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE SEIGNEUR,** prêché dans l'église cathédrale de Meaux, en 1691. Caractères du Messie promis. Trois sortes de contradictions auxquelles il est en butte, même parmi les chrétiens et dans l'Eglise. 41
- EXORDE** sur le mystère de la Nativité de N. S. 53
- PENSÉES DÉTACHÉES** sur le même sujet. 55
- FRAGMENT** sur les mystères de la sainte Enfance de Notre Seigneur, pour le dimanche dans l'octave de Noël. 60
- I^{er} SERMON POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR,** prêché à Metz. — Royauté de Jésus-Christ : en quoi elle consiste : comment il l'a acquise : de quelle manière il l'exerce : infidélité et ingratitude de ses sujets. Excellence de son sacerdoce. 65
- II^e SERMON POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR.** — Royauté de Jésus-Christ, sa nature, ses effets : droits qu'elle lui donne sur nous : comment nous devons la reconnoître. 99
- III^e SERMON POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR,** prêché le premier jour de l'an 1687. — Malice du péché, ses effets. Etendue de nos maladies : trois grâces du Sauveur pour nous en délivrer : dispositions pour y répondre. Moyens d'assurer notre guérison. 117
- IV^e SERMON POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR,** prêché pendant un jubilé. — Grandeur de nos maux. Nécessité de la grâce du Sauveur, pour nous guérir et nous sauver : ses différentes opérations en nous. Fidélité de Dieu à notre égard : nos infidélités envers lui. Opposition des folles joies du siècle aux joies solides qui nous sont promises. 137
- AUTRE CONCLUSION** du même sermon. 165

- PREMIÈRE PARTIE DU MÊME SERMON, autrement traitée. —**
Excellence du nom de Jésus : terribles engagemens que le
Sauveur contracte dans sa circoncision. Sentimens du
pécheur réconcilié. Noirceur de l'ingratitude de celui qui
retourne au péché. Pag. 169
- SERMON POUR LE SECOND DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.**
 — **Union sainte de la nature divine avec les âmes fidèles.**
Charité de Jésus pour son épouse. Jésus et ses mystères,
fin de toutes les Écritures, de toutes les cérémonies : im-
puissance de la loi ancienne, caractère distinctif des deux
alliances. 175
- FRAGMENT SUR LE MÊME SUJET. 190**
- ABRÉGÉ D'UN SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS**
L'ÉPIPHANIE. 193
- SERMON POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.**
 — **Jérusalem et Babylone, leur esprit et leur caractère.**
Raisons de la conduite de Dieu dans le mélange des bons
avec les méchans : comment ils sont séparés dès à présent :
suites de la dernière séparation. 197
- SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÈSIME. —** **Emin-**
ente dignité des pauvres dans l'Église : leurs droits, leurs
prérogatives : comment et pourquoi les riches doivent
honorer leur condition, secourir leur misère, prendre
part à leurs privilèges. 211
- I^{er} SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME. —**
Préoccupation de l'esprit, dépravation de la volonté,
causes de l'aveuglement des hommes sur la passion du
Sauveur. Dispositions essentielles pour connoître les choses
de Dieu. Souffrances, combien nécessaires à une vie chré-
tienne : dans quels sentimens il faut les recevoir et les sup-
porter. 227
- II^e SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME. —**
Ignorance, désordre, inconstance de l'homme : loi de
Dieu, lumière de l'esprit, règle de la volonté, repos
de l'âme. 250
- AUTRE EXORDE du même Sermon. 282**
- SERMON POUR LE TEMPS DU JUBILÉ, sur la Pénitence. —**
Trois qualités de la pénitence opposées aux trois désordres
du péché : comment elles en sont le remède. Difficulté à
recouvrer la justice perdue. Fidélité qu'exige l'amitié ré-
conciliée. Funestes effets du mépris ou de l'abus de la
pénitence. 2 4

FIN DE LA TABLE.

